






PERSPECTIVES
ou
VUES des Fontaines de SPA.
A AMSTERDAM
Chez PIERRE MORTIER
GEZICHTEN
van de
FONTEINEN VAN SPA.
MD C CXXXIV.
VIEW 'S OF THE FOUNTAINS OF SPA.

AMUSEMENS DES EAUX DE SPA.

Ouvrage utile à ceux qui vont boire ces Eaux Minérales ſur les Lieux.

(par C. L. von Poellnitz)

ENRICHI DE TAILLES-DOUCES

Qui repréſentent les Vues & les Perſpectives du Bourg de Spa, des Fontaines, des Promenades, & des Environs.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



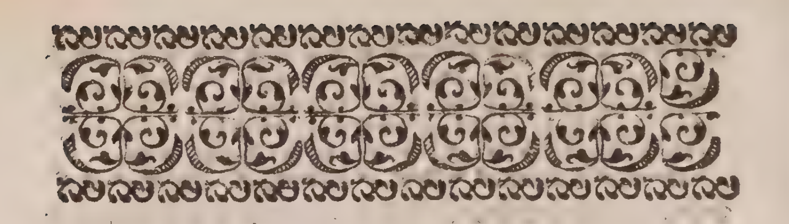
A AMSTERDAM,
Chez *PIERRE MORTIER.*
MDCCXL.



AVIS DU LIBRAIRE

SUR CETTE NOUVELLL EDITION.

L'Accueil que le Public a fait jusqu'à deux fois aux AMUSEMENS DES EAUX DE SPA, m'engage à lui en offrir encore cette nouvelle Edition, en tout conforme à la précédente.



AVERTISSEMENT

DE

L'EDITEUR.

UN voyage que je fus obligé de faire l'Eté dernier aux Eaux de Spa, pour le rétabliſſement de ma ſanté, a donné lieu à la publication de ce petit Ouvrage. Etant ſur le point de partir, j'allai prendre congé d'un de mes Amis, qui avoit autrefois fait ce voyage. Je lui fis les queſtions ordinaires, ſur le lieu où j'allois, & le priai de m'en dire quelques particularités. Il y répondit avec beaucoup de bonté, & m'inſtruiſit aſſez amplement ſur tout ce que je lui avois demandé. Les remarques qu'il me communiqua me parurent d'un ſi grand uſage, tant pour la route, que pour la manière de vivre à Spa, que j'en chargeai mes Tablettes. Mon Ami, ſenſible au cas que je faiſois de ſes directions, rentra dans

dans ſon cabinet, & m'apporta quelques Cahiers, où il avoit ramaſſé en forme de Journal toutes les Obſervations qu'il avoit faites dans ce voyage; & me dit en me le prêtant, que j'y trouverois un détail beaucoup plus circonſtancié qu'il ne pourroit le faire de vive voix. Je pris ce Recueil, & je le parcourus à la hâte. Je le trouvai très-curieux, & j'aurois bien voulu pouvoir en tirer copie: mais comme je n'avois pas même le tems de l'extraire, je priai l'Auteur de me permettre de l'emporter avec moi. Il en fit quelques difficultés, après leſquelles cependant il me le confia, ſous condition de ne le laiſſer voir à perſonne.

Ce Recueil me ſervit ſi utilement dans mon voyage, & pendant le ſéjour que je fis à Spa, *que je conçus dès-lors le deſſein d'engager mon Ami à en faire part au Public, perſuadé qu'il procureroit aux autres les mêmes avantages que j'en avois retirés. En effet ce Manuſcrit me ſervit de guide, & en arrivant à* Spa, *je deſcendis à la même Auberge où mon Ami avoit logé. Je n'eus pas beaucoup de peine à en rappeller à mes Hôtes le ſouvenir & le nom; & à l'aide des Anecdotes que j'avois en main, je m'y trouvai, quoiqu'étranger, comme en pays de connoiſſance, & diſpenſé de mille queſtions, auſſi néceſſaires qu'incommodes quand on n'eſt pas guidé comme je l'étois. Il eſt vrai que les objets remarqués par mon Ami n'avoient plus pour moi le prix de la nouveauté; mais ils avoient la grace de la vérité,*

au moyen des descriptions exactes qu'il en a faites, & qui rendent le plaisir de l'admiration plus délicat, en la rendant moins subite.

L'exactitude, si rare dans la plupart des Relations, ne sera pas le moindre mérite de ce petit Ouvrage. Ceux qui ont été sur les lieux, trouveront comme tiré d'après nature, tout ce que l'Auteur y dit de la situation & des qualités des Fontaines, & des Inscriptions qui y sont; & ceux qui voudront faire le voyage, trouveront un plan d'amusemens agréables dans ce qu'il raconte sur la manière de prendre les Eaux, le régime des Buveurs, la liberté des Etrangers, le goût & la variété des Plaisirs, & l'ordre des Promenades. L'Auteur ne s'est pas borné à la seule description du Bourg de Spa *: il en a fait de très-curieuses de ses environs, comme de la fameuse Cascade de* Coo, *des Bains de* Chaud-Fontaine *&c. dont il a pris la peine de lever des Plans, que j'ai vérifiés moi-même sur les changemens arrivés depuis. La vérification de la plupart des faits énoncés dans cet Ouvrage, a fait mon plus doux amusement à* Spa. *Dès les prémiers jours que j'y fus, je me fis répéter par l'Apoticaire* Salpeteur, *les traits qui le regardent, comme l'analyse qu'il a faite des Fontaines, l'expérience de l'Anguille & des Vers morts dans l'Eau du* Pouhon, *& la guérison singulière de la Demoiselle* Doumal, *dont mon Ami avoit oublié le nom dans la description qu'il donne de l'Insecte horrible*

qui la rongeoit: de ſorte que ſi mon témoignage peut ajouter quelque choſe à la ſincérité de l'Auteur, le Public peut compter ſur ces faits, comme ſur autant de vérités prouvées.

Je fus à peine revenu de Spa, *que j'allai remercier mon Ami, des lumières que ſon Journal m'avoit données, & du plaiſir ſingulier qu'il m'avoit fait en me le confiant. Mais avant de le lui remettre, je lui fis beaucoup d'inſtances pour l'engager à ſouffrir que j'en tiraſſe copie, & que je le rendiſſe public. Il s'en excuſa longtems. Enfin, preſſé par la conſidération de l'utilité qui pourroit en revenir à ceux qui ſe trouveroient dans le même cas que moi, il m'en a laiſſé le maître; à condition cependant que l'Auteur reſteroit inconnu, que je retoucherois quelques endroits du Manuſcrit, que j'y inſèrerois mes Obſervations, mais ſur-tout que j'en effacerois tous les noms de ceux qui entrent dans les petites hiſtoires qu'il raconte, comme ayant fait partie de ſes amuſemens. Je le lui ai promis, & je lui tiens parole. J'ai fait plus encore: car dans les circonſtances qui pourroient intéreſſer la réputation du prochain, j'ai déplacé la ſcène, & changé la qualité des perſonnes & la date des évènemens, pour les rendre abſolument méconnoiſſables. Cette précaution, qui n'en altère jamais le fond, ne s'étend que ſur les articles qui pourroient donner lieu à la médiſance; car dans les choſes indifférentes, je me ſuis conten-*

té de ſupprimer le nom, en y laiſſant la lettre initiale.

A l'égard de ces hiſtoires, quand je ſerois moins ſûr de l'averſion de l'Auteur pour tout ce qui eſt faux ou fabuleux, ſon exactitude dans le récit des choſes dont j'ai été convaincu par mes yeux, ne me laiſſeroit aucun doute ſur le reſte. Celle du Baron de P. . . par exemple, & celle du prétendu Comte de L . . . . ont été ſi publiques à Spa, que l'on s'y ſouviendra longtems des baſſeſſes de l'un, & des extravagances de l'autre. Les Lecteurs moins crédules pourront s'en aſſurer comme moi, ſur le récit de quantité de perſonnes de Liège & de Verviers, qui viennent tous les ans aux Eaux de Spa. Mais comme je ne veux pas céder en exactitude à mon Ami, je dois prévenir de bonne foi le Lecteur ſur quelques faits poſtérieurs au voyage de l'Auteur, comme les articles qui regardent le fameux Curé d'Aſnières, les Janſéniſtes, le dernier période de l'hiſtoire de l'infortuné Comte de T . . . . & quelques autres. J'avoue que je les ai inſérés en conſéquence de la permiſſion de l'Auteur, comme des Anecdotes ſures, que le tems a dévoilées depuis, & dont le Public eſt toujours curieux.

Après ces éclairciſſemens ſur la nature & les raiſons de ce petit Ouvrage, il ne me reſte qu'à deſirer qu'il faſſe ſur l'eſprit des Lecteurs, l'impreſſion de plaiſir qu'il m'a cauſé lorſque je le liſois ſur les lieux. Les Eſtampes que j'ai fait graver avec ſoin, aideront à cet

égard

égard à l'imagination de ceux qui n'ont point fait ce voyage. L'Auteur a encore entre les mains un pareil Ouvrage sur les Eaux d'Aix. *Le goût du Public sur celui-ci décidera du sort de l'autre.*





TABLE

POUR LES FIGURES.

TOME PREMIER.

PErspectives ou Vues des Fontaines. Avant le Titre.

Vues du Bourg de Spa. Page 1

La Place de Spa & la Fontaine du Poubon. 12

Le Jardin des Capucins de Spa. 54

Le Château de Franchimont à une lieue de Spa. 104

Inſecte ſorti des reins d'une Dame. 226

La Prairie de quatre heures. 239

La

La Fontaine de Géronſtère. 322

Seconde Vue de la Fontaine de Géronſtère. 363





TABLE

POUR LES FIGURES.

TOME SECOND.

LA Prairie de sept heures. Page 1

La Fontaine de la Sauvenière. 53

Les Bains de Chaud-Fontaine. 132

La Fontaine du Tonnelet. 194

La Fontaine du Barisart 236

La Cascade du Coo. 294

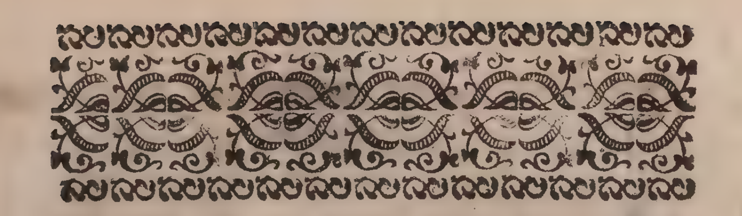
La Fontaine de Nivezé. 367

AMU-



Vue du Bourg de Spa. | Gezigt van het Vlek van Spa. N°.

View of the Borough of Spa.



AMUSEMENS

DES EAUX

DE SPA.

LA réputation des Eaux Minérales de Spa est si généralement répandue, que mon dessein n'est pas d'en relever les vertus, ni les propriétés. Ce détail, qui est uniquement du ressort de la Médecine, tout utile qu'il pourroit être ailleurs, seroit au-moins déplacé dans un Ouvrage qui ne promet que de l'amusement. Je ne prétens pourtant pas me dispenser par-là, de faire part au Public des petites Observations que j'ai faites sur les lieux, ou des Cures dont j'ai été témoin. Je tâcherai seulement d'éviter le stile doctrinal; & lorsque l'occasion se présentera naturellement de parler de la qualité des Fontaines, ce sera toujours d'une façon intelligible, & à la portée de

tout le monde: parce que le principal but de ce Livre, eſt de donner à ceux que le plaiſir ou la ſanté amènent à Spa, une idée générale des délaſſemens que l'on peut s'y procurer, en décrivant ceux que j'y ai trouvés.

A juger des plaiſirs des autres par les miens, je crois qu'il eſt peu de lieux où l'on puiſſe paſſer plus agréablement la Belle Saiſon. Les Habitans de Spa ſont honnêtes aux Etrangers, de quelque Nation qu'ils ſoient, & s'empreſſent à leur procurer mille commodités. Quoiqu'ils ſe faſſent aſſez bien payer de leurs petits ſervices, on n'a nul regret à la dépenſe; parce qu'ils les rendent de bonne grace, & d'un air auſſi affectionné que ſi l'on vivoit chez eux en famille. On y eſt dans une extrême liberté de mœurs, de ſentimens, & de manières, qui ſe communique d'abord entre tous les Etrangers, & rarement on en abuſe. Le commerce que l'on y a les uns avec les autres, paroît extrêmement lié; & quoiqu'uniquement fondé ſur la politeſſe & la complaiſance, on en a banni toute contrainte, pour y ſubſtituer une cordialité rare.

On y trouve, comme par-tout ailleurs, des Eſprits rebours & ſauvages; mais loin de les aigrir ou de les inſulter, chacun s'empreſſe à les tirer de leur miſantropie. On les regarde même aſſez généralement avec compaſſion, & comme des Malades incurables, plutôt que comme des

des Objets de risée. Cette sorte de tendresse est d'autant plus naturelle, que presque tous ceux qui viennent à Spa font gloire d'être malades ; & ce sentiment établit une espèce de Confraternité entre tous les Buveurs, qui les rend plus compâtissans pour les travers d'autrui. J'en ai vu quelques-uns qui avoient besoin de cette indulgence : mais j'eus aussi l'avantage d'y trouver de très-aimables personnes de l'un & l'autre sexe, avec qui je liai une société charmante. Nous fîmes connoissance d'abord, & nous nous vîmes pendant toute la Saison, avec autant de franchise & d'attachement, que si nous étions nés pour passer toute la vie ensemble. Ces personnes avoient également du mérite & de la naissance : le plaisir seul, & l'amusement, les avoit amenés à Spa : & comme mon voyage n'avoit pas d'autre but, nous nous fîmes une étude de nous rendre le régime des Eaux le plus agréable qu'il nous fut possible. Il sembloit que nous fussions faits les uns pour les autres. La sympathie de nos humeurs, la conformité de nos caractères, avoient établi entre nous cette ouverture de cœur qui fait le charme de la Société ; ensorte que nous faisions de nos avantures & de nos sentimens un petit commerce de confidences, qui avoit mille douceurs. Comme c'est sur ces liaisons que roulent tous les plaisirs de Spa, chacun a soin de former sa partie

ſelon ſon goût : & la liberté que l'on y a de s'aſſortir à ſon gré, attire peut-être encore plus d'Etrangers en ce lieu, que la vertu merveilleuſe de ſes Eaux.

Il eſt vrai que les chemins qui y conduiſent, n'annoncent rien de fort réjouïſſant. Soit que l'on y vienne du côté de Liège, ſoit que l'on y arrive du côté d'Aix-la-Chapelle, qui n'en ſont éloignées que de ſix ou ſept lieues, il faut traverſer des Déſerts incultes pour la plupart, & preſque tous pierreux. Ce ne ſont que Montagnes de toutes parts, qui ſe ſuccèdent les unes aux autres, & à travers leſquelles on a tracé des routes imparfaites. Les pluyes & les orages qui y ſont fréquens, les rendent même aſſez ſouvent incertaines, par l'écroûlement des pierres qu'elles y font rouler. Les Cochers du païs y ſont ſouvent trompés eux-mêmes après l'Hiver, parce que quelquefois ces chemins ſe détraquent d'une Saiſon à l'autre. C'eſt du-moins ce qui arriva à celui que j'avois pris à Liège, & il m'apporta cette excuſe, qui me parut aſſez plauſible.

Mais comme tout ſert à l'ornement de la Nature, ces Roches, ſi incommodes aux voitures, répandent de loin une eſpèce d'agrément ſur la route. Ce ſont à la vérité des marbres groſſiers, incapables d'être polis ; & cependant tout bruts qu'ils ſont, ils forment une variété de couleurs qui divertit la vue ; ſurtout a-

près

près la rosée du matin, ou lorsqu'une légère pluye a enlevé la poussière, qui en cachoit les veines & les nuances. Je ne nie pas que la route, depuis Liège surtout, ne soit fatigante. Mais cette peine a bien ses agrémens, & l'on en est à mon avis suffisamment dédommagé par le plaisir de la vue, quand on est sensible à la beauté des Païsages. Pour moi, je fis plusieurs fois arrêter ma voiture, pour considérer les charmans points de vue que les gorges des Montagnes formoient de tems en tems. J'étois agréablement surpris de voir qu'un Côteau inculte, & tout au plus couvert d'une chetive bruyère, me paroissoit dans l'éloignement un Parterre, dont l'émail & les compartimens bizarres charmoient mes yeux; & qu'un objet qui faisoit un admirable effet dans la perspective, n'étoit plus qu'un Rocher affreux quand j'en approchois.

Cette alternative d'objets toujours variés, ne manque point sur la route. Plus on approche de Spa, plus les chemins deviennent rudes. Ils sont escarpés en quelques endroits, & paroissent périlleux. Les Vallons que l'on découvre au dessous ont quelque chose de si précipité, que la vue s'en effraie. Les chemins taillés dans la Montagne la plus voisine du Bourg, ont encore cet inconvénient, que les voitures un peu larges ont peine à s'en tirer. Ma Berline en fit l'épreuve: elle s'enferra si bien entre les deux côtés du

Roc, que ſans la prudence de mon Cocher, qui ſut arrêter à tems ſes chevaux, elle s'y ſeroit entièrement fracaſſée. Cet accident m'apprit que le plus ſûr eſt d'y voyager dans les voitures & avec les chevaux du Païs, & c'eſt un avis utile à ceux qui y ménent leurs Equipages.

La ſituation de Spa laiſſe longtems le Voyageur dans l'impatience de le découvrir. On n'apperçoit le Bourg, que lorſqu'on en eſt à une demi-heure. Il eſt bâti dans le fond d'un Vallon, extrêmement reſſerré par les Montagnes qui le preſſent de tous côtés. On diroit à voir ſon aſſiette, que la Nature, jalouſe des ſalutaires tréſors qu'elle y a placés, ſe ſoit épuiſée elle-même pour en fortifier les avenues: ou qu'elle veuille faire acheter les biens qu'elle prodigue, par des périls qui les rendent encore plus doux. En effet, de quelque côté que l'on y aborde, on ſe voit forcé, dès-qu'on l'apperçoit, de lui rendre une eſpèce d'hommage en mettant pied à terre. La deſcente, du côté de Liège ſurtout, a quelque choſe de ſi affreux, qu'il y auroit de l'imprudence à reſter dans ſa voiture, que l'on ne peut reprendre ſans témérité qu'au bas de la Montagne.

Le prémier objet qui s'y préſente, eſt le ſeul dont l'approche & le lointain n'ont rien qui charme. Ce ſont de miſérables Chaumines, qui forment un préjugé peu avantageux d'un lieu ſi connu par ſes plai-

plaiſirs. Auſſi cet amas de mazures que l'on nomme le *Vieux Spa*, n'en eſt proprement que le Fauxbourg, & n'eſt habité que par de pauvres gens qui lâchent ſur les Etrangers des eſſaims d'Enfans, pour leur arracher quelques pièces d'argent à force de cris & d'importunités.

Je ne diſſimulerai point que la pauvreté de ces maiſons me prépara à la ſimplicité de celles qui ſont au centre du Bourg. Elles ſont toutes de bois, bâties à l'antique, obſcures & fort petites. Je ne crois pas même qu'il y en ait plus de deux-cens, quoique l'on m'ait aſſuré qu'il y avoit dans Spa onze ou douze-cens lits pour les Etrangers. Cependant la perſpective eſt avantageuſe à ce petit Bourg, qui paroît de loin beaucoup plus grand qu'il n'eſt. L'Egliſe des Capucins, & celle de la Paroiſſe, quoique petites & très-ſimples, placées chacune ſur des éminences, y font un fort bel effet. Mais quel qu'il ſoit, je penſe que ce lieu doit être affreux en Hiver.

Il étoit ſans-doute dans ſon plus bel éclat, quand j'y arrivai : c'étoit le 2. de Juillet de l'année 172... Je deſcendis à *la Cour de Londres*. C'eſt ſans-contredit l'Auberge la plus vaſte & la plus commode de tout le lieu. Elle eſt auſſi la plus fréquentée. J'y trouvai déjà pluſieurs perſonnes de diſtinction, & au bout de 15. jours nous formions une table de 30. couverts. On y ſert très-proprement, dans le goût François, Anglois & Hollandois;

& la variété des mêts & des ragoûts que l'on y trouve, & qui eſt unique en ce lieu, y raſſemble des gens de toutes ces Nations, qui y forment ordinairement la Société la plus brillante.

Comme j'étois arrivé tard, & que je me trouvois fatigué, je ne vis perſonne le jour de mon arrivée: auſſi ne connoiſſois-je perſonne. Je paſſai la ſoirée à me faire inſtruire par mes Hôtes de la manière de vivre des Etrangers, de l'ordre des divertiſſemens, de l'heure des viſites, des lieux d'aſſemblées, & de la qualité des perſonnes qui étoient aux Eaux; enfin, à me mettre au fait des amuſemens que j'étois venu chercher. Après ces queſtions, je me fis ſervir à ſouper dans ma chambre, parce qu'ayant pluſieurs Lettres à écrire, je crus devoir m'en débarraſſer d'abord, pour n'avoir plus dans la ſuite qu'à me livrer au plaiſir. Ces Lettres me menèrent fort avant dans la nuit, & je me mis au lit aſſez tard, bien réſolu de reprendre quelques heures de repos ſur la matinée.

Cet arrangement prouvoit à merveille combien j'étois novice dans le régime de Spa. Dès-que le jour parut, je me ſentis éveiller par un bruit ſourd, qui partoit de tous les coins de la maiſon, & qui dans un moment ſe répandit dans tout le Bourg. J'entendois ouvrir & fermer des portes & des fenêtres; on rioit, on cauſoit, on couroit dans la rue comme en plein midi,

&

& à ce bruit confus ſe joignoient le henniſſement des chevaux & le fracas des voitures. Comme j'ignorois la cauſe de ce mouvement, je ne pouvois comprendre que l'on pût ſe lever de ſi bonne heure, dans un lieu uniquement conſacré au plaiſir & à la ſanté, & je crus qu'il étoit arrivé quelque accident dans le Bourg. Je luttai quelque tems entre ce bruit & mon ſommeil ; il fallut pourtant céder à cet incommode fracas. Je logeois ſur la rue, & preſque vis-à-vis la Fontaine. Je me levai, & m'étant mis à la fenêtre, ma ſurpriſe fut extrême de voir déjà quantité d'Hommes & de Femmes occupés à boire & à ſe promener.

Il n'étoit pas encore ſix heures : cependant je me reprochai ma pareſſe, & en effet j'avois perdu le plus beau du jour. Je m'en dédommageai à obſerver le mouvement perpétuel des Buveurs d'eau. Leur gayeté me charmoit. Le deshabillé des Dames avoit quelque choſe de ſi galant, que je me crus dans un nouveau Monde, où chacun conſpiroit aux plaiſirs des autres. Cette troupe de perſonnes ſi différentes d'humeur, & de qualité ſans-doute, me paroiſſoit animée d'un même eſprit. Auſſi tous étoient réunis ſous une même livrée. Les Dames portoient à leur ceinture une Médaille, que les Meſſieurs avoient à la boutonnière de leur habit. J'en ignorois le nom & l'uſage, & je m'imaginois que ce fût quelque Or-

dre de Chevalerie badine. Mais j'appris bientôt que c'étoient de petits Cadrans d'yvoire qui marquent ſeize points, pour marquer le nombre de gobelets que l'on boit, & qui ne vont guères au deſſous de ſeize, ce qui fait ordinairement deux groſſes bouteilles. L'aiguille de ces Cadrans ſe porte ſur chacun de ces points, à meſure que l'on quite le verre. Il eſt aiſé de comprendre toutes les petites folies qui ſe débitent dans cet exercice. Ce ſpectacle m'amuſa ſi agréablement, que je paſſai une heure à le conſidérer, ſans penſer à m'habiller. J'appellai cependant mon Valet, pour me mettre en état d'y aller prendre un peu plus de part.

Je fus bientôt prêt: mais comme je me diſpoſois à ſortir, mon Valet m'annonça la viſite de deux Capucins. C'étoit le R. P. Gardien, qui venoit me féliciter au nom de ſon Couvent, & m'aſſurer des vœux de toutes leurs Révérences pour le bon ſuccès de mes Eaux. Ce bon Père me parut un de ces Moines adroits, qui ont blanchi ſous le froc & la beſace, & qui poſſèdent par excellence l'art de mendier impunément. Après les prémiers complimens, il m'offrit l'uſage de leur Jardin, & de tout ce qui leur appartenoit. Ce n'étoit pas s'engager à grand' choſe: auſſi ne tarda-t-il pas à m'inſinuer, que je n'y trouverois rien que de très-pauvre; que la Saiſon des Eaux étoit l'uni-

l'unique reſſource de ſon Cloître ; & que ſans les bienfaits des Etrangers, ils n'auroient pas dequoi vivre pendant le reſte de l'année. Nous faiſons, me dit-il, comme la Fourmi, qui ramaſſe dans l'Eté dequoi ſubſiſter pendant l'Hiver. Ce trait me parut le commentaire naturel de la viſite qu'il me faiſoit. Mais comme je me contentois d'applaudir à leur prévoyance, le ruſé Moine prévint l'objection que j'allois lui faire ſur le Statut de leur Ordre, qui leur défend de recevoir ou toucher de l'argent. Il me nomma une vieille Matrone du Bourg, qu'il appelloit, ſi je ne me trompe, *notre Mère Syndique*, à laquelle les Etrangers remettent ce qu'ils deſtinent au Couvent. Ce qui m'étonna le plus dans ſa converſation, c'eſt qu'il me nomma pluſieurs fois par mon nom & par ma qualité, & qu'il me parloit en homme inſtruit de ce qui me regardoit. Je lui en marquai mon étonnement : il ſe contenta d'y répondre en termes généraux, mais avec un air miſtérieux, qui me fit croire qu'il me connoiſſoit encore plus particulièrement ; & pour éviter ſans-doute l'éclairciſſement, le Drolle me quita après maintes révérences.

Cet air de connoiſſance me donna la curioſité de m'informer d'où étoit ce Moine, pour deviner comment je pouvois en être connu. Mes Hôtes ne purent me ſatisfaire ſur ce point, mais ils m'é-

m'éclaircirent le ſecond. Ils m'apprirent que les bons Pères ont à leurs gages un Garçon adroit, dont la fonction eſt d'obſerver pendant la Saiſon l'arrivée des Etrangers. Dès-qu'il voit venir une voiture, il la ſuit juſqu'à la maiſon où elle s'arrête ; & ſe mêlant parmi les Valets, ſous prétexte de les aider à tranſporter les bagages, il lit exactement les adreſſes des coffres, & à l'aide de quelques queſtions qu'il fait aux Domeſtiques, il apprend en un moment le nom, la qualité, le païs, & juſqu'à la maladie de ceux qui arrivent. Fier de ſa découverte, il court en inſtruire ſes Maîtres, qui diffèrent rarement au lendemain un compliment aſſorti aux perſonnes qu'ils viſitent. La charité de ces bons Pères eſt ſi étendue, qu'elle n'excepte perſonne. Ils vont ſaluer également les Chrétiens, les Juifs, les Catholiques, & les Proteſtans de toutes les Communions. Leur auſtére vertu s'humaniſe même envers les Dames de tout âge & de toute condition. Et ce qu'il y a d'heureux, c'eſt que les civilités qu'ils prodiguent à tout venant, ne ſont pas fort chères: on en eſt quite, en ceſſant les Eaux, pour un louïs, une guinée, un ducat ou deux tout au plus, que l'on envoie à leur Dépoſitaire, à moins que l'on ne veuille s'inſcrire au nombre de leurs principaux Bienfaiteurs. On peut à ce prix ſe promener à ſon gré dans leur Jardin, & y donner des rendez-vous tout autant que l'on veut.



Vue de la Place de Spa,
et de la Fontaine du Pouhon.

Gezigt van de Markt van Spa,
en de Fontein van Pouhon. N.º 2

View of the Market of Spa, and the Fountain of Pouhon.

Après cet éclairciſſement, je ſortis pour aller à la Fontaine du Pouhon, & rendre mes hommages à la Nymphe du lieu. Je m'en approchai avec ce reſpect curieux, qu'inſpirent ordinairement les merveilles de la Nature. Quoique cette Fontaine ſoit la prémière & la plus célèbre de toutes, j'en trouvai les dehors ſi ſimples, que je l'aurois méconnue, ſans la foule qui l'environnoit. Elle eſt dans le coin d'une petite Place obſcure, à l'entrée du Bourg. On l'a revétue d'un marbre brut, tel à peu près qu'il ſort des Montagnes du païs. Le Bâtiment qui la couvre ne reſſemble pas mal à ces petites Chapelles que l'on trouve ſur les grands-chemins du Brabant, & ſurtout aux environs de Bruxelles: ce fut du-moins le jugement que j'en fis en arrivant. Ce petit Edifice a précisément la forme d'un Portique, élevé ſur une eſplanade d'environ 20. pieds en quarré, entourée d'un appui de pierres de taille, autour duquel les Buveurs ſe rangent. Ce Portique enfin forme une eſpèce de Grotte, au fond de laquelle eſt la précieuſe Source du Pouhon, dont les Eaux ſe tranſportent dans l'un & l'autre Monde, ſans ſouffrir aucune altération ſous la *Ligne*.

Le nom de *Pouhon* que l'on a donné à cette Fontaine, vient, à ce que j'ai ſu depuis, du mot *pouher*, qui en Langage Liégeois ſignifie *puiſer*. On infère de-là que l'on a appellé cette Fontaine le *Pou-*

hon,

hon, comme qui diroit, le *lieu où l'on puise*, le *Puits* par excellence; ou, comme on parloit autrefois, le *Puisoir*. Cette Fontaine célèbre prend sa source dans une Montagne voisine qui regarde le Midi, & qui n'ayant aucun ombrage est exposée à toute l'ardeur du Soleil, qui perfectionne la coction des Minéraux dont elle tire ses vertus. Ceci n'est peut-être qu'une conjecture; car l'eau du Pouhon paroît sortir immédiatement du Roc même qui est au fond de sa Grotte. Les Habitans m'ont assuré cependant que tous les Puits que l'on creuse d'un certain côté, entre la Montagne qu'ils me montrèrent, & la Fontaine, donnent tous une Eau minérale qui approche beaucoup de celle du Pouhon, & ils en concluent que c'est la même veine.

Quoi qu'il en soit, dès-que je parus dans la rue, chacun tourna les yeux sur moi, parce que l'on vit à mon air ajusté que j'étois nouveau-venu. Le prémier qui m'aborda étoit un petit homme, encore plus petit Médecin, digne cependant du Siècle de Molière. Il se décoroit du titre de Docteur qu'il ne mérita jamais, & en cette qualité il décidoit souverainement de l'effet des Eaux, sur le nombre des Pillules uniformes qu'il ordonnoit à tout le monde. A l'air important qu'il se donnoit, je le pris d'abord pour un des Magistrats du lieu. Je ne pouvois en penser autre chose, quand je vis qu'il me signifia

gnifia les arrêts, & qu'il m'avertit poliment que je devois quiter mon épée. Il est vrai que pour adoucir le compliment, il me fit remarquer que chacun sans distinction en usoit ainsi : il me cita des Ducs, des Princes, le Czar enfin, qui, tout Empereur qu'il étoit, s'étoit soumis à cet usage, lorsqu'il vint à Spa en l'an 1717. Je l'assurai que je m'y conformerois avec plaisir, & que s'il me trouvoit en défaut sur cet article, ce n'étoit que parce que j'ignorois l'étiquette. Je pris cependant la liberté de lui faire quelques questions sur l'origine de cet usage. Il m'apporta pour toute raison, que c'étoit pour augmenter la liberté entre les Buveurs, en ôtant cette distinction. D'autres m'ont assuré depuis, que c'étoit par bienséance pour Mr. l'Evêque & Prince de Liège, Seigneur Souverain du Lieu, en qualité de Marquis de Franchimont. Mais que ce soit coutume ou précaution, l'une & l'autre m'ont paru très-sages pour prévenir les accidens inévitables dans un lieu où la galanterie & la joie se portent à l'excès. Il est sûr que l'on y auroit tout à craindre du commerce de tant de Nations peu amies qui s'y trouvent, si chacun y restoit armé; au lieu que la chaleur du prémier mouvement a tout le tems de se rallentir, quand il faut monter à sa chambre pour prendre une épée.

Quand le Docteur m'eut quité, j'allai m'inscrire au rang des Buveurs, & je demandai

dai un verre. Deux vielles Femmes, qui ſont comme les Prêtreſſes de la Nymphe, s'empreſsèrent à m'en préſenter. C'eſt un ſervice qu'elles rendent à tous les Buveurs, & qui leur attire de petits préſens de chacun. Elles le méritent ſans-doute, pour le ſoin qu'elles prennent de tenir la Fontaine nette, & pour la garde qu'elles y font depuis quatre heures du matin. Cette Eau petilloit dans mon verre, comme le vin le plus fumeux. Elle eſt extrêmement claire, & fait plaiſir à voir; mais elle a le goût fort approchant de celui d'une eau ſimple,dans laquelle on auroit diſſout du Vitriol de Mars; & cette acreté qui rebute les prémiers jours, en fait les délices quand on s'y eſt accoutumé. Le goût de cette eau me révolta d'abord. Cependant, pour ne paroître pas moins courageux que les autres, je vuidai mon gobelet. A peine l'eus-je pris, que je me ſentis cet air de confiance & de liberté que les Eaux donnent à ceux qui y ſont initiés. Je me mêlai dans la foule, & je ſaluai les Dames. Elles ne me répondirent que par une révérence.

Elles étoient la plupart Angloiſes & Flamandes, & marquoient autant de difficulté à s'exprimer en François, que j'avois moi-même de timidité pour parler leur Langue. Une d'entre elles, qui me parut fort réjouïe, rompit la glace, & me railla poliment ſur quelques grimaces que j'avois faites en goûtant le prémier

verre.

verre. Elle m'invita d'en boire un ſecond avec elles, & m'offrit gracieuſement des Anis ſucrés, & des Oranges confites, dont les Buveurs ſe ſervent pour combattre le dégoût des Eaux, & fortifier l'eſtomac contre leur froideur actuelle. Je ne demeurai point en reſte ſur la politeſſe ; & regardant cette civilité comme une ouverture de connoiſſance, j'entrai en converſation par les remercimens que je lui devois. L'air de liberté qui accompagnoit ſes réponſes, me fit prendre celle de lui offrir le bras pour continuer la promenade.

Notre prémier entretien roula ſur les queſtions ordinaires, ſur les Eaux, ſur le régime qu'on doit obſerver, & ſurtout ſur la néceſſité de ſe divertir, pour vaincre l'aſſoupiſſement qu'elles cauſent, & qui devient mortel à ceux qui s'y livrent. La Dame qui m'expliquoit ces maximes, le faiſoit d'un air ſi gai, que je jugeai que les Eaux lui feroient mieux qu'à perſonne. Elle n'étoit plus du prémier âge, mais elle en avoit encore tout l'agrément. Quoiqu'Angloiſe, elle n'avoit rien du phlegme des Femmes de ſon païs. Avec beaucoup d'emponpoint, elle étoit vive, grande, bien faite, en un mot une groſſe réjouïe, qui ne cherchoit qu'à ſe divertir. Avec toutes ces qualités, elle étoit extrêmement ſage ; & ſi ſon humeur badine lui faiſoit de tems en tems dire quelques folies, on ne lui en vit jamais faire

Chemin faiſant, elle appella deux de ſes Amies, qui vinrent nous joindre. Par une ſuite de ſa bonne humeur, elle les invita, en me montrant, à partager la bonne fortune qu'elle venoit de trouver dans la rencontre d'un Cavalier. Ces Dames, quoique moins enjouées, lui firent la guerre ſur la conquête qu'elle avoit faite. Tout ce badinage ſe faiſoit en Anglois, & je prenois un plaiſir ſingulier à les écouter, feignant pourtant de ne les point entendre. Inſenſiblement, nous nous retrouvâmes à la Fontaine: il y fallut boire encore, & elles ſe divertirent beaucoup de ma répugnance pour le *Minéral* des Eaux. Je me prêtois à leurs railleries par de nouvelles grimaces que j'affectois chaque fois qu'il falloit boire, & je ne prenois jamais le gobelet que je ne m'en fiſſe auprès d'elles un mérite de complaiſance.

Nous arpentâmes de nouveau la rue, qui eſt l'unique promenoir des Buveurs. Elle eſt ſi mal pavée, que la fatigue qu'elle cauſe fait une partie de l'exercice ſi néceſſaire aux Eaux. Elle a même un deſagrément particulier cauſé par ſa ſituation, qui ne la rend ſuſceptible d'aucun agrandiſſement. Les maiſons n'ont pu être tirées au cordeau; parce que le Vallon dans lequel ce Bourg eſt bâti, tourne autour des Montagnes en forme de demi-lune, & que la grande rue conſerve la même figure. Elle ſeroit aſſez belle, ſi elle étoit droite.

Elle

Elle eſt terminée par une petite Place irrégulière, qui feroit ailleurs un aſſez bel effet. Au milieu de cette petite Place on voit une Fontaine d'eau douce, dont la ſtructure paſſe pour la merveille de Spa. Cette Fontaine eſt élevée d'environ vingt-cinq pieds, en forme de pyramide. Elle eſt entourée d'un treillis de fer, dans lequel on entre par quatre ouvertures que l'on y laiſſées : on y monte quelques degrés, pour pouvoir puiſer l'eau qui tombe en caſcade dans les quatre coquilles qui y ſervent de reſervoirs. Ces coquilles ſont continuellement remplies par l'écoulement d'un Baſſin ſupérieur, qui reçoit à ſon tour l'eau qui tombe de la gueule de trois Grenouilles de bronze, qui ſont poſées dans un tas de roſeaux de même métal au haut de la Pyramide. Ce Groupe eſt terminé par un Perron de pluſieurs marches, qui eſt la pièce principale des Armes de la Cité de Liège, & une marque de ſa juriſdiction, ou plutôt d'une eſpèce d'aſſociation à ſes privilèges. A juger de la ſituation de cette Fontaine, on croiroit qu'elle tire ſa ſource du même endroit que celle du Pouhon, quoiqu'elle n'ait aucune qualité minérale. On nous aſſura cependant qu'elle venoit de la Prairie de Boſſeprez, éloignée du Bourg d'un demi-quart de lieue, d'où elle eſt conduite au Marché de Spa par des canaux ſouterrains. Nous nous arrêtâmes à conſidérer cette Fontaine, & à exami-

ner les Blazons dont toutes les maiſons ſont ornées. On y en voit de preſque toutes les Familles de l'Europe. C'eſt l'uſage des Habitans de ce Bourg, de mettre ſur les portes les Armes des Princes ou Seigneurs de marque qui y ont logé, pour donner par-là aux Etrangers une haute idée de la vertu des Fontaines, & des commodités des Auberges. Cette ſingularité feroit une aſſez belle décoration, & procureroit aux Curieux & aux Généalogiſtes un petit amuſement, ſi l'on pouvoit s'y promener plus commodément.

Comme je m'étonnois qu'il n'y eût point à Spa de Gallerie, comme à Aix-la-Chapelle, & qu'on négligeât ſi fort l'ornement & les commodités d'un lieu qui ne ſubſiſte que par le concours des Etrangers, la Dame Angloiſe me prouva que c'étoit moins par négligence que par politique. Que deviendroient, me dit elle avec ſon air badin, les jolies Cannes de Spa, & les gros Souliers de Liège, qui font tout le commerce de ce petit Bourg, ſi l'on trouvoit ici des chemins unis & des promenades ſablées? Que deviendroient même les Cavaliers timides, ſi l'âpreté du pavé ne leur fourniſſoit pas le prétexte d'aborder les Dames pour leur offrir le bras? Je pris cette réponſe pour une malice qui me regardoit, & j'allois entamer une converſation plus galante; lorſqu'elle s'échappa pour aller avec

avec ſes compagnes dans un petit appartement deſtiné aux Dames.

Je compris que c'étoit pour y obſerver l'effet des Eaux ; car les Dames & les Hommes ont là le privilège de ſe quiter & de ſe rejoindre ſans aucunes excuſes. J'attendis leur retour auprès de la Fontaine, où je leur préſentai un gobelet d'Eau, en les raillant à mon tour ſur l'éclipſe qu'elles venoient de faire. Elles le vuidèrent toutes trois, à condition que j'en boirois trois à la ſanté de chacune d'elles. Je m'y ſoumis humblement, ſous promeſſe qu'elles me donneroient quelque intervalle, afin de profiter plus longtems de leur converſation. Elles me preſſoient cependant, parce qu'il étoit neuf heures, & qu'ayant bu le nombre ordinaire elles vouloient ſe retirer, pour ſe mettre en état d'aller en viſite immédiatement après dîner. Je leur fis une chicane ſur leur Arithmétique, & m'en rapportai à leurs Cadrans d'yvoire. J'étois ſûr de mon fait. En leur donnant ſucceſſivement le bras, j'avois malicieuſement fait retrograder l'aiguille des Cadrans qu'elles portoient, ſans qu'elles s'en fuſſent apperçu, enſorte qu'ils ne marquoient que 13. ou 14. au lieu de 16. Nous diſputâmes longtems ſur cette ſupercherie, que je leur avouai enfin, à condition que j'aurois l'honneur de les remener chez elles. Elles logoient au *Soleil d'or*, où je les quitai, après avoir obtenu la permiſ-

ſion de les y venir voir le lendemain. Comme j'étois habillé, & que je n'avois rien à faire juſqu'à l'heure du dîner, je revins à la Fontaine, chercher à faire quelque nouvelle connoiſſance.

Il y reſtoit peu de monde, les gens du bel-air s'étoient retirés pour aller à leur toilette, & il n'y avoit plus à la Fontaine que des gens que je jugeai peu propres à m'amuſer. Après m'y être promené quelque tems ſeul, j'entrai dans un appartement contigu à la Fontaine, & qui eſt ouvert tout le matin aux Etrangers. C'eſt une grande Salle où il y a toujours grand feu, pour la commodité de ceux que les Eaux refroidiſſent trop. Il eſt libre à tout le monde d'aller s'y promener & s'y chauffer indifféremment, d'y prendre la place qui lui convient, ſans autre rang que celui que prend le prémier venu. Comme il étoit tard & qu'il faiſoit beau, je n'y trouvai que quelques vieilles Femmes en conférence avec des Moines impotens, qu'elles écoutoient comme des Oracles. Ce n'étoit pas ce que je cherchois, j'en ſortis promptement. Comme j'en deſcendois, je trouvai ſur le perron un Cavalier de bonne mine, qui paroiſſoit occupé à lire une Inſcription placée au-deſſus de la porte de ce Bâtiment.

Je n'y avois point fait attention; mais comme j'étois deſœuvré alors, ſa curioſité excita la mienne. Je m'approchai de lui, & feignant de ne la pouvoir lire,

pour

pour avoir occaſion de lui parler, je le priai de me dire ce que c'étoit. Il me reçut fort civilement, & me dit que c'étoit un Monument que le Czar avoit fait poſer-là, en mémoire du rétabliſſement de ſa ſanté par le ſecours des Eaux de Spa, que cet Empereur étoit venu prendre ſur les lieux en l'année 1717. Il eut même la bonté de me lire toute l'Inſcription, & me prêta ſa lorgnette pour en obſerver les ornemens. Nous prîmes chacun nos tablettes, & nous en tirâmes copie. Quoiqu'il n'y ait rien de précieux dans ce Monument que le nom du grand Prince qui l'y a fait placer, il eſt trop glorieux aux Habitans & aux Fontaines de Spa, pour le ſupprimer. J'ai cru que le Lecteur me ſauroit gré de lui en faire part. Le voici.

Petrus Primus D. G. Ruſſorum Imperator,
Pius, Felix, Invictus,
Apud ſuos Militaris Diſciplinæ Reſtitutor,
Scientiarum omnium, Artiumque Protoſator;
Validiſſimâ Bellicarum Navium
proprio Marte conſtructâ Claſſe,
Auctis ultrà finem Exercitibus ſuis,
Ditionibus tàm avitis quàm bello partis
inter ipſas Bellonæ flammas in tuto poſitis,
Ad exteros ſe convertit;
Variarumque per Europam Gentium luſtratis moribus,
Per Galliam ad Namurcum atque Leodium
bas ad Spadanas Aquas,

 Tan-

Tanquam ad ſalutis portum pervenit ;
Saluberrimiſque , præſertim Geronſterici Fontis, feliciter potis,
Priſtino robori, optatæque incolumitati reſtitutus fuit ,
Anno MDCCVII. die XXII. Julii.
Reviſisque dein Batavis,
Avitumque ad Imperium reverſus,
Aeternum hocce gratitudinis monumentum hîc apponi præcepit,
Anno MDCCXVIII.

En voici la traduction.

Pierre I. par la grace de Dieu,
Empereur de Ruſſie,
Religieux, heureux, invaincu,
Qui a rétabli la Diſcipline Militaire parmi ſes Troupes.
Fait éclorre dans ſes Etats toutes les Siences & les Arts,
Armé une puiſſante Flotte de Vaiſſeaux par le ſeul ſecours de ſes lumières,
Augmenté ſes Armées preſque à l'infini;
Et qui ayant mis en ſureté ſes Royaumes & ſes Conquêtes,
même au plus fort de la Guerre,
A quité ſes Etats pour voyager parmi les Etrangers;
Et après avoir examiné les mœurs des différens Peuples de l'Europe,
Il s'eſt rendu par la France, Namur & Liège,
En ce Bourg de Spa,

Où

Où ayant pris avec ſuccès ſes Eaux ſalutaires,
Et particulièrement celles de la Fontaine de Géronſtère,
Il a repris ſes prémières forces & recouvré une ſanté parfaite,
L'an 1717, le 22 Juillet.
Etant retourné dans ſon Empire par la Hollande,
Il a fait mettre ici ce Monument éternel de ſa reconnoiſſance, l'an 1718.

Cette Inſcription ſingulière eſt gravée en lettres d'or, ſur une Table de marbre noir, qui avec ſon Piedeſtal, ſa Corniche & ſes Arrière-corps, qui ſont auſſi de marbre, forment un corps d'Architecture d'environ huit pieds de haut, ſur cinq ou ſix de large. Le tout eſt ſurmonté d'un grand Ovale d'albâtre d'Italie, ſur lequel ſont gravées en bas-relief les Armes Impériales de Sa Majeſté Ruſſienne, avec ſes quartiers & ſes attributs.

La vue de ce Monument nous mena naturellement à des réflexions ſur le caractère extraordinaire de ce Monarque, & me fit regretter de n'être point venu à Spa lorsqu'il y étoit. Je ſuis en effet perſuadé que pendant les ſix ſemaines qu'il y paſſa, j'aurois eu lieu de remarquer des ſingularités curieuſes. Je m'en ſuis informé aux Habitans, & à pluſieurs Liégeois qui l'y avoient vu; & tout ce

que j'en ai appris, ſe borne à la reception que l'on fit au Czar. Ils me dirent que ce Prince, avant que de venir à Spa, en écrivit à l'Electeur de Cologne, pour lors Evêque & Prince de Liége, & qu'il lui envoya ſa Lettre par un de ſes prémiers Gentilshommes. L'Electeur reçut à Bonn l'Envoyé Moſcovite avec toute ſorte de diſtinctions, & donna ordre au Chapitre & au Magiſtrat de Liège de ſe diſpoſer à recevoir le Czar avec tout l'éclat poſſible. Il fit partir ſes principaux Officiers pour ſervir le Czar, & ne ſe retint qu'une très-petite Cour. Le Czar venoit par eau. Les Députés du Chapitre & ceux du Magiſtrat allèrent au-devant de lui ſur la Meuſe, ſuivis d'un nombre prodigieux de Barques joliment ornées de feſtons, de guirlandes & de rubans: quelques-unes étoient remplies de trompettes, hauts-bois, timbales, cors de chaſſe & autres inſtrumens de Muſique, qui faiſoient un concert charmant ſur la Rivière. Le quai étoit bordé de boëtes, & d'autres pièces d'Artillerie, qui tiroient alternativement. Le Czar fut complimenté en Latin par un Chanoine, qui lui remit une Lettre de Mr l'Electeur. L'Empereur fit monter le Chanoine dans ſon caroſſe, & le fit aſſeoir à ſon côté. Les Bourguemeſtres le haranguèrent en Langue Hollandoiſe, & le Prince Kurakin leur répondit. Le Czar dîna au Palais, où il fut ſervi dans la magnifique vaiſ-

vaisselle que l'Electeur avoit envoyée de Bonn. Mais il voulut coucher à l'Hôtel qu'il s'étoit fait préparer. Il y eut Concert, Illumination, & Feu d'artifice pendant le souper. On arbora ses Armes sur la Maison de Ville & dans les Places publiques. Le Czar en partit le lendemain pour Spa, où il retint pendant son séjour la Compagnie des Gardes à cheval, & quelque autres Troupes que le Prince de Bavière lui avoit envoyées pour sa garde. Il alla plusieurs fois à pied aux Fontaines, & en revenoit de même. Il prenoit plaisir à voir travailler aux ouvrages de Vernis, & il y travailloit lui-même. Il acheta une quantité prodigieuse de ces bagatelles que l'on vend à Spa, & s'informoit curieusement de la manière dont on les faisoit. C'est tout ce que nous en dit un des Officiers de Spa.

Le Cavalier que j'avois abordé, me parut plus instruit de l'Histoire de ce Prince. Il m'apprit que le Czar de retour dans ses Etats, mit aussi ses Sujets dans le goût des Eaux Minérales. On en découvrit une Fontaine près des Mines d'Olonitz, & après l'avoir fait analiser & éprouver par Areskin son Médecin, il y alla lui-même passer quelque tems pour lui donner la vogue: il y établit toutes sortes d'Ouvriers en Galanteries, comme il en avoit vu aux Eaux de Pyrmont, de Carlsbad, & de

Spa;

Spa; & par cette politique il réuſſit en peu de tems à faire un lieu de commerce & de plaiſir, d'un endroit auparavant ſtérile & déſert. L'invention eſt ſurement d'un Prince habile. Mon nouvel Ami m'en dit quantité d'autres particularités & d'anecdotes que j'ignorois, mais que je ne rapporterai point ici, parce qu'elles ont paru depuis. Je pris un plaiſir ſingulier à l'entendre. Il avoit la converſation extrêmement douce & ſpirituelle, & l'expreſſion également juſte & facile. Il étoit de ces gens dont le caractère aimable ſe fait ſentir à la prémière vue, & pour leſquels on ſe ſent ces panchans invincibles, ſans pouvoir s'en rendre à ſoi-même d'autre raiſon qu'une eſtime involontaire. Sa phyſionomie étoit prévenante, ſes manières nobles, & je n'y trouvois à redire qu'un air de mélancolie qui paroiſſoit dans ſa démarche & dans ſes façons de parler, & qui déſiguroient l'enjoûment qui lui étoit naturel. Je le ſoupçonnai d'être malheureux, & c'en fut aſſez pour augmenter l'envie que j'avois de lier connoiſſance avec lui. J'allois lui propoſer une promenade pour l'après-midi, lorſque ſon Valet & le mien vinrent nous avertir que le dîner étoit ſervi. Je me ſus bon gré d'être logé dans la même Auberge que lui, & nous nous en félicitâmes réciproquement. Je crus même remarquer à l'air de ſon viſage, que ſon com-

compliment étoit ſincère, & qu'il éprouvoit déjà, comme il me l'a avoué depuis, la force de cette ſympathie que le rapport de nos inclinations formoit entre nous.

Nous entrâmes enſemble à l'Auberge, où nous trouvâmes déjà tout le monde à table. Nous y prîmes notre place, & quoique j'euſſe mon nouvel Ami pour introducteur, on ſe contenta de me rendre aſſez froidement ma révérence. La Compagnie étoit compoſée d'une douzaine de perſonnes, dont la plupart étoient Anglois. Chacun paroiſſoit uniquement occupé du ſoin de ſon aſſiette, & on y mangeoit avec une préſence d'eſprit qui m'étonna. Le ſilence de la table n'étoit interrompu que par le cliquetis des cueillères & des fourchettes. Je riſquai quelques queſtions, auxquelles les plus polis même répondirent ſi laconiquement, que je me crus dans un Réfectoire de Moines. J'attribuai ce ſilence au froid naturel des Anglois, qui ſont extrêmement réſervés dans les nouvelles connoiſſances. Mais dès-que j'eus pris régulièrement les Eaux pendant quelques jours, je ſortis bientôt de cette erreur, & je devins moi-même, en entrant à table, plus Anglois que les Anglois mêmes.

L'étrange appétit que les Eaux cauſent eſt ſi général, que l'on ſouffre impatiemment que l'heure du repas ſe diffère

fère de quelques momens. Pour peu que les Hôtes tardent à ſervir, le chagrin ſe répand ſur les viſages : l'un crie, l'autre gronde ; on frappe ſur les aſſiettes ; chacun paroît de mauvaiſe humeur ; & malheur en ce moment au Valet qui feroit la moindre étourderie. Les prémiers quarts - d'heure que l'on paſſe à table, ſuffiſent à peine pour étouffer les murmures d'un eſtomac dévorant. C'eſt ce qui fait que l'on ne commence à parler qu'au rôti. Chacun commençant alors à s'éveiller, je tâchai d'engager la converſation, & de la rendre générale. Elle ne tarda point à s'animer. Les plus ſérieux ſe déridèrent, & on s'excita réciproquement au plaiſir & à la galanterie. Comme nous n'avions point de Dames avec nous, il n'y eut ſorte de bons contes que l'on n'y fît. Le Gentilhomme François que j'avois abordé le matin, y tint ſa partie à merveilles, & ſon enjoûment naturel reprenant le deſſus, me fit comprendre qu'il devoit avoir eu d'étranges chagrins, pour ſe livrer contre ſon tempéramment aux réflexions mélancoliques dont il paroiſſoit preſque toujours occupé. J'appris qu'il étoit Capitaine, par les ſantés qu'on lui porta ; & celles que l'on adreſſa au reſte de la Compagnie, me firent connoître les qualités des autres. Nous avions un jeune Milord, quelques Anglois, un Conſeiller de Bruxelles, des Comtes &

des

des Barons Allemands, & un Chanoine de Liège du nombre de ceux que l'on appelle *Seigneurs Tresfonciers*; tous gens fort aimables, & de bonne ſociété. Nous bûmes largement pour faire connoiſſance; & grace aux Allemands, & aux petites Ecreviſſes que l'on ſert régulièrement à Spa, nous reſtâmes trois heures à table ſans nous en appercevoir.

Un orage aſſez violent, qui dura tout l'après-midi, nous ôta le plaiſir de la promenade, que nous avions projettée tous enſemble. Le mauvais tems rompant la partie, tout le monde ſe ſépara, & nous ne reſtâmes que trois dans la Salle à manger. Il n'y avoit qu'une maiſon où l'on tînt Aſſemblée, & je ne connoiſſois encore perſonne qui pût m'y préſenter. Les Angloiſes que j'avois vues le matin, n'étoient pas chez elles, enſorte que je ne ſavois trop que devenir juſqu'au ſoir; & quoiqu'il ne reſtât plus que quelques heures juſqu'au ſouper, cet intervalle m'étoit extrêmement à charge. Le Capitaine François s'appercevant de mon embarras, me propoſa d'aller jouer une partie de Billard. Je reçus cette offre avec reconnoiſſance, & nous entrâmes au Caffé qui joignoit notre Auberge.

La pluye y avoit ramaſſé beaucoup de monde. Les deux Billards étoient pris; & ils étoient retenus d'avance, pour

pour plusieurs parties consécutives. A peine trouvâmes-nous à nous asseoir. Il y avoit deux tables de Jeu. A l'une on tailloit au *Pharaon*, avec une fureur incroyable. Il y avoit grand nombre de *Pontes*, & j'en vis un qui perdit cent-soixante & dix guinées en moins d'une demi-heure. A l'autre table on jouoit aux D.z: & comme c'est le Jeu favori des Anglois, elle n'étoit presque occupée que par des gens de cette Nation. Nous nous amusâmes à les regarder. Ordinairement il y a bon nombre d'Escrocs & de Joueurs de profession dans ces lieux d'Assemblées; & mon Ami François, qui étoit déjà depuis huit jours à Spa, m'en montra deux qui jouoient toujours avec un bonheur si constant, qu'ils étoient soupçonnés de corriger la Fortune. L'un étoit Italien, & l'autre Anglois: tous deux étoient en longues manchettes & en manches rondes, & avoient toute l'encollure de gens experts dans l'art d'*escamotter* & *de filer la Carte* Tandis que mon Ami m'en contoit des traits dont il avoit été témoin, nous fûmes invités de nous intéresser à la *Râfle* d'une magnifique pièce d'étoffe d'argent, que l'on avoit mise sur jeu. Celui qui nous en fit la proposition, paroissoit homme de naissance, & son compliment avoit l'air le plus civil & le plus desintéressé. Nous eûmes lieu d'en douter le lendemain. Quoi qu'il en soit, nous le remer-

ciâmes

ciâmes civilement ; & après avoir causé quelque tems avec nous, il rentra dans la foule des Joueurs, où il fut rappellé. Il avoit l'air de s'intéresser un peu plus que nous à leur fortune.

Dès-qu'il nous eut quitté, je demandai à mon ami qui étoit cet homme. Je l'ignore, me dit-il, & je meurs d'envie de le savoir. Il m'a joint plusieurs fois, avec des prévenances qui me sont suspectes. Je l'ai surement vu ailleurs, sa physionomie m'est connue, mais je ne puis m'en rappeller les circonstances. S'approchant ensuite d'un des Anglois avec qui nous avions dîné, il lui marqua sa curiosité. L'Anglois, qui étoit un homme franc, nous répondit que c'étoit un Baron Prussien, plein d'esprit & de bonnes manières, mais Avanturier du prémier ordre. Défiez-vous en, nous dit-il, évitez-le. Il est dangereux de lui donner entrée. Il ne demande pas mieux qu'à faire connoissance, mais on paye ordinairement la sienne un peu trop cher. Il est si artificieux, que s'il vous conte une fois son histoire, il vous en coutera quelques louïs. Il est vrai qu'elle est assez singulière, & si vous en êtes curieux, ajouta-t-il en riant, je vous la ferai *gratis*. Je la tiens d'un de mes parens, à qui elle a couté davantage, & qui a joint des anecdotes étrangères, à celles qu'il savoit déjà par l'aveu même de ce Chevalier d'industrie.

Nous le priâmes inſtamment de nous la raconter, & pour être plus libres, nous repaſſâmes dans le ſallon de l'Auberge. Si-tôt que nous y fûmes, l'Anglois commença ſon récit, à peu près de cette manière.

HISTOIRE

DU BARON DE P....

IL n'eſt pas impoſſible, Meſſieurs, que vous ayez vu ailleurs qu'ici l'homme dont la phyſionomie vous frappe. Il a tant voyagé, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Italie, & il y a eu tant d'avantures, qu'il y a peu d'Etrangers à qui il ſoit inconnu. Il eſt né Pruſſien, Gentilhomme d'une Maiſon titrée. Il s'appelle le Baron de P.... Sa Famille eſt illuſtre & accréditée, & il eſt fâcheux pour elle, qu'il traîne ſon nom d'une façon ſi deshonorante. Il n'a tenu qu'à lui d'augmenter ſa fortune, en ſuivant ſeulement le chemin que lui traçoit la faveur de ſes parens. Comme il eſt bien fait de ſa perſonne, qu'il a de l'eſprit, & un eſprit très-orné, il parut de bonne heure à la Cour du Roi de Pruſſe, qui le mit au rang de ceux qui l'approchoient. Il entra fort avant dans les bonnes graces de ce Prince, qui l'employoit quelquefois dans de petites Négocia-

gociations, dont il ſe tiroit toujours parfaitement bien. Il eut l'honneur d'accompagner ce Monarque dans le voyage qu'il fit en Hollande, & il avoit tout lieu de ſe flatter d'entrer dans ſa confiance, s'il avoit voulu prendre la peine de la mériter. Mais c'eût été trop d'embarras pour un homme qui n'aimoit que le brillant de la Cour, ſans pouvoir s'aſſujettir à ſes contraintes, quoiqu'il ſoit né avec tous les talens néceſſaires pour y réuſſir.

Un eſprit de libertinage & de débauche, dont il s'eſt fait une ſeconde nature, lui fit négliger ſa fortune. Ses dettes d'une part, & ſes galanteries de l'autre, le firent enfin éloigner de la Cour. Il obtint cependant la permiſſion de couvrir ſa diſgrace du prétexte d'un voyage en France. L'air de grandeur & de magnificence qu'il y reſpira, lui étoit déjà ſi naturel, qu'il s'y livra tout entier. Il prit un Hôtel garni, il ſe donna un Equipage des plus leſtes, & une Livrée magnifique. Un Gentilhomme de mes amis, qui l'y a vu dans ſa ſplendeur, m'a aſſuré que ſes Valets, (qui, ſelon le goût règnant d'alors, étoient les plus jolis du monde) ne portoient que des dentelles de prix. Il frayoit avec tous les Petits-Maîtres de la Cour, & il avoit lié une étroite amitié avec le Duc de R... & le Marquis de B.... & comme c'eſt un des plus agréables Dé-

bauchés du Siècle, Mr. le Régent qui en entendit parler, voulut le voir, & l'admit un soir à sa table. Tout autre que lui eût mis sans-doute son libertinage à profit, pour réparer ses affaires délabrées; car avec un bien médiocre, & une dépense aussi outrée, il étoit impossible qu'il se soutînt. Mais il étoit de sa destinée qu'il fût Avanturier, & il l'a parfaitement remplie. Il est aisé de comprendre que ce train de vie épuisa bientôt ses revenus & son capital. Ses Créanciers s'allarmèrent de ses dépenses, & ce n'étoit pas sans raison. Les dettes immenses que les Allemans laissoient à Paris depuis quelques années, montoient à plusieurs millions, & les choses allèrent si loin, que la Cour s'en fit une affaire d'Etat. Le Baron prévoyant donc qu'il ne pourroit se soutenir longtems, reprit la route de Berlin, pour y ramasser les débris de sa fortune. Obligé d'y vivre d'industrie, il se lia avec tout ce qu'il y trouva de Chevaliers errans, & profita si bien de leurs leçons, qu'il en dupa quelques-uns; mais il fut lui-même la dupe de son imprudence. Des liaisons indiscrètes qu'il y avoit prises avec des gens suspects, le perdirent dans l'esprit du Roi, qui n'étoit pas fort éloigné de lui pardonner. La Cour de Berlin étoit alors occupée à démêler l'affreuse imposture du fameux *Clément*. Vous savez, continua l'Anglois, que ce *Clément*,

qui

qui paſſoit pour bâtard du Prince Ragotski, avoit allarmé le Roi par la prétendue découverte d'une conſpiration imaginaire, qui ſelon les indices qu'il en donnoit, eût été la plus noire qui fut jamais. Quoique cette horrible trame eût été dévoilée par l'aveu même de cet habile Impoſteur, que le Colonel Du Moulin eut l'adreſſe d'enlever de Hollande, il en couta la liberté à pluſieurs perſonnes, dont la prudence vouloit qu'on s'aſſurât. Parmi ceux qui furent arrêtés, il y en avoit avec qui le Baron de P.... avoit vécu ſi familièrement, qu'il crut devoir prendre le parti de la retraite, de peur d'être enveloppé dans leur diſgrace. Il ſortit ſecrètement de Pruſſe, & alla ſe préſenter à diverſes Cours d'Allemagne. Il eſt peu de Souverains dans l'Empire, à qui il n'en ait impoſé pendant quelque tems. Son nom & ſon mérite extérieur lui faiſoient d'abord des amis, parmi leſquels il en trouvoit toujours d'aſſez généreux ou d'aſſez crédules, pour fournir pendant quelques mois à ſon luxe & à ſes débauches. Mais toujours le même par-tout, le mépris ſuivoit de près l'époque de ſa connoiſſance. Après avoir ainſi parcouru l'Empire, il revint briller à Paris, avec la récolte qu'il avoit faite en Allemagne. Il eut l'adreſſe d'y rétablir ſon crédit, en appaiſant ſes dettes criardes. Quelques coups heureux qu'il fit au jeu, & quel-

ques ſommes qu'il emprunta du Duc de R... lui ſervirent à paſſer encore un hiver dans cet éclat. Mais comme un crédit qui n'eſt fondé que ſur les caprices du jeu, ou ſur les emprunts, ne promet pas de longues reſſources, celui du Baron, qui n'avoit pas d'autre appui, commençoit à crouler. Ses Créanciers ſe rebutoient de ſes lenteurs, & pour en appaiſer un fort incommode, il avoit été obligé d'engager montre & bijoux. Il ne lui reſtoit plus rien que ſa religion. Il la vendit auſſi à Madame la Ducheſſe Douairière d'Orléans. Comme elle, il étoit né Proteſtant, & il embraſſa la Religion Catholique, à la ſollicitation de cette Princeſſe. Il s'imagina ſurement que ce ſacrifice lui vaudroit quelque Emploi, ou quelque Poſte à la Cour du Duc Régent. Mais, outre que ce Prince ne fut jamais bigot, Son Alteſſe Royale crut apparemment devoir meſurer ſes bienfaits ſur la grandeur du ſacrifice. C'étoit ſans-doute un mince titre pour la fortune du Baron de P.. qui ne ſe piqua jamais du moindre ſcrupule en fait de Religion. Tout ce qu'il tira de l'infame marché qu'il fit de la ſienne, aboutit à quelques livres que lui donna la Ducheſſe Douairière, avec une penſion aſſez modique. Quelque mince que fût ſa récompenſe, il reçut infiniment plus qu'il n'avoit donné. Il tira cependant quelque avantage de la protection

tection de cette Princeſſe, dont il emprunta le nom pour éblouïr pendant quelque tems ſes Créanciers. Ils perdirent enfin patience, & s'étant attroupés ils obtinrent contre lui un Decret de priſe de corps. Un jour qu'il menoit à la Comédie le Chevalier de ... neveu de Mr. le Prémier-Préſident, il fut arrêté dans ſon caroſſe au milieu de la Place Dauphine. Par un reſte d'égards, on le fit entrer à l'Hôtel d'Eſpagne, qui étoit vis à vis, pour lui épargner la confuſion de paſſer en plein jour au milieu de Paris. Le Baron, toujours fécond en reſſources, fut moins ſenſible à ce ménagement, qu'attentif à profiter du crédit du Chevalier. Il eut l'adreſſe de le faire entrer avec lui, & de lui faire comprendre que cet affront rejailliſſoit ſur lui, & qu'il étoit de ſon honneur d'y faire intervenir Mr. ſon Oncle. Le Chevalier trop crédule, ou trop obligeant, informa Mr. le Prémier-Préſident de cette avanture; & ſur le champ, ceux qui avoient arrêté le Baron, eurent ordre de le laiſſer aller

L'habile Baron, charmé de ce dénouement, ne crut pas devoir trop compter ſur ce répit. Il prévit bien que ſes Créanciers reviendroient infailliblement à la charge, & qu'ils concerteroient mieux leur entrepriſe: d'où il conclut, que pour éviter des affronts, avec leſquels il ne s'étoit pas encore auſſi familiariſé qu'il

 l'a

l'a fait depuis, le plus ſûr étoit de ſortir de Paris, & dès le même ſoir il partit pour l'Angleterre. Son début fut aſſez brillant à Londres, quoique moins magnifique qu'à Paris; & avec les débris de ſa garderobe françoiſe, il y ſoutint aſſez bien pendant quelques mois la figure d'un Gentilhomme aiſé. Son air inſinuant & noble lui fit encore trouver des dupes parmi nos Marchands, qui lui fournirent dequoi remonter ſa toilette. Il s'apperçut pourtant bientôt, qu'ils ne ſeroient pas plus courtois que les François. L'avanture de Paris le rendant plus prudent à Londres, il crut éviter la priſon en changeant ſagement de quartier ſans prendre congé de ſes Hôtes, & il alla ſe loger dans une petite rue écartée. Il n'en ſortoit ordinairement que le ſoir, pour venir au Caffé de *Smirne*, excroquer le ſouper du prémier qu'il recontreroit. N'oſant donc paroître en plein jour, il prit le parti de s'ériger en Auteur, pour amuſer ſa ſolitude & ſa faim. Son prémier eſſai fut *l'Hiſtoire Secrète de la Ducheſſe de H . . .* qu'il déguiſa ſous le Titre de *Cunigonde*, *Princeſſe des Chérusques*; non par ménagement pour les Maiſons Royales que cette Hiſtoire intéreſſe, mais pour lui donner un air plus miſtérieux. Quand il eut ramaſſé tout ce qu'il en avoit ouï dire ſur les lieux où cette Princeſſe avoit vécu, ces prétendues Anecdotes ne faiſoient encore qu'un Livret aſſez mal

digé-

digéré. Cependant il l'offrit à Milord Townſend, & en écrivit aux Sécretaires d'Etat. Il s'y prit finement, & manda à ce Seigneur, par forme d'avis, qu'un Etranger cherchoit à faire imprimer un Livre injurieux à la Maiſon Royale; mais que l'on pourroit en retirer le Manuſcrit, ſi le Roi vouloit en dédommager le porteur. Ce Miniſtre mépriſa l'avis, & comprit qu'il venoit de la part d'un Eſcroc. Notre Baron ſans ſe déconcerter changea de batterie, & crut pouvoir mieux réuſſir en s'adreſſant au Parti contraire à la Cour. Il en écrivit ſur le même ton à Milady Q ... & à la Ducheſſe de M ... & orna ſon avis de toutes les circonſtances capables de le faire goûter, & bien payer. Point de réponſe encore, & qui pis eſt, point d'argent. Il y avoit peu de Libraires qui vouluſſent s'expoſer au Carcan pour imprimer ſon Livre; & il ſe vit obligé d'en faire des Copies pour le vendre manuſcrit, en aſſurant à chacun qu'il étoit unique. D'Auteur devenu Colporteur, il ramaſſa quelques guinées par cet artifice. Mais le comble de malheur pour lui, fut qu'au milieu des ſollicitations qu'il alloit faire pour débiter cet injurieux Ecrit, il fut reconnu, ſuivi, & arrêté par ſes Créanciers; car à Londres c'eſt à peu près la même choſe. Il n'y a point de pays au monde, ajouta l'Anglois, où les Créanciers ayent des droits ſi étendus ſur leurs Débiteurs, que chez nous. Il

n'en coute presque rien pour arrêter un homme pour dettes, & les Formalités Judiciaires sont si-tôt faites, qu'en moins d'une heure l'ordre est demandé, obtenu, & exécuté. Le Créancier y a même cet avantage, qu'il n'est point obligé de subvenir à l'entretien de son Prisonnier, qui souvent court risque de mourir de faim & de misère dans sa prison. C'eût peut-être été-là le sort du Baron de P... si le Chevalier W..., qui est de mes parens, & qui m'a fait cette histoire, n'eût fortuitement passé dans la rue, lorsque l'on traînoit l'Avanturier en prison. Il avoit connu mon parent au Caffé de *Smirne*, & l'avoit souvent diverti par le récit de ses avantures. Il est à présumer qu'il ne s'étoit montré que du plus beau côté, & qu'il avoit toujours contrefait avec lui l'honnête-homme malheureux, sans pourtant le convaincre de sa probité. Dans une rencontre si mortifiante, tout autre que le Baron de P... se seroit caché. Mais il s'étoit mis au-dessus des affronts, & il les craignoit bien moins que la misère de la prison. Il appelle mon parent, & reclame sa protection avec les cris les plus douloureux. Le Chevalier W... craignant de s'attirer la populace qui suivoit, feignit de ne le point reconnoître. Alors il n'y eut sorte de prières, d'instances, de promesses, d'humiliations, & de bassesses qu'il ne fît pour engager le Chevalier à l'empêcher d'aller en prison:

il ſe jetta à genoux au milieu de la rue, pour implorer ſon ſecours. Mon parent, touché de ſes larmes, deſcendit de caroſſe, & après s'être informé de la qualité de ſa dette & de ſon Créancier, paya pour lui les ſoixante & dix guinées qu'il devoit; mais dans la crainte qu'il ne fût reſſaiſi par un autre, il le fit monter dans ſon caroſſe, & l'emmena en ſon hôtel, qui eſt dans un quartier privilégié. Mon parent ayant eu occaſion de le connoître plus parfaitement chez lui, m'aſſura qu'il n'avoit jamais vu un aſſortiment plus bizarre d'eſprit, d'irreligion, de ſentimens, & de baſſeſſe d'ame, que dans cet Avanturier. Il crut même rendre ſervice à la Nation, de le faire ſortir du Royaume; & profitant pour cet effet d'un des Yachts du Roi qui alloit en Hollande, il trouva moyen de l'y faire embarquer.

Au ſortir d'Angleterre, le Baron de P... vint à La Haye. Il y fit bientôt des connoiſſances, ou plutôt il renouvella celles qu'il avoit eu occaſion d'y faire à la ſuite du Roi de Pruſſe. Ceux qui l'avoient vu auprès de ce Monarque, ignorant ſes avantures, ſe firent un plaiſir de le revoir. L'enjouement de ſa converſation, ſa bonne grace, ſon panchant au plaiſir, l'introduiſirent par-tout, & ſurtout chez les Marchands, qui ne ſe défièrent point d'un homme qui étoit reçu dans les meilleures Maiſons. Il s'habilla, il

il joua, il donna des Fêtes, & entre autres un Bal magnifique. Il fit même des efforts de galanterie, pour se mettre sur la liste des Galands de la vieille Comtesse de W..... mais comme elle l'avoit connu en Prusse, où il n'a jamais été accusé, non plus qu'ailleurs, de passion violente pour le Beau Sexe, il fut peut-être le seul pour qui elle fut cruelle une fois en sa vie. Aussi n'en vouloit-il qu'à sa cassete, qui a toujours été l'objet des vœux des plus passionnés Favoris de cette Dame. Cette ressource lui manquant, il éprouva que les Marchands ont partout les mêmes maximes. Ceux de Hollande un jour lui envoyèrent à son lever ce qu'on appelle un *Bode* en ce pays-là. Ce *Bode* est une espèce d'Huissier d'Etat, qui garde à vue celui qu'on arrête, & qui vit à ses dépens. Le Messager parut incivil au Baron, qui fut pourtant obligé de le recevoir, & de le garder jusqu'à ce qu'il eût reçu les remises considérables qu'il attendoit, disoit-il, à tous momens. Il imagina cependant un stratagême pour s'en délivrer : je n'en sai pas absolument le détail, parce que Monsieur le Comte D.... qui me le racontoit dernièrement aux Eaux d'Aix, s'exprimoit difficilement en François : tout ce que j'en ai retenu, c'est que le Baron de P.... se sauva par-dessus les toits, & se retira à Amsterdam.

Comme il s'étoit sauvé en robe de cham-

chambre, & qu'il n'osoit sortir sans habits, il fit venir de La Haye le valet qu'il y avoit laissé, pour l'aider à faire de l'argent. Si-tôt qu'il fut arrivé, il l'envoya secrètement acheter une aiguière & un très-grand bassin de cuivre argenté, & quelque autre vaisselle de cette espèce, & il y fit graver des armes avec des ornemens magnifiques. En même tems il fit appeller un Juif, à qui il demanda de l'argent à emprunter sur gages. Le Juif voyant une figure de Seigneur en robe de chambre à fleurs d'or, ne douta pas un moment du bon alloi de sa vaisselle, & lui donna dessus huit-cens florins de Hollande. Avec cet argent, le Baron paye promptement ses Hôtes, monte en carosse, lève des habits, & va loger ailleurs. Là il fait venir un Libraire, à qui il vend mistérieusement son *Histoire de Cunigonde*, qui étoit déjà manuscrite entre les mains de quantité de personnes, & s'embarque sur un Vaisseau qui partoit pour l'Italie. Le Vaisseau alloit à Livourne; de-là le Baron fut droit à Rome, chez Mr. le Cardinal de Polignac. Il fut assez heureux pour trouver au Palais de cette Eminence, des Seigneurs François qui l'avoient connu dans sa splendeur, & qui avoient été présens à son abjuration à Paris. Il eut soin de les en faire souvenir, & par leur moyen il engagea le Cardinal à le présenter au Pape. Un Baron Prosélite est sans-doute un grand titre

tre à Rome, & notre rusé Converti sut en tirer tout ce qu'il valoit. Il s'insinua pareillement chez le Cardinal Cienfuégos, qui obtint pour lui la pension ordinaire que la Congregation *De Propagandâ Fide* a coutume de donner aux Nouveaux-Convertis. Il reçut aussi quelques bienfaits du Pape & des prémiers Cardinaux, ensorte qu'il se vit plus de 1500 scudis de rente par an. On lui donna la Tonsure, pour le mettre en état de lui donner un Bénéfice; & dès-qu'il en savoit quelqu'un de vacant, il n'oublioit rien pour en solliciter la nomination. Il en vint un enfin; c'étoit un Canonicat considérable dans la Collégiale de Courtray. Il le sollicita vivement, pour se délivrer de l'air béat auquel son Prosélitisme l'engageoit; & le Pape, pour s'en défaire & se libérer d'une pension, l'y nomma. Le Baron part en diligence pour en prendre possession. Mais on lui conteste le droit du Pape sur cette Eglise. Mme. l'Archiduchesse Gouvernante des Pays-Bas, le Conseil de Brabant, & le Chapitre de Courtray, refusent absolument de l'admettre, & s'y opposent comme à une innovation de la Cour de Rome. C'est cette dernière avanture qui nous amène ici le Baron de P... Son but n'est pas, surement, d'y prendre les Eaux: c'est le prétexte à l'ombre duquel il quête ici nos guinées, pour s'en retourner à Rome, où il va reprendre sa pension. Il m'a lui-même conté

conté cette hiſtoire, qu'il a finie à ſon ordinaire, en me priant de l'aider Malgré ce que j'en ſavois, j'ai eu peine à m'en défendre; & avec tout ce que je viens de vous en apprendre, je gagerois bien, Meſſieurs, qu'il aura de vos louïs. Pour moi, je ne crois pas que je le revoie, car je lui ai conſeillé d'aller retrouver mon parent le Chevalier W..... Il a compris ma réponſe, & ne m'aborde plus. Quelque longue qu'ait été ſon hiſtoire, je ſuis perſuadé, nous dit l'Anglois, qu'avant qu'il parte d'ici, il y fera quelque ſupplément: un Avanturier de ſon eſpèce ne reſte pas en ſi beau chemin.

A ce que je vois, dit le Capitaine François, le Baron de P... après avoir dupé l'Europe en détail, a deſſein de la duper en gros; & il ne ſauroit mieux choiſir qu'un lieu comme celui-ci, qui raſſemble des gens de toutes nations. Cet homme aſſurément eſt un Prothée: Courtiſan, Joueur, Auteur, Colporteur, Proteſtant, Catholique, Chanoine &.... que ſai-je enfin? il a épuiſé toutes les conditions, & ne ſait peut-être encore à quoi ſe fixer. Il me ſemble au-moins, qu'il ne prend pas le chemin de la Fortune.... Sa penſée nous fit rire, & nous nous communiquâmes nos réflexions ſur ces ſortes de Chevaliers errans, après avoir remercié notre Anglois de l'hiſtoire divertiſſante qu'il nous avoit faite, &

de

de l'avis utile qu'il avoit eu la bonté de nous donner. Son récit nous avoit ſi agréablement amuſé, que je fus tout ſurpris de voir couvrir la table. Il n'étoit que ſix heures, & cependant chacun ſe raſſembloit pour ſouper. C'eſt à Spa une règle inviolable, de ſouper à ſix heures & demie, pour pouvoir faire enſuite une heure de promenade, quand le tems le permet; après quoi chacun ſe retire, pour être en état de ſe lever le lendemain au point du jour.

Je crois qu'à cette occaſion le Lecteur ſera bien aiſe de voir ici d'un coup d'œil l'ordre des occupations de la journée, entre les Buveurs d'Eau. Il me paroît même néceſſaire de l'en inſtruire une fois pour toutes, afin d'éviter des redites, ou des annotations, qui paroîtroient puériles en tout autre endroit de cet Ouvrage.

Régime des Buveurs d'Eau à Spa.

1. On ſe lève tous les matins au point du jour.

2. A quatre heures, chacun vient en deshabillé à la Fontaine du *Pouhon.*

2. A cinq au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres Fontaines, montent dans leurs voitures pour s'y rendre.

4. A neuf, tous les Buveurs ſe retirent pour aller s'habiller.

5. A

5. A dix, les Dévots vont à la Meſſe.

6. A onze, les hommes deſcendent au Caffé, s'il pleut ; ou ſe promènent dans la rue, ſi le tems le permet.

7. A onze heures & demie, on ſe met à table par-tout.

8. A deux après midi, on va en viſite, ou à l'Aſſemblée chez les Dames.

9. A quatre, on va à la Comédie, ou à la promenade, ſoit au Jardin des Capucins, ſoit à une Prairie, qui pour cette raiſon a pris le nom de *Prairie de quatre heures.*

10. A ſix, on ſoupe dans toutes les Auberges.

11. A ſept, on fait une promenade à la *Prairie de ſept heures.*

12. A dix heures, on n'entend plus perſonne dans les rues, & les Habitans ſe conforment à cet ordre, comme les *Bobelins.*

La ſeule exception que l'on peut impunément faire à cette règle inviolable, n'eſt qu'en faveur des jours de Bals, dont les plus longs ne vont jamais au-delà de minuit.

Après cette digreſſion, qui ſert d'introduction à tout ce qui me reſte à dire, je reviens à la ſuite de ma narration. On ne tarda point à ſe mettre à table, & chacun y fit un perſonnage bien différent

du midi. Comme ce repas ſuit de près le dîner, il eſt toujours très-léger, & les ſoupers de Spa ne ſont à proprement parler que des collations: on n'y ſert que des potages, des compotes, des écreviſſes, & des biſcuits aniſés. Auſſi l'on y vient bien moins pour la faim que pour la compagnie, & ce n'eſt pas à mon avis l'heure la moins intéreſſante de la journée. On s'y communique les nouvelles que l'on a reçues, on s'y raconte ce que l'on a vu & ce que l'on a appris: on s'y fait part de ce qui s'eſt paſſé dans le jour, & la moindre hiſtoriette qui arrive entre les Buveurs d'Eau, attire mille jolies choſes, que chacun y débite ſelon ſon humeur. On peut s'imaginer, que ce petit commerce de nouvelles & d'avantures doit être très-aimable; & je penſe que rien n'eſt plus propre à charmer l'ennui inſéparable de ce lieu triſte par lui-même, que cet air de joie que l'on s'y communique réciproquement. Ceux de notre table, qui étoient demeurés au Caffé, nous racontèrent les parties qui s'y étoient faites. Nous apprîmes que la pièce d'étoffe d'argent avoit été râflée par le Baron de P... & les circonſtances que l'on nous en dit, nous confirmèrent dans l'idée que notre Anglois nous avoit donnée de cet Avanturier.

Cet Anglois, qui ſe nommoit Mr. Lake, étoit un homme des plus aimables

que

que j'aye connu. Il avoit beaucoup voyagé, & ſavoit mille choſes curieuſes, qu'il racontoit avec la meilleure grace du monde. Il nous accoutuma ſi bien à ſon badinage, que tout languiſſoit à notre table quand il y manquoit. Il étoit déjà venu pluſieurs fois à Spa, & en connoiſſoit toutes les allures en perfection. Il nous étoit d'une grande reſſource dans ces jours ſombres & pluvieux, où l'on ne ſait que devenir; & je penſe qu'un homme d'un commerce auſſi charmant, eſt un véritable tréſor dans ces lieux, où l'uniformité des plaiſirs les rend ſouvent inſipides. D'ailleurs il aimoit la Muſique & les Inſtrumens, & comme il s'y étoit perfectionné en Italie, il ſe faiſoit un plaiſir d'en régaler la compagnie. Quoique la pluye eût ceſſé d'aſſez bonne heure, on ne ſe rendit point à la *Prairie de ſept heures*, parce que l'herbe en étoit mouillée. Mr. Lake, qui ne cherchoit qu'à réjouïr la compagnie, fit venir une Joueuſe de Harpe & quelques Violons, auxquels il ne dédaigna point de ſe mêler, & nous donna une eſpèce de Concert, qui nous amuſa fort agréablement juſqu'à la nuit.

Le lendemain, je me rendis des prémiers à la Fontaine du Pouhon. Un moment après, j'y vis arriver mes Dames Angloiſes. Je courus au-devant d'elles, & j'en fus reçu avec cet air aiſé, que

l'on ne trouve qu'aux Eaux. Elles se divertirent à me faire boire autant qu'elles, & se donnèrent le plaisir de m'armer Chevalier de l'Ordre des *Bobelins*, qui en Langage Liégeois signifie *Buveurs.* Nous entrâmes dans une Boutique de Galanteries, où je me munis d'un petit Cadran, que les Dames attachèrent avec un ruban à ma boutonnière. J'y pris aussi une Canne vernie, & comme j'en cherchois avec une Devise galante, la plus badine des Dames m'obligea malicieusement d'en accepter une, qui fournit une ample matière à son enjouement. Sur la bequille de cette Canne, étoit représenté un petit Amour, qui embrochoit des Cœurs auprès d'un foyer; & au dessous étoit écrit, *J'en fais des rôties.* Cette idée la mit en train de dire tant de plaisanteries, que je ne me souviens pas d'avoir jamais ri de meilleur cœur. Elle me traînoit dans la foule des Buveurs, & faisoit lire ma Devise à tout le monde. Mr. Lake s'y trouvant par hazard, voulut l'agacer à son tour, & lui dit qu'il avoit peine à croire qu'elle fût bien persuadée de ma cruauté, vu qu'elle s'accommodoit si bien de mes assiduïtés, & qu'une connoissance aussi-tôt faite sentoit un peu le rendez-vous des Eaux. Cette rencontre m'apprit que cette Dame étoit femme de qualité, parce que Mr. Lake la traitoit de Milady. Soit, lui répondit-elle, vous avez beau en être ja-

jaloux, j'aime ce grand garçon, & je crois devoir l'aimer par charité pour mon ſexe: puiſqu'il fait des rôties des cœurs, je veux l'amuſer avec le mien, qui eſt aſſez froid & aſſez vieux pour ne craindre point la grillade. Je balançai quelque tems ſur ma réponſe: je pris cependant le parti de lui repliquer ſur le même ton, que puiſqu'elle me déclaroit ſon Chevalier, je verrois à m'humaniſer avec elle. Mon air goguenard qu'elle aimoit beaucoup, la fit paſſer ſur l'impoliteſſe d'une réponſe, qui en effet n'étoit excuſable, que parce qu'elle étoit de ſon goût. Car ſon enjouement conſiſtoit à dire agréablement tout ce qu'elle vouloit, ſans offenſer perſonne. Jamais on n'a mieux poſſédé qu'elle, l'art de dire une honnêteté bruſquement, ou de dire poliment une bruſquerie. Les complimens lui déplaiſoient, elle n'en faiſoit jamais; & cependant ſa manière d'agir charmoit tout le monde. M'étant aviſé de lui en faire un ſur ſa bonne humeur: „ Chevalier, me répondit-elle, je ne crois „ pas que vous cherchiez à me plaîre, „ je ne vous le conſeille pas même: „ mais ſi vous voulez me voir, point „ de complimens. A cette condition „ je vous aimerai à la folie, tant que „ nous ſerons aux Eaux; mais ſi vous „ vous aviſez ſeulement d'un ſoupir, „ adieu notre connoiſſance. Et moi, „ Milady, lui dis-je, je vous déclare

 „ que

„ que ſi vous ceſſez un moment d'être
„ bruſque & badine, je renonce à vos
„ amours, & je vous quite dans l'in-
„ ſtant". Je fis ma paix avec elle, au moyen de ce compliment, qu'un Lecteur précieux trouvera peut-être brutal. Que m'importe ! Milady en fut ſatisfaite, & nous paſſâmes la matinée dans cette galanterie bruſque, qui nous divertiſſoit. Je la remenai à ſon logis, fort impatient du plaiſir de la rejoindre l'après-midi.

Je ne manquai pas de m'y rendre à trois heures avec Mr. Lake, qui la connoiſſoit beaucoup. Elle nous donna du Caffé, après quoi elle nous propoſa d'aller au Jardin des Capucins, qui n'étoit pas loin de chez elle. Je lui donnai le bras, & Mr. Lake mena les deux autres Dames. Ce Jardin eſt la plus jolie promenade de Spa. Il y a deux allées fort belles, quoiqu'elles ſoient en pente; mais ce qu'il y a de curieux, c'eſt qu'il eſt l'unique de leur Ordre où les Dames puiſſent entrer. On raconte que celui qui en a fait les fraix, n'en a donné le terrein qu'à cette condition. J'ignore ſi les bons Pères exécutent auſſi ſcrupuleuſement en tout, l'intention du Fondateur : mais je ſai qu'elle eſt parfaitement remplie en ce point, & que les Dames y vont auſſi librement que dans la rue. Nous en fîmes le tour, & nous nous arrêtâmes à conſidérer un Jet-d'eau, qui



Le Jardin des R.P. Capucins de Spa.

De Tuin van de E.P. Capucyners tot Spa. N.° 3.

The Garden of the R.P. Capuchin's to Spa.

qui nous frappa. C'eſt un grand Baſſin, du milieu duquel ſort une Croix, à laquelle eſt attachée une Image de Chriſt, qui verſe de l'eau par les plaies de ſes pieds, de ſes mains & de ſon côté. Cette imagination me choqua, & l'on s'en apperçut. Milady nous avoua qu'elle en étoit auſſi ſcandaliſée, & s'en expliqua aſſez librement devant un des Pères qui s'y promenoit. Elle lui repréſenta, que quoique Proteſtante, & par conſéquent diſpenſée d'honorer les Images, elle trouvoit une indécence extrême à proſtituer en quelque ſorte celle que Rome honore le plus; & qu'il y avoit une vraie profanation à faire ſervir la repréſentation des choſes les plus vénérables, à réjouïr la vue. Elle lui cita cette Loi ſi fameuſe parmi les Catholiques, qui prétendent qu'un des prémiers Empereurs Chrétiens défendit de peindre ou graver l'image de la Croix ſur les pavés des chambres, de peur qu'elle ne fût profanée. Le bon Père eut beau lui repréſenter, que c'étoit au contraire pour ſanctifier les plaiſirs des Buveurs d'eau, & leur rappeller les ſouffrances du Sauveur, que l'on avoit expoſé cet Emblême à leurs yeux. Milady ſoutint ſa cauſe avec toute la ſupériorité que donne la juſteſſe d'eſprit ſoutenue de la raiſon, & fit convenir le Moine, qu'au moins cette Image étoit ſujette à des railleries, dont tout le blâme devoit

retomber ſur l'auteur de cette imagination cagotte. Quoique nous fuſſions tous dans les mêmes principes, nous crûmes devoir lui laiſſer la gloire de les ſoutenir; il nous parut même prudent d'éviter la Controverſe, dans un pays où l'on porte le zèle un peu loin pour les rubriques de la Religion. Au reſte, nous fûmes étonnés de voir un Moine ſi peu inſtruit dans ſa Religion, & une Femme du monde ſi ſure dans les principes de la ſienne. Mais ce qui étonnera le Lecteur, c'eſt que nous allâmes au Bal, au ſortir d'une converſation ſi dévote, qui avoit duré près d'une heure. Telle eſt la vie de Spa, où l'on ſe croit tout permis, parce que chacun s'y croit malade, & que la joie y eſt regardée comme le plus ſûr remède. Milady me permit de l'y accompagner, & j'eus l'honneur d'y danſer avec elle. La compagnie étoit nombreuſe; c'étoit le Bal public, où chacun a droit en payant. Cependant il n'étoit preſque compoſé que d'Anglois & d'Angloiſes, du moins ils s'étoient emparés de la Salle, & ne danſoient qu'entre eux. La belle Ducheſſe d... y parut fort brillante, & malgré ſa langueur, je reconnus encore de ces traits vifs qui lui ont fait tant de ſoupirans à la Cour d'Angleterre. Milady me préſenta à elle, & elle me fit la grace de danſer avec moi. C'étoit une faveur rare; car la Ducheſſe étoit auſſi

fière

fière qu'elle étoit belle. On l'accusoit de ne rendre le salut à personne ; mais l'histoire de ses hauteurs à l'égard de la Maison Royale, en consoloit un peu le public. Peut-être ne lui rendoit-on pas justice, & que l'on taxoit de fierté, des airs qui étoient une suite naturelle de son indolence extrême. Ce caractère, qui étoit né avec elle, se faisoit sentir jusques dans la Danse. C'est beaucoup dire; car chacun sait que la plupart des Contredanses Angloises sont d'une rapidité à éblouir les spectateurs mêmes. Le Bal dura assez longtems, & il étoit onze heures quand nous en sortîmes. Nous remenâmes Milady chez elle, & je revins au logis avec Mr. Lake.

Tout le monde y étoit couché, nous soupâmes tête à tête, & nous songions déja à nous retirer, lorsque le Messager de Liège arriva. Il m'apporta des Lettres, & parmi celles qu'il avoit pour ceux de notre logis, il y en avoit deux pour notre Capitaine, dont l'adresse nous apprit que c'étoit le Marquis de G. V... Son nom m'étoit connu, & comme il est illustre, cette découverte augmenta en moi l'estime naissante que je sentois pour lui, & qu'il méritoit parfaitement. Je cessai de m'étonner de ne l'avoir vu ni au Bal ni aux Promenades, parce que j'avois ouï parler de ses malheurs en général. J'engageai Mr. Lake à m'aider à le divertir, & nous ré-

ſolûmes de le mettre de nos parties chez Milady. Je l'abordai dès le lendemain; nous nous promenâmes enſemble ; je l'engageai même à venir jouer chez Milady, qui fut charmée de ſon eſprit, & qui l'invita à venir quand il lui plaîroit. Elle nous avoua pourtant qu'elle le trouvoit plus poli que gai, & qu'elle auroit ſouhaité qu'il fût un peu plus l'un que l'autre. A travers l'enjouement qu'il affectoit, on entrevoyoit un fond de triſteſſe & de réſerve qu'il ne pouvoit cacher, & nous paſſâmes plusieurs jours ſans ôſer lui en demander la cauſe.

Milady cependant, auſſi-bien que nous, avoit une extrême curioſité de l'apprendre. Un jour que Mr. Lake la menoit au Jardin des Capucins, où j'étois avec le Marquis, elle en fit naître l'occaſion. Je ne vous troublerai point, dit-elle en paſſant près de nous ; vous me paroiſſez occupés tous deux à quelque confidence. Le Marquis s'approcha pour lui faire la révérence avec moi, en l'aſſurant que nous étions charmés d'être diſtraits par l'honneur de ſa préſence. Point de complimens, Marquis, dit-elle ; apprenez-nous ſeulement ce que vous diſiez. Je gagerois, continua-t-elle en s'adreſſant à moi, que le Marquis vous raconte ſes défuntes amours, pour colorer l'indifférence qu'il marque ici pour les Dames. Epargnez-moi, Milady, je vous prie, répondit le Marquis en rougiſſant;

giſſant; je ne fus jamais rien moins qu'indifférent pour les Dames. Je ſuis né ſuſceptible & paſſionné pour le Beau Sexe. J'ai aimé, j'ai ſoupiré toute ma vie. Mais l'amour, l'ombre même de l'amour, m'a cauſé tant de malheurs, que j'ai beſoin de me les rappeller à chaque inſtant, pour rompre le panchant invincible que je me ſens à aimer encore, malgré la triſte épreuve que j'ai faite. Bon, bon, repliqua Milady, je ne ſuis pas ſi crédule, & je douterai toujours que vous ayez un cœur, juſqu'à ce que vous m'ayez conté ſes proueſſes. La réſerve ſied mal aux gens de votre nation, & nous ſommes ſi peu à portée de nous revoir jamais, que vous ne riſquez rien à nous faire cette confidence. Les Dames qui accompagnoient Milady, lui firent les mêmes inſtances. Le Marquis s'en excuſa encore, ſur ce que ſes avantures n'avoient rien de réjouïſſant pour un lieu où l'on ne reſpire que le plaiſir. Il fallut pourtant céder à notre empreſſement. Nous paſſâmes dans un cabinet de verdure près du grand Baſſin. Les Dames s'y étant placées, obligèrent le Marquis à s'aſſeoir vis-à-vis d'elles, entre Mr. Lake & moi, & après quelques ſoupirs il commença le triſte récit de ſes avantures.

HISTOIRE

DU MARQUIS DE G. V...

MOn hiſtoire n'a rien que de triſte, Meſdames, & je doute qu'elle vous intéreſſe. Le ſeul fruit qui pourra m'en revenir, c'eſt que le plaiſir de vous obéïr en la racontant, adoucira peut-être l'idée des malheurs que je vai vous retracer. Ils m'ont accablé dès le berceau, & m'ont opiniâtrement ſuivis. La prémière de mes diſgraces fut de perdre ma mère en naiſſant. Les circonſtances dans lesquelles elle me fut ravie, lui ſont trop glorieuſes pour que je les ſupprime. Notre famille étoit Proteſtante, & comme elle étoit accréditée, on ne l'épargna point dans le tems des Dragonnades. Notre château eſſuya toute la fureur de ces Miſſionnaires bottés, ils en ruïnèrent les avenues, ils ravagèrent nos celliers, & leur aveugle brutalité alla juſqu'à exhumer les corps de nos ancêtres qui étoient enterrés dans un caveau près du jardin, & à les jetter ſur le fumier. Ma mère, qui étoit enceinte de moi, fut ſi ſaiſie de ces horreurs, qu'elle en tomba malade. L'Officier qui commandoit les Dragons, fit battre le tambour dans une chambre voiſine, pour obliger ma mère par ce ſupplice à ſigner l'abjuration qu'on lui préſentoit.

toit. Elle le refusa constamment, & mourut deux jours après ma naissance. Mon père, qui étoit enfermé dans une chambre au-dessus, ne put obtenir la permission de la voir dans ses derniers momens, ni de recueillir ses derniers soupirs, parce qu'il persistoit aussi dans le refus de signer. Mais hélas! on vainquit bientôt sa constance, en lui montrant le corps de ma mère exposé dans la cour sur un peu de paille, où on le menaçoit de laisser ce précieux reste de son amour, en proie aux chiens & aux oiseaux. Cet affreux spectacle le toucha si sensiblement, qu'il fit enfin ce qu'on exigeoit de lui. Alors les Dragons se retirèrent, & on lui enleva mon frère & moi. Mon frère, qui avoit déjà cinq ans, fut élevé à Lyon dans une Communauté, par ordre du Roi; & mon éducation fut confiée au Curé de la Paroisse, qui devoit répondre de moi. A l'âge de sept ans, je fus transporté à Paris au Collège des Quatre Nations, où je fus instruit dans les principes Catholiques jusqu'à l'âge de treize ans, que mon père, après avoir donné des marques suffisantes de sa conversion, eut permission de nous retirer auprès de lui. Ce fut-là que j'appris l'époque de mes malheurs; & je vous avoue que malgré les préjugés de mon éducation, je me sentis depuis ce moment une secrète aversion pour la Religion dans laquelle on m'avoit élevé.

Mon

Mon père qui, à ce que je crois, la professoit de bonne foi, ne songeoit qu'à nous y confirmer, pour faciliter notre établissement. Il me mit dans le Service, & garda mon frère auprès de lui. Madame de Maintenon, qui avoit eu notre conversion fort à cœur, parce qu'elle nous étoit alliée, me fit avoir une Cornette dans le Régiment de N. Mais comme j'étois fort jeune encore, mon père, qui se défioit de ma vivacité, me recommanda aux soins du Lieutenant-Colonel, qui étoit de ses amis. Cet Officier, à qui de longs & glorieux services avoient acquis un grand usage du monde, avoit épousé une Dame de notre voisinage, & fort amie de feue ma mère. Ils vivoient ensemble dans une douce paix, & leur union ne souffroit rien du tumulte de la Guerre ni de la vicissitude des Garnisons. Ces deux époux n'avoient pour fruit de leurs amours qu'une fille unique nommée Emilie, qu'ils chérissoient tendrement, & que la mère élevoit avec des soins rares. Quoiqu'elle n'eût alors que six ans, & que la supériorité de mon âge me dispensât naturellement de faire attention à sa beauté naissante, j'en fus frappé, & l'amour dès-lors me porta cette blessure, qui n'est pas encore guérie. J'avois l'honneur de manger tous les jours à la table de mon Lieutenant Colonel, avec Madame son épouse ; je le regardai insensiblement com-

comme mon père, & je trouvois une douceur infinie à rendre à Madame tous les respects que j'aurois eus pour ma mère. Par une suite de cet attachement, je vivois avec la jeune Emilie comme avec une sœur que j'aurois uniquement aimée. Je me faisois un plaisir de jouer avec elle, & de la divertir sous les yeux de Madame sa mère; & dans l'amusement des petits jeux que l'Enfance autorise, elle me nommoit son mari, & je l'appellois ma petite femme. Cette aimable enfant m'étonnoit quelquefois par ses saillies & ses réponses; mais ce qui m'attachoit le plus, c'est qu'Emilie étoit déjà sensible au-delà de son âge. Elle ne nous voyoit jamais partir pour une Campagne, qu'elle ne pleurât aussi violemment que si elle eût prévu les incertitudes de la Guerre. Les adieux qu'elle me faisoit en particulier, m'attendrissoient moi-même jusqu'aux larmes, & je ne commençai à en démêler la source, que dans la part que j'eus au malheur de la France dans la dernière Guerre. Je fus fait prisonnier à la Bataille d'Hochstedt, & mené en Hollande. Dans la repartition que les Etats firent de leurs Prisonniers, je fus envoyé en Frise, qui n'est point la plus riante de leurs Provinces. Je dois cependant avouer, que la politesse des Seigneurs & l'humanité des Habitans me dédommagèrent sensiblement des ennuis de mon exil. Dès que j'eus fait savoir à

mon

mon père le lieu où j'étois, il me fit toucher des remiſes aſſez conſidérables pour y vivre honnêtement. J'écrivis auſſi au Lieutenant-Colonel, pour ſavoir l'état de ſa fortune, & avoir des nouvelles de ma chère Emilie. Elle demanda la permiſſion de m'écrire, & j'en recevois des Lettres ſi pleines de tendreſſe, que la mienne enfin ſe développa. Le caractère inimitable des careſſes de l'enfance étoit ſi bien peint dans ces Lettres, que je compris qu'elles étoient d'elle-même, & elles me confirmèrent dans l'idée que j'avois de ſon eſprit. Rien ne me conſola tant dans mon exil, que ce petit commerce, que Madame ſa mère approuvoit pour la former, & que ſon âge rendoit ſans conſéquence. Il n'en étoit pas de même de moi; je me trouvois toujours occupé de cette aimable enfant; l'idée de ma chère Emilie me ſuivoit partout, elle entroit dans tous mes projets, & le plaiſir de la revoir me faiſoit plus que toute autre choſe paſſionnément déſirer mon échange. J'appris enfin que j'étois libre, & que Madame de Maintenon m'avoit fait avoir une Compagnie de Cavalerie. Cette nouvelle allarma mon cœur, parce que je craignois d'être tranſplanté dans un autre Régiment, & d'être moins à portée de voir & d'entretenir ma chère Emilie. Surement, j'aurois préféré le plaiſir de la voir, à mon avancement. Cette inquiétude me fit aller droit chez

chez elle en arrivant en France, pour éclaircir l'intérêt de mon cœur. Je fus charmé d'y apprendre que je reſtois dans le même Régiment; & la joie que j'en eus trahiſſant alors mon amour, je l'exprimai en des termes qui le firent deviner à ſon père. Il crut devoir avertir Madame ſon épouſe d'obſerver un peu ma conduite, parce que leur fille devenoit aſſez grande pour ſonger à règler ſes démarches. En effet Emilie, que je n'avois vue depuis deux ans, étoit extrêmement changée: ſes traits s'étoient développés, ſa taille ſe formoit, & tout montroit en elle l'ébauche de la plus charmante perſonne qui fut jamais. Quoique blonde, ſes yeux étoient grands & vifs, & ranimoient merveilleuſement la douceur & la tendreſſe qui étoient peintes ſur ſon viſage. Elle avoit le plus beau teint du monde; & cette fleur de beauté, que la jeuneſſe ſeule peut donner, étoit encore relevée par l'éclat de ſa gorge naiſſante. Elle avoit tout ce qui peut faire une Beauté parfaite: outre la proportion des traits, le beau tour du viſage, la délicateſſe de la taille, elle avoit cette eſpèce d'agrément qui juſqu'ici n'a point eu de nom. En un mot Emilie me parut charmante, & je n'ôſai le lui dire: le reſpect avoit pris chez moi la place de cette familiarité dans laquelle nous avions vécu, & mon amour fit naturellement ce que Mr. ſon père ſouhaitoit. Mais com-

me il arrive ſouvent qu'un feu qu'on veut retenir en devient plus violent, ma paſſion s'accrut auſſi dans la contrainte. J'aimois ſouverainement Emilie, je brûlois de le lui déclarer; & parce que je craignois de lui déplaîre, je retenois malgré moi ce doux aveu. Emilie feignoit d'ignorer mon amour, & ſa pudeur me cachoit l'eſtime qu'elle m'accordoit. Mon reſpect pour elle me faiſoit trouver des douceurs dans cette réſerve. Je ne doute point, Meſdames, que vous ne connoiſſiez tout le prix des ſoupirs que forme un amour reſpectueux & contraint. Les déſirs qu'il fait naître, & qui ſe ſuccèdent les uns aux autres, ont une certaine délicateſſe que l'on ne peut bien exprimer. Vous avouérez ſans-doute que ce plaiſir délicat eſt le privilège d'une paſſion fondée ſur l'eſtime & la vertu, & qu'il la diſtingue d'un amour brutal, qui ne tend qu'à la poſſeſſion, qui eſt toujours ſon terme. Auſſi, tout ſervoit à augmenter le mien. La vertu de ma chère Emilie en règloit tous les mouvemens. La douceur de ſes converſations en faiſoit l'agrément. L'innocence de ſes mœurs, & l'élevation de ſes ſentimens, augmentèrent tellement mon reſpect, que je meſurois toutes mes honnêtetés avec elle. Je n'ôſai même lui dire adieu, en partant pour la dernière campagne que je fis avec Mr. ſon père, dans la crainte de trahir ma tendreſſe en nous ſéparant. Cette cam-

campagne, qui fut ſi fatale à la France, le fut auſſi à ma pauvre Emilie. Elle y perdit Mr. ſon père, qui périt glorieuſeſement à la Bataille de Malplaquet. Je ſentis tout le contrecoup de cette perte, ſi ſenſible à ſa trop tendre fille: mais mon devoir me retenant au Régiment, je ne pus qu'écrire à la veuve pour tâcher de la conſoler. La Paix d'Utrecht nous donnant quelque relâche, je vins à Paris, où Madame de... s'étoit retirée avec ſon aimable fille. Notre prémière entrevue fut des plus tendres. Les larmes d'Emilie augmentoient encore ſes charmes, & mon amour. Pour lui en donner une preuve, je me hazardai de ſolliciter Madame de Maintenon en leur faveur. Comme elle avoit encore tout ſon crédit, elle eut la bonté de faire augmenter la penſion de la veuve. Le remerciment qu'elle m'en fit, me donna lieu de lui déclarer ma paſſion pour Emilie, & après quelques inſtances, elle eut la bonté de l'approuver. Ce fut alors qu'Emilie me charma, par l'aveu qu'elle me fit des ſentimens qu'elle avoit pour moi. Je vins me loger dans leur voiſinage, pour être à portée de la voir, pendant un an que je reſtai à Paris pour faire ma cour à Madame de Maintenon, allant de tems en tems au Régiment, pour tâcher d'allier mon devoir & mon amour. La mort du Roi bornant le règne de la Favorite, fut auſſi le terme de ma fortune. Quelque

douce que parût la Régence, elle eut ses rigueurs, & les fit sentir à la mère d'Emilie par le retranchement de sa pension. J'en sollitai le retablissement avec toute l'ardeur possible; & par le crédit de Madame l'Abbesse de Chelles, auprès de laquelle j'avois eu de puissantes recommandations, je l'obtins au bout de six mois. Cette Princesse étoit pour-lors au Val de Grace. J'engageai Emilie & sa mère à lui aller faire une révérence, pour la remercier de ses bontés pour elles. Hélas! j'ignorois le précipice que je me creusois. Mais qui pourroit pénétrer l'avenir? En sortant du parloir de Son Altesse, nous rencontrâmes le Prince de..... Il y a toute apparence qu'il fut vivement frappé de la beauté d'Emilie. Comme elle suivoit Madame sa mère que je menois au carosse, il lui présenta la main pour l'y conduire aussi, & sans-doute pour avoir occasion de l'entretenir. Une civilité si marquée ne nous fit faire aucune réflexion, & nous n'attribuâmes cette distinction qu'à la galanterie naturelle du Prince. Emilie elle-même détourna la conversation, pour la ramener sur l'honneur que je venois de leur procurer. Cette généreuse fille, qui étoit pleine de délicatesse, sentoit bien que quoique l'intérêt que je prenois à leurs affaires fût fondé sur ma reconnoissance pour sa mère, il n'avoit pas moins sa source dans ma tendresse pour elle-même. Elle me disoit

un

un jour à ce ſujet, qu'elle étoit mortifiée de me voir uſer mon crédit pour elles, au lieu que j'aurois pu m'en ſervir pour me ménager des faveurs de la Cour; & qu'elle avoit peine à ſe réſoudre à me donner la main, tant qu'elle n'auroit à m'offrir qu'une fortune ſi bornée. Ce diſcours m'affligea; & me piquant à mon tour de généroſité, je me jettai à ſes pieds pour lui jurer une amour éternelle, & l'aſſurer que dans une fortune infiniment inférieure, ſon mérite ſeul auroit toujours fait l'objet de mes vœux; & je priai Madame ſa mère, qui étoit préſente, d'en vouloir hâter l'accompliſſement. Elle eut la bonté de me réitérer les aſſurances de ſon eſtime, & nous réſolûmes que j'en ferois la propoſition à mon père. Je partis dès le lendemain pour l'aller trouver. Il reçut ma propoſition avec joie, & en écrivit ſur le champ à la mère, pour la prier d'agréer que l'on cimentât par de nouveaux liens, l'ancienne union des deux familles. Mon frère aîné, qui étoit valétudinaire, pria mon père de me faire tous les avantages qu'il pourroit, & lui conſeilla d'acheter quelques Rotures pour groſſir mon partage; parce qu'à l'aide d'une riche ſucceſſion qui étoit venue à mon père, il avoit acheté une Terre de trois-cens-mille francs, qu'il travailloit à faire ériger en Marquiſat, & qui devoit appartenir à l'aîné. Il fit donc à cette occaſion des échanges

considérables pour améliorer mon lot; & je dois dire à l'honneur de mon frère, qu'il tint en cette occasion un conduite qui a peu d'exemples parmi les aînés. Je repartis pour Paris avec le consentement de mon père, & le mémoire des avantages qu'il me faisoit pour favoriser mon mariage. Emilie me reçut avec toute la tendresse imaginable. Le consentement de nos familles lui permettant enfin de m'expliquer ses sentimens avec bienséance, elle m'assura qu'elle n'avoit jamais rien tant souhaité que de pouvoir me convaincre de son estime. „ Car „ enfin, mon cher Marquis, me dit-elle, „ si vos soins ont prévenu ma tendresse pour vous, la mienne a suivi „ la vôtre de fort près. Je vous aimois „ sans le savoir. Je m'en fis un crime „ dès-que je l'apperçus, parce que la „ mort de mon père diminuant ma fortune, je ne croyois pas qu'il me fût „ permis de vous engager dans un amour „ qui pouvoit si peu contribuer à votre „ avancement. Ma situation me paroissoit si peu propre à vous rendre heureux, que je me condamnois moi-même à étouffer cet amour naissant, & à „ en demeurer aux termes de l'estime. „ Mais peu maîtresse de ma flâme, je „ me reprochois de vous laisser entrevoir „ que mon attachement pour vous alloit „ au-delà de cette estime. Votre générosité lève mes scrupules, & dès-que

„ vous

„ vous croyez que l'union de nos cœurs „ peut contribuer à votre bonheur, comptez, cher Marquis, que le mien est à „ vous jusques à la mort." Un discours si tendre me pénétra de la plus vive reconnoissance: je lui renouvellai tous mes sermens, en les scellant d'un baiser, que je dérobai sur sa belle main. Hélas! c'est l'unique faveur que cette vertueuse fille m'ait jamais accordée. Nous passâmes ainsi quelques jours, du matin au soir, à nous entretenir de notre tendresse, & à règler les préparatifs de notre union prochaine.

Elle fut cependant reculée par les nouvelles que je reçus du danger où se trouvoit mon frère. Je fus obligé d'aller consulter sur son mal un Médecin du Roi, en qui il avoit confiance, & qui étoit pour-lors à une campagne à dix lieues de Paris. Je pris congé d'Emilie & de sa mère, avec un trouble dont j'ignorois la cause. Je fus étonné même de l'attendrissement réciproque que nous éprouvions. Il n'étoit pas naturel pour une absence si courte. Mais c'étoit un effet de ces pressentimens que l'on éprouve sans les connoître. Je revins le lendemain. Mon prémier soin à mon arrivée, fut d'aller chez ma chère Emilie. Mais quelle fut ma surprise de trouver sa mère en pleurs, & de la voir jetter sur moi des regards terribles! „ Qu'y a t il, Madame, lui dis-je, & qu'est-il donc ar-

 „ rivé?

„ rivé?... Osez-vous me le demander, „ perfide, répondit-elle, après ce que „ vous avez fait? Est-il un crime plus „ noir que le vôtre? Après avoir sé„ duit ma fille, & l'avoir couverte d'u„ ne honte éternelle, vous venez en„ core ici me braver par des civilités „ affectées. Voilà donc le prix de ma „ tendresse pour vous, & pour elle! „ O mère infortunée, s'écrioit-elle, que „ je suis à plaindre!" Il est aisé d'imaginer le saisissement que me causèrent ces reproches, tout injustes qu'ils étoient. Le trouble dans lequel ils me jettèrent, me permit à peine de répondre. Mes larmes, mes soupirs y suppléèrent; & malgré les prières que je fis à la mère, de s'expliquer sur le sort d'Emilie que je ne comprenois pas encore, je n'en pus tirer que de nouveaux reproches. „ Ingrat, me disoit-elle, méritois-je ce „ traitement? Un mois de délai étoit„ il donc un terme si long, pour qui a„ voit soupiré tant d'années? Rendez„ moi ma fille, ou disparoissez d'ici". A ce mot je demeurai tout interdit, & l'infortunée mère, prenant mon trouble pour un aveu, vint me serrer entre ses bras, & me dit tendrement: „ Ah! Mon„ sieur, s'il est encore tems, évitons „ l'éclat qui va nous deshonorer; ren„ dez-moi ma chère Emilie." Ce nom si cher à mon amour, réveillant tout à coup mon innocence & ma tendresse

al-

allarmée, je me jettai aux pieds de la mère, & lui proteſtai que je n'avois point vu ſa fille. Quelle apparence en effet y avoit-il à cette accuſation? moi dont la tendreſſe avoit toujours été ſi reſpectueuſe, & qui n'avois aucun ſujet de craindre le contretems. Il n'y avoit que le trouble de cette Dame, qui pût donner de la vraiſemblance à ces ſoupçons. Auſſi les larmes que je verſai, les ſermens, les imprécations que je fis, la convainquirent enfin que je n'avois aucune part à ſon abſence. „ Depuis „ quand donc, lui dis-je, eſt-elle diſpa- „ rue? apprenez-m'en les circonſtances. „ A quelque prix que ce ſoit, dût-il „ m'en couter la vie, je veux éclaircir „ ſon ſort. Emilie eſt trop vertueuſe „ pour avoir rien fait contre ſon devoir, „ je connois ſes ſentimens, je ſuis ſûr „ de ſon cœur & de ſa vertu; il faut, „ Madame, lui dis je, qu'il y ait eu de „ la violence.... L'injure vous regarde, „ Marquis, repliqua la mère toute en „ larmes, c'eſt à vous de venger ma fil- „ le, votre honneur & le mien.

Après avoir donné quelque tems aux prémiers mouvemens de notre douleur, j'appris que ma chère Emilie étoit ſortie la veille vers le midi, pour aller à la Meſſe dans l'Egliſe de St. Joſſe, qui étoit à deux pas de chez elle, & dont la porte donnoit ſur une rue dont preſque toutes les maiſons ſont fermées. J'allai

m'informer chez les voiſins s'ils n'avoient rien vu, je n'en pus tirer aucuns indices. J'allai chez Mr. le Lieutenant de Police dreſſer ma plainte, & le ſupplier de m'aider dans nos recherches. Il eut la bonté de mettre ſur le champ des *Mouches* en campagne, & expédia un ordre à tous les Commiſſaires, d'aller dans toutes les Auberges & les Hôtels garnis, s'informer de ceux qui y étoient depuis deux jours. Je courus moi-même dans pluſieurs de ces endroits ſuſpects, ſans que nos recherches nous donnaſſent ni lumières, ni ſoupçons. J'allai enfin aux *Quinze-vingts*, chercher l'Aveugle qui avoit ſa ſtation à la porte de l'Egliſe de St. Joſſe, pour ſavoir s'il n'auroit pas entendu quelque bruit de cette avanture. Quelque ridicule que paroiſſe cette recherche, ce fut pourtant cet Aveugle qui nous donna les prémiers indices du triſte ſort de ma charmante Emilie. Il me dit qu'un petit Pauvre lui avoit raconté, qu'il avoit vu mettre une Dame dans un caroſſe avec quelque violence. Sur ce qu'il m'aſſura qu'il ſavoit où demeuroit ce Pauvre, je lui donnai deux louïs d'or, & le fis monter dans mon caroſſe pour l'aller chercher. Nous trouvâmes en effet ce petit garçon qui me confirma le récit de l'Aveugle, & je les amenai tous deux chez la mère. Le petit garçon reconnut entre pluſieurs portraits celui d'Emilie, & déſigna l'habit

bit qu'elle portoit ce jour-là. Ces tristes lumières ne firent que confirmer nos malheurs, sans y apporter de remède. Je fis cependant appeller le Commissaire du Quartier, pour recevoir leurs dépositions, que l'on envoya sur le champ à Mr. le Lieutenant de Police, qui, malgré ses plus exactes perquisitions, n'avoit pu rien découvrir encore. Nous ne doutâmes plus de l'enlèvement d'Emilie, mais nous ne savions qui en soupçonner. Ces violences étoient fort à la mode à Paris, depuis le Mississipi. Plusieurs Demoiselles étoient disparues, & l'on avoit depuis trois mois enlevé la fille d'un Marchand de la rue St. Honoré, sur le pas de sa boutique. Ces funestes exemples ne nous consoloient guères, & nous n'avions de ressource que dans nos larmes. Je ne quitai point la mère d'Emilie, parce que je trouvois de la douceur à pleurer avec elle notre mutuelle infortune.

J'étois un matin dans cette triste occupation, au pied de son lit, quand le valet vint annoncer un Gentilhomme, qui souhaitoit d'entretenir Madame sur une affaire de la dernière importance. Dès-qu'il fut entré, il demanda honnêtement que je m'éloignasse. La Dame lui dit, qu'il pouvoit librement s'expliquer devant moi; mais quelques raisons qu'elle pût lui alléguer, il persista à demander un entretien particulier, & je

me retirai dans un cabinet voiſin. Dès-qu'il ſe vit ſeul, il dit à la Dame, qu'il venoit lui donner des nouvelles de Mlle. ſa fille. Hélas ! dit-elle, j'étois à la pleurer avec le Gentilhomme que vous avez fait retirer. Permettez que je le rappelle, perſonne n'y prend plus d'intérêt que lui, ils doivent s'épouſer dans peu. La Dame me rappellant auſſi-tôt, m'invita de venir apprendre des nouvelles d'Emilie. Ah Monſieur! ah Monſieur! m'écriai-je, vous nous rendez la vie : hâtez-vous de nous apprendre le lieu de ſa retraite. Vous voyez ici une mère déſolée, & un amant deſeſpéré de ſa perte. Le Cavalier nous répondit qu'elle n'étoit pas perdue, mais qu'avec beaucoup de prudence & de ſecret on pourroit lui rendre la liberté. Je viens, ajouta-t-il, vous offrir mon bras, ma vie même, & celle de trois de mes amis, s'il en eſt beſoin. Ce ſont gens, comme moi, déterminés à tout... Je me diſpoſois à le ſuivre ; mais la Dame m'arrêtant, le pria de lui apprendre au-moins où étoit ſa fille. Le Gentilhomme s'en défendit, ſur ce que la bienſéance ne lui permettoit pas ce récit devant une Dame. Enfin, à force d'inſtances, il nous apprit que la vertueuſe Emilie étoit dans un lieu de débauche, où elle avoit été miſe de force. Je frémis à ce trait, & brûlant d'éclaircir ce fatal miſtère, je tremblois pour l'innocence d'Emilie. Sa mère,

re, toute en pleurs, pria le Gentilhomme de nous achever cette étrange histoire, afin d'en mieux concerter le dénouement. Il nous raconta qu'il avoit été la veille dans une maison de joie au Fauxbourg St. Martin, dans le dessein d'y passer la nuit. „ J'y demandai, dit-„ il, quelque aimable fille, & l'on m'an-„ nonça une personne extrêmement jo-„ lie, mais si précieuse, que le Prince „ de... n'avoit pu la vaincre." (Nous connûmes dès-lors l'auteur de nos malheurs.) Le Gentilhomme continuant son récit, ajouta: Je regardai ce com-„ pliment, comme un artifice ordinai-„ re aux femmes de cette espèce, pour „ faire valoir leur infame métier. En-„ fin, soit vanité, soit destin, je vou-„ lus avoir cette fille. Je vous avouérai „ même, que je l'ai soupçonnée de n'a-„ voir été si précieuse avec le Prince „ de.... que parce que ce Prince est „ contrefait, & d'une chetive figure. „ On me l'amena, j'allai au-devant d'el-„ le. Je la trouvai charmante, quoique „ déjà toute en larmes. J'essayai de la „ rassurer par mes caresses, dont elle se „ défendit, avec menaces de tout en-„ treprendre, & contre elle, & contre „ moi. Des rigueurs si rares en pareil „ lieu, m'étonnèrent. Je lui demandai „ ce qu'elle y étoit venu faire, & si el-„ le y étoit retenue de force. Vous „ me paroissez généreux, dit-elle; je

„ veux

„ veux vous apprendre qui je ſuis, peut-
„ être ſerez-vous touché de mon état.
„ On m'a enlevée à la porte de l'Egliſe
„ de St. Joſſe. Je ſuis ici depuis huit
„ jours, j'ai réſiſté à tout. Ma mère de-
„ meure en tel endroit ; & ſi vous dai-
„ gnez l'informer de mon ſort affreux,
„ j'eſpère que le Ciel conſervera vos jours.
„ Les larmes dont elle a accompagné ce
„ diſcours, m'ont touché ſi ſenſiblement,
„ que ma paſſion s'eſt changée en reſ-
„ pect. Je l'ai aſſurée que ſa vertu n'au-
„ roit rien à craindre de ma part, & que
„ je ferois tout ce que je pourrois pour
„ elle. J'ai paſſé la nuit auprès d'elle, de
„ peur qu'au ſortir de mes mains elle ne
„ fût livrée à quelque brutal qui lui fît
„ violence, & ce matin je ſuis venu vous
„ en avertir.

La mère d'Emilie fondoit en larmes pendant ce récit, qui me mit dans une eſpèce de fureur, que j'avois peine à contenir. Nous remerciâmes le généreux Cavalier, des égards qu'il avoit eus pour l'innocente Emilie ; & malgré les divers mouvemens qui nous agitoient, nous ne pûmes nous empêcher d'admirer la force de la Vertu, qui ſait ſe faire reſpecter juſques dans les lieux conſacrés au Vice, par ceux même qui ſont ſes plus grands ennemis. Enfin, après avoir raiſonné ſur les divers partis que nous pouvions prendre, nous nous déterminâmes à aller trouver Mr. le Lieutenant de Police,

lice, chez qui le généreux Gentilhomme voulut m'accompagner. Ce Magiſtrat, charmé de la découverte, fit d'abord appeller le Commiſſaire du Quartier, & pendant qu'on le cherchoit, il envoya des *Mouches* & des Eſpions tout autour de cet infame lieu; il fit enſuite monter à cheval une Compagnie du Guet, pour l'environner. Il fut pourtant d'avis que j'allaſſe moi-même avec mon ami, pour amuſer la Maîtreſſe de la maiſon, & garder la place. Le Gentilhomme ſe chargea d'entretenir cette infame, & je demandai à voir celle que l'on nommoit *la Précieuſe* dans cette Ecole infernale. On m'amena ſur le champ cette innocente victime, que l'on fit entrer par force dans la chambre où j'étois, ſans égard pour ſes larmes & ſes cris. Elle étoit pâle, défigurée, les yeux baignés de pleurs. O Dieu! quel ſpectacle pour un amant, & que mon triſte cœur ſentit vivement la cruelle ſituation de ma chère Emilie! Je m'approchai d'elle pour la raſſurer, & l'informer de notre projet: mais ſon trouble & ſa vertu lui rendant tout ſuſpect dans cette indigne maiſon, elle me repouſſa bruſquement, ſans me reconnoître. Auſſi-tôt fondant moi-même en larmes, je me jettai à ſes pieds, & lui dis:
„ Emilie, ma chère Emilie! ne recon-
„ noiſſez-vous plus votre reſpectueux
„ amant? ..... Dieu! s'écria t-elle, où
„ ſuis-je, & que vois-je! En diſant ces
„ mots,

„ mots, elle s'évanouït". Je la reçus dans mes bras, & j'essayai en vain de la faire revenir. Je fus obligé d'appeller du secours. Mon ami accourut, & dans le moment nous entendîmes le Guet qui environnoit la porte. Le Commissaire entendant quelque rumeur dans la maison, & s'imaginant que l'on nous faisoit violence, donna le signal, & fit entrer son monde. On se saisit d'abord de la détestable Appareilleuse, & l'on prit avec elle sept de ces infames victimes de la lubricité publique, qu'elle entretenoit chez elle. Elles en sortirent en vomissant mille imprécations, dont le motif étoit glorieux à Emilie; & on les emmena à pied, & en plein jour, dans les prisons du Châtelet.

Pendant ces mouvemens, Emilie étoit revenue à elle-même, & jettant les yeux sur moi, elle me dit tendrement: „ A „ quel sort, mon cher Marquis, étois-je „ réservée? Que dit ma chère mère? que „ pense-t-elle de sa malheureuse fille? Elle admire votre vertu, lui dis-je, & va venir dans un moment vous embrasser. En effet je lui avois envoyé mon carosse, & le Commissaire s'y étoit mis pour la prier de venir reconnoître sa fille & la prendre. Elle arriva dans l'instant, & comme il étoit encore trop grand jour, le Commissaire nous conseilla de rester jusqu'au soir pour éviter l'éclat. Il n'est pas possible d'exprimer la joie que nous avions de retrouver Emilie, & de voir

sa

ſa vertu triomphante dans le Temple même du Vice. Nos yeux accoutumés à la pleurer, verſoient encore des larmes de joie. La mère embraſſoit cette chère fille, tandis que je lui baiſois la main. Un ſpectacle ſi touchant attendrit juſqu'au Commiſſaire. Le Cavalier à qui nous devions ſa délivrance, ſe ſentit lui-même forcé de faire un nouvel hommage à la vertu d'Emilie. Il ſe jetta à ſes genoux, & la pria d'oublier l'injure qu'il avoit voulu lui faire. „ Pardonnez, Made-
„ moiſelle, lui diſoit-il, la fureur brutale
„ qu'une aveugle paſſion m'avoit inſpirée.
„ Votre vertu, plus forte que mon pan-
„ chant au Vice, m'a fait des leçons de
„ ſageſſe que je n'oublierai jamais. S'il
„ eſt honteux pour moi d'être venu les
„ chercher dans un lieu de débauche, la
„ gloire de contribuer à vous en tirer
„ en efface toute l'ignominie. Le Ciel n'a
„ permis peut-être que vous y fuſſiez
„ conduite, que pour y faire briller vo-
„ tre pudeur, & me rappeller à la Ver-
„ tu." La tendre Emilie relevant ce Gentilhomme, l'embraſſa par ordre de ſa mère, en le remerciant de ſes généreuſes démarches: & comme le ſoir étoit venu, nous ramenâmes Emilie chez elle, où Madame ſa mère retint à ſouper le Cavalier à qui nous devions le recouvrement de cette vertueuſe perſonne.

En attendant qu'on eût ſervi, Madame de... pria ſa chère fille de nous ap-

 pren-

prendre les circonſtances de ſon enlève-ment. Elle nous dit qu'en ſortant de l'Egliſe elle fut ſaluée par une Dame fort bien miſe, qui feignant de vouloir l'entretenir, la mena inſenſiblement vis-à-vis de ſon caroſſe, & qu'elle s'y ſentit tout-à-coup portée par deux valets, ſans avoir eu le tems de crier. La prétendue Dame s'y plaçant auſſi-tôt, avoit levé les portières, qui étoient de bois comme aux caroſſes de *Fiacres*, & lui avoit par ce moyen ôté toute reſſource. Le caroſſe après bien des détours étoit arrivé dans une cour, où on l'avoit fait deſcendre; & de-là on l'avoit enfermée dans une chambre, qui n'avoit de vue que ſur cette cour. Sur le ſoir du même jour, je vis, dit-elle, entrer le Prince de.... qui me propoſa de m'entretenir dans un appartement commode, avec un brillant équipage & vingt-mille livres de rente annuelle. Je crus devoir diſſimuler l'horreur que me faiſoit cette propoſition, en repréſentant doucement au Prince, que mon cœur étant engagé je ne pouvois accepter l'offre qu'il me faiſoit; & qu'il avoit dû s'attendre à ce refus, par le peu de ſoin que j'avois pris de répondre à ſes Billets. Car, ajouta-t-elle, j'en avois reçu deux à l'Egliſe, de la main d'un Mendiant, qui les avoit adroitement gliſſés dans mon Livre; & dans la crainte d'inquiéter ma mère, ou d'allarmer la tendreſſe du Marquis, je les avois ſupprimés

comp

comptant que ce mépris rebuteroit le Prince. Voyant cependant que ces raiſons ne le touchoient point, & qu'il ſe mettoit en état d'uſer de tout l'avantage que lui donnoit la ſolitude, je ſaiſis le chandelier qui étoit ſur la table, & le menaçai de me défendre contre ſa brutalité juſqu'au dernier ſoupir. Ma réſolution l'effrayant, il ſe retira. Dès qu'il fut parti, la Femme qui m'avoit enlevée, vint me faire des reproches ſur ma ſévérité, & me fit paſſer dans une chambre où étoient une demi douzaine d'infames Créatures, qu'elle avoit chargé de me corrompre. Epargnez-moi, dit Emilie en pleurant, l'idée des ordures, des infamies, que je vis & que j'entendis pendant deux ou trois jours que je fus livrée à ces monſtres d'iniquité. Non, l'Enfer avec toutes ſes horreurs n'enferme rien de plus affreux ni de plus déteſtable que ces maudites Créatures. Je gémiſſois, je pleurois, j'invoquois le ſecours du Ciel, je lui demandois la mort à tous momens, & elle m'eût été douce. Enfin le Prince revint à moi, & me croyant ſéduite après tant de leçons & d'infames exemples, il eſſaya de nouveau les promeſſes & les menaces. Je rappellai ma prémière réſolution, & après lui avoir reproché ſa brutalité dans les termes les plus forts, je me jettai toute en larmes à ſes pieds, & le priai de ne point ſouiller la gloire de ſa Maiſon par

une tache auſſi infame. Mais comme je vis que mes larmes ne le touchoient point, je changeai de ton. „ Quelle „ honte pour vous, mon Prince, lui „ dis-je, de vous arrêter à ſéduire une „ fille de condition, tandis que vous „ devriez vous occuper, comme vos „ Ancêtres, à gagner des batailles! Al- „ lez, Prince lâche, allez chercher ail- „ leurs une mort plus glorieuſe; ne dou- „ tez point que votre vie ne ſoit le prix „ de mon innocente attaquée!" Ce diſ-cours le piquant, il ſe retira en me traitant d'inſolente, & me dit que j'aurois tout le tems de m'en repentir.

Après cette victoire, je fus renfermée dans ma chambre, juſqu'à ce que Monſieur fût venu me demander; & vous ſavez le reſte, dit-elle, en pleurant de nouveau. Nous comprîmes que le Prince s'étant trop déclaré, n'ôſa laiſſer agir les mouvemens de pitié qu'il pouvoit ſentir; & que comme un crime en attire un autre, il avoit réſolu pour cacher le ſien, de laiſſer Emilie dans cet infame lieu. Nous crûmes auſſi devoir tâcher d'étouffer cette affaire. Dans cette idée, je conduiſis le lendemain la mère d'Emilie chez Mr. le Lieutenant de Police, pour le prier de faire punir ſans éclat la malheureuſe Créature qui avoit fait cet attentat. Ce Magiſtrat fut inexorable, & quoiqu'il ſentît la force de nos raiſons, il nous dit qu'il devoit en faire un exemple

ple pour la fureté publique; & dès le lendemain la Sentence fut prononcée.

Cette Miférable, après avoir paffé par tous les degrés de la plus infame débauche, avoit érigé chez elle une Ecole publique de corruption. Elle tenoit une maifon très-propre, avec un équipage affez lefte. C'étoit une vraie *Laïs*, en un mot, qui avoit reffufcité l'ancien proverbe, que *tout le monde ne pouvoit aller à Corinthe*. En effet, il en coutoit un louïs d'or, feulement pour entrer chez elle, & les Etrangers fe faifoient un devoir d'aller vifiter cet infame lieu. Son fupplice eut des circonftances fi comiques, que je ne doute point, Mesdames, que vous ne foyez bien-aifes de les favoir. Cette Miférable fut montée & liée à reculons fur un Ane, & conduite par deux Valets du Bourreau, qui l'avoit rafée à la porte du Châtelet. Elle avoit fur le dos un Ecriteau, qui marquoit en deux mots fon infame commerce. Elle étoit fuivie des fept malheureufes Créatures que l'on avoit trouvé chez elle. Elles étoient nuds-pieds, vétues de robes blanches & déchirées, & les cheveux flottans fans coëffures. A tous les carrefours de Paris, le Bourreau en rafoit une, & fouëttoit chaque fois leur infame Conductrice, qu'il mena enfuite hors la porte de Paris, dont elle fut bannie à perpétuïté, après avoir reçu la marque. Les fept Filles furent condui-

tes à l'Hôpital, au milieu des huées du petit-peuple.

Cette exécution, toute juste qu'elle étoit, consomma mes malheurs. Emilie ne put souffrir l'éclat que son infortune avoit fait : elle nous déclara qu'elle avoit résolu d'aller faire une retraite de quinze jours au Couvent de... au milieu de Paris, pour y purifier ses yeux & ses oreilles, des infamies dont elle avoit été témoin. Quelque allarme que cette résolution me donnât, il me fut impossible de la rompre. Madame sa mère l'y accompagna, dans la crainte que l'on ne profitât de la tristesse de sa fille, pour lui inspirer le goût du Cloître. Mais elle eut beau l'observer, Emilie avoit pris sa résolution, & la déclara enfin nettement. Sur les remontrances que Madame sa mère lui fit, qu'elle ne pouvoit prendre d'engagement après ceux qu'elle avoit avec moi, elle lui répondit. ,, Le Marquis est trop généreux pour me contraindre, & je suis ,, trop malheureuse pour vouloir l'exposer à partager mon infamie. Je ne ,, le verrai pas même, que je n'aye consommé mon sacrifice par l'engagement ,, de mes Vœux." Madame sa mère, qui avoit toujours espéré de la vaincre, m'avoit caché sa résolution. Il fallut pourtant me l'apprendre. Ah que ce coup fut terrible à mon cœur! Je pleurai, je menaçai, je fis venir la Supérieure

du

du Couvent, je lui reprochai d'avoir séduit ma chère Emilie, je demandai au-moins à lui parler; mais tout fut inutile. Je courus chez le Cardinal de Noailles, pour l'informer de la violence qu'on me faisoit; & Son Eminence eut la bonté d'aller au Couvent, examiner les choses. Il entretint Emilie, & la trouva si déterminée, qu'il voulut faire la cérémonie de lui donner le Voile. Il me donna lui-même cette nouvelle, en me rendant une Lettre qu'Emilie m'avoit écrite. Je la conserve, dit le Marquis, & je vai vous la lire.

LETTRE

D'EMILIE AU MARQUIS DE...

Après le coup fatal arrivé sous vos yeux, je n'ai pas cru qu'il me restât d'autre parti à prendre, que celui de m'en bannir pour jamais. C'est un moyen dont la Providence s'est servie pour m'arracher à une tendresse, que je n'aurois peut être su régler. Consolons-nous mon cher Marquis, & cédons à cette force supérieure, qui a mis un obstacle invincible à notre union. L'on m'a dit que vous souhaitez fort de me voir: mais à quoi cette entrevue abouti-

roit-elle, qu'à rallumer chez moi un feu que je dois craindre? Hélas! malheureuse que je suis, je ne sens que trop, même en vous écrivant, combien je dois vous craindre & vous éviter. Non, mon Cher, n'exigez point que je vous voie. C'en est fait. Un voile, des murs & des grilles vont, s'il est possible, cacher ma honte pour jamais. Adieu. . . . Les pleurs dont je baigne ce papier, redoublent à ce triste mot. Adieu. . . . je le répète pour la dernière fois. . . Adieu donc, cher Marquis. S'il vous suffit d'être aimé, soyez persuadé que vous l'êtes plus qu'aucun homme l'ait jamais été.

EMILIE.

Quelque tendre que fût cette Lettre, continua le Marquis en la baisant, je la regardai comme l'arrêt de ma mort. „ Quoi donc, Emilie, m'écriai-je en „ présence même du Cardinal, est-ce „ ainsi que vous traitez votre malheureux „ amant? O soupirs de tant d'années, „ méritiez-vous cette récompense! Ah, „ Monseigneur, que votre Religion est „ barbare! N'étoit-ce point assez qu'elle „ m'eût couté ma mère, faut-il qu'elle „ m'arrache encore mon Emilie!" Enfin, la douleur me fit dire tant de choses si peu sensées, qu'un Prélat moins débonnaire que Monsieur de Paris, s'en seroit offensé. Mais le bon Cardinal, attendri

sur

ſur mon état, eſſaya de me conſoler. Il employa tous les lieux-communs de ſa morale pathétique, pour calmer mes tranſports. Ce fut inutilement. Je ſortis de ſon palais plein d'amour & de fureur, & cette agitation me cauſa une fièvre ſi violente, que je fus obligé de me mettre au lit, en rentrant chez moi. Elle augmenta ſi fort, que l'on deſeſpéra de ma vie, ou de ma raiſon. Je tombai dans un délire continuel qui dura plus de trois mois, pendant leſquels je prononçois à tous momens le nom d'Emilie ; je lui parlois, je lui écrivois ; & ce n'étoit qu'à force de me parler d'elle, que l'on pouvoit me réſoudre à prendre les remèdes que les Médecins m'ordonnoient. Madame ſa mère, qui venoit me voir tous les jours, prit tant de ſoin de moi, qu'un mois après que la fièvre m'eut quité, je fus en état de ſortir.

J'allai d'abord au Couvent d'Emilie, qui perſévéra juſqu'à la fin dans le refus de me voir, pour ne s'expoſer pas elle-même à la tentation de rompre le cruel ſacrifice auquel elle ſe préparoit. Je maudis mille fois, en ſortant, les Cloîtres & les Grilles; & rencontrant un Officier de mes amis que je n'avois vu depuis longtems, & qui ignoroit mes malheurs, je le fis monter dans mon caroſſe pour les lui raconter. Après quelques tours de promenade au Cours, où les Médecins m'avoient ordonné de prendre l'air,

nous entrâmes au Caffé de la *Régence*. Il manquoit encore un trait à mes malheurs, & je ne l'échappai point. Comme j'avois l'imagination échauffée par le récit que je venois d'en faire, je parlai assez haut du Prince de .... d'une façon peu mesurée. Je lus même avec avidité un Vaudeville que l'on venoit de faire sur une galanterie qui lui étoit arrivée. La Chanson rouloit sur un petit malheur bien mérité, & selon moi bien dû à la bassesse de ses amours. Enivré du plaisir de cette vengeance, j'oubliai de qui je tenois les Vers, & je les remis sur une table, ensorte qu'il passa pour constant que j'en étois l'auteur. Le Prince en fut informé, il en fit ses plaintes; & Mr. le Régent, charmé de lui pouvoir faire un petit plaisir, me fit conduire à la Bastille. Je restai six mois dans ce triste séjour, & ce ne fut qu'après y en avoir passé quatre, que j'obtins du Gouverneur la permission d'écrire une Lettre ouverte à la mère d'Emilie, qui étoit étrangement inquiète de mon sort. Cette Dame alla chez Mr. le Cardinal, & de-là chez Mr. le Lieutenant de Police, le prier d'adoucir ma prison, & de s'informer de mon crime. Ce Magistrat vint me voir, & m'interrogea. Je lui fis l'aveu de mon imprudence; & comme il en connoissoit à fond l'origine, il eut la bonté d'en parler à Mr. le Régent, & Son Altesse Royale me fit rendre la liberté. Mr. le Car-

Cardinal de Noailles, par un excès de prudence, y fit mettre une clauſe bien dure. Son Eminence craignoit que je ne troublaſſe la fatale cérémonie des Vœux d'Emilie; & pour prévenir cet éclat, l'ordre qui me tiroit de la Baſtille portoit, que je quitterois Paris le même jour, que je ne pourrois y revenir qu'au bout de ſix mois, & que dans les vingt-quatre heures je me rendrois à ma Garniſon. Je n'eus que le tems d'aller embraſſer la mère d'Emilie, & je pris la poſte pour aller coucher à Meaux. De-là j'écrivis à ſa chère fille, pour lui reprocher la dureté avec laquelle elle refuſoit de me voir, & le lendemain je continuai ma route pour rejoindre mon Régiment. J'y vécus de larmes & de ſoupirs, dans l'attente des nouveaux malheurs qui ſont venus depuis fondre ſur moi, ſans aucun relâche ...

Le Marquis s'attendriſſant en cet endroit juſqu'aux larmes, nous interrompîmes ſon récit pour le plaindre, & faire quelques réflexions ſur les juſtes ſujets de triſteſſe qu'il avoit. Nous lui fîmes excuſe des petites railleries que nous lui avions faites, uniquement dans le deſſein de le réjouïr; & Milady le prenant par la main, voulut qu'avant de nous retirer, nous fiſſions quelques tours d'allée. Elle remercia beaucoup Mr. le Marquis, de la complaiſance qu'il avoit eue de raconter ſon hiſtoire, & le pria de nous en

donner

donner la ſuite une autre fois. Les Dames auſſi-tôt détournèrent par diſcrétion la converſation ſur autre choſe ; & pour diſſiper ſes triſtes idées, nous nous approchâmes de quelques Dames Angloiſes, que nous ramenâmes au logis.

Nous trouvâmes la compagnie fort augmentée dans notre Auberge. Pendant que nous étions aux Capucins, il étoit arrivé beaucoup de monde, & il nous étoit échu pour notre part, deux Anglois, un Cavalier Italien, deux Dames, & un jeune Brabançon, dont le ridicule nous fournit une comédie journalière pendant le reſte de la Saiſon. Il ſe donnoit pour Chambellan de Mr. l'Electeur de Cologne, & s'intituloit le Comte de L.... quoique ſon père, qui étoit brave Officier, ſe ſoit toujours contenté du ſimple titre d'honnête homme, qu'il a conſtamment ſoutenu. Ce Jeune Homme débuta par nous faire ſa généalogie, qu'il accrochoit à toutes les familles titrées de l'Europe. Il nous entretint de ſon équipage, de ſes valets, de ſa grande & petite livrée, & de ſa dépenſe annuelle. Enſuite vint le catalogue de ſes bonnes fortunes, & tout d'une haleine, la liſte des fêtes qu'il avoit données aux Eaux d'Aix, & qu'il méditoit de donner aux Dames de Spa. Mr. Lake, qui ne cherchoit qu'à rire, le fortifia dans ſes projets. Il feignit de croire fermement toutes les impertinences qu'il

ve-

venoit de débiter, & lui promit d'être ſon introducteur auprès des Dames. Chacun les écoutoit, nous nous divertiſſions tous à les entendre, & nous nous félicitions de la bonté que cet Etourdi avoit de ſe démaſquer d'abord.

Dès-qu'on ſe fut levé de table, nous joignîmes Mr. Lake, pour lui reprocher la cruauté qu'il avoit eue d'entretenir ce Jeune Homme dans ſes extravagances; mais il nous aſſura que nous en verrions bien d'autres, & il ne ſe trompa point. Il ſe fit même un devoir de charité, d'en pouſſer le ridicule auſſi loin qu'il pourroit, dans l'idée que cela ſeul étoit capable de le corriger. Pour nous, nous en eûmes compaſſion; & le Marquis, qui avoit un grand uſage du monde, nous fit remarquer que ce Jeune Homme étoit une eſpèce de *Don Quichotte*, qui s'étoit gâté l'eſprit à force de vouloir trancher de l'Homme de qualité. C'étoit en effet un de ces Petits-Maîtres manqués, ou, comme on parle à Paris, un Petit-Maître ſorti du moule avant d'être achevé, qui joignoit un ridicule naturel à celui qu'il ſe donnoit par affectation. Tout étoit compoſé chez lui; ſon air, ſes manières, ſa démarche, ſon teint même.

Il parut à la Fontaine dès le lendemain avec toutes ſes graces. Son viſage étoit plus enluminé que l'Aurore: il

y

y avoit placé des mouches avec ſymétrie. Son habit avoit des paniers auſſi larges que ceux des Dames. Il étoit friſé, bichonné, maronné, comme une Actrice d'Opéra. Cependant, il appelloit tout cela ſon deshabillé. Ses deux valets le ſuivoient gravement; l'un portoit ſon gobelet ſur une aſſiette; & l'autre tenoit la ſerviette, pour s'eſſuyer la bouche & les doigts quand il auroit bu. Le Marquis, tout ſérieux qu'il étoit, ne put s'empêcher de rire à ce ſpectacle. Il vint trouver Milady & les Dames avec qui j'étois, pour obſerver enſemble la ſuite de cette comédie. Milady nous propoſa de le joindre pour la voir de plus près; & comme elle avoit l'art de faire bientôt une connoiſſance, elle félicita le prétendu Comte de L... ſur ſon arrivée. Notre Etourdi la regardant déjà comme une conquête que ſon mérite lui avoit faite, s'approcha d'un air de confiance pour lui faire une révérence. Milady la lui rendit à l'Angloiſe, c'eſt-à-dire des plus profondes; le Comte la lui réitéra à droite, puis à gauche. Nous nous mîmes ſucceſſivement de la partie, pour prolonger la ſcène des révérences: nous étions cinq, & par conſéquent nous en eûmes environ trente de compte fait. Elles étoient comiques, & jamais feu Rigaudon de ſauteuſe mémoire n'en fit de pareilles. Chacun nous regardoit; & je crois que cette ſcène muette n'auroit pas fini

fini si-tôt, si Milady ne lui eût dit qu'entre gens de condition on faisoit moins de cérémonies. Il en convint; mais il excusa les siennes sur le commerce qu'il avoit été obligé d'avoir à Aix avec des Bourgeoises, avec lesquelles il craignoit d'avoir gâté ses manières. J'en suis tout honteux, disoit-il, & je suis sûr que mes cousins les Princes de Hesse m'en feront la guerre quand ils viendront chez moi. Milady sentant alors son foible, lui dit qu'elle avoit appris qu'il avoit aussi des parens à la Cour d'Angleterre, & qu'elle croyoit avoir ouï parler de lui, comme d'un cousin, à la Duchesse de . . . Oh! surement, dit-il, & je compte bien l'aller voir. Je vous y mènerai, dit Milady: elle est ici, & elle a avec elle une jeune Demoiselle Hamilton, qui est fort aimable. Hamilton! repliqua-t-il: ah! c'est ma cousine: ma bisayeule étoit de cette Maison, je veux l'aller voir. Dites-moi, Monsieur, dit Milady gravement, voyez-vous vos parens tous les ans? Oui, Madame, répondit-il. Oh bien! en ce cas je vous plains, repliqua Milady, car vous devez faire le tour de l'Europe. Le Comte prit le compliment à la lettre, & nous fit un nouveau détail de ses cousins, dont le moindre étoit surement un Comte ou un Milord. Mr. Lake, qui se divertissoit beaucoup à le voir, prit un verre d'eau, & lui porta la santé du Roi de Suède, qui devoit être aussi son

cou-

coufin , comme Chef de la Maifon de Heffe, & lui propofa de boire à tous les Princes de cette Maifon. Je vis le moment qu'il auroit bu à tous les Princes d'Allemagne. En vérité, lui dit Milady en le quitant, je crois que Madame votre mère a été bien aimable, & que Monfieur votre père étoit bien bon, puifque vous avez tant de parens diftingués. Il y a toute apparence que le Comte ne comprit point cette malice, car il n'y répondit que par une révérence, & partit avec fon cortège pour aller à fa toilette.

Rien n'étoit plus ajufté que lui, quand il reparut fur l'horizon. Sa frifure étoit toute différente de celle du matin. Son rouge étoit mieux placé, fes mouches rangées dans un nouvel ordre ; il avoit un habit de foie plus léger & plus lefte. Tout y étoit afforti : fa bague, fes boutons de manches, le ruban de fa chemife étoient de la même couleur que la doublure de fon habit ; & nous l'avons toujours vu fcrupuleufement fidèle à ce rare affortiment, quoiqu'il ait plufieurs fois changé d'habit. Son valet, vrai finge d'un tel maître, l'imitoit au-moins dans le coloris du vifage, & ne manquoit jamais d'effuyer la petite broffe fur fes joues, pour s'égayer le teint.

Ces foins importans avoient occupé le Comte tout le matin, & il vint affez tard à table. Nous eûmes tous la malice de nous lever, pour nous attirer des révéren-

rences, & nous en eûmes des plus belles. On voulut le ſervir avec empreſſement, mais il n'eut pas le tems de manger ſi-tôt. Son valet lui apporta d'abord un grand mouchoir, qu'il avoit oublié ſur ſa toilette; enſuite il fut obligé de ſigner deux ou trois Lettres, que ſon valet de chambre avoit écrites, & qui s'adreſſoient toutes à des Comtes & à des Barons. Avant de manger, il s'apperçut qu'il n'avoit point ſa tabatière, on la lui apporta; mais par un fâcheux contre-tems, on lui donnoit de l'Eſpagnol, & il vouloit avoir du Rapé. Vint la ſeconde tabatière. Elles étoient toutes deux brillantes, & il les rangea aux côtés de ſon aſſiette; il y mit encore un Etui d'or; & après cet étalage, que nous regardions en ſilence, il prit enfin de la ſoupe. Au deſſert, il nous fit cent jolies choſes; il coupoit des fruits en mille façons différentes, & nous les préſentoit, nous faiſant remarquer qu'il ne les avoit touchés qu'avec ſon couteau. En un mot, je crus qu'il vouloit effacer Milord *Colifichet*. Enfin, pour ne nous laiſſer rien ignorer de ſes graces ni de ſes bijoux, il parut inquiet de l'heure qu'il pourroit aller chez ſa couſine la Ducheſſe... Il amena la converſation ſur l'article des Horloges, pour avoir occaſion de tirer une groſſe montre d'or, ornée de petits brillans, avec une longue chaîne chargée d'une douzaine de bagues & de cachets à deviſe, qui

étoient tout autant de faveurs, dont il entama l'hiſtoire.

Le Marquis n'en paroiſſant pas plus curieux que moi, nous le laiſſâmes avec Mr. Lake, & nous allâmes réjouïr Milady du récit de cette comédie. Il eſt cependant certain que ce qui nous avoit diverti d'abord, nous ennuya ſouverainement dans la ſuite. Tant il eſt vrai que le ridicule même a ſes bornes, & qu'il ceſſe de l'être dès-qu'il eſt pouſſé trop loin. Quoique ce ne ſoit ici qu'un petit échantillon de la ſotte vanité du Comte de L... je me perſuade que la plupart des Lecteurs le regarderont comme un portrait d'imagination. Il eſt cependant d'après nature, & le Marquis nous fit faire à cette occaſion quelques réflexions bien judicieuſes. On eſt étonné, diſoit-il, quand on lit les *Caractères de Théophraſte*, *de La Bruyère*, *de Bellegarde*, & même les *Comédies de Molière*, du ridicule que ces Auteurs ont répandu ſur certains Perſonnages de leur tems. Ces Caractères paroiſſent outrés; & ſoit amour-propre, ſoit compaſſion pour le Genre-Humain, on a peine à ſe perſuader que les Hommes ſoient auſſi foux que ces Auteurs les repréſentent. On ſe ſent au-moins un ſecret panchant à croire qu'ils ſe ſont forgé à plaiſir des Héros ridicules, pour divertir leur ſiècle. Sans-doute on n'en juge ainſi, que parce que nous ne connoiſſons plus les Originaux qu'ils

qu'ils ont copiés. Nous aurions nous-mêmes porté ce jugement d'un Auteur qui auroit mis sur le théatre le Jeune-Homme dont nous parlons, si nous ne l'avions vu ici. Après tout, continua le Marquis, le mépris que nous sentons pour ce ridicule, n'a rien qui doive nous étonner. Il est fondé en raison. La Nature a mis dans tous les Hommes un certain caractère de rectitude & de vrai, qui leur rend odieux tout ce qui s'en éloigne. De-là vient qu'on a compassion d'un homme contrefait, & que l'on se moque d'une figure affectée. La haine que l'on sent naturellement pour l'affectation va si loin, que l'on pardonne plus volontiers à un Libertin de profession, qu'à un Dévot hypocrite; parce que l'imagination trouve une espèce d'héroïsme dans le Scélérat; elle se peint cet homme, grand par des crimes qui sont de lui; & elle ne trouve que de la bassesse dans celui qui dérobe des airs étrangers, & qui, de tout ce qu'il imite, n'a rien en propre que le ridicule qu'il se donne. Nous poussâmes assez loin cette conversation, que Milady égayoit par ses saillies. Quoi qu'il en soit, dit-elle, c'est une trouvaille pour nous que ce Comte, tirons-en tout ce qui peut nous réjouïr. Allons chez la Duchesse de . . . où l'on joue aujourd'hui; peut être l'y trouverons-nous.

Il y étoit effectivement, & dès-qu'il

nous vit entrer, il nous regarda d'un air de protection qui nous divertit. La Duchesse, qui avoit été prévenue par Mr. Lake, lui avoit fait croire que Milady lui vouloit du bien, & qu'elle ne venoit chez elle que pour lui. Il se confirma dans cette idée, par les douceurs que Milady lui contoit sur son bon air, sur son ajustement, & sur ses jolies manières. En vérité, Monsieur, lui disoit-elle, votre goût galant se lit sur toute votre personne, & dans un besoin on retrouveroit en vous feu *Céladon*. Ce compliment, qui nous fit tous rire, assura à Milady le cœur du Comte. Il s'approcha d'elle, & lui offrit un Bal. Milady para le coup adroitement, & le pria de l'offrir d'abord à la Duchesse, qui se trouva en humeur de l'accepter pour le jeudi suivant à notre Auberge, dont la salle est assez grande. On se mit ensuite au jeu; mais le prétendu Comte y fit tant d'étourderies, & y causa tant de distractions, que chacun préféra le plaisir d'en rire, à celui de jouer. Milady se prêta de si bonne grace à ses soupirs, qu'elle s'attira des déclarations en forme, dont le stile étoit aussi précieux & aussi guindé que les manières de son ridicule amant. Ce fut une vraie comédie. Mr. Lake y faisoit le rôle de confident. La Duchesse faisoit aussi le sien. Nous étions spectateurs. Mais l'enjouement de Milady, qui savoit à propos faire la tendre ou

la

la cruelle, donnoit à cette ſcène un air d'autant plus réjouïſſant, que chacun y jouoit dans le naturel. Milady ſe laſſa cependant de ce jeu; & craignant de ne pouvoir ſe défaire de cet importun amant, elle paſſa dans une autre chambre, d'où elle s'échappa pour retourner chez elle avec une de ſes amies.

Nous n'y reſtâmes pas longtems après elle, & nous revinmes ſouper chez nous. Notre Céladon n'y parut pas, & je ne ſai pourquoi. Peut-être croyoit-il qu'un homme bien amoureux ne devoit pas manger. Son abſence nous donna lieu de rappeller quelques-unes de ſes folies, dont nous voulûmes réjouïr le Cavalier Italien qui étoit arrivé le même jour que lui, & nous paſſâmes le reſte du ſoir à commenter ſes extravagances. Peut être y en avoit-il un peu à nous, de pouſſer ſi loin ce ridicule. Auſſi nous nous en fîmes des reproches les uns aux autres.

Avant de nous ſéparer, le Marquis demanda ce que l'on feroit le lendemain, parce qu'il croyoit avoir entendu dire que la Ducheſſe ſe mettroit dans les remèdes. Mr. Lake nous dit qu'il avoit envie de s'aller promener à Franchimont, Château ſitué à une bonne lieue de Spa. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que je penſe qu'il y ait rien à voir; mais c'eſt l'unique endroit aux environs du Bourg que je n'ai pas encore vu, dans les divers voyages que j'ai faits en ce pays. Il nous in-

invita d'être de la partie, d'autant que la Ducheſſe apparemment ne verroit que des Dames ce jour-là. Le Marquis y conſentit d'abord, & comme nous étions inſéparables j'acceptai auſſi. L'Italien, qui n'étoit pas encore bien lié avec nous, demanda s'il pourroit en être : il nous avoit paru de trop bonne ſociété pour l'en exclure, ainſi nous fîmes la partie quarrée. Cet Italien s'appelloit le Signor Gratiani. C'étoit un homme d'environ quarante-cinq ans, auſſi vif encore qu'un jeune-homme de vingt. Il avoit de l'eſprit, de la politeſſe, & une paſſion particulière pour les Fêtes, la Danſe, la Muſique, & pour tout ce qui s'appelle Plaiſir & Galanterie. Cette dernière qualité ſeule lui eût tenu lieu de mérite aux Eaux, où l'on a tant beſoin de s'égayer. Nous nous promîmes beaucoup d'agrémens de notre partie, & dès la nuit nous envoyâmes retenir des chevaux pour le lendemain. Nous comptions partir dès cinq heures du matin, & nous nous rendîmes tous à cette heure au Pouhon, pour prendre quelques verres d'eau avant de partir ; car c'eſt-là le Cabaret de Spa. Milady y étoit, & parut fort étonnée de nous voir déjà bottés. Elle nous demanda où nous allions de ſi grand matin, & quand elle le ſut, elle nous fit la guerre ſur cette partie furtive, & nous fit quelques reproches de ce que nous ne la lui avions pas propoſée. Le Marquis l'aſſura que nous

nous ferions charmés de l'attendre, si elle vouloit en être. Elle proposa la chose à une Dame qui logeoit avec elle, & qui s'offrit à lui faire compagnie; & sur le champ on alla chercher une voiture, & nous partîmes sans trop savoir ce que nous ferions à Franchimont pendant toute une journée.

Quoiqu'il n'y ait pas plus d'une lieue de Spa, nous fûmes près de deux heures en route, parce qu'il faut remonter la fameuse Montagne qui est au-dessus du Bourg. Nous eûmes fort mince idée de notre partie, quand nous découvrîmes le Village ou Bourg de Franchimont, où nous n'apperçûmes rien de fort charmant. Il nous arriva même un petit accident, qui nous effraya pour un instant. Le prémier cheval de la voiture s'abattit au bord d'un petit Ruisseau, le second suivit cet exemple, & le Cocher qui étoit dessus tomba dans l'eau. Comme nous escortions la chaise, nous fûmes à portée de secourir les Dames qui s'effrayoient; & dans la crainte que la voiture ne versât dans les secousses & les efforts que faisoient les chevaux pour se relever, nous en tirâmes les Dames. Mr. Lake, qui étoit l'auteur de la partie, y accourant avec précipitation, s'engagea dans ses éperons, & tomba dans le Ruisseau. Heureusement il n'y avoit d'eau qu'autant qu'il en falloit pour le mouiller, & nous donner occasion de le railler. Milady

ne l'épargna point, elle se moqua de lui, & lui dit qu'elle étoit vengée de la belle partie qu'il avoit imaginée. Il s'étoit cependant fait un peu mal à la main, mais il fut le prémier à en badiner. Ses habits étoient si mouillés, qu'il fut obligé de prendre celui de son valet; & dans cet équipage il acheva la route, pendant laquelle nous ne cessâmes de faire des éclats de rire.

En arrivant à Franchimont, nous descendîmes à la meilleure Auberge. Nous la trouvâmes très-sale & très-mauvaise, & nous n'aurions pas eu dequoi y déjeûner, si le Signor Gratiani ne s'étoit muni de quelques tablettes de chocolat, que nous fûmes obligés de préparer nous-mêmes dans un chaudron. Cet exercice nous divertit beaucoup plus que si nous avions eu toutes les commodités imaginables. Ce prélude nous donna assez mauvaise opinion de notre dîner: & comme nous ne vîmes rien à manger, nous nous contentâmes d'ordonner que l'on nous apprêtât tout ce qu'il y auroit de meilleur, dans l'idée que ce repas auroit au moins dequoi nous divertir. Il étoit naturel que nous vissions le Château, & nous nous y fîmes conduire. Il est sur une hauteur, bâti & fortifié à l'antique, avec de grosses murailles à creneaux. Ce Château, qui a titre de Marquisat, appartient au Prince de Liège: ses extensions sont considérables, & le rendent limitrophe des Du-



Le Chateau de Franchimont a une lieue de Spa.

Het Kasteel van Franchimont een myl van Spa. N.° 13.

The Castle of Franchimont one mile from Spa.

Duchés de Limbourg & de Luxembourg. Franchimont fut jadis une Place considérable; elle a même eu le nom de Ville forte & fermée; mais il y a déjà longtems qu'elle est démantelée. Elle avoit été rebâtie & fortifiée par le fameux Cardinal Erard de la Mark Evêque de Liège, qui mourut en 1538. Elle ne survéquit pas apparemment beaucoup à son Restaurateur; car Guicciardin, qui écrivoit environ vingt ans après, n'en parle que comme d'une Place déjà ruïnée.

Le Guide qui nous conduisoit, & que nous prîmes pour un des Officiers du lieu, nous vanta beaucoup les prouesses des anciens Habitans de Franchimont. Il nous dit que lorsque Charles le Hardi Duc de Bourgogne étoit venu assiéger Liège, ceux de Franchimont coururent au secours des Liégeois, & les aidèrent à se défendre contre ce Prince. En récompense de leur valeur & de leur bonne volonté, nous dit-il, la Cité de Liège accorda droit de Bourgeoisie à nos Habitans, dès-qu'elle se vit délivrée de la tirannie des Bourguignons; & elle fit élever ici son *Perron*, qui est la marque de sa Jurisdiction. Il nous dit encore, que deux cens ans auparavant, les Franchimontois avoient pris les armes contre leur propre Evêque Henri de Gueldres, qui après avoir abdiqué son Evêché, s'étoit rendu le Tiran de son Pays. Enfin il nous montra l'endroit où cet Ex-

Prélat fut tué en 1285. Il nous raconta cent autres choſes de cette eſpèce, que j'ai oubliées. Mais pour preuve de l'ancienne force du Château de Franchimont, cet homme nous parla d'une Coulevrine que l'on trouva dans les foſſés du Château en 1675, & qui portoit le nom & les armes d'un Bourguemeſtre de Liège qui en étoit Régent en 1475.

Ces exploits nous donnèrent l'idée d'un Peuple inquiet & mutin, & nous ceſſâmes de nous étonner de la ruïne de leur Ville, dont on n'apperçoit plus le moindre veſtige. Le Château même, qui eſt le Centre du Marquiſat & le Siège de la Haute Juſtice, tant du Bourg de Spa que des autres lieux qui en reſſortiſſent, n'a rien que de fort commun, & on le prendroit plutôt pour un Château Gaſcon que pour une Place forte. C'eſt cependant la Priſon où l'on garde les Criminels du Marquiſat. Au reſte ce Château, que l'on honore du titre de Citadelle, en a tous les honneurs. L'Evêque & Prince de Liège y tient un Gouverneur, & il y a une eſpèce de Garniſon compoſée d'une poignée de Soldats. On en a ſans-doute négligé les appartemens: ſans cela, il ſeroit mal-aiſé de comprendre comment le Prince Erneſt de Bavière auroit pu y tenir ſa Cour, & y loger le Duc de Parme avec toute ſa ſuite, lorſque ce Général vint à Spa pour ſon hydropiſie en 1589, où notre Guide nous

nous dit qu'on l'avoit reçu avec des honneurs extraordinaires.

Après avoir visité le Château, nous descendîmes le long de la Rivière, & nous renvoyâmes notre Conducteur, pour pouvoir causer plus librement. Dès-qu'il fut parti, le Marquis nous fit faire quelques remarques un peu malignes sur le caractère général des Liégeois, & en tira des preuves de la narration même de ce Païsan. On ne peut disconvenir, nous dit-il, que les Liégeois en général ne soient braves, généreux & fins; & je n'ai jamais remarqué chez eux les vices que quelques Écrivains modernes leur reprochent. Ils ont même de la bonté pour les Etrangers, c'est une justice que Guicciardin leur rendit il y a deux-cens ans. Mais aussi, ajouta-t-il, il n'y a peut-être point de Peuple plus fier de son origine, que celui de Liège. Ce sont les Gascons des Pays-Bas. Les Habitans de la Capitale se croient tous aussi nobles que Charlemagne, & se disent *Seigneurs & Barons* de la façon de cet Empereur. Il n'est pas, ajouta-t-il, jusqu'à ceux des Villages, qui, comme vous voyez, se plaisent à raconter les exploits de leurs grands-pères. La part qu'ils prennent au Gouvernement presque Républicain de la Cité, la facilité qu'ils ont d'élever leurs enfans aux prémiers Bénéfices Ecclésiastiques, ou la seule qualité de Docteurs

teurs de Louvain leur donne droit, contribuent sans-doute à nourrir leur vanité. Peut être aussi que l'affluence des Gens de qualité qu'ils voient venir chez eux tous les ans pour les Eaux de Spa, d'Aix & de Chaud-Fontaine, & que le commerce aisé qu'ils ont avec eux, entretient cet esprit vain. Ils en ont cependant été tant de fois punis, qu'ils devroient bien en être corrigés. Je n'ai pas voulu, continua le Marquis, mortifier ce bon homme par le souvenir de la sévérité avec laquelle le Duc de Bourgogne châtia les Franchimontois en particulier, de l'attentat qu'ils avoient médité contre le Roi de France & lui, avec les Liégeois leurs voisins. C'est une particularité, dit-il, que vous aurez peut-être lue dans Mr. de Fabert. Je ne la sai point, dit Milady, & il me semble que ces Messieurs seront aussi aises que moi de l'apprendre.

Vous avez entendu, reprit le Marquis, que ce bon homme nous a raconté que les Habitans de Franchimont avoient été au secours de ceux de Liège. En voici le commentaire. Le Duc de Bourgogne, irrité contre les Liégeois pour plusieurs griefs, & en dernier lieu de ce qu'ils s'étoient ligués contre lui avec Louïs XI. Roi de France son ennemi, sut détacher le Roi de leurs intérêts, & l'engager à venir en personne l'aider à les soumettre. Ce fut dans cette circonstance

que

que les Franchimontois ſecoururent les Liégeois, & qu'ils prirent la réſolution d'aller enlever ou maſſacrer ces deux Princes dans leur camp. Six-cens habitans de Franchimont, des plus déterminés, ſe chargèrent de l'exécution. Ils marchèrent de nuit, s'inſinuèrent dans le camp, égorgèrent les gardes avancées, forcèrent le quartier du Duc, qui auroit eu peine à ſe ſauver s'il n'avoit été ſecouru par trois-cens braves Gentilshommes, qui y périrent preſque tous, mais dont la réſiſtance donna le tems aux Princes de ſauter du lit, de monter à cheval, & de raſſurer leur camp. Auſſitôt les ſix-cens Franchimontois furent enveloppés & taillés en pièces. La Ville de Liège fut priſe d'aſſaut, & brûlée. Le Duc donna la vie aux Bourgeois, mais il abandonna tout le Pays de Franchimont où nous ſommes, au pillage & à la fureur des Soldats, qui mirent tout à feu & à ſang. La ſévérité du Duc étoit d'autant plus juſte à l'égard de ce Peuple, que rien n'avoit été capable d'humilier les Liégeois : puiſque peu auparavant, c'eſt-à-dire en 1467, Gui de Humbercourt Général du Duc ayant pris Liège, en avoit fait abbattre un pan de muraille, pour faire entrer le Vainqueur par la brèche. Le triomphe du Duc avoit été d'autant plus humiliant pour ce Peuple, qu'au rapport de Mr. de Fabert, trois-cens des plus notables de Liège, en chemiſe

&

& nuds pieds, vinrent préſenter les clés de la Ville au Duc; & que tous les Liégeois étoient tête nue, un cierge à la main, ſur le ſeuil de leurs portes, en ſigne d'amende honorable, lorsqu'il y fit ſon entrée. Voilà, dit le Marquis, ce que le Franchimontois auroit dû ajouter à la ſuite des exploits de ſes ancêtres... Aſſurément, dit Milady, le fait eſt curieux; mais il eſt ſi mortifiant pour les Liégeois, que leur vanité ne trouveroit pas ſon compte à le raconter Mr. Lake, qui étoit venu tant de fois à Spa, ajouta aux réflexions du Marquis plusieurs traits particuliers ſur le caractère des Habitans qu'il avoit eu occaſion de connoître, qui nous auroient fait croire que le Comte de L... étoit de ce Pays, ſi nous n'avions ſu depuis bien poſitivement qu'il étoit du Brabant.

Après cette converſation, nous allâmes le long de la Rivière voir prendre des Ecreviſſes, & nous retournâmes à l'Auberge. Nous y trouvâmes le dîner prêt; mais il étoit ſi grotesque, que nous nous régalâmes d'avance du plaiſir de manger par dépit, ou par néceſſité. Un quartier de mouton tout vif & par conſéquent fort dur, deux poulets étiques & grillés, une biſque mal apprêtée, & une ſoupe d'herbes aromatiques, compoſoient le repas. Le pain, le vin, les ſerviettes, répondoient au reſte du dîner. On prétendit cependant nous régaler ſu-

per-

perbement, & de mémoire d'homme on n'avoit vu dans l'Auberge de Franchimont un *inpromtu* si magnifique. Ce prémier service, auquel on ne toucha que médiocrement, fut relevé par un grand bassin d'écrevisses, flanqué d'une compote de cerises cuites avec des anis, d'un plat de pruneaux bouillis au miel, d'un fromage mou, & d'une salade. Ce bizarre assortiment nous divertit beaucoup: nous goûtâmes de tout, & nous n'aurions rien mangé sans les écrevisses, qui firent notre ressource. Milady, toujours badine, en prit occasion d'en faire la guerre au Marquis, & l'accusa d'être la cause de ce mauvais régal. Il faut, lui dit-elle, qu'on vous ait écouté lorsque vous nous racontiez les hauts faits des Franchimontois, & nous en sommes châtiés; il falloit garder cette histoire pour le dessert. En vérité, Madame, reprit Mr. Lake, on ne peut avoir tous les plaisirs à la fois; celui de se plaindre, & celui d'être bien servi. Vous vous êtes assez moquée de moi lorsque je suis tombé dans l'eau, & il me semble qu'un mauvais dîner n'est pas trop pour expier vôtre cruauté. Il avoit raison, au-moins quant au prémier article, car ces petits inconveniens font le ragoût de ces parties brusquées. En effet, cette promenade ne fut pas celle qui nous divertit le moins pendant notre voyage de Spa: nous nous en sommes plus d'une fois rappellé le souvenir avec plai-

plaisir, & le *Dîner de Franchimont* devint un proverbe entre nous. Les gens de l'Auberge, qui nous entendoient, s'offensèrent cependant des plaisanteries que nous en faisions; & prenant réellement Mr. Lake pour un valet, à cause de son habit, & nous tous pour les officiers & domestiques de la Duchesse qui étoit à Spa, ils dirent assez haut, qu'ils avoient plus de peine à contenter les gens de livrée, que des Seigneurs de conséquence. Ce reproche nous divertit infiniment plus encore que le dîner; & pour mieux entretenir nos Hôtes dans cette erreur, nous affectâmes de supprimer le *Monsieur* en nous parlant. Ce fut une nouvelle comédie, qui nous donna beaucoup à rire. Enfin l'Hôtesse ne pouvant plus tenir contre les railleries que nous faisions de son dîner, vint nous dire tout en colère, qu'elle étoit bien malheureuse d'avoir à faire à gens comme nous, que jamais elle n'en avoit vu de si difficiles, & que si le Czar Pierre avoit été de notre compagnie, on n'auroit pas pu nous mieux traiter. C'étoit tout dire: car le Czar est en grande vénération dans tous ces quartiers-là depuis son voyage de Spa, & l'on n'y connoit rien qui soit au-dessus de lui. Aussi, pour ne point tourmenter davantage nos Hôtes, nous feignîmes de nous rendre à cette raison.

La saillie de cette Femme changeant

la converſation, nous donna lieu de parler de ce Monarque, de ſes Voyages, de ſes Guerres, du renouvellement de ſon Empire, & de ce point de Gloire où il avoit élevé le Nom Ruſſien par ſa prudence & ſon application. Eh bien, dit Milady d'un ton moral, admirez la deſtinée! Ce Prince ſi grand, ſi heureux aux yeux de l'Univers, après avoir tant fait pour la gloire de ſa Maiſon, a vu ſon nom s'éteindre de ſon vivant; & pour prix de ſes fatigues il trouva dans ſa propre famille, après ſes voyages, les plus cruels chagrins qu'un Souverain puiſſe éprouver, puisqu'il ſe vit obligé de condamner ſon propre fils. Avouons, dit-elle, qu'il n'eſt point de bonheur parfait. Cette réflexion nous rappellant naturellement le ſort de l'infortuné Prince Alexis Pétrowitz, chacun de nous en raiſonna ſelon ſes idées particulières, ou ſelon les Manifeſtes que le Czar avoit publiés alors. Le Signor Gratiani fut le ſeul à qui le jugement rendu contre le Czaréwitz parut trop ſévère, & il nous en parla avec un air auſſi affligé, que s'il avoit eu quelque part aux diſgraces de ce malheureux Prince. Il lui échappa même quelques ſoupirs, qui excitèrent d'autant plus notre curioſité, que nous ne pouvions imaginer par quel endroit il pouvoit y prendre un intérêt ſi tendre. Milady nous procura le plaiſir de l'apprendre, par quelques queſtions qu'elle

 lui

lui fit. Mr. Gratiani lui répondit, qu'outre l'honneur qu'il avoit eu de connoître assez familièrement l'infortuné Czaréwitz pendant son séjour à Naples, il avoit des raisons de tendresse pour ne pouvoir se souvenir de lui sans douleur. Si ce n'est pas un mistère, reprit Milady, nous vous serions obligés de nous en faire part. Le Marquis, ajouta-t-elle, a déjà eu la bonté de nous raconter une partie de son Histoire, & je vous promets que nous vous rendrons cette confidence avec usure, si vous restez avec nous à Spa. Le Signor étoit trop galant pour s'en défendre, & il offrit de satisfaire notre curiosité. Nous quitâmes la table. Milady voulut retourner au bord de la Rivière, & après nous y être assis sur l'herbe, il nous fit ce récit.

HISTOIRE

DU SIGNOR GRATIANI.

JE ne saurois, Madame, me plaindre de la Fortune; les biens & les maux qu'elle m'a faits, sont dans une assez juste proportion. Je n'ai cependant jamais été ni assez heureux, ni assez malheureux, pour me flatter que le récit de mon histoire réponde à l'impatience que vous avez de l'apprendre. On s'intéresse rare-

rarement aux circonſtances d'une vie toute unie, & la mienne n'eſt marquée d'aucun évènement rare. Si quelque choſe peut donner du relief à mes diſgraces, c'eſt que par hazard elles ſe trouvèrent liées à celles du Prince de Moſcovie. Son voyage de Naples fut auſſi fatal à ſa liberté, qu'il le fut à mes amours. La légèreté de mon amante hâta ſes malheurs, parce qu'il avoit troublé mes amours ſans le ſavoir : comme ſi la maligne étoile de ce Prince devoit étendre ſes influences ſur tout ce qui avoit avec lui le moindre rapport. Voilà, Madame, le précis de mon hiſtoire ; le détail en ſera un peu long.

Quoique Milanois d'origine, je ſuis né à Naples, où j'ai paſſé la plus grande partie de mes jours, excepté le tems de mes caravanes à Malthe. J'y avois pris la Croix de Chevalier, comme une reſſource dans le deſaſtre de ma famille, qui avoit été mêlée dans les troubles du Royaume. La mort d'un frère unique, qui ſuivit de près celle de mon père, me donna d'autres idées, & je revins à Naples pour recueillir leur ſucceſſion. Elle étoit fort mince, & encore plus dérangée, parce que les biens de mon père avoient été confiſqués. Il étoit queſtion d'en ſolliciter la reſtitution auprès du Viceroi ; & pour y réuſſir, je fus conſeillé de faire aſſidûment ma cour à tout ce qu'il y avoit d'Allemands à Naples.

Dans cette vue, je m'insinuai chez le Baron de .... à qui l'Empereur avoit donné le Commandement de ..... C'étoit un homme âgé, mais brave Officier, qui s'étoit trouvé à toutes les actions, & qui s'étoit distingué par-tout. Sa valeur, ses services & son expérience, le rendoient infiniment cher au Viceroi, & il en étoit singulièrement estimé. Par cette raison, il m'étoit important de m'introduire chez lui. Comme il étoit fort valétudinaire, tous les Officiers se rendoient chez lui, & à titre d'ancien Chevalier de Malthe il me fut aisé de m'y présenter. Le Baron tenoit une espèce d'Assemblée; on y mangeoit quelquefois; & sa maison, après la Cour du Viceroi, étoit ce qu'il y avoit à Naples de plus aimable. Il n'étoit point marié, mais il avoit amené d'Allemagne une nièce, qu'il avoit adoptée pour en faire son héritière. Comme il avoit dessein de la marier en Italie, il l'avoit fait élever suivant les coutumes du pays, sans pourtant l'assujettir à la contrainte des Dames Napolitaines. Il lui avoit donné une Gouvernante Florentine, qui fit ses malheurs, & sous laquelle elle vivoit à l'Allemande. Mais pour se conformer à l'usage, il avoit en quelque sorte Italianisé son nom, & on ne la connoissoit que sous celui de *Signora Justina*

Elle avoit environ vingt ans, quand

je

je la vis. Sa taille étoit admirable. Elle étoit grande, bien faite, brune: elle avoit les yeux vifs, la bouche charmante, & un ſouris inimitable: en un mot, c'étoit une vraie figure à donner de l'amour. Elle avoit outre cela la voix parfaitement belle, & l'humeur extrêmement enjouée. Elle jouoit de pluſieurs Inſtrumens; elle pinçoit la Guitarre, & le Luth ſur-tout, avec autant de délicateſſe que ſi elle étoit née Italienne. Vous vous imaginez bien, continua Mr. Gratiani, qu'avec des traits & des talens auſſi aimables la Signora ne manquoit point d'adorateurs. On en étoit enchanté dès la prémière vue. Pour moi je fus d'abord ébloui de ſes charmes, & je ne l'eus pas vue deux fois, que j'en devins éperdûment amoureux.

Il fallut pourtant diſſimuler ma paſſion, d'autant que l'incertitude de ma fortune auroit pu faire mépriſer des ſoupirs qui auroient paru intéreſſés. Le Baron d'ailleurs, tout indulgent qu'il étoit pour ſa nièce, ſe ſeroit ſurement offenſé d'un attachement, qui dans l'état actuel de mes affaires n'auroit eu l'air que d'une galanterie; & c'eût été tout à la fois ruïner les intérêts de ma fortune, & ceux de mon cœur. Je me contentai d'abord de faire ma cour à l'oncle, & j'y réuſſis ſi bien, qu'il me traitoit en ami. Il entra dans le détail de mes affaires, il me promit ſa protection, m'intro-

duisit chez le Viceroi, & me mit de toutes les parties qui se faisoient chez lui. La nièce en faisoit les honneurs, & elle avoit toujours chez elle quelques Dames Allemandes. Pendant les prémiers tems de ma passion, je la cachai sous les apparences d'une galanterie générale, & je tâchai de partager mes soins, pour n'en laisser pas deviner l'objet. Cependant, la facilité que j'avois de voir journellement Justina, ne fit que m'enflamer davantage ; & malgré les raisons que j'avois de cacher mon amour au Baron, il me fut impossible de le laisser longtems ignorer à la nièce. Je l'exprimai par des soupirs, des regards dérobés, des souris mistérieux, & par tous les signes & les gestes que les Amans Italiens ont consacrés à l'amour. Justina, quoiqu'étrangère, entendoit déjà ce langage muet autant que si elle eût été du pays, & je l'avois vu plusieurs fois railler des Cavaliers Italiens qui s'en servoient avec elle. Elle ne me traita pas mieux : soit pudeur, soit malice, elle feignit de ne rien comprendre aux expressions de ma timide tendresse.

Je continuai cependant mes assiduités chez elle, dans l'impatience de trouver quelque moment favorable. Je crus le voir, & je ne l'échappai pas. Un jour que l'on apporta chez elle une Cantate Italienne dont les paroles étoient charmantes, la compagnie pria la Signora de la chan-

chanter avec une Dame qui avoit auſſi la voix belle. Juſtina s'arma d'un Luth ; mais comme cet inſtrument ne ſoutenoit pas aſſez ſa voix, j'offris de l'accompagner d'un Tuorbe. Elle accepta ce ſecours, & parut charmée de me ſavoir du goût pour la Muſique. Je ſaiſis l'occaſion de lui marquer ma tendreſſe, par la joie que j'avois de pouvoir lui plaîre par quelque endroit. Je l'aſſurai même que depuis plus de ſix mois j'en faiſois mon étude, & que je m'eſtimerois le plus heureux des hommes, de pouvoir eſpérer ſeulement de mériter ſon attention. La Signora, accoutumée déjà aux fleurettes, loin de s'offenſer de mon aveu, me dit tout haut, que la Muſique avoit ſur elle un aſcendant ſi puiſſant, qu'elle aimoit tous ceux qui s'y appliquoient ; & je crois, dit-elle, que ſi j'étois homme, j'épouſerois la Muſique. Cette ſaillie, qui ne marquoit pas beaucoup de ſenſibilité, me déconcertant, je n'ôſai à cauſe de la compagnie pouſſer la converſation ; & je me vis obligé, pour me conformer à ſon goût, de lui parler de Muſique au lieu d'Amour.

Il lui échappa cependant un trait, qui me donna quelque eſpérance de la toucher. J'avois tant ouï parler, me dit-elle un jour, de la paſſion des Italiens pour la Symphonie, que je croyois lorſque je vins ici, que l'on n'y parloit aux Dames qu'en Muſique, & je m'atten-

dois d'y vivre en quelque ſorte dans un Opéra perpétuel: mais à peine entens je un Inſtrument. Je lui répondis que le goût des Napolitains n'étoit point changé; mais que comme elle ne voyoit preſque que des Allemands, elle n'étoit point à portée de goûter les divertiſſemens du pays. Au reſte, je pris ſa plainte pour une leçon, & j'allai en ſortant ordonner une Sérénade pour la nuit ſuivante.

Dès-que j'eus remarqué que la Signora prenoit plaiſir à ces divertiſſemens, je lui en procurai continuellement de nouveaux, ſans m'en déclarer l'auteur. J'engageai tout ce qu'il y avoit de meilleurs Muſiciens, je les envoyois tous les ſoirs ſous ſes fenêtres, & je me mêlai pluſieurs fois parmi eux pour les animer. En un mot, je ne négligeai rien de ce qui pouvoit lui marquer une paſſion ſincère & conſtante. J'étudiois ſes goûts, pour aſſortir les divertiſſemens à ſes déſirs, & les prévenir en quelque ſorte. Quand je découvrois qu'elle aimoit quelque choſe, je le lui faiſois tenir auſſi-tôt, ſoit par la Poſte, ſoit par d'autres voies publiques, mais toujours maſqué ſous le nom d'*Amant inviſible*. Les fleurs, les fruits, les eſſences les plus rares, les parfums les plus précieux, les étoffes, les habits même pleuvoient journellement chez elle. Enfin il n'y eut ſorte de galanteries que je ne lui fiſſe, ſans pourtant me faire connoître.

Son

Son oncle n'étoit pas ſans inquiétude ſur ces Fêtes continuelles, mais il ne ſavoit à qui les attribuer. Perſonne ne m'en ſoupçonna, & bien des gens crurent que le Viceroi, qui étoit aſſez galant, en étoit l'auteur. Elles étoient en effet au deſſus de la portée d'un Particulier; & véritablement la dépenſe ſecrète que je fis pendant un an que dura ce miſtère, épuiſa preſque mon capital avec mes revenus. Je ne m'en voyois pourtant pas mieux traité de la belle Juſtina. Comme elle ignoroit que je fuſſe l'*Amant inviſible*, elle ne me diſtinguoit pas perſonnellement de ceux qui fréquentoient chez elle. Je ne pouvois l'en blâmer, ni la tirer d'erreur; parce que ma fortune dépériſſoit, & que j'avois tout à craindre de voir enfin mon amour taxé de folie. Juſtina n'étoit pourtant pas inſenſible aux galanteries de ſon *Inviſible.* Dans l'étonnement que lui cauſoit ſa magnificence, elle croyoit que ſon amant étoit au moins un Prince. Elle nous diſoit quelquefois en riant, que ce devoit être l'ombre de quelque *Amadis*; & dans ce badinage elle proteſtoit ſans façon qu'elle l'aimoit, & qu'elle mouroit d'envie de le connoître, dût-elle renouveller le ſort de la curieuſe *Pſyché.*

J'étois témoin de ſes tranſports; & quelquefois, en penſant que j'en étois indirectement l'objet, je me croyois le

 plus

plus heureux des hommes. Je trouvois de la délicateſſe dans ce miſtèré, m'imaginant que la belle Juſtina ne feignoit d'ignorer mon amour, que pour me découvrir le ſien avec pudeur. Dans cette illuſion, je ſentois de la douceur à prolonger cette obſcurité. Il n'eſt point étonnant qu'un cœur qui connoit bien tout le plaiſir d'aimer un Objet dont il ſe croit aimé, préfère les ſoupirs & les langueurs d'un amour miſtérieux, aux violens transports d'une paſſion avouée & publique. Je ne doute pas même, pourſuivit le Signor en s'adreſſant à nous, que ces Meſſieurs n'ayent éprouvé le plaiſir qu'il y a de ſavoir, en aimant en ſecret, que l'on trompe les yeux de ceux que l'on fréquente. Cette douceur, continua-t-il, eut tant de charmes pour moi dans la ſuite, que ne doutant plus que l'amour que Juſtina faiſoit paroître pour l'*Amant inconnu*, ne me regardât poſitivement, je pris de nouvelles meſures pour me dérober aux recherches de ſon oncle. Content de ſoupirer pour elle en ſecret, & de la flatteuſe idée qu'elle connoiſſoit ma tendreſſe, je continuai à la lui marquer par des Sérénades, des Fêtes, des Préſens, & des attentions qui m'occupèrent ſi parfaitement, que je ne ſongeois pendant le jour qu'aux moyens de la divertir le lendemain.

Mais ſi mon amour pour la belle Juſtina s'augmentoit dans ces galanteries, il

il n'en étoit pas de même de ma fortune. La dépenſe qu'elles me cauſèrent m'engagea à des emprunts qui épuiſèrent mes fonds, & j'étois ruïné ſans reſſource, ſi la bonté de l'Empereur ne m'avoit rétabli dans les biens de mon père. Je dûs cette grace inopinée à la recommandation du Baron, oncle de la Signora. Ce généreux ami ſe faiſant un plaiſir de m'en apprendre la nouvelle, vint un matin chez moi, dans un tems que j'étois occupé à payer les Muſiciens que j'avois engagés pour les Sérénades. Je fus agréablement ſurpris de la nouvelle qu'il m'apportoit. Elle me cauſa une extrême joie, parce que cet évènement arrivoit dans une circonſtance où je manquois preſque de reſſources ; & la grace de l'Empereur me mettoit en état de déclarer avec plus d'eſpérance ma paſſion pour la belle Juſtina. La généroſité de ſon oncle augmenta ma tendreſſe pour elle, & mon amour devint ſi vif en ce moment, que je crus pouvoir lui en faire l'aveu. J'oubliai preſque que je devois lui parler de reconnoiſſance, & je crois que je ne l'entretins que de mon amour. Ma naiſſance lui étoit connue, & ma fortune devenoit aſſez conſidérable pour pouvoir prétendre à ſon aimable nièce. Je riſquai la demande, & priai le Baron d'ajouter à la grace qu'il m'avoit procuré, celle de permettre que je remiſſe mon cœur & ma nouvelle for-

fortune aux pieds de la Signora. Le Baron parut étonné de ma propoſition; mais étant un peu remis de ſa ſurpriſe, il feignit de la regarder, ou comme un trait de généroſité, ou comme un accès de tendreſſe paſſagère, & il en badina. Il avoit raiſon, dans l'idée où il étoit que mon amour pour Juſtina étoit auſſi nouveau que ma fortune. Je crus donc qu'il étoit tems de me démaſquer, & de prouver au Baron que ma paſſion n'étoit pas un feu paſſager. Je lui déclarai naïvement que j'étois l'unique auteur des galanteries qui avoient fait tant de bruit depuis deux ans, & que j'étois enfin cet *Amant inviſible* que perſonne n'avoit pu découvrir encore. Cet aveu, meſuré ſur ma fortune paſſée, paroiſſant exiger quelques preuves, j'ouvris un porte-feuille, & je montrai au Baron une liaſſe de mémoires & de quitances des frais que j'avois fait pour marquer mon amour à ſa charmante nièce. Le Baron, convaincu par ſes yeux d'une paſſion ſi conſtante & ſi diſcrète, me remercia du bien que je voulois à la Signora; & après quelques complimens des plus obligeans, il me dit qu'il ne pouvoit me rien répondre avant d'avoir conſulté le cœur de Juſtina.

C'étoit beaucoup qu'il ne rebutoit point ma déclaration; & comme je me croyois ſûr du cœur de la nièce, je répondis à l'oncle, que je me flattois de n'y

n'y point trouver d'oppoſition : qu'à la vérité mon amour avoit été juſques-là meſuré, que je n'avois ôſé lui déclarer nettement ma flame; mais que j'avois lieu de penſer que la Signora ne l'ignoroit point abſolument; & qu'enfin, à moins qu'il ne me le défendît, je profiterois de la prémière occaſion pour ſonder ſon cœur. Le Baron, touché d'un procédé ſi reſpectueux, ne répondit rien ſur cet article; mais il me fit comprendre qu'en quelque qualité que ce fût, il me verroit toujours avec plaiſir chez lui. Il m'invita même à un grand repas qu'il vouloit donner le lendemain, pour marquer la part qu'il prenoit au ſuccès de mes affaires. Je crus remarquer que le Baron vouloit me préparer les voies, & me ſervir auprès de ſa nièce. A la fin du repas il prit un *Bocal*, & fit boire toute la compagnie à la ſanté du Cavalier qui avoit donné tant de Fêtes à la Signora; & ſi-tôt que l'on eut achevé la ronde, il déclara que j'étois ce Cavalier, & qu'il ſe croyoit obligé de me faire connoître, autant pour l'honneur de ſa nièce, que par reconnoiſſance pour moi.

Juſtina rougit, & parut offenſée de la déclaration de ſon oncle. Je me prêtai à ſon embarras, & pour ménager ſa pudeur & ſa reconnoiſſance, je me plaignis à mon tour de ce que le Baron avoit trahi ma confidence. Juſtina ſe remit un peu, & après quelques petits reproches obli-

obligeans ; elle me remercia des galanteries que je lui avois faites ; elle en blâma pourtant l'exès & le mistère ; & me dit qu'elle espéroit qu'à l'avenir je serois plus sage ; & que je ne l'exposerois plus à des éclats d'autant plus suspects, que chacun se croit en droit de pouvoir s'en faire honneur.

Il me sembla que la Signora accompagnoit ce compliment, assez sec en lui-même, de je ne sai quel air de dépit qui m'eût choqué, si j'avois été moins amoureux. Mais hélas ! l'amour m'avoit tellement aveuglé, que je lui fis en moi-même un mérite de cette brusquerie, & que je l'attribuai à la pudeur dont nous faisons tant de cas en Italie. C'étoit être bien charitable & bien dupe tout à la fois. Il y a bien apparence que la Signora, ne pouvant concilier ces galanteries avec l'état de ma fortune passée, avoit cru les devoir à quelque autre, qui peut-être s'en étoit fait payer. Son dépit ne pouvoit rouler que sur une pareille erreur ; & celle où j'étois ne me permit pas de réfléchir alors.

Vous vous imaginez bien, Madame, poursuivit Mr. Gratiani, qu'étant aussi plein de ma passion que je l'étois, je ne voulus point quiter Justina sans la lui déclarer, & j'en trouvai l'occasion dans la promenade que l'on fit le soir au *Pausilype*. Je m'approchai d'elle, & je lui expliquai, dans les termes les plus tendres, l'amour qu'el-



BEAST koming out the Kidneys of a Women, through the strength
f the Water of POUHON, represented in his naturally great ness.



qu'elle m'avoit inſpiré. Je lui rappellai tout ce que j'avois fait depuis deux ans pour le lui prouver, & je la preſſai d'agréer ſous le bon-plaiſir de ſon oncle l'offrande de mon cœur. Juſtina fit un ſoupir qui marquoit quelque combat dans ſon ame, & j'en augurai bien. Elle ſe tût cependant ; & quand je la preſſai de me donner au-moins quelque eſpérance, elle m'aſſura qu'elle étoit ſenſible à mon eſtime, mais qu'elle ne pouvoit diſpoſer de ſon cœur ſans le conſentement de Madame ſa mère qui demeuroit en Siléſie. C'eſt tout ce que j'en pus tirer cette fois.

C'étoit peu ſans-doute; je crus cependant avoir beaucoup gagné, & je comptois déjà ſur ma victoire ; parce que je ne regardois la retenue de Juſtina, que comme une de ces formalités auxquelles l'uſage a aſſujetti les Dames ; & dès le lendemain j'allai en rendre compte au Baron. J'eus tout lieu d'être ſatisfait de ſa réponſe, & il me promit d'écrire à ſa belle-ſœur pour la diſpoſer à ce mariage. Il en parla ſans-doute ſur le même ton à Juſtina, car je m'apperçus qu'inſenſiblement elle me diſtinguoit du reſte des Cavaliers qui fréquentoient la maiſon; elle me marquoit de plus grands égards; elle ménageoit des occaſions de m'adreſſer la parole, ou de me dire quelques mots à la dérobée, ſoit au Jeu, ſoit dans nos Concerts, & le moindre de ſes regards ſuffiſoit pour me charmer ; enſorte que ja-

jamais je ne la voyois, que je n'en revinsse plus épris. Hélas! je l'adorois; & sa possession faisant l'unique but de mes désirs, je n'étois occupé que des moyens de hâter notre union. J'en pressois continuellement le Baron, & il me promettoit toujours son consentement, mais relativement à celui de sa sœur. Lassé de ces lenteurs, il me vint dans l'esprit, pour les abréger, de faire un voyage à Vienne, sous prétexte de remercier les Seigneurs qui, à la recommandation du Viceroi, avoient sollicité la restitution de mes biens, & d'en prendre occasion d'aller en Silésie saluer la mère de la Signora. Le Baron, qui me vouloit du bien, approuva ce dessein: il me donna des Lettres pour sa belle-sœur, & m'en fit avoir du Viceroi pour les principaux Seigneurs de la Cour Impériale. Avec ces recommandations, j'avois lieu de tout espérer de mon voyage; & l'espoir d'un heureux succès, fut seul capable de modérer la peine que j'avois à m'éloigner de l'objet de ma tendresse.

Dès-que je fus arrivé à Vienne, j'y rendis mes Lettres, & je reçus mille honnêtetés des Seigneurs que j'allai voir. Le Comte de ---- Grand...... de l'Imperatrice, à qui le Viceroi m'avoit particulièrement recommandé, m'introduisit par-tout, & m'invita plusieurs fois à manger chez lui avec quantité de Seigneurs & de Dames, qui me rendirent le séjour de Vien-

Vienne fort agréable. Il me marqua même de la confiance, & me fit comprendre que la Cour pourroit me charger à mon retour de quelque commiſſion pour l'Italie. Comme il avoit de la bonté pour moi, autant que l'on peut en attendre des gens de Cour, je crus lui devoir un retour de confiance, & je lui appris les raiſons qui m'appelloient en Siléſie.

Le Comte parut charmé que je ſongeaſſe à m'allier dans une famille Allemande, & m'aſſura que je ne pouvois mieux faire ma cour au Gouvernement. Il me promit même d'en informer l'Impératrice, à qui il voulut me perſuader que l'on avoit déjà parlé de moi d'une façon avantageuſe. J'ignorois à quoi ces avances aboutiroient; & comme j'ai eu toute ma vie de l'averſion pour les intrigues de Cour, depuis que mon malheureux père en avoit été la victime, & que d'ailleurs l'intérêt de mon cœur étoit infiniment plus preſſant, j'en pris occaſion de ſupplier le Comte de ne mettre aucun obſtacle à mon voyage de Siléſie. Il me retint cependant encore, & me mena quelques jours après à une campagne, où je dînai avec un jeune Seigneur étranger, qu'il traitoit avec beaucoup de reſpect.

Ce Seigneur, que l'on diſoit être un Polonois de diſtinction, avoit l'abord froid, l'air mélancolique & taciturne. Cependant, quand j'eus paſſé une heure avec lui, je lui trouvai de la nobleſſe de

sentimens, & la repartie assez prompte. Son air étranger, & ses manières singulières, me firent croire qu'il étoit véritablement Polonois. Mais quoique le Comte ne le traitât que d'*Excellence*, je m'apperçus aux égards qu'on lui marquoit, que ce devoit être quelque *Altesse* errante. Il me parla beaucoup de l'Italie, & de la manière dont on y vivoit. Il me fit mille questions sur le Royaume de Naples en particulier, & feignit enfin que mes réponses lui donnoient envie d'y aller passer quelque tems. Il me proposa même de partir avec lui dans la quinzaine. Le Comte appuya cette proposition, & me fit entrevoir que c'étoit-là la commission dont il m'avoit parlé. J'y répondis dans les termes les plus respectueux, & je suppliai le Seigneur Polonois de me donner au-moins trois semaines, pour pouvoir dans cet intervalle m'acquiter d'une visite d'où mon bonheur dépendoit. Il n'insista point : je lui promis de faire toute la diligence possible, & partis le lendemain pour Breslaw, où demeuroit la mère de Justina.

Cette Dame étoit malade quand j'arrivai, & ce contre-tems m'y retint plus que je n'avois cru, parce que je fus obligé d'attendre son rétablissement pour pouvoir l'entretenir. Comme j'aimois Justina de bonne foi, ce retardement fut un supplice pour moi. Je me voyois éloigné d'elle, je ne pouvois facilement a-

voir

voir de ſes nouvelles, à cauſe de la diſtance des lieux; & le danger où je trouvois ſa mère, me faiſoit craindre que mon voyage ne fût infructueux. J'appréhendois encore que le Comte de... ne s'offenſât de me voir manquer à ma parole, & qu'il ne m'en fît une affaire à la Cour. Avouez, Meſſieurs, que la ſituation d'un amant dans ces circonſtances a quelque choſe de bien rude. Je vis enfin cette Dame, & il fallut eſſuyer encore tous les préliminaires dont l'Etiquette Allemande ne diſpenſe perſonne en ce cas ſur-tout; & après avoir paſſé quelques ſemaines auprès d'elle, je la priai de me donner une réponſe poſitive ſur ma demande. La Dame s'en excuſa d'abord, ſous prétexte de s'en rapporter abſolument au Baron ſon frère; mais j'entrevis qu'elle avoit quelque peine à ſe réſoudre de marier ſa fille en Italie. Cependant elle m'aſſura en partant, qu'elle approuveroit tout ce que le Baron feroit.

Je ne fus que médiocrement content de mon voyage, & je ne ſai quel ſecret preſſentiment m'annonçoit l'infidélité de Juſtina. Je repaſſai à Vienne pour prendre congé des perſonnes que j'y avois vues, & j'allai ſaluer le Comte de.... afin de prendre ſes ordres pour l'Italie. Je lui demandai des nouvelles du jeune Seigneur Polonois. Il me fit entendre qu'il avoit pris la route de Munich, & qu'il étoit incertain s'il commenceroit

ſes voyages par la France, ou par l'Italie. L'air miſtérieux avec lequel il me répondit, me donna la curioſité de m'informer d'ailleurs de la qualité de cet Etranger. Perſonne ne put m'en rien dire de poſitif. Le bruit étoit pourtant, qu'un grand Prince avoit paſſé *incognitò* à Vienne, mais on en parloit diverſement. Les uns diſoient que c'étoit le Chevalier de St. George, ou le Comte de Charolois; d'autres, que c'étoit le Prince de Bavière; & quelques-uns, que c'étoit le Prince Héréditaire de Moſcovie.

Tout ce qu'on en diſoit me paroiſſoit ſi miſtérieux, que je me ſus bon gré de n'avoir pas été du ſecret. J'évitai même d'en parler, & je ne penſai qu'à reprendre le chemin d'Italie, où l'amour me rappelloit. Vous penſez bien qu'en arrivant à Naples, mon prémier ſoin fut d'aller voir ma chère Juſtina. Une amante que l'on revoit après cinq mois d'abſence, eſt un objet bien doux pour un cœur conſtant & fidèle. Le mien ſe livra ſans réſerve à cet innocent plaiſir, & ſoupiroit ſans-ceſſe après le moment qui devoit l'unir pour jamais à ſa Juſtina. Je croyois même que cet heureux jour n'étoit pas éloigné, lorſque le Baron me déclara nettement, que ſa ſœur craignoit que Juſtina ne pût pas s'accommoder de la contrainte des Dames Italiennes, & que par cette raiſon elle avoit quelque éloignement pour notre mariage. Il ajouta obli-

obligeamment, que cette répugnance tomboit uniquement ſur ma patrie, & point ſur ma perſonne. Il m'avoua encore, qu'il ſouhaitoit cette alliance. Il ne pouvoit me rien dire de plus capable d'adoucir le coup qu'il venoit de porter à mon tendre cœur. Il en fut cependant frappé, & je ne pus m'empêcher de lui dire:
„ Eh quoi donc, Monſieur, eſt-ce que
„ trois années de ſoupirs ne ſuffiſent point
„ à Juſtina pour l'aſſurer qu'elle eſt à
„ jamais la maîtreſſe de mon cœur? Une
„ tendreſſe auſſi conſtante que la mien-
„ ne méritoit-elle cette défiance? S'il
„ le faut, ajoutai-je, pour prouver à
„ la Signora que je ſerai toujours diſpo-
„ ſé à remplir ſes déſirs, je ſuis prêt à
„ dénaturer mes biens, & à me tranſpor-
„ ter en Allemagne... C'en eſt trop, re-
„ prit le Baron, nous ne vous mettrons
„ pas à cette épreuve. Je vai écrire à
„ ma ſœur, voyez ma nièce."

J'avois déjà vu Juſtina, & il m'avoit paru qu'elle ne m'avoit pas reçu avec cet empreſſement que la tendreſſe la plus réſervée ne peut s'empêcher de marquer après une auſſi longue abſence. Tout notre entretien avoit roulé ſur la ſanté de ſa mère, & ſur les nouvelles du pays, malgré tout ce que j'avois fait pour rendre la converſation plus intéreſſante. Je l'excuſai d'abord, en faveur de la tendreſſe que l'on doit à une mère éloignée; mais la continuation de ſes froideurs me

fit craindre quelque inconſtance. Je m'étois apperçu d'ailleurs, que Juſtina marquoit beaucoup de complaiſance pour un jeune Allemand, arrivé à Naples pendant mon voyage de Siléſie. Il étoit de toutes les Aſſemblées, & faiſoit une dépenſe exceſſive. A titre d'Allemand, il lui avoit été facile de s'introduire chez le Viceroi, & chez le Baron. Nous nous y trouvâmes enſemble; & comme il connoiſſoit toutes les Cours de l'Europe, & ſur-tout celle de Vienne, il me parla beaucoup des perſonnes que j'avois vues. Notre converſation fut cependant très-générale. J'avois le cœur ſi plein d'amour & de jalouſie, que je lui répondis très-laconiquement, & comme l'on fait à un rival. Je me mis en tête dès-que je le vis, que le refroidiſſement de Juſtina pouvoit bien venir de quelque bonne volonté pour lui. J'avoue qu'il étoit aimable. Il avoit donné pluſieurs Fêtes aux Dames, & Juſtina y avoit eu une part ſingulière. Comme il ſe diſoit Allemand, perſonne ne trouvoit à redire qu'il la diſtinguât; & peut-être l'aurois-je approuvé, ſi j'euſſe été moins amoureux. Mais il eſt bien mortifiant pour un amant délicat, d'avoir à diſcuter ces préférences.

J'eſſayai de ramener Juſtina, par tout ce que je pus imaginer de tendre & de galant. Dès-que l'Allemand lui donnoit une Fête, je ne manquois pas de lui en don-

donner une autre le lendemain qui pût effacer sa magnificence. Avec ces précautions, je ne pus cependant obtenir la préférence, & j'en fus au desespoir. Justina s'en apperçut; & craignant apparemment que je n'éclatasse, elle sut si bien balancer ses graces & ses froideurs entre mon rival & moi, qu'elle me ramenoit toujours dans le tems que mon dépit étoit prêt d'éclorre. Mon amour alors ranimé par de fausses démonstrations, me reprochoit les soupçons que j'avois sur sa constance. L'adroite Justina sut enfin, par des plaintes artificieuses, me faire entendre qu'elle ne recevoit le jeune Allemand que par complaisance pour son oncle, & je l'en crus sur sa parole. En vérité, les amans sont bien crédules.

Cette fausse confidence me donna occasion de la presser de me donner sur l'état de son cœur une parole positive; & la Signora, à qui rien ne coutoit plus, me jura qu'il ne soupiroit que pour moi. Elle sut si bien me le persuader, que je me crus le plus heureux des amans. Tout favorisoit mon erreur. Justina étoit plus sédentaire, mon rival étoit moins assidu, elle n'alloit plus si fréquemment chez le Viceroi, qui, sous prétexte d'incommodité, ne recevoit plus chez lui que quelques Officiers de confiance. Le Baron étoit plus souvent au Palais, & en son absence la Signora, obligée de voir moins de monde, s'amusoit à de petits Concerts,

où j'étois toujours admis. Cette faveur me donnant occasion de la voir plus librement, je ne négligeois jamais de l'entretenir de ma tendresse : & soit coquetterie, ou nécessité, elle paroissoit uniquement flattée de mes soins.

En mon particulier, j'étois charmé de l'incommodité du Viceroi; mais tout le monde n'étoit pas bien persuadé qu'elle fût réelle. Naples étoit alors plein d'Etrangers, & l'on n'y étoit pas fort tranquile sur les desseins de l'Espagne. On y murmuroit même de quelque conspiration, & l'on prétendoit qu'on avoit amené au Château St. Elme un Seigneur distingué, au procès duquel les Politiques assuroient que le Viceroi travailloit secrètement, sous prétexte de son incommodité. L'Allemand en paroissoit plus occupé que personne, & jamais je ne le voyois qu'il ne me mît sur ce chapitre. Le Gouvernement avoit trop d'intérêt à faire tomber ce bruit, pour le laisser croître. Le Viceroi rouvrit le Palais, & le Baron reprit ses assemblées. A ce bruit on en fit succéder un autre, & l'on débita contre toute apparence que c'étoit le Chevalier de St. George. Justina marqua une extrême curiosité de connoître cet illustre Avanturier, & me souvenant alors du Seigneur Polonois que j'avois vu à Vienne, je lui dis imprudemment que c'étoit sans-doute le même, & que pour la contenter j'allois lui en faire

faire le portrait. Malheureusement pour elle & pour l'Inconnu, je ne le peignis que trop bien. Cet Etranger fit pendant plusieurs jours le sujet de notre conversation. Comme je n'y entendois pas finesse, je lui disois naturellement tout ce que j'en avois ouï dire à Vienne. La Signora ne manquoit pas sans-doute d'en régaler son Allemand, & payoit toujours mes imprudences de quelques mots de tendresse qui amusoient ma passion, en me jurant de tems en tems qu'elle espéroit que ma constance vaincroit l'opposition de sa mère.

Malgré ces assurances, j'étois inquiet de ses liaisons avec l'Allemand. Je dissimulois cependant ma jalousie, pour n'augmenter pas l'idée qu'elle s'étoit faite de la sévérité des Epoux Italiens. J'affectai même d'être plus honnête avec mon rival. Pouvoit-on être plus commode? A quelques jours de-là, j'eus occasion de lui donner une preuve de ma tranquilité en amour. Un soir que j'entrois chez elle pour un Concert, où je devois faire ma partie à l'ordinaire, j'apperçus que l'Allemand lui donnoit un papier plié. Je fus piqué de cet air de familiarité, & prêt à éclater : je feignis pourtant de n'avoir rien vu, & je m'approchai d'elle d'un air ouvert & satisfait. Justina fit aussi bonne contenance, & me dit d'un air empressé, qu'elle vouloit me réga-

ler avant le Concert, d'une Lettre fort curieuſe que l'Allemand venoit de lui communiquer. Elle me lut en effet une grande Lettre datée de Vienne, qui contenoit une relation fort circonſtanciée de l'évaſion d'un certain Prince Muſtapha, ſoi-diſant préſomtif Héritier de l'Empire Ottoman, qui s'étoit, diſoit-on, échappé du Serrail pour ſe faire Chrétien. L'auteur de la relation prétendoit que ce Prince Turc s'étant d'abord réfugié à Vienne, avoit été prié par la Cour Impériale d'y garder l'*incognitò*, pour ne pas irriter la Porte. On ajoutoit qu'il avoit pris la route d'Italie, pour ſe faire batiſer par le Pape: & que le bruit étoit qu'on le garderoit à Naples, juſqu'à ce qu'on pût faire uſage de ſon caractère & de ſa naiſſance. On le dépeignoit enſuite comme un Prince grand, bien fait, d'un viſage bazané, avec des cheveux chatains, des yeux aſſez vifs, le regard fier & diſtrait, ſi ſemblable enfin à celui que j'avois vu à Vienne, que je ne pus m'empêcher de le dire encore une fois.

Juſtina feignant de trouver de la contradiction dans ce que je lui en avois dit ci-devant, & dans le portrait qu'en faiſoit la relation, donna occaſion à l'Allemand de me faire pluſieurs queſtions, dont il comparoit les réponſes avec les traits de ſa Lettre. Il en réſulta enfin, que celui que l'on y dépeignoit, étoit

le



La Prairie de quatre heures. à Spa.	De Wey van Vier-uuren tot Spa. N.°

The Pasture of four hours to Spa.

le même que j'avois vu à Vienne; & nous ne doutâmes point que l'Inconnu gardé au Château St. Elme, ne fût véritablement le Prince Muſtapha. L'air naturel avec lequel Juſtina ſoutint cette converſation, ne me laiſſa aucun doute ſur le papier que l'Allemand lui avoit donné, & je me ſus bon gré d'avoir diſſimulé ma jalouſie. Mon erreur dura encore quelques jours, au bout deſquels je m'apperçus que Juſtina ceſſoit de me ménager, & je la vis uniquement occupée de ſon Allemand. (C'eſt qu'elle avoit tiré de moi tous les éclairciſſemens qu'elle cherchoit.) Je fus même averti que le valet de mon rival faiſoit chez elle de continuels meſſages. Enfin je compris que la Signora cherchoit à m'écarter. Mon amour s'irritant de ſes froideurs, me fit chercher inutilement les moyens de ranimer ſa tendreſſe. Deſeſpéré de ces alternatives, je pris patience encore pendant quelque tems, dans l'eſpérance que le conſentement de la mère que l'on attendoit, fixeroit l'inconſtance de Juſtina. Vous conviendrez, Madame, que c'étoit beaucoup pour un Italien. Ce délai fut auſſi le terme de mon amour.

Laſſé des caprices de Juſtina, je m'adreſſai un jour à ſon oncle, pour le prier de m'inſtruire des vues de cet Allemand.
„ Je me flatte, lui dis-je, qu'après la pa-
„ role que vous avez eu la bonté de me
„ donner, vous me ferez la grace de
„ me

„ me tirer d'inquiétude par rapport à
„ la Signora. Son indifference pour
„ moi, les lenteurs de ſa mère, & les
„ fréquentes viſites de cet Allemand,
„ allarment ma tendreſſe : peut-être ai-
„ je tort ; mais ſi vous m'en aſſurez,
„ je le croirai." Le Baron me répondit froidement, que cet Etranger étoit un homme de naiſſance qui voyageoit, & qui devoit me donner d'autant moins d'ombrage, qu'il étoit ſur ſon départ. Au ſurplus, me dit-il aſſez bruſquement, je m'étonne à mon tour que vous ne ſongiez pas plutôt à prendre les voies d'honneur... Ces derniers mots dans la bouche d'un vieil Officier, & d'un Baron Allemand, me parurent une leçon de bravoure, & un reproche tacite de lâcheté. Je n'avois garde de les interpréter autrement ; parce que j'ignorois que la perfide Juſtina avoit fait entendre à ſon oncle que je lui avois propoſé de l'enlever.

Dans l'erreur où j'étois, je compris que je ne devois céder Juſtina qu'avec ma vie ; & comme je l'aimois encore malgré ſon inconſtance, je réſolus de raminer ſa tendreſſe au prix de mon ſang. En quitant le Baron, dont le reproche m'avoit piqué, j'allai droit chez l'Allemand, & le priai ſans façon de vouloir ſe battre avec moi. L'Etranger crut que je riois, & ſe mit à badiner de ma propoſition. Mon air ſérieux lui marquant

quant cependant que je n'en voulois rien rabattre, il accepta le défi, à condition que je lui en expliquerois le motif. „ Soit, lui dis-je. Vous n'ignorez pas „ que j'aime la Signora Justina, j'ai des „ droits sur sa tendresse avant votre arri„ vée, & le désir de hâter notre union „ m'a fait faire le voyage de Silésie. „ Il faut que vous renonciez à son cœur, „ ou que vous perciez le mien. Je vous „ crois brave, ajoutai-je, je vous connois „ du mérite : mais il importe à mon „ repos, que Justina ne soit pas exposée „ à vous rendre autant de justice que je „ vous en rends moi-même. Abstenez„ vous donc de la voir, ou nos épées „ décideront nos droits. Choisissez. . . „ Eh bien, dit l'Allemand, je choisis „ l'un & l'autre; je vous la cède, mais „ nous ne nous en battrons pas moins. „ Etes-vous content?... Oui, lui répon„ dis-je. A demain donc, ajouta-t-il, „ nous nous verrons à six heures près de „ Pouzzol, dans un lieu qu'il m'indi„ qua". Après avoir ainsi règlé notre combat, je revins chez moi, & j'écrivis un mot à Justina, pour l'informer que j'allois disputer son cœur contre le rival qu'elle me préféroit. „ C'est peut„ être la dernière fois, lui mandois je, „ que vous serez importunée de mes „ soupirs; & si vous ne me voyez pas „ demain, comptez qu'à la honte d'a„ voir faussé les sermens les plus tendres,

„ vous

„ vous aurez ajouté celle d'avoir livré
„ par votre inconſtance, le plus fidèle
„ des amans à l'épée de ſon rival.... ?
J'ordonnai à mon valet de ne porter cette Lettre à Juſtina, qu'à l'heure que je ſortirois de chez moi pour me rendre à Pouzzol.

J'y trouvai l'Allemand qui m'attendoit. Nous nous battîmes aſſez longtems à forces égales, ſans verſer de ſang. Je ſentis cependant un coup qui me perça le côté; & dans l'ardeur d'un combat dont ma chère Juſtina étoit le prix, je fus aſſez maître de ma douleur pour porter encore une botte. Mais mon ſang me trahiſſant alors, & l'Allemand ſe ſentant auſſi bleſſé au bras, il baiſſa l'épée en me demandant ſi j'étois ſatisfait? Il me pria enſuite de lui pardonner le coup, en cas qu'il fût dangereux. Le ſang que je perdois lui faiſant craindre pour ma vie, il me demanda en grace de garder le ſecret ſur notre combat, juſqu'à ce qu'il eût pu ſortir de Naples, d'où il comptoit partir avant le ſoir. Je le lui promis: mais comme je ne pouvois pas également répondre de mon valet, je lui conſeillai de s'éloigner promptement, ou dumoins de ſe réfugier dans quelque Egliſe en cas de pourſuite. L'Allemand, qui ignoroit nos uſages par rapport au droit d'Aſyle, fut charmé du conſeil généreux que je lui donnois; & ſe piquant à ſon tour de générоſité, il fit mille ſouhaits pour

pour l'heureux ſuccès de mes amours. Il me dit enfin, que pour guérir mes ſoupçons à cet égard, il vouloit bien m'avouer que ma bleſſure n'avançoit ſon voyage que d'un jour, & qu'il partoit pour la Ruſſie, où des intérêts preſſans le rappelloient. Vous devez, me dit-il, juger de-là que j'étois à Naples pour toute autre raiſon que celle d'y faire l'amour.

Le ſoin de ma bleſſure m'occupant uniquement alors, je ne fis aucunes réflexions ſur ces paroles. Il partit, & cherchant à me cacher pour ne point le trahir, je me fis porter dans une Auberge de Pouzzol, où ſous prétexte de me préparer aux Bains, je fis appeller un Chirurgien. Cependant on s'étoit apperçu de mon abſence à Naples; & celle de l'Allemand qui étoit diſparu en même tems, fit ſoupçonner quelque choſe de notre querelle. Le Viceroi en fut informé. Il envoya des Gardes à ſon logis & au mien, & mes gens furent arrêtés chez moi, ſans pouvoir dire ce que j'étois devenu. Le Baron, qui m'aimoit toujours malgré les préventions que Juſtina lui avoit inſpirées, ſe donna beaucoup de mouvemens pour me découvrir. Mais dans le tems qu'il étoit occupé de ces recherches, il s'apperçut que la Signora Juſtina s'étoit auſſi échappée de chez lui avec ſa Gouvernante.

Il ne douta plus alors de la fauſſe hiſ-

toire

toire que ſa nièce lui avoit faite, & il s'imagina qu'après avoir tué l'Allemand, j'aurois enlevé Juſtina. Cette idée le mit en fureur. Il obtint des ordres du Viceroi pour fureter par-tout, on mit ma tête à prix, & dès le lendemain je fus découvert. Le Baron vint lui-même à Pouzzol, à la tête de ceux qui étoient chargés de m'arrêter. Il monta bruſquement à ma chambre, & tirant les rideaux de mon lit où il croyoit trouver ſa nièce, il me demanda d'un ton furieux, *Où eſt Juſtina?* Ce nom ſi précieux à mon amour réveilla ma tendreſſe: *Elle eſt dans mon cœur*, lui répondis-je avec tranſport. *Dans ton cœur, Perfide! elle en ſortira donc*, ajouta-t-il en tirant ſon épée pour me percer. Il alloit m'immoler à ſes ſoupçons injuſtes, ſi l'Officier qui l'accompagnoit, étonné de ma tranquilité, ne lui eût retenu le bras. Il eſt aiſé de comprendre que l'emportement du Baron, le nom de Juſtina qu'il me redemandoit, & la violence avec laquelle je me voyois traité, me jettèrent dans une ſurpriſe extrême. L'amour, l'eſtime, l'amitié, la reconnoiſſance, la crainte, le deſeſpoir, & mille ſoupçons divers s'emparèrent confuſément de mon cœur, & s'y détruiſant mutuellement, me firent éprouver en un inſtant les ſentimens les plus douloureux dont l'ame ſoit ſuſceptible. Je repris cependant mes ſens, & je

je demandai à mon tour au Baron, d'où lui venoit cette fureur contre un ami innocent, & un amant malheureux. Il me répondit ſans ménagement, & dans les termes les plus durs, qu'il venoit me redemander ſa nièce que j'avois enlevée, & la vie de l'Allemand que j'avois ſacrifié à ma jalouſie. Je proteſtai contre cette double accuſation. J'aſſurai que l'Allemand étoit plein de vie, j'offris les reſtes de la mienne pour retrouver ma chère Juſtina, je balançai même ſi je ne devois pas rejetter ſon enlèvement ſur mon rival. Enfin je racontai notre querelle, notre combat & ſon adieu. Malgré mes raiſons, on me mit dans une litière, & l'on me tranſporta ſous une bonne eſcorte au Château St. Elme. J'y fus très-étroitement gardé, l'on m'ôta mon valet, & je ne ſavois que penſer de cette ſévérité. Le Chirurgien étoit le ſeul qui m'approchât, & je fus aſſez content de ſon habileté & de ſon humanité. Il dit un jour en entrant chez moi, qu'il étoit ſecrètement chargé de me faire des complimens de la part d'un Seigneur Polonois, dont il avoit un Billet à me rendre. Je frémis en l'ouvrant, ſans cependant ſavoir pourquoi. Il ne contenoit que ces quatre lignes.

„ Le Polonois que vous avez vu chez „ le Comte de ..... vient d'apprendre „ votre malheur, & s'y intéreſſe véri-

 „ ta-

„ tablement. Il eſt ici, & ſouhaitteroit
„ pouvoir vous être utile. Il vous of-
„ fre ſa bourſe, c'eſt tout ce qu'il peut
„ vous offrir. Il n'eſt pas plus heureux
„ que vous: mais ſi vous ne voulez pas
„ augmenter ſes malheurs, vous ferez
„ bien d'oublier que vous l'ayez vu, &
„ de ne parler jamais de lui.

Le Chirurgien exigea que je lui ren-drois ce Billet, & je me contentai d'y répondre verbalement, que j'étois infini-ment flatté du ſouvenir de ce Seigneur dans l'état où je me voyois; que je le remerciois de ſa générosité, & qu'il pouvoit s'aſſurer de ma diſcrétion. Je ne ſavois cependant que penſer de ce miſtère, qui fit naître en moi des ſoup-çons, que la ſuite n'a que trop malheu-reuſement éclaircis.

Dans la ſolitude où je me trouvai au Château, je fis d'affligeantes réflexions ſur mon ſort. Je me ſentois innocent à tous égards, je ne pouvois croire l'Al-lemand coupable, j'étois perſuadé que Juſtina avoit encore plus d'honneur que d'inconſtance, je l'aimois toujours, & je ne ſavois que penſer de ſon éclipſe. „ L'Al-
„ lemand, diſois-je, m'auroit-il trompé
„ par une fauſſe confidence, & ſeroit-
„ il deſcendu à cette lâcheté après avoir
„ marqué tant d'honneur? Il m'a paru
„ brave, & il me ſemble que rarement
„ un grand courage eſt capable d'une
„ baſſeſſe. Mais s'il en eût été ſuſcepti-

ble:

„ ble, Juſtina, ma chère Juſtina auroit-
„ elle été aſſez perfide pour y conſen-
„ tir ? Auroit-elle eu la cruauté de
„ m'offenſer ſi vivement, dans un tems
„ que je verſois mon ſang pour mériter
„ ſa tendreſſe ? Non, non, ajoutois-je,
„ Juſtina n'eſt point capable de ces hor-
„ reurs, Juſtina ſait que je l'adore, elle
„ m'aime, & gémit peut-être en ce mo-
„ ment de ſe voir entre les bras de
„ quelque autre.... O Juſtina ! m'é-
„ criois-je, ſi vous voyiez ma douleur,
„ vous ſauriez que dans l'opprobre
„ du double crime dont je ſuis ac-
„ cuſé pour vous avoir été trop fidè-
„ le, mon deſeſpoir eſt d'ignorer votre
„ ſort ! "

J'étois un jour dans ces tranſports, lorſque je vis entrer le Baron dans mon appartement. Il avoit un papier à la main, & les larmes aux yeux. Je ne ſus que penſer de ſa viſite; car tout eſt effrayant pour l'innocence même, lorſqu'elle eſt captive. Il s'approcha de mon lit, & me dit en y jettant ce papier :
„ Je viens, Monſieur, vous dévoiler
„ un étrange miſtère. Ma perfide niè-
„ ce nous a trompés tous deux; & pour
„ prix de vos ſoupirs & de mes ſoins,
„ l'infame eſt partie avec un Moſcovi-
„ te. Liſez, voilà la Lettre qu'elle a
„ l'audace de m'écrire. O malheureux
„ oncle ! " Le Baron me préſentant
„ enſuite ſon épée nue, me dit enco-

„ re : Percez-moi , Signor , puniſſez-
„ moi de ma crédulité , & lavez dans
„ mon ſang la tache que Juſtina im-
„ prime ſur mon nom , & l'injure que
„ je vous ai faite dans les prémiers
„ mouvemens de ma fureur." Le Vieillard demeura tout en larmes après ce diſcours. J'en frémis auſſi , & ne ſachant que lui répondre , je pris la Lettre fatale , & je la lus en tremblant. Elle contenoit en ſubſtance : „ Qu'effra-
„ yée du ſort des Dames Napolitaines,
„ & ſe voyant prête d'être immolée à
„ mes empreſſemens , elle avoit pris le
„ parti de ſuivre un Seigneur Moſcovite
„ qui avoit paru à Naples ſous un nom
„ Allemand ; & qu'elle comptoit en l'é-
„ pouſant trouver une fortune d'autant
„ plus brillante , qu'il étoit dans la fa-
„ veur du Czar."

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer , continua le Signor en ſoupirant, la ſurpriſe que me cauſa la lecture de cette Lettre. Il faudroit ſentir à quel point j'avois aimé Juſtina , pour comprendre combien je fus ſenſible à l'aveu de ſa perfidie.
„ Ciel ! m'écriai-je avec un ſentiment de
„ deſeſpoir , depuis quand l'amour eſt-il
„ un crime , pour m'en voir ſi ignomi-
„ nieuſement puni ! Quelle ſera donc
„ la peine de la perfidie, ſi une tendreſ-
„ ſe auſſi pure & auſſi innocente que la
„ mienne mérite ce traitement ! Quoi !
„ Juſtina m'inſulte & me trahit , pendant
„ que

„ que je lui prouvois mon amour d'une
„ façon ſi tendre; & je l'aimerois enco-
„ re ! Non, non, dis-je au Baron, je
„ me conſolerai de ſes mépris, & je ne
„ vous en punirai pas! Il me ſuffit que
„ l'aveu de ſa perfidie me lave à vos
„ yeux du crime dont vous me ſoupçon-
„ niez. Qu'elle ſuive ſon infame Moſ-
„ covite ! mais nous vivrons amis. ”
Je tendis la main à ce Vieillard affligé, nous nous embraſſâmes, & je lui rendis ſon épée. Le Baron me fit enſuite un million d'excuſes ſur la violence dont il avoit uſé à mon égard. Il me raconta qu'elle n'étoit fondée que ſur le mauvais conte que Juſtina lui avoit fait, du prétendu deſſein que j'avois formé de l'enlever. Il m'expliqua enfin que c'étoit-là ce qu'il m'avoit voulu dire en me parlant de voies d'honneur. Je n'eus garde d'aigrir ſa douleur par aucun reproche. Je m'eſtimai trop heureux de pouvoir à ce prix, rompre le charme qui m'attachoit à ſa perfide nièce.

Comme nous étions occupés à nous conſoler mutuellement, un Officier du Gouvernement vint m'annoncer de la part du Viceroi, que j'étois libre. On ôta mes gardes, on me rendit mes valets, & l'on me permit de retourner chez moi, ou de reſter au Château juſqu'à mon entière guériſon. Je pris ce dernier parti ſur l'avis du Chirurgien,

qui craignoit qu'un nouveau transport, à la suite de tant d'émotions, n'aigrît ma plaie. Elle étoit en bon train, je me levois, & je pouvois un peu marcher. J'y vis mes amis & le Baron tous les jours, & j'allois tous les soirs sur la terrasse pour prendre le frais, & rêver à l'inconstance de mon infidèle amante. J'étois étonné de ne pas voir le Polonois qui m'avoit écrit, & je n'ôsois en demander des nouvelles à personne, pour ne pas commettre un secret dont je ne connoissois pas encore les raisons. Je ne savois que penser des civilités qu'il m'avoit fait faire, lorsqu'un soir je le vis sur la terrasse. J'allai au-devant de lui, pour le saluer & lui faire mes remercimens. Je lui trouvai l'air plus sauvage qu'à Vienne, & il sembloit vouloir m'éviter. J'étois si changé, qu'il ne me reconnut qu'après mon compliment. Il me marqua beaucoup de joie de me revoir, me réitéra l'intérêt qu'il avoit pris à mon avanture, & me pria de lui en faire le détail. Il m'en parut très-occupé, & je regardois son attention uniquement comme une marque de politesse & d'estime. Hélas ! je ne savois point l'intérêt qu'il y prenoit. J'en appris bientôt le ressort secret. Quand en suivant le fil de mon histoire, je fus à l'article du Moscovite dont Justina parloit à son oncle, l'Inconnu s'écria en pâlissant : *Ah ! Signor, je suis trahi ! Votre rival étoit*

étoit mon espion. Rentrons, ajouta-t-il, *& je vous apprendrai à mon tour le sujet de mes allarmes.*

Quand nous fûmes dans la chambre, le prétendu Polonois me dit avec émotion: „ Ne me cachez rien, Signor, „ de ce qui regarde votre rival; je me „ verrai peut-être un jour en état de „ vous en venger. Je suis, continua-t-„ il d'un air affligé, l'infortuné Cza-„ réwitz, Prince Héréditaire de Mos-„ covie; & quoique fils unique du plus „ puissant Monarque de l'Univers, vous „ me voyez réduit à mendier un asile „ contre l'indignation de mon père. . . „ Seroit-il possible, mon Prince, lui dis-„ je en l'interrompant, que je fusse „ assez heureux dans mes disgraces, „ pour y trouver quelque chose de com-„ mun avec celles de Votre Altesse? Je „ me levai, pour lui marquer ma surpri-„ se & mon respect. Restez, poursui-„ vit le Prince, écoutez-moi, je vai „ vous confier un secret important. „ Depuis que j'ai quité la Russie, je „ suis informé que le Czar mon père a „ dépêché des Espions dans toutes les „ Cours d'Asie & d'Europe, pour me „ découvrir. J'en fus averti à Vienne, „ & c'est pour cela que vous m'y vîtes „ sous le nom d'un Seigneur Polonois. „ L'Empereur mon beau-frère, craignant „ que je n'y fusse reconnu, m'envoya „ d'abord dans le Tirol: j'y fus suivi & dé-

„ découvert par Romanzoff Capitaine des „ Gardes de mon père, & je ſuis venu „ ſecrètement me réfugier ici. Perſon- „ ne que vous, me dit-il, ne m'y con- „ noit, à ce que je crois, ſi ce n'eſt le „ Viceroi, & peut-être ſon Conſeil. J'y „ ſuis déjà depuis quelque tems, & je „ comptois y reſter juſqu'à ce que l'on „ eût pu négocier ma réconciliation a- „ vec le Czar. Tout m'annonce aujour- „ d'hui que je ſuis trahi : le ſilence „ de mes Correſpondans, & le départ „ précipité du Moſcovite qui a été ici „ ſous le nom d'Allemand, me font „ craindre que mon père n'ait découvert „ ma retraite. Parlez-moi maintenant „ avec vérité, & dites-moi, ajouta-t-il, „ ſi je ſuis connu ici, & ſi le Ruſſien ne „ vous a jamais parlé de moi. Répon- „ dez-moi ſans détour, la flatterie n'eſt „ point pour les Princes malheureux. Je n'eus pas entendu la moitié du diſcours du Prince, que je ſentis l'étendue de mon imprudence: je vis du même coup d'œil, tout le fin de l'intrigue de Juſtina avec le faux Allemand, j'en fus ſaiſi d'horreur : je tâchai cependant de me remettre, ne croyant pas devoir en informer ſi-tôt ce malheureux Prince. Je me contentai de lui dire ingénûment, qu'on l'avoit nommé à Vienne avec quantité de Princes errans, mais que je n'avois pas même entendu prononcer ſon nom à Naples. J'ajoutai, que quoi-que

que l'Allemand eût été fort attentif à ce qui s'y passoit, il avoit paru persuadé pendant quelque tems, que l'Inconnu du Château St. Elme étoit le Chevalier de St. George; mais qu'ensuite il l'avoit pris pour un Prince Turc, de l'évasion duquel il nous avoit fait voir une ample relation. Peut-être même, lui dis-je, a-t-il ignoré que Votre Altesse fût sortie de son pays; du moins il ne m'en a jamais parlé. Tant pis, me dit le Prince en frémissant; le fourbe vous a donné le change, mais il ne l'a point pris; le tems nous l'apprendra. Il finit cette triste conversation, en me demandant le secret & mon amitié, & m'ordonna de le voir tous les jours.

Dès-que je me vis seul, je repassai dans mon esprit tout ce que le Prince m'avoit dit, & le comparant à tout ce que j'avois raconté à Justina, & à la peinture que je lui avois faite du prétendu Polonois, je vis clairement que j'avois trahi le Czaréwitz. Que Justina me parut odieuse alors! & que je trouvai de noirceur dans son procédé! Falloit-il, m'écriai je, falloit-il, Perfide, abuser des noms sacrés de l'amour, pour engager ton malheureux amant dans une intrigue aussi infame! N'ai-je donc pu t'aimer, sans qu'il m'en coutât l'honneur ou la vie! Dans le desespoir où ces regrets me jettèrent, je résolus de mettre le Baron dans la confidence.

Je le fis prier de me venir voir inceſſamment, & il le fit. Je lui découvris ſous le ſceau du ſecret la qualité du Prince Alexei Pétrowitz, ſes inquiétudes ſur le Moſcovite, & mes ſoupçons ſur Juſtina. Je le conſultai ſi je ne devois pas informer le Prince de mes juſtes ſoupçons, afin qu'il pût prendre des meſures pour changer de retraite. Le Baron fut de cet avis, & aſſez généreux pour ſacrifier la réputation de ſa nièce à la ſureté de cet infortuné Prince. Il s'y détermina d'autant plus volontiers, qu'il venoit de découvrir toute l'intrigue de Juſtina par ſa Gouvernante.

Cette malheureuſe, après avoir ſervi Juſtina dans ſa perfidie, s'en étoit vu cruellement abandonnée. C'eſt l'ordinaire des Méchans, de ſe défier de ceux mêmes qui ont été les complices de leurs crimes. Cette Florentine, réduite au deſeſpoir par la crainte des châtimens qu'elle avoit mérités, s'étoit réfugiée dans l'enceinte d'une Egliſe, & s'y étoit empoiſonnée. Reſſource générale des Femmes de cette trempe en Italie. Les horreurs de la mort lui rappellant cependant celle de ſon crime, elle avoit envoyé chercher le Baron par ordre de ſon Confeſſeur, & lui avoit révélé toute la conduite de Juſtina. Selon ſa dépoſition, le Moſcovite n'étoit rien moins qu'amoureux de la Signora, & en cela il m'avoit accuſé juſte. Il n'avoit vu la

nièce du Baron, qu'autant qu'elle avoit été utile à sa commission : mais pour y parvenir, il l'avoit éblouïe par des promesses magnifiques. Justina, séduite par la dépense qu'il faisoit, lui avoit promis tout, & donné selon les apparences au-delà de ses demandes. Rarement un jeune Voyageur refuse de pareilles aubaines. Le faux Allemand, qui étoit pourtant généreux à sa manière, pressé de partir après notre combat, avoit voulu payer Justina du service important qu'elle lui avoit rendu, & dont il n'avoit pu se défendre de lui dire le secret. En quitant Naples, il lui avoit écrit un mot d'adieu, en lui envoyant un riche carcan de diamans entremêlés de rubis; & il la prioit dans son Billet d'être discrète, tant sur l'affaire du Prince, que sur notre combat. Justina, selon le rapport de la Florentine, effrayée par sa propre conscience, craignant également d'être soupçonnée de l'intrigue du Russien, ou de ma mort, avoit pris le parti de l'aller joindre au port où il s'embarquoit. La Florentine déclara que le Moscovite, étonné de cette résolution, avoit fait difficulté de recevoir Justina, & l'avoit rappellée à ce qu'elle devoit à son honneur, à son oncle, & à moi. La Signora, comprenant que sa Gouvernante pouvoit être un obstacle à sa fuite, avoit alors écrit au Baron, & mis la Lettre sous une enveloppe adressée à une de ses a-

mies

mies de Capoue, pour être renvoyée par la Poſte à Naples. La Gouvernante fut chargée de la porter, & d'aller au logis prendre une petite caſſette de papiers que Juſtina avoit laiſſés. Ce n'étoit ſans-doute qu'un artifice pour l'écarter; car le vaiſſeau étoit déjà à la voile, quand elle revint au port. Le Baron n'avoit pu en ſavoir davantage, parce que la Florentine étoit expirée en lui remettant la caſſette de ſa nièce.

De tous les papiers qu'elle contenoit, nous ne nous arrêtâmes qu'au Billet d'adieu du Moſcovite, & nous réſolûmes de le porter au Czaréwitz. „ Prince, lui „ dis-je en entrant, Votre Alteſſe a lieu „ de ſe plaindre de moi. Je l'ai trahie „ ſans le ſavoir, & j'en ſuis cruellement „ puni. Mais il eſt encore tems d'y remé„ dier, & je viens vous offrir ma vie pour „ aſſurer votre retraite & votre ſe„ cret. . . . . . " *Qu'entens je*, s'écria le Prince avec émotion, *vous m'auriez trahi, & vous ôſez me le dire!* Il fit enſuite quelques pas d'un air menaçant. Mais le Baron s'approchant de lui, en lui préſentant le Billet du Moſcovite & la Lettre de Juſtina, lui dit d'un ton reſpectueux & ferme : „ Voilà, Prince, de„ quoi nous juſtifier, & Votre Alteſſe ver„ ra ce qu'il nous en coute. " Je repris la converſation, & tandis que le Czaréwitz liſoit ces papiers, je lui racontois l'hiſtoire que le faux Allemand nous avoit

voit faite de l'évaſion du Prince Muſtapha, & la ruſe dont il s'étoit ſervi pour me faire faire le portrait du Polonois que j'avois vu à Vienne. Je conclus enfin par lui repréſenter, que quelque grande que fût mon imprudence, il m'étoit impoſſible de l'éviter ; & que puiſqu'il m'en coutoit une amante, mon innocence ne pouvoit être ſoupçonnée.

„ Je le ſens, reprit le Prince, & je ne dois „ imputer ce malheur qu'à ma deſtinée. „ Mais qu'ai-je fait à l'Amour, s'écria-t-„ il, pour en être ſi opiniâtrement per-„ ſécuté ! Le grand motif de l'indigna-„ tion de mon père, vient de ce que „ j'aimois en Ruſſie une femme qui lui „ déplaîſoit, & que je n'ai pu donner „ que de l'eſtime à la Princeſſe qu'il m'a „ forcé d'épouſer. Serai-je donc toujours „ en oppoſition avec l'Amour ! Et par „ quelle fatalité faut-il que ma préſence „ à Naples vienne troubler le vôtre, & „ que la perfidie de votre amante re-„ tombe ſur moi, & me prépare de „ nouveaux malheurs ! " Le Prince en achevant ces mots laiſſa couler quelques larmes, & vint m'embraſſer. Il fit le même honneur au Baron, & nous ordonna de lui donner nos avis. Nous lui propoſâmes de paſſer en Eſpagne, ou en Angleterre. Il n'aimoit point les Eſpagnols, & l'Angleterre lui étoit ſuſpecte. L'affaire du Baron de Gortz & du Comte de Gyllemberg, qui étoit toute récente, & dans laquel-

quelle on avoit mêlé le nom du Czar, l'empêcha de prendre ce parti. Il nous exhorta à tenir ſa qualité & ſes inquiétudes ſecrètes, & à étouffer autant que nous pourrions l'affaire de Juſtina. Nous avions nous-mêmes trop d'intérêt à cacher cet affreux miſtère, pour ne pas entrer dans les vues du Prince. En mon particulier, j'aurois voulu pouvoir oublier juſqu'au nom de Juſtina, tant je fus honteux des folies que mon amour pour elle m'avoit fait faire.

Le Czaréwitz paſſa quelques jours dans cette irréſolution, & manqua par-là l'occaſion de ſe dérober encore aux recherches de ſon père. Tant il eſt vrai qu'il eſt des malheurs inévitables! Nous eûmes beau le preſſer de ſonger à ſa ſureté: il étoit comme enchaîné à Naples par une main inviſible, & il ne tarda point à ſe repentir de ſes irréſolutions, & à voir juſtifier ſes craintes. Lorſqu'il y penſoit le moins, on lui annonça que le Comte de Tolſtoy Conſeiller privé du Czar, & le Sr. Romanzoff, demandoient à lui parler de la part du Czar ſon père, qui étoit pour-lors à Spa. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Prince Alexei; & il n'y trouva de reſſources que dans le refus conſtant de les voir, s'excuſant ſur ce que le nom qu'il portoit à Naples n'étoit pas celui du Prince à qui leur commiſſion s'adreſſoit.

L'arrivée de ces deux Envoyés éclaircit

cit auſſi tous nos ſoupçons à l'égard de Juſtina. Le Baron en fut outré de douleur, & mon triſte cœur ſe remplit des regrets les plus vifs ſur la perfidie de celle qu'il avoit adorée. La honte d'y avoir involontairement participé, me fit un ſupplice du ſouvenir même de mon amour, & je n'oſois reparoître devant le Prince. Il m'envoya cependant chercher, pour me communiquer ſes idées. Elles étoient toutes d'un Prince irréſolu & deſeſpéré. La ſeule dans laquelle il fut inébranlable, fut de ne voir ni Tolſtoy ni Romanzoff. Il avoit pour ce dernier ſurtout une averſion inconcevable, & il attribuoit à ſes conſeils la violente conduite du Czar à ſon égard. Il eut même de forts indices que le faux Allemand étoit ſon proche parent. Ces Envoyés ne ſe rebutèrent pas. Tolſtoy étoit un Miniſtre habile, conſommé dans les Négociations; & Romanzoff un vrai homme de main. Ils obſervèrent toutes les démarches du Prince; & un jour qu'ils ſurent qu'il étoit au Palais du Viceroi, ils s'y inſinuèrent adroitement, & l'y ſurprirent. Il ne put ſe défendre de les écouter. Ils l'abordèrent avec les ſoumiſſions & les reſpects dûs à ſon rang, & lui remirent enfin la Lettre dont le Czar les avoit chargés. Ils y joignirent les exhortations les plus preſſantes de retourner à Pétersbourg, & lui promirent tout de la clémence de ſon père.

J'é-

J'étois préſent à cette ſcène, & je fus vivement touché de l'embarras du Czaréwitz. Cet infortuné Prince m'emmena avec lui, & ne fit que ſoupirer juſqu'au Château, en répétant continuellement cet triſtes mots, *O malheureux Alexei!*

Dès-que nous fûmes ſeuls dans ſon appartement, il tira la Lettre du Czar, & me fit l'honneur de me la communiquer. *Liſez, Signor*, me dit-il les yeux baignés de larmes, *liſez, voilà ma ſentence.* Je la pris, & je vous avoue que je ſentis cette eſpèce de frémiſſement, dont on ne peut ſe défendre à la vue des ordres d'un Monarque irrité. La Lettre étoit datée de Spa même, où le Czar l'avoit écrite en y arrivant de Paris le 16 Juillet 1717. Il lui parloit en Père & en Souverain, & il ordonnoit à ſon fils de retourner en Ruſſie, ſous peine de ſa malédiction & de crime de Lèze-Majeſté. Comme j'étois peu au fait de la meſintelligence qui règnoit entre le père & le fils, je voulus raſſurer le Prince ſur les termes mêmes de cette Lettre, qui lui promettoient un pardon général s'il revenoit. Mais il m'interrompit en me diſant:
„ Vous ignorez donc mes malheurs,
„ mon cher Gratiani, & vous ne ſavez
„ pas que ce que mon père m'offre, en
„ eſt un pour moi? Un froc de Moine eſt
„ le ſort le plus doux que je puiſſe eſpé-
„ rer. Pour regagner les bonnes graces
„ du

„ du Czar, j'ai eu la foibleſſe de lui pro-
„ mettre de me confiner dans un Cou-
„ vent pour le reſte de mes jours. De-
„ puis la mort de la Princeſſe, il ne ceſ-
„ ſe de me preſſer de prendre ce parti,
„ & voilà le pardon qui m'attend en
„ Ruſſie. Fatal engagement! cruelle deſ-
„ tinée, dont ma fuite a hâté l'effet iné-
„ vitable! O ſort des Princes, s'écrioit-
„ il en pleurant, que ne ſuis-je plutôt
„ né ſous la cabane d'un Païſan!

La douleur du Prince étoit ſi vive, que je n'ôſai lui en repréſenter l'excès. J'étois moi-même ſi outré de l'indigne procédé de Juſtina, qui augmentoit & accéléroit les malheurs du Czaréwits, que peu s'en fallut que je ne m'en puniſſe. Malgré le reſpect que je devois au Prince, je fus ſi peu maître de mon deſeſpoir, que je tirai mon épée, & je fus prêt à percer ce cœur qui avoit eu le malheur de ſoupirer pour Juſtina. Le Prince effrayé de ma réſolution ſe jetta ſur moi, & quand il en eut appris le motif, il me dit obligeamment, que loin d'avoir le moindre ſoupçon ſur mon innocence à ſon égard, il ſeroit heureux d'avoir toujours eu des amis auſſi généreux. Il m'ordonna de prendre un lit dans ſon appartement, & depuis ce jour je ne le quitai plus. La confiance qu'il me marquoit m'enhardit à tâcher de fixer ſes irréſolutions, en lui inſpirant un peu plus de ſoumiſſion aux or-

 dres

dres du Czar. Je pris la liberté de lui représenter tout ce qu'il avoit à espérer de sa clémence comme Père, & à craindre de sa sévérité comme Souverain. Je ne pus y réussir, parce qu'il n'envisageoit dans son Père que le Monarque irrité. Son irrésolution ne me permettoit pourtant pas de lui conseiller de ces partis hardis, qu'un Prince plus entreprenant auroit risqué en cherchant une nouvelle retraite.

Les Envoyés du Czar, qui connoissoient son caractère timide, surent l'effrayer à propos par la crainte de se voir abandonné par l'Empereur son beau-frère. Ils lui représentèrent faussement que la Cour de Vienne se lassoit de lui donner un asyle; & qu'au cas qu'il continuât à desobéïr à son père, elle se verroit obligée de le livrer de force, pour ne point se brouiller avec le Czar. Le trait étoit d'un Ministre habile; mais c'étoit une insigne fausseté, contre laquelle l'Empereur reclama hautement quand il l'apprit. Quelque fausses que fussent ces raisons, elles firent plus d'impression sur l'esprit de ce Prince trop crédule, que tout ce que nous avions pu lui dire. L'effroi le saisit, il prit le parti d'écrire au Czar son père vers le commencement d'Octobre, pour implorer sa clémence. Il s'avouoit coupable dans cette Lettre, & lui promettoit enfin de partir incessamment. Sa frayeur fu

ſi grande, qu'il s'abaiſſa juſqu'à prier Tolſtoy & Romanzoff, qu'il regardoit comme ſes ennemis, de ménager ſa réconciliation. Ils le lui promirent; mais dès qu'ils eurent envoyé ſa Lettre, ils ne ceſſèrent de le preſſer de partir. Le pauvre Prince ne pouvoit s'y réſoudre, il différoit ſon départ de jour en jour; & par un funeſte preſſentiment du malheureux ſort qui l'attendoit, il me diſoit un jour: *Nous ne partirons qu'après demain, car j'arriverai toujours aſſez tôt à mes funerailles, ou à mon Couvent.*

Je fis tout ce que je pus pour calmer ſes craintes, & je lui propoſai de faire quelque ſéjour à Rome, en y paſſant pour charmer ſes ennuis. Il me mit du voyage, & j'eus l'honneur de l'y accompagner. L'arrivée du Prince héréditaire de Moſcovie en cette ville y ſurprit tout le monde. Il y parut comme par enchantement, parce que perſonne n'avoit ſu qu'il fût en route. Le Pape l'y reçut avec tous les honneurs dûs à ſa naiſſance. Le Cardinal Paolucci lui envoya ſes caroſſes, & D. Carlo Albani neveu du Pape lui fit voir les Egliſes & les Raretés de Rome, & le régala magnifiquement au Vatican. Le Czaréwitz y prit peu de plaiſir: il étoit naturellement indolent, mais dans les triſtes circonſtances où il ſe trouvoit, il parut inſenſible à tout.

Hélas! cet infortuné Prince avoit l'eſprit plein de penſées accablantes, & il

ſe voyoit obſédé par des Sujets qu'il ne regardoit que comme les Miniſtres de la ſévérité de ſon père. Il ſoupiroit au milieu des honneurs & des plaiſirs, & dès-qu'il pouvoit s'y dérober, il m'entretenoit de ſes frayeurs. Rien ne pouvoit l'en diſtraire. Je me trouvois auſſi peu en état de l'égayer. L'idée de l'infidèle Juſtina me ſuivoit par-tout, & me faiſoit éprouver que comme il n'eſt pas libre de n'aimer pas, il eſt bien difficile de haïr ce que l'on a bien aimé. Avois-je beſoin de raiſons pour haïr Juſtina? Ses mépris, ſon infidélité, l'infamie de ſa fuite, la baſſeſſe de ſon intrigue ſi fatale au Prince Alexei, ſuffiſoient pour me la faire déteſter. Cependant, toute odieuſe qu'elle étoit à mes yeux, je ne pouvois l'effacer de mon cœur, & je ne pus refuſer quelque pitié à la vengeance que le Ciel tira de ſa perfidie.

Juſtina, après avoir trompé ſon oncle, ſon amant & ſa gouvernante, ſe vit enfin trompée elle-même par celui à qui elle avoit immolé ſon honneur, ſa conſcience & la liberté du Czarewitz. Elle apprit elle-même ſa honte & ſon malheur au Baron ſon oncle, par une Lettre qu'il m'envoya à Rome. Elle s'y plaignoit que le Moſcovite, dont elle ignoroit le nom véritable, l'avoit amenée à Paris, où il croyoit trouver le Czar, & de-là à Spa, d'où ce Monarque venoit de partir; & que ne l'y ayant pas trouvé, il l'y avoit laiſſée ſous prétexte d'u-

d'une commiſſion importante qu'il devoit exécuter auprès de ce Monarque, qui étoit pour-lors à Amſterdam. Elle ajoutoit, qu'après l'y avoir attendu quelques jours, & s'être vue abandonnée du valet même que ſon amant lui avoit donné, elle avoit pris le parti de retourner chez ſa mère, pour y cacher ſa honte & ſon deſeſpoir.. Ces mots me firent comprendre que l'infidélité de Juſtina ne s'étoit point bornée aux ſentimens, & que le Moſcovite que j'avois cru ſi brave, avoit indignement abuſé de la foibleſſe d'une fille de naiſſance. Pouvoit-elle attendre quelque choſe de moins, d'un homme dont le cœur étoit aſſez lâche pour s'abaiſſer juſqu'à faire le métier d'Eſpion? Auſſi la malheureuſe Juſtina pour s'en venger découvroit toute l'intrigue à ſon oncle, & le prioit d'en informer le Czaréwitz. Mais il étoit trop tard.

Cependant, comme cette Lettre pouvoit donner au Prince quelques lumières ſur ſon état, je ne pus me réſoudre à la lui cacher. Elle renouvella ſon deſeſpoir & ſes allarmes, & il jura dans ſa fureur, qu'il ſouhaitteroit ſeulement règner un jour, pour pouvoir immoler à ſa vengeance & à la mienne, le traître qui l'avoit livré par d'auſſi infames pratiques. Il queſtionna beaucoup Mrs. Tolſtoy & Romanzoff ſur la qualité du Moſcovite, & tous deux lui jurèrent qu'ils ne le con-

noiſſoient pas. Leurs ſermens ſans doute étoient de ces menſonges de Cour, qu'un profane uſage autoriſe quand il s'agit de celer un Myſtère d'Etat. Car il n'y avoit guères d'apparence qu'ils ignoraſſent l'intrigue de Juſtina. Quoi qu'il en ſoit, le Prince continua ſon voyage, & me fit promettre de l'accompagner encore juſqu'à Vienne.

Il n'y fit pas un long ſéjour. Le Czar étoit déjà arrivé à Pétersbourg, & dans l'eſpérance de mériter ſa clémence, il importoit au Czaréwitz de s'y rendre inceſſamment. Quelques jours avant ſon départ, j'eus la conſolation de le voir encore partager ma douleur & mes regrets ſur la triſte fin de la malheureuſe Juſtina, dont le Baron m'apprit les circonſtances, en m'envoyant les Lettres qu'il en avoit reçues de ſa belle-ſœur. Cette Dame, au deſeſpoir de voir ſa fille abuſée par l'infame Moſcovite, avoit été attendre le Czar ſur ſon paſſage lorſqu'il retournoit dans ſes Etats. Comme il s'étoit arrêté quelques jours à Berlin, elle avoit été ſe jetter à ſes pieds dans le Château Royal de Montbijou où il logeoit, & lui avoit préſenté ſa malheureuſe fille. Ce Monarque leur promit d'abord une entière ſatisfaction. Il parut balancer pourtant, quand il entendit parler de l'intrigue de Naples: ce trait changeoit un peu la choſe. Le Prince le plus équitable n'aime pas à punir un

Su-

Sujet fidèle, pour des crimes utiles. Le Czar feignit de ne rien comprendre à cette hiſtoire, & demanda à Juſtina le nom de ſon infidèle amant. Elle ne put lui dire que celui ſous lequel il s'étoit maſqué, & le dépeignit ſans que perſonne parût le connoître. La Signora voyant qu'elle avoit peu de choſe à eſpérer, s'abandonna aux larmes devant ce Prince. Une Beauté malheureuſe a quelque choſe de bien attendriſſant: auſſi le Czar touché de ſon deſeſpoir fit paroître en ſa préſence tous les gens de ſa ſuite, ſans que le coupable parût. Il fit plus: il lui offrit de la mener à Pétersbourg à la ſuite de la Czarienne, & la quita enfin en lui promettant ſi elle prenoit ce parti, de lui faire juſtice de ſon perfide, & de le contraindre à l'épouſer, en cas qu'elle pût le reconnoître. Ce Prince ne pouvoit faire plus: cependant la belle Juſtina refuſa ſes offres, aimant mieux aller enſevelir ſa honte dans une des terres de ſa mère, que d'aller la publier en Ruſſie. Elle revint en Siléſie, & cette Belle infortunée y mourut ſubitement à ſon retour. On fit courir le bruit que les fatigues du voyage avoient abrégé ſes jours: mais ſa mère même ne doutoit pas qu'elle ne les eût terminés par quelque poiſon ſubtil, dont elle ſe ſeroit munie à tout évènement en ſortant de Naples, à l'exemple de ſa gouvernante.

Ainſi périt la charmante Juſtina, après avoir été ſucceſſivement le jouet de l'amour, de l'intérêt, & de la perfidie. Quelle deſtinée pour une perſonne ſi aimable! Je vous avoue, continua le Signor en ſoupirant profondément, que malgré l'horreur que ſa conduite m'avoit inſpirée, je ne pus lui refuſer des larmes. Le Prince Alexei fut auſſi touché de ſon ſort. Il parut même oublier le ſentiment de ſes malheurs, pour me conſoler des miens, dont il s'accuſoit avec autant de ſincérité que je m'étois reproché les ſiens. Ce trait de généroſité me le rendit encore plus cher. Je voulus le ſuivre en Moſcovie: car un Prince malheureux, n'eût-il d'autres charmes que ſes infortunes, a des attraits bien puiſſans. Il me défendit cependant d'aller plus loin; il m'avertit que j'étois ſuſpect aux Ruſſiens de ſa ſuite; il me conſeilla de changer de nom à mon retour, & de cacher ma route, pour éviter les défiances du Czar; & c'eſt depuis ce tems que j'ai pris le nom de *Gratiani*. Il m'ordonna encore de partir avant lui, afin qu'il fût ſûr de ma retraite. Enfin il me fit jurer, que s'il faiſoit ſa paix avec le Czar, & qu'il lui ſuccédât un jour au Trône de Ruſſie, je viendrois me conſoler auprès de lui de nos malheurs paſſés. L'adieu que me fit ce Prince, fut des plus tendres; & quand je pris congé de lui, il me donna cet-

cette épée, ſa montre & ſa tabatière. Je fus ſi fort attendri en le quitant, que je ne pus exprimer les vœux que je faiſois pour ſa proſpérité, & ſa réconciliation avec le Czar. Je partis enfin ſuivant ſes ordres, & en arrivant à Naples je trouvai de nouveaux ſujets de triſteſſe.

Le Baron, accablé déjà d'infirmités, n'avoit pu ſoutenir le poids de tant de chagrins. La perfidie de Juſtina, qu'il chériſſoit comme ſa fille, avoit empoiſonné ſa vieilleſſe de mortels ennuis. Il y étoit ſuccombé, & après une langueur de quelques ſemaines, il étoit expiré avec le regret de ne pouvoir m'embraſſer encore avant de mourir. Je le pleurai comme un père. Ses bienfaits, ſon affection pour moi, & ſon caractère généreux, me l'avoient rendu infiniment cher; & ſa mort eût été pour moi une ſource inépuiſable de larmes, ſi les malheurs du Prince Alexei ne leur euſſent fourni un autre objet.

Les Nouvelles Publiques m'apprirent bientôt l'exhérédation de l'infortuné Czaréwitz. Je tremblai dès-lors pour ſa vie, & je ne tardai point à apprendre ſa fin tragique. Quoique le genre de ſa mort ſoit encore aujourd'hui un problême, j'en ſus aſſez pour comprendre, qu'innocent ou coupable, les frayeurs de ce malheureux Prince n'étoient pas ſans fondement. Il ne m'appartient point

de prononcer ſur la conduite du Czar à l'egard de ſon fils: mais le reſpect que l'on doit aux Souverains ne m'empêchera jamais de gémir ſur le ſort d'un Prince qui m'a honoré de ſes bontés, & dont les malheurs ont été hâtés par l'infidélité de mon amante.

Voilà, Madame, dit Mr. Gratiani, ce qui me rend le ſouvenir du Prince Alexei ſi cher & ſi douloureux. Depuis ſa mort, le ſéjour de Naples, où j'ai eu l'honneur de le connoître, m'eſt devenu odieux. Je n'ai pu y reſter, parce que tout m'y rappelloit ſes malheurs & mon amour. Je voyage depuis ce tems, pour diſſiper ces triſtes images.

La compagnie voyant que le Signor avoit fini ſon récit, ſe leva, en le remerciant de la bonté qu'il avoit eue de nous raconter une hiſtoire auſſi intéreſſante que curieuſe; & nous nous promenâmes le long de la rivière, en faiſant nos réflexions ſur les traits qui nous avoient le plus frappé. C'eſt dommage, lui dit obligeamment Milady, que le Signor n'ait pas été plus heureux: il a porté ſi loin la tendreſſe de ſentimens, que l'on auroit peine à démêler qui ſont chez lui les plus forts, ou ceux de l'amour, ou ceux de l'amitié. En vérité, ajouta-t-elle, vous m'avez inſpiré de la compaſſion pour l'infortuné Czaréwitz, & je commence à douter de tout ce

qu'on a publié de ſes mauvaiſes inclinations. Le Marquis, qui pendant tout ce récit n'avoit été touché que de ce qui peut intéreſſer un cœur tendre & malheureux, fit au Signor Gratiani un compliment fort touchant ſur l'infidélité de ſa maîtreſſe. Nous avions des Dames avec nous, & il nous eût mal convenu de nous étendre ſur ce chapitre en leur préſence. On ſe contenta de remarquer, que la ſource des malheurs de Juſtina venoit de ce que cette jeune perſonne avoit été trop maîtreſſe d'elle-même, & dans une maiſon où elle voyoit trop de monde. Le piège eût été moins dangereux pour elle, ſi elle eût été ſous la conduite d'une mère à portée de veiller ſur ſes démarches & de reprimer ſa coquetterie, en la réduiſant à un attachement honnête & vertueux. Milady aujouta, que la plus fauſſe démarche qu'une jeune perſonne puiſſe faire, c'eſt de recevoir aiſément des préſens à titre de galanteries. Elle conclut enfin nos réflexions en diſant, qu'une fille qui n'a point la force de refuſer ces bagatelles, s'engage tacitement à les payer, & trop ſouvent au prix de ſon devoir & de ſon honneur. La morale étoit un peu ſévère.

Auſſi Mr. Lake l'interrompit par une queſtion qu'il fit ſur l'article du Prince Muſtapha. Il demanda à Mr. Gratiani, s'il y avoit quelque choſe de réel dans

ce

ce trait d'hiſtoire. Le Marquis prit auſſi-tôt la parole, & lui dit qu'il avoit vu à Paris un homme qui portoit ce nom, & qui étoit aſſez bien reçu par-tout. Il avoit même été fait Chevalier de St. Louïs ou de St. Lazare, & fit pendant quelque tems une aſſez belle figure à Paris, où il jouoit gros jeu. L'hiſtoire que cet Avanturier avoit faite à la Cour de ſon évaſion, n'y avoit perſuadé perſonne de la qualité qu'il ſe donnoit. Cependant la Sublime Porte en prit ombrage, & en 1720 Mr. le Régent ſe vit obligé de l'exiler de Paris, à la requiſition de Méhémet Effendi Ambaſſadeur Turc, qui demandoit ſa tête. Il ſe retira en Normandie, & il a paſſé quelque tems à Bayeux & à Caen, où il quita ſon nom Turc, & vécut en Officier Réformé. Mr. Gratiani appuya ce fait, & ajouta ſeulement, que le Moſcovite qui venoit de France avoit apparemment profité de l'hiſtoire de cet Avanturier, pour donner le change à Naples au Prince Alexei.

Je ſuis bien aiſe, Monſieur, lui dit Milady, d'avoir vu quelqu'un qui ait connu le Czaréwitz: on l'a dépeint juſqu'ici comme un Prince brutal, ignorant, & preſque imbécille: le portrait que vous nous en avez fait me détrompe. Mr. Gratiani nous aſſura que le Prince Alexei n'étoit rien moins qu'imbécille. Il eſt vrai, ajouta-t il, que l'indolence &

& la crédulité formoient ſon caractère, & que jamais il ne ſeroit parvenu au mérite du Czar ſon père : mais tel qu'il étoit, il eût paru un prodige en Ruſſie, s'il y eût vécu cent ans plutôt. Il ſavoit très-bien les Mathématiques & l'Hiſtoire, il parloit aſſez bien le François & l'Allemand, & il m'aſſura un jour qu'il avoit déjà lu ſix fois la Bible entière. Ma foi, dit Mr. Lake, bien des Princes plus heureux que lui n'en ſauront peut-être jamais tant. Auſſi, Monſieur, reprit le Signor Gratiani, il y a quelque apparence que le Czar même n'étoit pas perſuadé de ſa ſtupidité. Les conſpirations dans leſquelles on l'a accuſé d'entrer, ſuppoſent des ſentimens d'ambition, qui, toute criminelle qu'elle étoit, s'accordoit mal avec ſon imbécillité.

L'air ému avec lequel le Signor prononça ces derniers mots, nous obligea à changer la converſation, & Mr. Lake l'interrompit en nous faiſant remarquer quantité d'Herbes médicinales & aromatiques dont ce terrein eſt couvert. Il en cueillit beaucoup, dont il conſerva les graines pour les ſemer dans ſa campagne. Nous l'aidâmes à en ramaſſer, & cet excercice nous valut un Cours de Botanique. De-là nous retournâmes voir prendre des Ecreviſſes, & nous en vîmes des paniers pleins. La manière dont ces gens les nourriſſent, nous parut

rut fort ſingulière. Quand ils veulent les garder, ils répandent dans la cuve où elles ſont un pot ou deux de lait doux tous les jours, & ces Animaux le hument & s'engraiſſent considérablement. On leur en jetta en notre préſence: c'étoit un plaiſir de les voir fretiller pour en avoir leur part. Ceux qui les avoient priſes nous aſſurèrent, qu'avec cette méthode ils pouvoient les conſerver vives & fraiches pendant un mois & plus.

Ces petits amuſemens nous menèrent juſqu'au ſoir, & nous repartîmes pour Spa fort ſatisfaits de notre promenade. Nous trouvâmes le lendemain la Ducheſſe à la Fontaine: elle fit la guerre à Milady ſur cette courſe, qu'elle appelloit une *équipée*. Nous lui fîmes le détail de notre journée: elle railla beaucoup Mr. Lake ſur ſon avanture, & nous allions nous remettre en train de dire mille folies, lorſque celles du Comte de L.... changèrent la ſcène. C'étoit le jour qu'il devoit donner le Bal à la Ducheſſe: il nous envoya tous prier à la Fontaine en grande cérémonie. Ce début nous fit augurer qu'avec le Bal nous pourrions avoir la Comédie. Nous ne nous trompâmes pas.

Ce Bal fut précédé d'une Partie de Jeu, d'un Souper & d'un Concert. Le Comte envoya dès le matin un magnifique Bouquet à la Ducheſſe, qui ne fit

pas

pas grands fraix en parure. Sure de ses charmes, elle y vint dans le plus simple négligé. Elle amena vingt-quatre Dames, qui se mirent à table, & qui furent servies par les Cavaliers. Le pauvre Comte, aussi malheureux que ridicule, ne put porter un habit neuf qu'il avoit fait venir exprès de Liège. Le hazard voulut qu'il eût lu le matin dans la Gazette, que je ne sai quel Prince Allemand étoit mort, & à titre d'alliance il crut en devoir prendre le deuil. Il consulta tout le monde sur le cas, & par malice on opina pour le noir. Il avoit avec lui une garderobe ambulante, dont il tira fort à propos un petit-deuil assez riche. C'étoit un habit de soie noire, sur une veste de drap d'argent, avec des paremens de même, & du linge effilé. Son visage avoit part au deuil: le vermillon dont il l'avoit plâtré, étoit semé d'un escadron de mouches de toutes formes. Il avoit une grande *Lune* sur le front, & s'étoit flanqué l'œil d'un vaste *Croissant*. Milady en compta six, & elle lui dit avec son air railleur: Je voudrois, Monsieur, que vous en missiez une septième, pour égaler le nombre des Planètes. Rien n'étoit plus comique, que de lui voir ouvrir le Bal dans cet équipage. Il avoit l'air d'un Drap mortuaire, & l'on ne pouvoit s'empêcher de rire de voir cette lugudre entrée. La Duchesse avoit une robe de

toile

toile blanche, & une bagnolette de point de Malines. Son bouquet, qui pendoit négligemment à ſon côté, montroit aſſez le cas qu'elle en faiſoit. Son air mélancolique, ſa pâleur, ſon indolence, formoient un coup d'œil qui ne reſſembloit pas mal au Ballet des Ombres dans les Champs Elyſées. L'ajuſtement négligé de la Ducheſſe, & le petit-deuil du Comte, faiſoient dans ce Bal le plus plaiſant contraſte que j'aye jamais vu. L'air ennuyé de cette belle Dame, & les minauderies étudiées de ſon Roi de Bal, en rendoient encore le ridicule plus ſenſible. Tout danſoit en lui, la bouche, les yeux, la tête, les bras; enfin tout y étoit meſuré, & rien n'y étoit à ſa place.

Auſſi la Ducheſſe bruſqua le prémier Menuët, & vint ſe ranger parmi les Spectateurs. Honteuſe apparemment de prendre ſur elle une partie du ridicule que le Comte ſe donnoit, elle s'excuſa ſur ſa ſanté de danſer davantage. Une Ducheſſe malade d'avoir danſé avec lui, flattoit extrêmement la ſotte vanité du Comte, & il ſe diſpoſoit à lui donner place dans le Martyrologe des Beautés qu'il avoit fait mourir d'amour. Cependant, pour obſerver les bienſéances, il lui fit préſenter des rafraichiſſemens, tandis qu'il alloit publier ſa maladie à l'oreille de tous ceux qui étoient au Bal, avec un air de ſatisfaction qui faiſoit deviner à

tous

tout le monde le plaiſir qu'il en ſentoit. La Ducheſſe s'en appercevant, crut qu'il étoit tems de le tirer d'erreur, & rentra dans la danſe. Elle danſa cinq ou ſix menuets de ſuite avec beaucoup de grace, & ſe retira. Quoiqu'il n'y eût qu'un pas juſqu'à ſon logis, elle trouva à la porte la voiture du Comte toute prête à la mener. Elle refuſa d'y monter; mais elle ne put empêcher qu'il ne l'accompagnât juſqu'à ſa porte, & il la fit éclairer par quatre flambeaux le long de la rue.

Après tous ces mouvemens, le Comte revint au Bal, & fit circuler de grands baſſins de Confitures, de Biſcuits, & de petites Pâtes ſucrées remplies de Deviſes, qui amuſèrent aſſez agréablement la Compagnie. Il alloit caſſer ces petites Pâtes dans les mains des Dames, & quand il rencontroit quelques Deviſes de ſon goût, il les attachoit ſur ſon habit, & les appelloit des Déclarations d'amour. Les Dames, qui le regardoient comme un homme ſans conſéquence, ſe faiſoient un plaiſir de lui choiſir des Deviſes tendres, & de les lui donner miſtérieuſement, & il n'y eut pas une Dame dont il ne ſe crût violemment aimé. Milady, plus que toute autre, y faiſoit ſon perſonnage; elle feignit d'avoir trouvé la Deviſe ſuivante ſous ſa main.

Soyez conſtamment mon vainqueur,
Vous avez ſu toucher mon cœur.

Elle la lui donna d'un air ſi tendre qu'il la crut véritablement vaincue, & vint lui conter mille fornettes. Elle commençoit à s'en trouver embarraſſée, & ne crut pouvoir mieux rompre la converſation, qu'en faiſant malicieuſement appercevoir au Comte que ſa friſure étoit dérangée. Sous prétexte d'en remettre une boucle en ordre, elle coula ſon éventail ſur tout un côté de ſon viſage, & en enleva tout le vernis. La danſe, & la chaleur qu'il faiſoit ce jour-là, l'avoient extrêmement échauffé. La ſueur avoit détrempé la pommade & la poudre dont il avoit la tête chargée, & en avoit fait des ſillons fort dégoûtans ſur ſon viſage, qu'il n'avoit ôſé eſſuyer. L'éventail de Milady lui ayant rendu ce bon office, avoit défait en un moment l'ouvrage de la matinée. Il ne s'en apperçut point d'abord, mais étant allé prendre une Dame pour danſer, il excita la riſée de tout le monde. Il reſſembloit à l'ancien Dieu Janus, que l'on peignoit à deux viſages. Le Comte avoit une joue plus vermeille qu'une pomme d'Apy, & l'autre reſſembloit au marbre dont les Peintres ſe ſervent pour broyer les couleurs. On y voyoit diverſes nuances, qui faiſoient l'effet le plus ridicule. Il en rioit le prémier, parce qu'il ignoroit

qu'il en faiſoit les fraix; & cela même nous divertiſſoit davantage. Mais la Dame qu'il vouloit prendre pour danſer l'ayant charitablement averti du deſordre de ſon teint, il partit comme un éclair pour aller y remédier. Il eſt aiſé de penſer que ce trait fut des plus affligeans pour notre beau Narciſſe. Nous vîmes la fureur peinte dans ſes yeux: c'étoit la ſeule partie de ſon viſage qui conſervât quelque naturel; car il reſtoit encore aſſez de plâtre ſur ſes joues pour nous dérober ſa confuſion. Son abſence nous donnant la liberté d'éclater, on trouva cette ſcène infiniment plus divertiſſante que le Bal. Nous eûmes tout le tems de nous en réjouïr, tandis que le pauvre Comte étoit à ſa toilette. Une réparation de cette ſorte n'étoit pas l'ouvrage d'un moment, il y employa une heure entière: mais comme il en étoit déjà onze ſans qu'il reparût, chacun ſe retira chez ſoi, & nous laiſſâmes les Violons tout ſeuls. Cette avanture nous divertit encore pendant quelques jours; il en eſſuya de cruelles railleries chez la Ducheſſe; & ce qui nous étonna, c'eſt qu'une choſe ſi propre à corriger ſes faux airs, ne fit aucun effet ſur lui. Il ſembloit même qu'il voulût chaque jour ſe donner un nouveau ridicule; & il y réuſſit ſi bien, qu'il le pouſſa juſqu'au dernier période, comme nous le verrons dans la ſuite.

Il y avoit déjà quinze jours que j'étois à Spa, ſans avoir vu les Fontaines qui ſont aux environs du Bourg. J'en parlai au Marquis & à Mr. Lake, & je leur propoſai d'y mener les Dames. Milady y engagea la Ducheſſe, & nous mîmes la partie au lendemain. J'eus ſoin de retenir les voitures les plus commodes que je pus trouver ; mais tous ces préparatifs nous furent inutiles. Un de ces orages, ſi fréquens dans ces Pays de montagnes, rompit la partie. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais entendu de tonnerre plus affreux que ce jour-là. L'air paroiſſoit tout en feu, par les éclairs qui ſe ſuccédoient ſans intervalle; & le bruit du tonnerre, multiplié par les divers échos des montagnes voiſines, formoit un mugiſſement continuel, qui n'avoit rien que d'effrayant. La pluye qui s'y joignit, forma en moins d'une heure un torrent qui traverſa le Bourg avec une rapidité étonnante. Nous crûmes devoir aller raſſurer Milady contre cette eſpèce de déluge, & j'allai chez elle avec Mr. Lake & le Marquis. Nous y paſſâmes l'après-midi, & comme elle n'étoit pas en humeur de jouer, Mr. Lake nous raconta quelques traits nouveaux des impertinences de notre extravagant Brabançon. La médiſance & la raillerie ſont la grande reſſource des gens desœuvrés. Cependant, quoique cet Etourdi en fût entre nous un chapitre inépuiſable, ſes

fo-

folies nous devenoient insipides. En vérité, nous dit Milady, c'est lui faire trop d'honneur, de parler si souvent de lui. Il vaudroit bien mieux, ce me semble, prier Mr. le Marquis de nous achever le récit de ses avantures. Chacun se réunit à cet avis, & le Marquis ne pouvant s'en défendre, reprit ainsi le fil de son histoire.



SUITE DE L'HISTOIRE

DU MARQUIS DE....

LA bonté que vous avez eue, Mesdames, de vous attendrir au récit de mes prémiers malheurs, m'assure votre compassion pour ceux qui les ont suivi. Il est vrai qu'en perdant pour jamais mon Emilie, j'avois perdu tout ce que j'avois de plus cher. Cette perte cependant ne m'a point rendu moins sensible à tout ce qui dans la suite est venu la renouveller.

Il vous souvient sans-doute encore que j'avois été mis à la Bastille, & que j'en sortis au bout de six mois, à la sollicitation de la mère de ma chère Religieuse. Pendant que j'étois en ce triste lieu, je perdis mon père; & ce fut la prémière nouvelle que m'apprit la mère d'Emilie, lorsque je fus l'embrasser au sortir

de ma prison. J'en fus extrêmement affligé. C'étoit le meilleur père du monde, & sa tendresse n'avoit que trop paru pour nous. Quoiqu'il fût d'un âge très-avancé, je craignis que ma disgrace n'eût abrégé ses jours: & cette idée me rendit sa perte d'autant plus amère, que l'on me mandoit qu'il l'avoit vivement sentie.

Parmi les Lettres que la mère d'Emilie avoit reçues pour moi pendant ma prison, & qu'elle me remit en partant de Paris, j'en trouvai une d'un ancien ami de la famille, qui m'apprenoit que mon père en mourant avoit marqué beaucoup de regret de ce que la violence des Dragons lui avoit fait faire, & qu'il craignoit que Dieu ne voulût le punir de sa prévarication, par le malheur qui venoit de m'arriver. Cette anecdote me fit une impression, que mes derniers malheurs ont su réveiller dans le tems; mais l'intérêt de mon cœur, & la retraite d'Emilie m'occupant alors tout entier, je ne cessai d'écrire à Madame sa mère, afin de l'engager à user de ses droits & de son autorité, pour me rendre cette vertueuse amante. Je méditai même des projets d'enlèvement, qui tout impossibles qu'il étoient, flattoient ma douleur pour quelque tems, quoique la constante vertu de mon Emilie y mît un obstacle incincible. Pour surcroit d'affliction, mon frère unique mourut dans

ces circonſtances ; & dans le tems que j'étois occupé à le pleurer, Emilie me manda elle même, qu'elle avoit mis par ſes Vœux le dernier ſceau à mes malheurs. Dieu! qu'il en coute à un cœur tendre, dans ces circonſtances! Perdre tout à la fois, un père, un frère, une amante, ſans que la perte de l'un puiſſe adoucir la privation de l'autre: quel abîme de triſteſſe! Quelquefois une riche ſucceſſion, & le titre d'aîné, ſervent à conſoler un cadet dans ces conjonctures: mais outre que je perdois un frère tendrement chéri, ſon héritage n'avoit plus rien qui me flattât, puiſque ma chère Emilie ne pouvoit le partager avec moi. Je lui en écrivis, & cette vertueuſe fille me répondit avec cette généroſité qui fit toujours ſon caractère, & refuſa conſtamment une penſion que j'offrois de faire ſous ſon nom à ſon Couvent, pour lui en épargner les rigueurs.

J'écrivis alors au Cardinal de Noailles, pour le prier de faire révoquer la Lettre de cachet qui me retenoit au Régiment, & de m'obtenir un congé pour avoir le tems de mettre ordre à mes affaires domeſtiques. Il lui fut aiſé de l'obtenir, parce qu'il étoit alors Chef du Conſeil de Conſcience, & que ma liberté ne lui laiſſoit plus rien à craindre pour la tranquilité d'Emilie. Il me fit accorder l'un & l'autre, & après avoir été faire un petit voyage ſur mes terres, je revins à

Paris. Je frémis en y arrivant. J'ignorois cependant combien ce voyage me feroit funeste. Vous comprenez, Mesdames, que je ne différai point à voir Emilie. Je courus à son Couvent, & elle vint au Parloir avec Madame sa mère. Il y avoit alors quinze mois que je ne l'avois vue. Ciel! qu'elle me parut aimable! Ses voiles & son lugubre habit relevoient l'éclat de ses charmes, & donnoient un nouveau lustre à sa modestie. Elle avoit l'air tranquile & content, & la sérénité de son visage marquoit sensiblement la sincérité de son sacrifice. Je restai longtems interdit devant elle, & je ne pus lui parler que par mes larmes. Ma douleur réveillant celle de Madame sa mère, lui fit aussi verser des pleurs. Emilie s'attendrit avec nous, & après avoir laissé quelque tems agir notre tendresse mutuelle, elle me consola par les motifs les plus tendres & les plus chrétiens que la Religion puisse fournir. Je les goûtai d'autant plus aisément, que sa piété étoit éclairée, & n'avoit rien de la puérile bigotterie des Cloîtres. Elle me quita enfin après un entretien de trois heures, & me permit de la venir voir deux fois la semanie.

Je sentis tout le prix d'une faveur si précieuse, & si utile à mon cœur affligé. Il y avoit toute apparence que je passerois à Paris un bonne partie de l'année. J'y

J'y étois occupé à rendre aveu de mes terres à la Chambre des Comptes; & comme leur éreſtion en Marquiſat n'étoit pas encore finie à la mort de mon père, & que mon frère l'avoit négligée, on m'y faiſoit quelques difficultés, & l'on vouloit me faire payer deux fois les droits que le Roi exige à chaque mutation de Seigneur. Quelque épineuſe que fût cette affaire pour un homme qui y étoit auſſi peu accoutumé que moi, j'y trouvois un ſecret plaiſir, dans le prétexte qu'elle me fourniſſoit de reſter à Paris avec bienſéance auprès de ma chère Emilie. J'allois aſſidûment à ſon Couvent; ſa converſation & ſes conſeils faiſoient toute ma reſſource & ma conſolation. Madame ſa mère, qui avoit pris le parti de s'enfermer auſſi dans ce Cloître à titre de Penſionnaire perpétuelle, accompagnoit toujours ſa vertueuſe fille au parloir. Je ſentois une douceur inexprimable à les entretenir: mais comme c'étoit un foible dédommagement pour un amour infortuné, jamais je ne le quitois que les larmes aux yeux. Les jours même que la Règle du Couvent ne permettoit pas à ma chère Emilie de me recevoir, je me faiſois un plaiſir d'y aſſiſter à l'Office; & mon cœur treſſailloit ſi tôt que j'entendois ſa voix, dont la douceur ſe faiſoit diſtinguer des autres: elle m'é-

toit si familière, que je l'aurois reconnue entre mille.

Toujours plein de l'idée d'Emilie, je me concentrois en moi-même, & ne faisois de visites qu'autant qu'elles étoient utiles à la situation de mes affaires. Je mangeois presque toujours seul, & je ne voyois qu'un seul ami, qui logeoit assez près de chez moi. Un soir qu'il me vit plus triste qu'à l'ordinaire, il me retint à souper avec lui. J'avois le cœur serré, je soupirois, les larmes couloient malgré moi de mes yeux, & cette tristesse involontaire me paroissoit insurmontable, quoique je n'en eusse aucun nouveau sujet. Que l'homme seroit heureux, s'il pouvoit expliquer ces allarmes secrètes que le cœur sent quelquefois aux approches d'une disgrace prochaine! Mais il est de la condition des Mortels, d'ignorer les évènemens futurs; & quand la Providence les développe, c'est au-moins une consolation pour les Malheureux, de savoir qu'ils n'ont pu les prévoir, ni les éviter. Mon ami eut beau faire pour m'égayer, il ne put y réussir, & je le quitai aussi triste que je l'avois été tout le soir.

Il étoit fort tard quand je me retirai, & comme je n'avois qu'une rue à traverser, je retournai à mon logis seul & à pied. J'étois à peine à quatre pas de chez mon ami, que j'entendis quelqu'un qui marchoit fort vite, & qui gémissoit der-

derrière moi. Je me retournai pour voir ce que c'étoit, & j'entendis une voix qui me disoit, *Sauvez-moi, Monſieur, ayez pitié de moi.* En même tems je vis une petite perſonne qui me parut vétue de noir, & qui ſe jetta à mes pieds au milieu de la rue, en me répétant d'un ton fort allarmé, *Sauvez-moi, Monſieur, au nom de Dieu. Sauvez-moi l'honneur & la vie.* Je la relevai promptement, & lui demandai ce qu'elle ſouhaittoit que je fiſſe pour elle. Mais ſon deſordre étoit ſi grand, qu'elle ne put me répondre autre choſe que ces mêmes paroles, *Sauvez-moi, Monſieur, & me mettez au plus vite en lieu ſûr. Je vous crois généreux,* ajouta-t-elle toute tremblante, *je ſuis fille de condition: plaignez mon ſort, & ſauvez-moi, ſauvez-moi, Monſieur....* Tout en me parlant, cette pauvre perſonne à qui j'avois donné le bras, me preſſoit de marcher; & j'étois déjà à la porte de mon Auberge, que je n'avois pas le tems de lui répondre, & que je ne ſavois à quoi me réſoudre. Cependant le ſouvenir du malheur d'Emilie me revenant à l'eſprit, je m'imaginai que cette infortunée pourroit bien avoir eu quelque accident ſemblable. D'ailleurs c'étoit une jeune Dame, & une Dame malheureuſe. Hélas! il n'en falloit pas tant à mon trop tendre cœur, pour exciter ſa compaſſion. Je pris auſſi-tôt mon parti. Ne craignez rien, Madame, lui dis-je, qui que vous ſoyez.

C'eſt

C'eſt ici mon logis, & vous y trouverez un aſile. Mon valet qui m'attendoit, me voyant amener une Femme à cette heure, s'imagina que c'étoit quelqee Griſette qui venoit me conſoler du mauvais ſuccès de mes amours. Il eut l'imprudence de s'en expliquer avec les valets de la maiſon qui étoient reſtés à cauſer avec lui, & cette indiſcrétion fit ma perte. Cependant l'air de reſpect avec lequel il vit que je la conduiſois à mon appartement, lui fit changer d'idée, & il m'a depuis avoué qu'il avoit cru alors que c'étoit Emilie que j'avois enlevée de ſon Couvent. Tout favoriſoit chez lui cette ridicule imagination. La Dame étoit vétue de noir, elle avoit la coëffe baiſſée, & ſes habits étoient pleins de boue, comme une perſonne qui ſe ſeroit ſauvée à la hâte: elle paroiſſoit très-fatiguée, & elle l'étoit effectivement.

Dès-qu'elle fut dans ma chambre, je lui offris quelques rafraichiſſemens. Elle ſe contenta d'un verre de vin de Bourgogne, qu'elle but ſans lever ſa coëffe. La croyant alors un peu remiſe de ſa frayeur, je la priai de m'en expliquer la cauſe; mais elle s'en excuſa. Je crus que la préſence de mon valet faiſoit obſtacle à ſa confidence, je voulus le renvoyer. „ Non, dit-elle, Monſieur, je „ vous prie qu'il demeure, je n'ai rien „ de ſecret à vous apprendre. " Permettez du moins, lui dis-je, que j'aye l'hon-

l'honneur de vous voir, & débarrassez-vous de cette coëffe. Mes prières furent inutiles; & sur ce qu'elle crut que je m'approchois d'elle à dessein de lui faire cette petite violence, elle se jetta à mes pieds, & me conjura par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne point la contraindre à se faire connoître jusqu'au lendemain. „ Généreux Cavalier, me dit-„ elle, ne vous exposez point à perdre „ le mérite de l'asile que vous m'accor-„ dez. Peut-être ne vous reposeriez-„ vous point assez sur moi, du soin de „ vous marquer ma reconnoissance, si „ vous alliez me trouver belle; & si je „ ne la suis point, vous vous reproche-„ riez une compassion inutile. Demain, „ ajouta-t-elle, vous serez éclairci de „ mon sort, & je me flatte que vous en „ serez touché. Je vous demande seu-„ lement aujourd'hui la liberté de pou-„ voir reposer ici; & je compte assez „ sur votre générosité, pour croire que „ vous êtes incapable de tirer avantage „ de mes malheurs. " Elle accompagna ce discours de tant de larmes & de soupirs, que l'homme le plus brutal eût eu compassion de son état. Je lui jurai qu'elle seroit chez moi en toute sureté, & maîtresse de son secret autant de tems qu'elle le souhaitteroit. Je lui protestai même que ma curiosité n'avoit eu d'autre motif que celui de remédier à ses malheurs, & je lui promis de faire pour

cela

cela tout ce qu'il lui plaîroit, quand elle jugeroit à propos de m'en instruire. Après ces assurances, j'ordonnai à mon valet d'ôter de la chambre ma toilette de nuit, je fis décemment couvrir mon lit pour elle, & je mis sur la table la clé de ma chambre, pour lui prouver qu'elle en étoit la maîtresse, & qu'elle y seroit libre. Enfin je me levai pour lui souhaitter un heureux repos. „ Hélas! „ Monsieur, me dit-elle en soupirant, „ j'en ai grand besoin; & si votre souhait s'accomplit comme je l'espère, „ vous me verrez demain toute autre. „ Adieu , Monsieur votre générosité „ m'attendrit ; & j'espère que le Ciel „ vous tiendra compte de ce que vous „ avez fait cette nuit pour la plus malheureuse personne qui fut jamais ". En finissant ces mots, elle me fit une révérence, & ferma la porte.

Quand je réfléchis, Mesdames, sur cette étrange avanture, & que je me retrace tous les desastres qui l'ont suivie, j'ai peine à me pardonner mon imprudence. Il me semble cependant que si je me retrouvois dans le même cas, je m'y conduirois encore de même. Ne seroit-ce point qu'il y a des maux inévitables à la prudence humaine? & qu'un homme que la Providence assujettit aux disgraces, y tombe toujours par les endroits dont il a le moins de défiance? Ah! sans-doute, les biens ne nous sont don-

donnés que par mesure; & la main sage qui les dispense, a mis entre les maux qu'elle nous envoie, une sorte d'enchaînement qui nous réveille enfin à force de nous frapper.

Quoi qu'il en soit, la nuit étoit déjà si avancée, que je balançai si je devois me coucher, & peut-être aurois-je mieux fait de rester debout. Cependant je pris le parti de m'envelopper dans ma robe de chambre, & de me jetter sur un lit de repos qui étoit dans l'antichambre. Je renvoyai mon valet, en lui réitérant expresses défenses de parler dans la maison de ce qu'il avoit vu & entendu. Dès-que je fus seul, je fis sur cette avanture un million de réflexions tristes. J'y trouvois je ne sai quel rapport avec celle d'Emilie, qui m'attendrissoit sur le sort de l'Inconnue que j'avois ramenée. Peut-être, me disois-je, est-elle dans le même cas; & il sera glorieux pour moi d'avoir fait pour elle, ce qu'un autre a fait pour ma chère Emilie. Sans-doute cette Femme est vertueuse, sa retenue m'assure de sa sagesse & de son malheur. Il est vrai que je faisois ces réflexions sans suite & sans liaison; le sommeil & la lassitude les interrompoient souvent. Je passai la plus cruelle nuit qu'on puisse imaginer. Dès-que je m'assoupissois, mille rêves, tous plus affreux les uns que les autres, venoient troubler mon sommeil. Je ne voyois que spectres, que fantômes, qu'ob-

qu'objets lugubres. Je m'effrayois de mes propres idées. Plusieurs fois même je crus, en m'éveillant, entendre des gémissemens. Je n'attribuai cependant ces inquiétudes, qu'à l'incommodité de mon lit; & pour m'en délivrer, je me levai dès la pointe du jour. Vers les huit heures j'appellai mon valet pour m'habiller, & me mettre en état de paroître décemment devant mon Inconnue. J'étois impatient d'apprendre son histoire.

Mon impatience augmentoit, à mesure que le jour croissoit. J'avoue que ce n'étoit point par aucune défiance des horreurs qu'elle me préparoit, mais par ce mouvement de compassion délicate que tous les Malheureux sentent ordinairement pour tous ceux qu'ils soupçonnent de l'être. Sur les dix heures je prêtai l'oreille à la porte de ma chambre, tout y étoit dans un profond silence. J'attribuois ce long repos aux fatigues de cette infortunée personne. A onze heures cependant l'inquiétude me saisit, & je heurtai sans que l'Inconnue répondît. Me souvenant alors de l'ambiguïté de l'adieu qu'elle m'avoit fait le soir, je commençai de craindre quelque funeste accident. Je redoublai mes coups à la porte, & j'étois prêt à l'enfoncer, quand mon valet me fit souvenir qu'il avoit une double clé, qu'il m'apporta. Je la pris & j'ouvris, fort inquiet de ce que j'allois découvrir. Tout étoit en ordre dans la cham-

chambre. J'approche du lit: mais quel fut mon saisissement, quand en ouvrant les rideaux, je vis cette infortunée personne dans une posture effrayante! Je lui pris la main, & l'appellai. Hélas! elle étoit sans vie, & déjà toute de glace. Grand Dieu! m'écriai-je, que vois-je, & que ferai-je! Mon trouble me déroboit encore les horreurs de cette mort, que mon valet me fit remarquer. Je n'ôse presque, Mesdames, vous en faire l'affreux détail. Cette infortunée personne ne s'étoit point deshabillée: elle étoit étendue sur mon lit la tête panchée dans la ruelle, & suspendue au chevet par son lacet & sa ceinture, dont elle s'étoit servie pour s'étrangler; ses jupes étoient décemment rangées sur ses jambes, avec ses jarretières; & elle s'étoit attaché les pieds avec son mouchoir à l'une des colomnes du lit, apparemment pour ne point manquer son coup; elle avoit la tête & la gorge enveloppées de sa coëffe. Il y a quelque apparence que malgré son desespoir, les angoisses de la mort lui avoient fait regretter la vie; elle avoit un doigt sous le fatal cordon, comme si elle eût voulu l'aracher & s'en dégager.

Mes sens se glacèrent à la vue de cet affreux spectacle. Je restai quelque tems immobile & sans parler. Cependant mon valet, comprenant toute l'étendue du danger auquel nous étions exposés,

me preſſa de ſonger ſérieuſement au parti que nous avions à prendre. Il commença par fermer la porte & les fenêtres, & détacha cette miſérable perſonne, pour en cacher le corps, de peur qu'il ne nous ſurvînt quelqu'un qui pût nous ſurprendre & nous trahir. Il lui tira un magnifique diamant qu'elle avoit au doigt, & détacha un collier de très-groſſes perles, d'où pendoit une croix de brillans, qu'elle s'étoit miſe au bras en forme de braſſelet. Je compris par ces bijoux qu'elle devoit être fille de condition, ou qu'elle appartenoit au-moins à une famille riche; ſes boucles d'oreilles étoient précieuſes, celles de ſes ſouliers étoient d'or, & tout marquoit en elle une perſonne élevée dans l'opulence. Tandis que mon valet étoit occupé à ce triſte exercice, je m'approchai du cadavre, qui malgré les horreurs d'une mort ſi violente, conſervoit encore des reſtes d'une beauté qui devoit avoir été très-régulière. Autant que j'en pus juger dans le trouble où j'étois, cette malheureuſe perſonne n'avoit pas plus de vingt ans. Il me parut qu'elle devoit avoir été charmante; peut-être parce que l'on aime à ſe peindre les malheureux avec des traits qui plaîſent, pour juſtifier la pitié qu'ils excitent. Les qualités aimables que je me figurai en elle, m'arrachèrent des larmes de compaſſion ſur ſon triſte ſort. Hélas! diſois-je, il faut que cette jeune per-

perſonne ait été bien malheureuſe, pour en venir contre elle-même à cet excès de barbarie! Se peut-il qu'elle ait pris tant de précautions pour terminer une vie qui pouvoit faire la félicité de tant de mortels! La lumière ſans-doute lui étoit odieuſe; mais ſi cette Femme n'étoit que malheureuſe, falloit-il qu'elle devînt coupable, en puniſſant un crime involontaire, d'une manière auſſi infame? Mais non, diſois-je, elle n'étoit pas criminelle, ſa pudeur l'a ſuivie juſqu'à la mort: les précautions que cette Infortunée a priſes pour mourir décemment, ſont des preuves de ſa vertu... Ah, malheureux que je ſuis! c'eſt moi-même peut-être qui l'ai portée à cet attentat! Mon indiſcrète curioſité lui aura fait craindre de retomber avec moi dans l'écueil qu'elle avoit évité, & elle aura préféré la mort à la violence dont elle m'aura ſoupçonné.

Pendant que je faiſois ces réflexions affligeantes, mon valet, qui avoit achevé de ranger ma chambre, me pria de nouveau de me déterminer ſur ce qu'il y avoit à faire. Mon prémier deſſein fut d'aller conſulter Emilie & ſa mère. Mais ce projet étoit impratiquable. Nous étions à la fin du Carême, & ces Dames, ſuivant la Règle du Couvent, ne voyoient perſonne juſqu'après les Fêtes de Pâques. Il eût été difficle d'obtenir un entretien, ſans leur en apprendre les raiſons par Lettres: le parti étoit trop dangereux; &

des motifs généraux leur auroient paru un prétexte forgé par un homme oisif, qui cherchoit à les distraire. Dans cette extrémité, je me déterminai à faire confidence de ce funeste accident à l'ami intime avec qui j'avois soupé la veille. Il m'eût été plus commode de l'envoyer chercher; mais j'évitai de l'amener chez moi & d'aller chez lui, dans la crainte de l'envelopper dans mon malheur, si cette affaire se découvroit. Je montai en carosse, & je me fis mener dans le Cloître des Cordeliers, où je le fis prier par mon valet de venir au-plutôt. Il s'y rendit à l'instant, & je lui contai mon avanture.

Il en fut effrayé, & ne me cacha point qu'il y alloit de ma tête, si la Police en avoit le moindre indice. Je le comprenois de même; mais mon esprit, occupé de ce lugubre objet, ne savoit à quoi se résoudre. Tout me paroissoit bon à tenter d'abord, mais ensuite l'exécution m'en sembloit impratiquable. Nous formâmes donc mille projets, sans pouvoir nous fixer à aucun: parce que la grande affaire étoit de nous défaire au-plutôt & sans éclat de ce cadavre, & nous ne savions où le placer. Dans le fort de cet embarras, mon valet s'approcha, & nous indiqua un projet qu'il avoit imaginé. C'étoit d'acheter de notre Hôte, un clavecin qui étoit dans ma chambre, d'y faire faire un étui de bois, & d'y mettre le

le corps de cette Malheureuſe, que nous pourrions faire ſortir plus aiſément. Cette idée en fit naître une autre à mon ami, qui me conſeilla de remonter en caroſſe avec lui, pour aller à une lieue de Paris. Il étoit près de deux heures, & je n'avois encore rien mangé. Nous arrêtâmes à la porte du plus prochain Caffé, & ſans deſcendre nous prîmes chacun une taſſe de chocolat ſur la portière du caroſſe.

Mon ami m'expliqua en chemin les raiſons de ce voyage, & nous arrivâmes en peu de tems au village d'Aſnières. Nous y deſcendîmes à la porte du Château, qui appartient à Madame la Ducheſſe de Brunſwik. Comme cette Princeſſe ne l'habitoit pas, il n'étoit occupé que par un Concierge, qui y recevoit aſſez bien tous ceux qui vouloient y venir faire quelque dépenſe. Ce Château, qui eſt plus vaſte que magnifique, renferme d'aſſez beaux jardins; & par un goût ſingulier, on a ménagé au milieu des boſquets, de petites ſolitudes fort jolies. Ce ſont de petits Bâtimens en forme d'Hermitage, dans leſquels il y a une petite Chapelle, & une ou deux chambres ornées de peintures. Le Concierge qui en avoit les clés, ne les refuſoit pas aux honnêtes-gens qui vouloient y venir paſſer quelque tems en retraite. Ce lieu depuis quelques années étoit fort fréquenté par les Janſéniſtes, que la haute ré-

réputation de Mr. Jubé, Curé d'Asnières, y attiroit de toutes parts. Je feignis, selon l'idée de mon ami, de vouloir y passer la quinzaine de Pâques: & la Dame qui gardoit la maison, me prenant pour quelque Solitaire échappé du Port-Royal, m'accorda gracieusement le plus joli de ces Hermitages. En nous promenant dans les Jardins, nous remarquâmes que l'on nettoyoit une grande Pièce d'eau, dont les terres servoient à rehausser un coin écarté des bosquets: cette observation nous parut admirable pour notre projet. Je priai la femme du Concierge, de faire incessamment placer deux lits dans l'appartement qu'elle me destinoit, & je lui mis entre les mains quelques louïs d'or, qu'elle reçut, dit-elle, pour les Pauvres. Elle se chargea même d'y faire transporter dès le lendemain mon clavecin & mes livres, dans la charette d'un des Vignerons qui alloit porter ses denrées au marché.

Tout en arrivant à Paris, nous allâmes acheter un vieux clavecin sous les Halles: nous choisîmes le plus grand que nous pûmes trouver, & nous ordonnâmes un étui de planches pour pouvoir le transporter à la campagne. Mon valet le fit apporter à mon Auberge, où je me rendis une heure après. Suivant notre projet, nous en ôtâmes le clavecin que nous mîmes en pièces, & j'y fis mettée le cadavre avec tous ses habits: nous rem-

remplîmes le reste de la boëte, des débris du clavecin; nous y jettâmes pêle-mêle de la paille du lit, & des papiers de Musique qui sortoient sans affectation de la caisse, que nous fermâmes ensuite très-exactement. Je fis encore attacher par-dessus une basse de viole, pour mieux couvrir le jeu; & après cette triste expédition, j'allai retrouver mon ami qui m'attendoit à souper chez Payen, chez qui nous passâmes la nuit. Le lendemain tout s'exécuta très-heureusement, comme nous l'avions projetté, & il ne parut pas que l'on en eût le moindre soupçon. Mon valet avertit mes Hôtes, que je serois quelques jours absent, sans dire où j'allois; & ils crurent que c'étoit pour entretenir plus à mon aise la Dame que j'avois amené coucher chez moi, & que c'étoit une maîtresse que j'allois tenir en chambre. Mon valet, en garçon d'esprit, voulut les laisser dans une erreur qu'il nous importoit trop de ne pas éclaircir. Il eût été plus heureux pour moi, que sa prudence l'eût empêché d'abord de laisser appercevoir que j'avois amené cette malheureuse.

J'arrivai vers le soir au Château d'Asnières, & je pris possession de mon Hermitage. Dès que la nuit fut venue, mon valet alla chercher des bêches & des pics, que les Ouvriers avoient laissés au bord de la Pièce d'eau qu'ils vuidoient,

& il les porta à l'endroit où ils en transportoient le limon. Nous nous mîmes à remuer la terre, & tandis que j'achevois la fosse, il alla chercher sur ses épaules le triste objet de nos allarmes, & l'étendit à mes pieds. Nous ne pûmes nous empêcher de verser des larmes pendant cette lugubre cérémonie, & après avoir enveloppé la tête & les mains de cette Infortunée avec sa coëffe & son mouchoir, nous enfouîmes ce cadavre le plus décemment qu'il nous fut possible, & nous en couvrîmes la fosse avec du limon mouillé, pour dérober le lendemain aux Ouvriers les soupçons qu'une terre nouvellement remuée auroit pu leur faire naître.

L'épuisement que l'inquiétude & la fatigue m'avoient causé, ne me procura point un sommeil ni plus prompt ni plus doux. L'horreur de la nuit, & le silence de ma solitude, ajoutoient un nouveau degré de tristesse aux réflexions affligeantes qui me troubloient. L'image de la malheureuse Inconnue m'étoit toujours présente, il me sembloit même entendre sa voix de dessous la terre; & ce ne fut qu'après des agitations cruelles, que je m'endormis au point du jour. Je fus cependant obligé de me lever d'assez bonne heure, pour assister à l'Office du matin. C'étoit le Dimanche des Rameaux, & je ne pouvois choisir un tems plus propre à la retraite que cette semaine; par-

ce

ce que la longueur des Offices, & la ſingularité des Cérémonies de ces jours, faiſoit une diſtraction utile à mes ennuis. D'ailleurs, j'étois curieux de vérifier par moi-même tout ce que j'avois ouï raconter du Curé d'Aſnières, & de voir les innovations qu'on l'accuſoit d'introduire dans le Service, ſous prétexte de rétablir la ſimplicité des anciennes Liturgies. Il n'eſt pas, Mesdames, que vous n'ayez entendu parler de cet homme extraordinaire. Les Janſéniſtes le regardoient comme un de leurs Coryphées, & il leur faiſoit honneur par l'intégrité de ſa vie, dans un tems ſurtout où pluſieurs d'entre eux s'étoient un peu oubliés. Mais autant il étoit auſtère dans ſes Mœurs, autant il étoit ferme & hardi dans la ſingularité de ſes Dogmes & de ſes Rubriques. C'étoit un génie vif, entreprenant, penſant un peu à ſa mode; il avoit en un mot dequoi faire un vrai Chef de Parti. Sa fermeté lui ſervoit de rampart à la Cour contre les inſinuations de ſes adverſaires, & lui acquit la confiance de Mr. le Régent, qui ſe connoiſſoit en mérite. Il en avoit effectivement beaucoup, & j'aurai peut-être occaſion de vous en raconter une autre fois quelques traits curieux.

La piété de cet Eccléſiaſtique me parut avoir quelque choſe de ſi naturel & de ſi ſincère, que je voulus lui faire une viſite. Il me la rendit dès le lendemain,

& ſa converſation m'édifia parfaitement. Elle étoit pieuſe & ſpirituelle autant que ſolide, & ne ſe ſentoit en rien de l'auſtérité de ſa vie. Il m'invita à dîner; mais comme pendant tout le Carême il ne faiſoit qu'un repas, & qu'il ne mangeoit qu'à quatre heures, j'eus ſoin de me précautionner contre l'extrême frugalité de ſa table. J'y trouvai cependant un dîner aſſez propre, & de fort bon vin; mais il ne but que de l'eau, & ne toucha qu'aux légumes. Il avoit avec lui un Eccléſiaſtique d'un rare mérite, qui ſuivoit le même régime de pénitence, quoiqu'il eût de fort gros revenus.

Après le repas, le Curé vint faire un tour avec moi dans les Jardins du Château, & voulut voir mon Hermitage. Il amena la converſation ſur les avantages de la retraite; & comme elle a des douceurs infinies pour les perſonnes malheureuſes, j'en parlai en homme expert. Mes idées cependant lui parurent outrées; & comme il étoit connoiſſeur, il me conſeilla de modérer ma triſteſſe, ſi je voulois me préſerver de l'ennui & de la mélancolie. Il me blâma beaucoup d'avoir briſé mon clavecin, dont il vit les débris dans ma chambre. Pour en mieux cacher le motif, je me crus obligé de lui faire croire que je l'avois mis en pièces pour m'ôter la tentation d'y jouer les airs lubriques & profanes que j'a-

j'avois appris. Il me répondit fort ſagement, qu'il y auroit eu moyen de le ſanctifier, en n'y jouant que des Cantiques; & qu'en tout cas, il eût mieux valu le vendre au profit des Pauvres. Sa converſation me parut ſi charmante, que je ne négligeai aucune occaſion d'en profiter; & je l'ai regardé depuis comme un inſtrument dont la Providence s'eſt ſervie pour m'expliquer le ſecret des coups dont elle m'a frappé, afin de me rappeller dans le chemin de la Vérité. Je goûtois ſi bien ſes maximes, que j'aurois volontiers prolongé ma retraite au-delà de la quinzaine de Pâques, ſi le Ciel par un coup terrible ne m'en avoit arraché pour jamais, en me condamnant à une vie errante.

Les douceurs de cette ſolitude n'avoient pas éteint en moi le ſouvenir d'Emilie, ni le déſir d'apprendre ce qui pouvoit ſe paſſer à Paris par rapport au motif qui m'en avoit fait ſortir. J'avois envoyé mon valet à la mère d'Emilie, avec un Billet pour l'informer de ma retraite, dont je lui laiſſois ſeulement entrevoir la funeſte cauſe. La tendreſſe de cette généreuſe Dame ne lui permit pas d'en ignorer longtems l'hiſtoire. Elle voulut voir mon valet, qui la lui raconta; & elle le chargea pour moi d'une Lettre très-conſolante, qu'elle écrivit au milieu des exercices de ſon Couvent. Je fus étonné de n'en point avoir de mon ami,

que

que mon valet n'avoit pu trouver. Son ſilence me donnoit de l'inquiétude, & j'en augurai fort mal. Hélas! ce n'étoit pas ſans raiſon, & le miſtère de ſon ſilence ne me fut que trop-tôt éclairci. Le Samedi, veille de Pâques, je reçus ſur les trois heures la viſite d'un Inconnu, qui étoit venu à toute bride m'apporter un Billet de ſa part. Quoiqu'il ne fût pas ſigné, j'en reconnus l'écriture, & j'en ſuivis ponctuellement les ordres. Ce Billet ne contenoit que ces trois lignes.

Quitez votre ſolitude, montez les chevaux que je vous envoie, & rendez-vous inceſſamment au Pont de Neuilly, avec votre valet. Vous m'y trouverez. Je ne vous donne qu'une heure. Partez. Il y va de votre tête, ſi vous différez.

Je fus atterré à la lecture de ce Billet, un coup de foudre m'eût frappé moins violemment. J'entrevis d'un coup d'œil tout l'enchaînement des malheurs qui me menaçoient. Je pris ſur le champ mes papiers, & je montai à cheval pour me rendre à l'endroit indiqué. Je fis tant de diligence, que j'y fus en un quart-d'heure. Je trouvai mon ami qui m'attendoit ſur la porte d'une Auberge. A peine y fus-je deſcendu, qu'il ordonna à mon valet d'aller nous attendre au bout du village; & ſur le champ il me fit

fit monter dans un carosse de Mr. l'Ambassadeur de..... avec le Sécretaire de Son Excellence, qu'il avoit amené avec lui. Au bas du village nous y fîmes monter aussi mon domestique, & après avoir fait plusieurs tours dans le Bois de Boulogne, où mon valet changea d'habit, on me mena à Paris à l'Hôtel de Mr. l'Ambassadeur. Ce fut-là que j'appris les allarmes que cet ami généreux avoit eues pour moi. Il me raconta que l'on étoit venu la veille, & le matin même, de la part du Lieutenant de Police, faire dans son Auberge & dans tous les Hôtels garnis du quartier, les mêmes perquisitions que j'avois fait faire pour retrouver ma chère Emilie. Ces recherches réitérées lui avoient fait comprendre que mon Inconnue en étoit l'objet; & dans la crainte, ou que je fusse trahi, ou que l'on ne suivît mes traces, il avoit engagé le Sécretaire de Mr. l'Ambassadeur de.... à me procurer un asile. Le Sécretaire me promit de veiller à ma sureté, & de me ménager, s'il étoit possible, la protection de Son Excellence. J'embrassai ce généreux ami, & après avoir conféré quelque tems sur les précautions que nous pourrions prendre, ils sortirent tous deux pour parcourir les Caffés, & aller à la découverte de ce qui se passoit.

Le Sécretaire revint une heure après, & me dit qu'il avoit ouï raconter au

Caf-

Caffé de la *Régence*, que l'on avoit enlevé d'un Couvent de Paris, une Fille de la prémière qualité, qui y avoit été miſe de force; & que, quelques perquiſitions que ſa famille eût pu faire depuis huit jours, on n'avoit pu découvrir ſes traces. Mon ami, qui ſurvint un moment après, nous dit qu'il avoit appris de ſon Hôte, qu'un certain Marquis, que l'on ne nommoit pas, avoit enlevé la Fille que l'on cherchoit; qu'il l'avoit imprudemment menée chez lui au ſortir du Couvent; mais que comme on ne l'en avoit pas vu ſortir, & que ce Marquis étoit diſparu avec ſon valet, le Commiſſaire avoit fait ouvrir ſa chambre; qu'après y avoir fureté par tout, il avoit trouvé ſous ſon lit un ſoulier de femme & une jarretière, qui ayant été portés au Couvent dont elle s'étoit échappée, avoient été reconnus pour lui appartenir; & que l'on inféroit de-là, qu'elle s'étoit traveſtie pour ſortir de Paris.

Je ne la reconnus moi-même que trop bien à ces triſtes indices, & je compris que ma perte étoit conſommée. La fin tragique de cette Malheureuſe ne laiſſoit aucunes reſſources à mon innocence. Elle n'avoit que mon valet & moi pour témoins; nous ne pouvions nous juſtifier de l'enlèvement, ſans nous charger du ſoupçon de ſa mort; & notre ſilence ſur cet article nous rendoit cou-

coupables de l'enlèvement. Cette affreuſe alternative ne me laiſſoit entrevoir aucune grace. Les Loix Françoiſes n'en font point en ce cas: & celui dans lequel je me trouvois, formoit contre moi une eſpèce de crime doublement capital, par l'idée de ſacrilège que les Moines ont attachée à la violation d'une Clôture Religieuſe. Grand Dieu! m'écriai-je alors, quels ſont donc tes deſſeins ſur moi! Tes coups ont ravi la vertueuſe Emilie à ma tendreſſe, & je t'en ai fait le ſacrifice! La Nature m'inſpire une innocente compaſſion pour une Infortunée, & ma pitié va me couter la liberté, les biens, l'honneur, & peut-être la vie! Quoi! je me verrai coupable, puni, & pourtant vertueux! Ciel! dont j'adore les coups, daignez au-moins les expliquer!

Après ces prémiers tranſports, mes deux amis me firent réſoudre à ſortir du Royaume, pour voir en ſureté les ſuites de cette malheureuſe affaire. Dès le lendemain je pris la poſte ſous le nom du Baron de.... qui étoit actuellement malade à l'Hôtel de Mr. l'Ambaſſadeur, & j'arrivai heureuſement à Bruxelles. J'écrivis auſſi-tôt à ma chère Emilie & à Madame ſa mère, pour les informer de mon ſort. Hélas! je ne connus jamais ſi bien toute leur tendreſſe pour moi, qu'en cette occaſion. La mère m'offrit tout ſon bien; & Emilie qui n'en avoit

plus,

plus, m'offrit ſes larmes & ſes vœux. Leur ſenſibilité fut ſans-doute un dédommagement bien doux à mon infortune. Enfin mon valet arriva auſſi, & j'en eus une ſenſible joie. Outre que mon innocence dépendoit de ſa ſureté, ce garçon m'étoit attaché depuis douze ans, & me ſervoit avec une affection rare. Dès qu'il me vit il ſe jetta à mes pieds, pour me demander pardon de l'imprudence qu'il avoit eue, de faire remarquer aux valets de l'Auberge la femme que j'amenois; il s'imputoit mes malheurs, & j'eus beaucoup de peine à l'en conſoler. Il a voulu me ſuivre dans mes diſgraces, & c'eſt le même que vous voyez qui me ſert ici. Il ne s'étoit chargé d'aucunes Lettres, de peur d'être arrêté ſur ſa route; mais il me dit que lorſqu'il étoit ſorti de Paris, on m'accuſoit hautement de l'enlèvement de cette fille, & que l'on avoit été me chercher au Château d'Aſnières le lendemain de mon évaſion. Ma fuite confirma mon crime: mais comme tous ces indices ne formoient point une preuve juridique & ſuffiſante contre moi, on ſuſpendit les procédures. La famille de cette malheureuſe Demoiſelle fit ceſſer les perquiſitions, pour éviter un éclat deshonorant. J'ai ſu depuis qu'elle étoit fille de la Comteſſe de .... & que cette innocente victime étoit ſacrifiée à la coquetterie de ſa mère, qui, à force

de

de mauvais traitemens, l'avoit obligée de prendre l'habit de Poſtulante dans le Couvent de..... Cette Innocente n'avoit d'autre crime que d'avoir ſu toucher un amant, que la mère ſe réſervoit; & cette mère barbare puniſſoit dans ſa fille, l'infidélité d'un amant qui la mépriſoit. Il y a quelque apparence que cette malheureuſe Demoiſelle s'étoit propoſée d'aller implorer le ſecours de celui qu'elle aimoit, ou de quelques-uns de ſes parens; mais qu'effrayée enſuite des difficultés de ſon projet, elle s'étoit livrée à ſon deſeſpoir. Quelque affreuſe qu'eût été ſa fin, ſon hiſtoire juſtifia dans mon cœur l'imprudente compaſſion que j'en avois eue, & me fit un peu moins regretter mes malheurs. Cependant l'impreſſion de triſteſſe qu'ils m'avoient faite, réveilla mon goût pour la retraite. Je quitai Bruxelles & je paſſai en Hollande, où je voulois vivre inconnu.

Je vins à la Haye, où je touchai, en arrivant, une année entière de mon revenu, & des arrérages conſidérables que mon Receveur m'y fit tenir, avec tout l'argent comptant qui s'étoit trouvé à la mort de mon frère, & celui qui étoit provenu de la vaiſſelle d'argent que j'avois fait fondre. Avec ces ſecours, qui m'aſſuroient une modique ſubſiſtance pour quelques années, je me livrai aux réflexions ſérieuſes ſur la four-

ce de mes malheurs. Le Ciel me les fit envisager comme une suite & une punition de la foiblesse que mon père avoit eue de sacrifier sa Religion à sa tendresse pour nous. Pouvois-je expliquer autrement la destruction d'une famille dont l'établissement paroissoit si solide, qu'il ne fallut pas moins pour le renverser que des évènemens aussi inouïs? Dans le fort de ces réflexions, je me souvins des avis desintéressés que Mr. le Curé d'Asnières m'avoit donnés sur l'amour de la Vérité & l'étude de la Religion, & je résolus d'y sacrifier tout ce qui me restoit dans ma disgrace. Je m'adressai pour cet effet au célèbre Mr. Saurin, Ministre des Nobles à la Haye. Je trouvai tant de correspondance & de bonté dans cet Ecclésiastique, que je lui confiai tout le secret de ma vie. Il m'aida & me guida dans l'étude de la Religion; & sa Doctrine répandit tant de lumière sur mes ténèbres, qu'en moins de trois mois il me trouva suffisamment instruit. Il est vrai que les conversations du Curé d'Asnières avoient réveillé mes doutes. La simplicité à laquelle il réduisoit ce qu'il appelloit *le fatras* des Cérémonies Romaines, m'avoit déjà détaché de l'assujettissement puérile de ce Culte. Sa manière d'instruire son Peuple, en lui faisant hautement lire la Bible en François pendant le Service; le retranchement des Images & des Cierges dans son Eglise;

Eglise; ses raisons pour justifier son opposition à l'Autorité Papale; en un mot, toute la conduite de cet homme éclairé m'avoit inspiré de la défiance pour une Eglise qui le persécutoit, & dont le zèle & les observances m'avoient été si funestes. Dans ces sentimens, je priai Mr. Saurin de m'admettre à l'abjuration. Il la différa cependant encore, pour ne rien précipiter. Cédant enfin à mes instances, il m'adressa au Pasteur de l'Eglise d'une Province voisine, où je fis ma profession publique, d'une façon moins éclatante.

Cet Acte fut pour moi une renonciation irrévocable à ma patrie & à mes biens. Un de mes parens, sous prétexte de les conserver, les tenoit comme en régie; & je lui avois d'abord obligation du soin qu'il en prenoit. Mais il ne me laissa pas longtems dans cette erreur. Après bien des lenteurs affectées, il s'excusa de me faire tenir une somme considérable, que je lui demandois pour me faire un capital dans mon exil. Je l'avois cru assez de mes amis pour pouvoir lui confier le secret de mon abjuration, & j'en faisois un motif pour presser la remise que je lui demandois, l'assurant d'ailleurs que je le laisserois paisible possesseur du reste. Hélas! je lui fournissois des armes contre moi-même! Ce barbare parent, craignant que mes biens ne lui échappassent si la confisca-

tion avoit lieu, déposa ma Lettre au Greffe de la Justice, & m'y dénonça comme Protestant Réfugié. Le Procureur-Général s'empara aussi-tôt, au nom du Roi, de tous mes biens, aux termes de l'Edit de 1685, & les mit en Oeconomat. Quelques mois après ce parent dénaturé, qui avoit autrefois été un zèlé Protestant, reclama ma succession, & se la fit ajuger à titre de *Nouveau Converti.* Il est vrai qu'il la paya cher; car j'ai appris depuis que l'Archevêque de.... à qui le Roi avoit confié l'Oeconomat des biens laissés dans notre Province par les Réfugiés, ne voulut consentir à la distraction des miens, qu'après en avoir reçu de mon parent soixante & dix-mille francs bien comptés.

Quelque rude que fût ce coup pour moi, je fus bien moins sensible au dépouillement de mes biens, qu'à la perfidie de ce lâche parent. Une chose m'inquiétoit encore extrêmement; c'étoit d'annoncer mon changement à Emilie. J'avois lieu de craindre qu'elle ne m'effaçât de son cœur, pour un forfait qui paroît ordinairement si odieux à tous les habitans des Cloîtres. En cela je ne faisois point justice à son équité. Elle prévint mes excuses, & m'écrivit très-tendrement sur la cruelle conduite de mon parent, dont elle avoit été informée. „ Je laisse, me disoit-elle dans

„ la

„ la Lettre qu'elle m'écrivoit, le juge-
„ ment de votre conduite & de vos ſen-
„ timens à Dieu ſeul, qui a droit d'en
„ juger. Je ne puis même m'empêcher
„ de louer votre zèle pour ce que vous
„ croyez être la Vérité, puiſque vous
„ lui ſacrifiez juſqu'à l'eſpérance de re-
„ voir votre patrie. Quoique mes ſen-
„ timens ſoient différens des vôtres, ils
„ ne m'empêcheront pas de vous plain-
„ dre, & de vous procurer tous les ſe-
„ cours qui dépendront de moi pour a-
„ doucir votre exil. Vous en trouve-
„ rez des preuves dans la Lettre de ma
„ mère". Cette Lettre contenoit en effet pluſieurs Lettres de change conſidérables, qu'elle me remettoit, & qu'elle avoit groſſies encore de la vente de ſes pierreries. Cette généreuſe Dame ne s'étoit réſervé qu'une médiocre penſion, & avoit vendu tous ſes biens pour m'aſſurer un fond. Quelque répugnance que j'euſſe à recevoir un préſent ſi généreux & ſi conſidérable, elle me mit dans une eſpèce de néceſſité de l'accepter. Elle m'aſſura même qu'elle me le devoit, & ſa tendreſſe ingénieuſe à me le prouver, lui en fit trouver les raiſons dans mes anciens engagemens avec Emilie. Je joignis cette ſomme aux débris de ma fortune paſſée, & je me fis ainſi une rente ſuffiſante pour m'entretenir dans la modeſtie qui me convient. Il eſt vrai que le Prince de .... dont Mr.

Saurin m'a procuré la connoiſſance, me fait encore une penſion, & m'a conféré depuis trois mois le titre de Gentilhomme ordinaire de ſa Chambre. Je dois me rendre à ſa Cour au commencement de Septembre prochain, & c'eſt ce voyage qui m'a procuré l'honneur de vous connoître ici. Je doute, Mesdames, que le récit de mes malheurs vous ait agréablement amuſé : mais outre qu'il vous a prouvé ma déférence à vos ordres, il juſtifie, je crois, ſuffiſamment la triſteſſe que vous me reprochiez ces jours paſſés.

Nous remerciâmes tous le Marquis de la bonté qu'il avoit eue de nous raconter une hiſtoire auſſi intéreſſante, & nous le louâmes beaucoup du bon uſage qu'il avoit ſu faire de ſes malheurs; en admirant avec lui les reſſources ineſpérées de la Providence, & la généroſité rare de la mère d'Emilie. Nous ne crûmes pourtant pas devoir pouſſer trop loin nos réflexions, & Milady les écarta adroitement, pour ne pas renouveller la douleur du Marquis, dont la vertu nous paroiſſoit déjà trop malheureuſe. Nos valets d'ailleurs étoient déjà venus nous avertir que le ſouper étoit ſervi.

Nous retournâmes tous trois à l'Auberge, où nous trouvâmes tout en joie. Le Signor Gratiani y avoit raſſemblé toute la Muſique du Bourg; la Salle à man-

manger étoit toute remplie d'Inſtrumens; & il avoit placé dans les greniers les Haut-bois & les Cors de Chaſſe du Prince de Liège, qu'il avoit loués. L'Italien avoit imaginé ce divertiſſement, pour corriger la triſteſſe que ce jour pluvieux avoit répandue. Il n'eſt pas en effet de lieu plus triſte que Spa, quand il pleut abondamment. Les Montagnes, qui ont leur agrément lorſque le Soleil les éclaire, deviennent affreuſes à la vue pendant ces orages. Le ruiſſeau qui traverſe le Bourg, s'enfle en peude tems, & ſouvent ſe déborde. On peut à peine ſortir dans la rue, & l'on ne ſait que devenir. La Muſique & le Jeu ſont alors les ſeules reſſources pour bannir la triſteſſe, que l'on doit éviter ſurtout pendant le régime des Eaux. Tout le monde cependant n'aime pas le Jeu, & le plus grand nombre des Buveurs d'Eau n'en peuvent ſupporter l'application. Il n'eſt pas même à conſeiller à ceux qui ſont ſujets aux vertiges, parce que la contention qu'il exige, jointe aux vapeurs que les Eaux envoient à la tête, peuvent cauſer de grands maux. Cette eſpèce de Muſique bruyante y eſt préférable, parce qu'elle remue davantage les ſens, & qu'elle contribue plus que les Airs languiſſans, à les réveiller de l'aſſoupiſſement naturel que les Eaux produiſent. Ce divertiſſement parut fait exprès pour tirer le Marquis

de la langueur où le récit de ſes malheurs l'avoit replongé. Nous prolongeâmes ce plaiſir aſſez avant dans la nuit, & nous ne nous ſéparâmes qu'après être convenus de nous le procurer ſouvent.

La pluye avoit ſi fort gâté les chemins, que nous ne pûmes encore exécuter notre partie le lendemain. Les Prairies où l'on a coutume de ſe promener, n'étoient pas raffermies; & le Jardin des Capucins étoit tellement détraqué, que l'on ne pouvoit y mettre le pied, quoique le tems fût très-beau. Il fallut ſe contenter d'arpenter la rue; & comme elle fut l'unique promenade de ce jour-là, & que tous les Buveurs s'y étoient raſſemblés, nous eûmes le plaiſir de voir d'un coup d'œil tous les Etrangers qui étoient à Spa. Ce ſpectacle avoit bien ſes agrémens. Il y avoit des gens de tout âge, de toute eſpèce, de toute nation. Des jeunes, des vieux, des infirmes, des Prêtres, des Abbés, des Moines de tout ordre & de toutes couleurs. Il y en avoit de noirs, de blancs, de gris, de bruns, de barbus, d'autres ſans barbe; quelques-uns nuds-pieds, d'autres chauſſés, mais tous diſtingués par la forme bizarre de leurs habits, & ſi ſatisfaits d'eux-mêmes, qu'il n'y en avoit pas un qui ne crût effacer ſon confrère en mérite & même en galanterie. La plupart de ces Frocards

s'é-

s'étoient couplés avec de petites Religieuſes fort éveillées, pour qui la liberté des Eaux paroiſſoit un ſouverain remède; car le Froc & le Petit-Collet ont leurs Petits-Maîtres auſſi-bien que l'Epée, & ils ne ſe cèdent en rien du côté du ridicule. Les plus ſages d'entre eux ſe promenoient à l'écart; & j'ai remarqué que nous les reſpections davantage, à proportion de ce qu'ils demeuroient dans les bornes de leur état. Et comme j'ai vu parmi eux de très-honnêtes gens, à qui nous rendîmes juſtice, je dois dire qu'il y avoit auſſi des Egrillards, qui auroient mérité cent coups de diſcipline. Rien n'eſt en effet plus ridicule, que de voir des gens, qui par la ſingularité de leurs habits & de leurs manières, forment un Monde à part, & ſont en contradiction perpétuelle avec le reſte des Mortels, vouloir cependant rentrer dans ce Monde qu'ils mépriſent, & y briller par les endroits mêmes qui devroient les en bannir. Au reſte, cette eſpèce de gens a bien ſon utilité aux Eaux; car outre la variété du ſpectacle qu'ils fourniſſent, il y en a toujours parmi eux qui régalent le public de ſcènes fort divertiſſantes, comme nous verrons dans la ſuite.

Milady prit un plaiſir ſingulier à voir cette confuſion de monde. Mais elle admira ſurtout l'empreſſement de quelques vieilles Catholiques Hollandoiſes

pour s'entretenir avec les Moines. Comme on n'en voit point en Hollande, dumoins avec leurs habits religieux, plusieurs d'entre elles prennent le prétexte des Eaux pour avoir la consolation de les voir tout à leur aise. Un Carme, un Capucin, un Recollet leur paroît un Ange; & heureux le Moine qui le prémier frappe leurs yeux; il est sûr que rien ne lui manquera pendant la Saison, surtout s'il a l'air pénitent & mortifié. Nous prîmes plaisir à écouter un de ces Drolles, qui jouoit son rôle à merveilles. Comme on avoit indiqué le Bal public pour le soir, & que nous avions assez de tems pour nous habiller après midi, nous passâmes toute la matinée à nous divertir de cette espèce de Foire, avec Milady & ses deux Amis, qui faisoient notre compagnie ordinaire. Il me semble, nous dit-elle agréablement, voir ici l'Europe en son deshabillé; & je me la figure ici comme sur un grand Théatre, où j'aime extrêmement à la voir jouer la Comédie. Il est vrai, répondit Mr. Lake, à qui cette idée plut beaucoup, que nous avons ici de tous les Caractères, & que notre *Spectateur* y auroit beau jeu. En effet, dit alors le Marquis, personne ne se masque ici; & ce qui me plaît davantage des Pièces que nous nous donnons les uns autres, c'est que nous jouons tous dans le naturel: car sans nous flatter, nous y faisons aussi notre rôle,

rôle, d'une façon plus ou moins ridicule. Nous plaiſantâmes quelque tems ſur cette idée qui nous rejouïſſoit, & le Marquis nous fit faire ſur ce ſujet des réflexions également judicieuſes & ſpirituelles. L'idée, nous diſoit-il, qu'il a plû à Milady de nous donner de ce concours de perſonnes qui ſont ici, & qu'elle compare à l'Europe dans ſon deshabillé, me paroît tout à fait juſte. Rien ne peut mieux exprimer ce mêlange de bonnes & de mauvaiſes qualités que chacun laiſſe entrevoir, & qui offre un vaſte champ aux réflexions d'un Eſprit Philoſophe. Nous voyons ici, continua-t-il, des Vices, & des Mérites de toute eſpèce; & s'il m'étoit permis d'ajouter quelque choſe à la penſée de Milady, je dirois que je regarde la Saiſon des Eaux, comme un Livre extrêmement utile à qui voudroit étudier le Monde par le Monde même; parce que ces lieux où l'on ſe raſſemble, forment un tableau abrégé de la partie la plus intéreſſante du Monde connu. Il ſemble que l'Europe ſe trouve ici par Députés, pour y expoſer les Caractères originaux, que l'on auroit peine à démêler ailleurs... Courage, Monſieur, dit Milady, mon idée gagne trop à votre commentaire, pour vouloir en conteſter la ſolidité. Je ſuis ſi fort de votre avis, continua-t-elle, que ſi j'avois un fils à faire voyager, je voudrois qu'il fît le tour des Eaux Minérales

les les plus célèbres; perſuadée qu'avec un Guide capable de lui faire obſerver avec ſageſſe la variété des Caractères qui s'y trouvent, il tireroit autant de fruit de ce voyage, que de celui du Monde entier.

Le tumulte de ce grand nombre de perſonnes qui étoient dans la rue, ne nous permettant pas de ſuivre exactement une converſation ſi morale, nous allâmes viſiter les Boutiques où l'on vend les Ouvrages de Laque qui ſe font à Spa. Je ne me ſouviens pas d'avoir rien vu de ſi galant que ces Ouvrages. Ils imitent ſi parfaitement les Vernis de la Chine & du Japon, qu'il faut être connoiſſeur pour ne s'y pas tromper. Mais en quoi les Ouvriers excellent, c'eſt dans les Miniatures qu'ils peignent ſur ces ouvrages, & qui conſervent leur éclat & leur coloris ſous le vernis, avec autant de netteté que ſi elles étoient ſur le vélin. Nous vîmes des Toilettes de cette eſpèce, que l'on vouloit vendre quinze piſtoles, & qui ne contenoient que quatorze pièces. Elles étoient toutes magnifiques, & ſur chacune étoient peintes des Métamorphoſes d'Ovide, dont les ſujets étoient choiſis & bien aſſortis. On trouve dans ces Boutiques cent ſortes de petits meubles galans, comme des Boëtes de Quadrille, des Etuis de Montre, des Paniers de Deſſert, des Cannes, des Tabatières toutes différen-

tes pour le goût, la peinture & la façon. Il y en a à tout prix, ſelon l'Ouvrage & l'Ouvrier, car tous ne ſont pas également bons. Les Crouets par exemple, lorſque j'y étois, excelloient pour la Fable & l'Hiſtoire; Le Lou, pour le Païſage & les Perſpectives; & Dagly, au Pigeon blanc faiſoit le meilleur Vernis, à l'épreuve de l'eau & du feu. Nous trouvâmes chez ce dernier un goût original pour les Fruits & les Figures de la Chine & du Japon, qu'il faiſoit dans la dernière perfection, ſoit en plat, ſoit en relief. Comme ces petits Ouvrages ſont l'unique commerce des habitans du Bourg de Spa, tout le monde preſque y travaille, & l'on eſt ſûr d'en trouver des Manufactures dans toutes les maiſons qui ne tiennent point Auberge. L'affection avec laquelle les Ouvriers reçoivent tous ceux qui les vont viſiter, fait que l'on va ſouvent les voir travailler. Ils ſont fort dociles aux avis qu'on leur donne, & ils ſe conforment avec plaiſir aux critiques que l'on fait de leurs ouvrages. Cette liberté qu'ils laiſſent aux Etrangers de les venir voir dans leur Attelier, n'eſt pas un des moindres amuſemens que l'on trouve à Spa.

Nous entrâmes chez une douzaine de ces Ouvriers, & nous y prîmes tant de plaiſir, que nous en aurions ſurement vu bien davantage, ſi nous ne nous étions pas arrêtés chez l'un d'eux, à conſoler

une

une fille du voiſinage, qui ſe diſoit tourmentée depuis quelques nuits par l'apparition d'un Lutin fort incommode. Comme nous en avions déjà entendu parler, nous nous crûmes obligés de travailler à lui ôter de l'eſprit cette imagination ridicule; & après lui avoir dit tout ce que nous crûmes de plus propre à la calmer ſans y pouvoir réuſſir, nous la regardâmes comme un cerveau bleſſé, & nous revînmes fort vite à l'Auberge, parce que l'heure du dîner approchoit.

Quand nous fûmes à table & que l'on y eût lié converſation, on y parla beaucoup du Lutin qui tourmentoit la fille d'une des prémières Auberges du Bourg, & l'on en diſoit des choſes étonnantes. Cette hiſtoire avoit tellement effrayé deux Dames qui y logeoient, qu'elles en étoient ſorties pour venir chez nous; & chacun paroiſſoit ſi perſuadé de la réalité de l'Apparition, que nous n'ôſâmes plus la combattre. Nous eûmes même à ce ſujet quelques paroles aſſez vives avec un bon Prêtre qui mangeoit avec nous, & qui s'échappa juſqu'à nous faire des menaces d'informer l'Evêque & Prince de Liège, du ſcandale qu'il nous accuſoit de donner par nos réflexions incrédules. Cette petite conteſtation nous obligea à nous retirer un peu plutôt, ſous prétexte de nous aller habiller pour le Bal.

Ce Bal fut très-nombreux; l'humidité

que

que la pluye avoit laiſſée dans les Prairies, en avoit ramené tout le monde au Bal public; & comme chaque Cavalier a droit d'y mener une ou pluſieurs Dames, en payant ſeulement quatre eſcalins à la porte, la foule y fut ſi grande, qu'il ne reſtoit preſque point de place pour danſer. Le ridicule Comte de L... y brilla, à ſon ordinaire, par mille traits d'impertinence. Il voloit de Dame en Dame, & leur faiſoit à toutes un compliment banal, auſſi fade que l'étoit ſa figure. Il s'étoit ſi bien fait connoître, que perſonne ne s'en offenſoit; les Dames même les plus ſérieuſes lui rioient au nez; & dès-que ſes folies leur avoient arraché un petit ſourire, il ne manquoit pas d'en faire confidence à la prémière qu'il rencontroit, & s'en faiſoit honneur comme des marques d'une paſſion naiſſante pour lui. Milady fut obligée de danſer avec lui, & d'accepter enfin pour le jeudi ſuivant, le Bal qu'il lui avoit offert, quoiqu'elle eût été charmée qu'il l'eût oublié. La fatigue que nous avoit cauſé la longue promenade que nous avions faite le matin, depuis quatre heures jusqu'à onze, obligea Milady de ſe retirer avant la fin du Bal, & nous la ſuivîmes.

Nous trouvâmes le lendemain beaucoup moins de monde que de coutume à la Fontaine du *Pouhon*. La plupart des Buveurs l'avoient quitée pour aller aux

aux autres Fontaines, qui ſont hors du Bourg; car, comme je l'ai déjà inſinué, outre le *Pouhon*, il y a encore pluſieurs Fontaines minérales, dont les deux plus célèbres ſont la *Géronſtère* & la *Sauvenière*; les autres, connues ſous le nom du *Tonnelet*, du *Bariſſart*, du *Wattroz* & de *Nivezé*, ſont extrêmement négligées. Ordinairement, & preſque toujours, ceux qui doivent boire des autres Fontaines, s'y préparent en prenant pendant quelques jours les Eaux du *Pouhon*; parce qu'au rapport des Médecins & des Chymiſtes, ſes Eaux contiennent eſſentiellement toutes les propriétés des divers Minéraux qui ſe trouvent dans les autres; enſorte qu'on la regarde communément comme la Quinteſſence & l'Elixir des autres Sources. Cette remarque eſt fondée ſur les Indications naturelles, que le Sr. Salpeteur, Chymiſte & Apoticaire de Liège, a confirmées par les analyſes journalières qu'il fait de ces Eaux. Comme cet homme eſt dans l'habitude de venir à Spa tous les Etés, depuis plus de quarante ans, & qu'il y a une Boutique aſſez bien fournie des Drogues les plus néceſſaires, on va chez lui comme dans un Caffé, & chacun ſe fait un plaiſir de l'écouter. Nous y entrâmes auſſi avec nos Dames. Sa maiſon, quoique très-petite, eſt extrêmement commode pour les Buveurs, en ce qu'elle eſt au coin de la Fontaine, & voiſine de petits appartemens

mens néceſſaires à l'écoulement des eaux. Ce bon-homme, qui a paſſé toute ſa vie à l'obſervation de ces Fontaines, nous en apprit cent choſes curieuſes. Entre autres il nous dit, que le Pouhon eſt un poiſon mortel pour les Vers, les Inſectes, & pour tous les Animaux qui y ont du rapport. Il en fit l'expérience ſous nos yeux. Il remplit à l'heure même un grand vaſe de l'eau du Pouhon, il en remplit un autre d'eau douce, qu'il alla puiſer lui-même à la Fontaine qui eſt au milieu de la Place; il mit enſuite une petite Anguille très-vive dans chacun de ces vaſes. Nous les conſidérâmes attentivement, la montre ſur la table. Celle qui étoit dans l'eau minérale, fit autant d'efforts pour s'en tirer, que ſi elle avoit été dans l'eau bouillante; & après quelques mouvemens, elle y mourut ſans y avoir été plus de quatorze minutes. Nous réitérâmes cette expérience ſur des Vers de terre, & des Grenouilles, que nous avions fait chercher à la Prairie par nos valets. Les Vers qui furent plongés dans l'eau du Pouhon, y furent tués dans l'inſtant, la Grenouille y vécut une heure: tandis que les Vers & l'autre Grenouille qui étoient dans l'eau douce, vécurent juſqu'à midi, & l'Anguille y vivoit encore le lendemain. Cette expérience nous confirma l'utilité ſouveraine de ces Eaux dans les maladies *vermiculaires*; parce

qu'il eſt à préſumer qu'elles ſont également meurtrières aux Inſectes qui s'engendrent dans le corps humain. L'Apoticaire nous fit voir à ce ſujet, la figure d'un Inſecte extraordinaire, qu'une Demoiſelle du païs de Liège avoit rendu par la voie des urines, quelques années auparavant. Le fait eſt aſſez curieux pour trouver ici ſa place.

Une Fille de qualité, qu'il nous nomma, rendoit depuis pluſieurs années, par les urines, une quantité de ſang conſidérable, & ſentoit des douleurs de reins fort cuiſantes. Ce mal n'étoit pourtant pas continuel, & les accidens qui le ſuivoient n'étoient pas également violens, mais les intervalles de ſon mal le lui rendoient encore plus douloureux lorſqu'il revenoit. Sa perte de ſang ſi ſouvent réitérée, & ſes inſomnies, l'avoient tellement épuiſée, qu'elle étoit d'une foibleſſe extrême. Elle avoit conſulté tous les Médecins du païs, qui, faute de bien connoître la nature de ſon mal, l'avoient accablée de médecines, ou contraires, ou du-moins inutiles. L'un d'eux, plus équitable, lui avouant ſes incertitudes ſur ſa maladie, lui conſeilla d'aller aux Eaux de Spa, & de prendre ſurtout celles du Pouhon. La Demoiſelle ſuivit ſon avis, & s'en trouva bien. Les Eaux firent en elle les effets accoutumés, quoique ſa foibleſſe l'obligeât de les prendre tous les matins au lit. Ses douleurs di-

minuèrent dès le quatrième jour, & le ſeptième elle rendit par les urines l'Inſecte dont je joins ici la figure. Cet Animal reſſembloit à un Poiſſon armé de différentes pointes en forme de nageoires. Il avoit la gueule fort large, & la tête armée de deux cornes fort aigues; & ſuivant les apparences, il s'étoit formé dans les reins de cette Demoiſelle, & s'y nourriſſoit. Les pointes dont il étoit muni, cauſoient les douleurs dont la Malade ſe plaignoit; & en ouvrant inceſſamment les vaiſſeaux contigus, entretenoient cette perte continuelle de ſang dont les urines de la Demoiſelle étoient teintes. Les eaux du Pouhon, après avoir tué cet Animal dans ſa retraite, eurent encore la force de l'en expulſer par les mêmes voies. Dès ce moment la Demoiſelle fut guérie ſans retour, & a vécu, à ce que l'on nous dit, pluſieurs années depuis. La figure de cet Inſecte nous parut ſi ſingulière, que je priai l'Apoticaire de me permettre de le deſſiner, & il me confia l'Eſtampe qu'il en avoit. Un prodige de cette eſpèce n'eſt point oublié à Spa, & il y avoit encore alors quantité de vieilles gens témoins du fait, & pluſieurs d'entre eux nous le certifièrent.

Ce n'eſt pas le ſeul exemple, nous dit Salpeteur, que l'on ait de la vertu du Pouhon contre toutes ſortes de Vers. On lit dans le rare Traité que le célèbre

Henri de Heers, Médecin de Tongres, a composé sur les Eaux de Spa, un fait pareil, qu'il raconte sur la bonne foi de Ghérinx Médecin de Liège. Une Femme âgée de quarante six ans souffroit, dit-il, des maux étranges dans le bas-ventre, qu'elle avoit fort gros; & avoit consulté pendant huit ans entiers tout ce qu'elle avoit connu de Médecins habiles, sans trouver le moindre soulagement. On lui conseilla les Eaux de Spa, comme une dernière ressource dans les maladies incurables. Elle les prit constamment pendant plusieurs semaines, & elle s'apperçut de leurs bons effets par des évacuations, dont la longue suppression passoit pour la cause principale de son infirmité. Elle rendit ensuite beaucoup d'eau, & jetta enfin par les urines un Ver long d'environ quinze ou seize pouces. Ce Ver avoit la figure d'un Lézard. Il avoit quatre pieds, & la queue longue & pointue. Sa couleur étoit cendrée, mais il paroissoit rougeâtre lorsqu'on le mettoit dans l'eau. Cette Dame continuant toujours l'usage des Eaux, rendit quelques jours après huit ou neuf autres petits Vers de même figure, avec une quantité si prodigieuse de gravier qui s'étoit amassée pendant sa maladie, que son ventre s'affaissa tout d'un coup & qu'elle se sentit soulagée. Le même de Heers raconte encore, que par l'usage de ces Eaux il a guéri un Jeu-

Jeune-Homme de Liège, nommé d'Ouffet, qui rendoit des Vers par toutes les voies naturelles, & qui en jetta ſeize en ſa préſence en une ſeule fois, par les urines. Il ajoute qu'un Inſecte s'étant gliſſé dans l'oreille d'un Païſan endormi ſur l'herbe, on n'étoit venu à bout de calmer les douleurs qu'il lui cauſoit, qu'en faiſant couler dans ſon oreille quelques goutes d'Eau minérale, & que l'acidité de l'eau y ayant tué l'Animal, on l'en retira quelques jours après par morceaux.

Le plaiſir que nous prîmes à la converſation & aux hiſtoires de notre Chymiſte, nous amuſa fort agréablement juſqu'au dîner. Comme nous nous étonnions des connoiſſances qu'il avoit de ces Eaux, & qu'elles nous paroiſſoient ſupérieures aux études d'un homme de ſa profeſſion, il nous répondit modeſtement, qu'il devoit à Mr. Neſſel, Médecin de Liège, le peu qu'il ſavoit; & qu'il l'avoit appris, en ſuivant ce Docteur dans les opérations qu'il avoit faites ſur ces Eaux en 1698. Voici, dit-il, quelle en fut l'occaſion. Le grand Tremblement de terre que nous reſſentîmes le 18 de Septembre de l'an 1692, avoit donné lieu à quantité de perſonnes de décrier nos Eaux, de débiter qu'elles étoient entièrement changées, & qu'elles avoient perdu leur vertu. On fondoit cette calomnie ſur la confuſion que ce

Tremblement avoit dû apporter dans les Sources de nos Fontaines, en les mêlant avec des Veines d'eau douce & commune; & on prétendoit le prouver par de nouvelles crevaſſes & des fentes qui s'étoient effectivement faites aux Montagnes & aux Rochers, d'où le Pouhon prend ſa ſource, environ à une portée de mouſquet d'ici. Le malheur des tems, & les guerres dont le païs avoit été affligé pendant ces dernières années, ayant rendu les chemins plus dangereux, & les voyages moins ſurs à cauſe des Partis ennemis, ſervoient encore à prouver le diſcrédit de nos Eaux; & l'on concluoit qu'elles étoient moins ſalutaires, parce qu'elles étoient moins fréquentées.

Sur ces conſidérations, le Sr. Edmond Neſſel Médecin de Liège, qui avoit une grande connoiſſance de nos Fontaines, ſe tranſporta ici, pour examiner ſur les lieux ſi ces bruits avoient quelque fondement réel. Il m'engagea (dit l'Apoticaire) à l'aider dans cet examen, perſuadé que je pourrois lui être de quelque ſecours, & que mon aſſiduïté à venir régulièrement aux Eaux de Spa tous les Etés depuis 15 ou 16 ans, m'auroit rendu plus ſenſible à la prétendue diminution de leurs qualités. Ce Docteur me fit l'honneur de m'aſſocier à ſes obſervations. Nous allâmes enſemble à toutes les Fontaines, nous les goutâmes, &

nous

nous les trouvâmes à peu près les mêmes qu'elles étoient avant le Tremblement de terre. La ſeule où nous trouvâmes quelque changement ſenſible, fut la Fontaine du Pouhon. Mr. Neſſel eut peine à la reconnoître. Mais loin que ce changement fût une altération de ſes qualités, il lui parut évidemment que ſes Eaux étoient devenues du double plus minérales qu'elles n'étoient. Nous fîmes même une obſervation curieuſe à ce ſujet: c'eſt que ſes Eaux, quoique plus chargées de Minéraux qu'auparavant, demeurent belles & claires en tout tems; au lieu qu'avant le Tremblement de terre, elles étoient ſujettes à ſe brouiller dans les tems d'orage & de pluye.

Nous ne nous contentâmes point de ces obſervations générales; nous voulûmes les juſtifier par la coction, la diſtillation, la fermentation, l'évaporation des Eaux de chaque Fontaine, & par tous les moyens que la Chymie a inventés pour arracher le ſecret de la Nature. Nous réitérâmes pluſieurs fois nos analyſes, pour n'avoir rien à nous reprocher; car il eſt d'expérience que les Eaux Minérales cachent pour ainſi dire leurs qualités en certains tems, & de-là vient la diverſité des obſervations. Pour nous, il nous parut qu'en général elles avoient les mêmes qualités: nous y reconnûmes la même quantié de Sels, de

Souphre & de Minéraux qu'on y avoit remarqués avant l'année 1692. Nous éprouvâmes même avec la pierre d'Aiman les rubriques provenues de nos opérations, & nous les trouvâmes également martiales & ferrugineuſes. Mr. Neſſel dreſſa un procès verbal de nos obſervations, qu'il préſenta au Séréniſſime Prince Clément de Bavière, qui étoit pour-lors Evêque de Liège. C'eſt ce Prince, nous dit-il, dont vous voyez les Armes ſur le frontiſpice de la Fontaine. Son Alteſſe, convaincue de la ſolidité des obſervations de ce Médecin, voulut qu'on les imprimât pour détromper le Public, & fit graver en lettres d'or ſur le Chapiteau de la Fontaine du Pouhon, l'Inſcription ingénieuſe que vous y voyez.

Nous ſortîmes de ſa boutique pour l'aller lire, car perſonne de nous n'y avoit encore fait attention. Nous l'expliquâmes à nos Dames, qui s'étonnèrent que j'en chargeaſſe mes tablettes, vu qu'elles n'y trouvoient rien de fort merveilleux. Elle eſt en effet plus curieuſe qu'élégante; parce que voulant en former un Chronographe, on a été obligé de s'aſſujettir à des mots, dont les lettres numérales puſſent marquer l'époque du Tremblement de terre arrivé en 1692. Il eſt aiſé de le voir en additionnant chaque lettre numérale ſelon ſa valeur, ainſi qu'elles paroiſſent dans cette Inſcription.

A

A TERRÆ MOTV LONGE VBERIOR, NITIDIOR, GVSTVQVE FORTIOR SCATVRIVIT.

C'eſt-à-dire,

Depuis le Tremblement de Terre, cette Fontaine eſt devenue plus abondante, plus claire, & plus forte au goût.

En cherchant cette Inſcription nous en trouvâmes une autre dans le même goût, que je rapporte parce qu'elle contient un Evènement célèbre à Spa par le dommage qu'il y cauſa. La voici.

POSTRIDIE MARCI AQVA APPVLIT VSQVE.

C'eſt-à dire,

En 1674, *l'Eau monta juſqu'à cet endroit, le lendemain de la Fête de St. Marc.*

Comme cette Inſcription eſt placée au moins à cinq pieds du rez-de-chauſſée, nous en inférâmes que l'inondation avoit été générale par tout le Bourg. Salpeteur nous dit que toutes les ſalles & cuiſines avoient été ſous l'eau, & que lorſque les pluyes ou les neiges ſont abondantes, le

Bourg eſt fort expoſé à ces deſaſtres vers la fin de l'Hiver. Il nous aſſura même que l'on n'y eſt pas plus en ſureté dans les Etés orageux, & il nous cita une inondation plus récente qui avoit duré plusieurs jours; c'étoit au mois d'Août 1720. Les pluyes continuelles de cet Eté avoient tellement enflé le Ruiſſeau, qu'il ſe déborda tout d'un coup, & forma un Torrent ſi impétueux, qu'il entraîna des éclats de roches, déracina des arbres, & renverſa pluſieurs maiſons du Bourg. On a conſacré encore la mémoire de cet Evènement par le Chronographe ſuivant.

IN DIE TRANSFIGVRATIONIS
CHRISTI FACTA SPADEN-
SIS INVNDATIO.

C'eſt-à-dire,

Il arriva une grande Inondation à Spa, le jour de la Transfiguration du Seigneur, en 1720.

Aſſurément, dit Milady, je crois que c'eſt ici la région des Chronographes, je ne ſache point en avoir tant ouï parler de ma vie. On jugeroit à cela ſeul que le Païs de Liége eſt un Païs de Prêtres & de Moines, car ces phénomènes littéraires ſont les fruits de leur oiſiveté.

Ne

Ne feroit-il pas plus court de marquer tout naturellement l'année, que de fatiguer les yeux des Lecteurs par ce mêlange ridicule de grandes & de petites lettres qui défigurent les Infcriptions ? Après tout, Madame, dit le Marquis, je ne fai fi le Public perdroit beaucoup à en ignorer le contenu, & je ne vois pas l'intérêt que vous prenez à vouloir qu'on eût marqué plus clairement ces petits évènemens. C'eft juftement, dit-elle, parce qu'ils n'en valent pas la peine, que l'air miftérieux & favant dont on les a revétus me déplaît. Il me femble, reprit Mr. Lake, que Milady n'aime point que l'on profane les Infcriptions pour les faits communs, & je fuis de fon avis par rapport aux deux dernières ; mais je trouve qu'un Tremblement de terre mérite bien que l'on en marque l'époque, ainfi elle nous paffera la prémière. Il étoit d'ailleurs trop important aux habitans de Spa de raffurer le Public fur la vertu conftante de leurs Fontaines, pour laiffer ignorer à la poftérité qu'elles n'avoient rien perdu de leurs forces dans le Tremblement de 1692. Après avoir un peu badiné fur les raifons d'intérêt que le Gouvernement de Liège avoit eues de placer la prémière Infcription, nous retournâmes à la boutique de Salpeteur, pour écouter le refte de fa Differtation. Il en reprit le fil avec plaifir, & nous admirâmes en lui

lui un trait de modeſtie & de docilité, rare parmi des demi-ſavans. Il nous avoua que le célèbre Mr. Chrouet, Médecin du voiſinage, avoit fait depuis des découvertes bien ſupérieures à celles du Sr. Neſſel, ſur les qualités de ces Eaux. Quoique ſes obſervations, dit-il, ſoient toutes contraires à celles que nous avons faites, je les crois plus ſures que les nôtres. Nous avions l'expérience pour nous; mais il ſoutient les ſiennes de tant de raiſons ſi doctes, qu'il me convainc ſans me perſuader. Il prouve par exemple, dit-il, que l'Eau du Pouhon n'eſt pas vitriolique, je veux le croire; cependant je ne puis le comprendre, parce que cette Eau produit tous les ſymptômes que le Vitriol a coutume de cauſer. Elle en a tout le goût, elle produit les mêmes effets dans le corps humain, & noircit avec la teinture de Noix de galle: bien plus, ajouta-t-il, elle noircit toutes les dents, & ſi l'on ne prend un ſoin extrême de les entretenir pendant que l'on boit les Eaux, elles deviennent de couleur d'ardoiſe en moins d'un mois, & ſe carient.

Mais ſi ce n'eſt pas le Vitriol qui fait tous ces effets, quelle en eſt donc la cauſe, lui dit Milady, & comment Mr. Chrouet l'explique-t-il? Il prétend, Madame, reprit le bon-homme, que ces effets ſont produits par une compoſition de Souphre, de Terre & de Sel, incorporés

porés naturellement enſemble à cette Eau dans une certaine proportion ; & que cette compoſition agit alors par la vertu de ce mêlange, ſans qu'aucune des parties qui le compoſent puiſſe ſéparément produire le même effet. Il prétend enfin que leur acidité ne vient pas du Vitriol en eſſence, mais d'un Eſprit acide, léger, ſubtil & pénétrant, qui ſe renouvelle toujours dans la fermentation inteſtine de ces Eaux. Il y a cependant, ajouta-t-il, une raiſon bien forte pour appuyer le Syſtême contraire. C'eſt que tous les environs de Spa ſont remplis de Mines de cuivre & de fer, & qu'entre Franchimont, où vous avez été dernièrement, & le Village de Thœux qui n'eſt qu'à demi-lieue d'ici, il y a des Mines d'où l'on tire du Souphre & du Vitriol en abondance. Cela ſuppoſé, il eſt plus naturel & plus aiſé d'imaginer que le goût vitriolique que l'on trouve dans nos Eaux, vient de ce qu'elles paſſent ſur quelques Minières de Vitriol, dont elles demeurent impregnées. L'unique difficulté qui reſte, c'eſt que les dernières Analyſes, & ſurtout celles de Mr. Chrouet, n'ont pas découvert le moindre grain de Vitriol: c'eſt pourquoi ce Médecin, pour en expliquer le goût & l'odeur, les attribue à l'Eſprit acide qui produit le même effet. En vérité, Monſieur, lui dit Milady d'un air ennuyé, voilà qui eſt trop ſavant pour moi. Je

vous

vous remercie cependant des jolies choses que vous m'avez apprises, mais il est tems d'aller dîner. Nous nous séparâmes avec parole de nous retrouver à la Prairie de quatre heures, où notre Italien donnoit une Fête à quelques Dames de Liège.

Cette Prairie, si fameuse parmi les Buveurs d'eau, tire tout son mérite de la disette extrême des Promenades de Spa. Tant il est vrai que la rareté fait le prix de la plupart des choses! Il y a dans l'Univers mille & mille Prairies charmantes dont on parle beaucoup moins, parce qu'elles sont situées dans des lieux plus féconds en agrémens. Mais à Spa, où tout est roche ou montagne, le moindre gazon paroît un prodige, & l'on se recrie sur un Pré de quatre ou cinq arpens, comme sur la plus belle Promenade qui soit au monde. Il est vrai que dans la situation bizarre de ce lieu, cette Prairie a ses agrémens: on y respire le frais dès trois heures après midi, parce que la Montagne qui la couvre, la dérobe vers cette heure aux ardeurs du Soleil qui tourne alors à l'Occident. En même tems que l'on y est à l'ombre, on a le plaisir de voir les bizarres effets que produisent les rayons du Soleil sur les Montagnes opposées, où l'on apperçoit des échappées de vues admirables.

Cette Prairie a pris le nom de *Prairie de*

de quatre heures, parce que ce n'eſt que vers cette heure-là que l'on y trouve le frais. Elle eſt à cinquante pas du Bourg: on n'y peut aller que par un ſentier pierreux, fort étroit, & taillé dans le roc même. Cette Roche, autour de laquelle il faut tourner, a quelque choſe d'affreux à la vue; parce que c'eſt une Carrière d'où les Habitans tirent leurs pierres, & que l'on en voit en quelques endroits qui font frémir, parce qu'elles paroiſſent comme ſuſpendues & prêtes à ſe détacher. Mais ces choſes mêmes font partie des agrémens de cette Prairie. Elle eſt bordée d'un petit Ruiſſeau qui coule rapidement ſur des pierres, qui forment en quelques endroits des caſcades naturelles. Le bruit de ſes eaux, joint à l'agitation légère des arbres dont la Montagne eſt couverte, y entretient continuellement cette eſpèce de murmure ſi doux, & ſi précieux aux Amans mélancoliques. Mr. Gratiani y avoit raſſemblé tous les Inſtrumens du Bourg, pour en faire une ſorte de Concert public. Il avoit diſpoſé les Cors de chaſſe à l'un des bouts de la Prairie, & les Hautbois à l'autre extrémité: ces Inſtrumens ſe répondoient ſans-ceſſe, & ſe réuniſſoient de tems en tems d'une façon fort agréable. Dans le bas de la Prairie qui eſt faite en demi-cercle, il avoit placé une Symphonie plus douce & plus régulière, à côté d'un Buffet garni de toutes ſortes

ſortes de rafraichiſſemens pour les Dames, & de vins pour les Cavaliers.

L'Aſſemblée étoit nombreuſe, & chacun fut très-ſatisfait de cette galanterie. Mais comme la foule augmentoit, nos Dames propoſèrent de nous aſſeoir à l'écart, pour jouïr plus tranquilement du plaiſir de la Fête. Tout étoit ſi plein, que nous eûmes peine à trouver un endroit commode. Le Conſeiller de Bruxelles qui mangeoit à notre table, nous aborda pour nous en indiquer un, & il ſe joignoit à notre Compagnie. Après avoir raiſonné quelque tems enſemble ſur la ſituation du lieu où nous étions, & ſur la galanterie de l'Italien, le Conſeiller demanda à Milady, ſi elle avoit ouï parler du Lutin qui avoit déſolé une jeune Fille depuis peu de jours. Vraiment, lui dit Milady, j'ai parlé moi-même à la pauvre Enfant: c'eſt une petite folle, une viſionnaire, qui ne ſait ce qu'elle dit. C'eſt pourtant dommage, ajouta-t-elle, car elle eſt aſſez jolie. C'eſt donc à dire, Madame, répondit le Conſeiller, que vous n'ajoutez pas foi à cette hiſtoire? ... Point du tout, dit-elle; & tout ce que j'en crois, c'eſt que la Fillette a le cerveau bleſſé, ou le cœur pris: car ces ſortes d'apparitions ſont ſouvent des artifices inventés pour cacher des amourettes. Vous n'êtes point crédule, Madame, reprit le Conſeiller; mais deux de mes amis qui ne l'é-

l'étoient pas plus que vous, en ont vu des choſes ſi ſurprenantes, qu'ils en ſont convaincus par leurs yeux. Ce ſont deux Officiers Hollandois, que vous ne ſoupçonnerez pas de trop de crédulité. L'un d'eux vient de m'en raconter l'avanture. Les Dames qui étoient avec Milady prièrent le Conſeiller de leur en faire l'hiſtoire, & il nous la raconta avec toutes ſes circonſtances, d'une façon fort agréable.

Puiſque vous avez vu, dit-il, Meſdames, la Fille à qui cette hiſtoire eſt arrivée, il eſt inutile que je vous diſe qu'elle eſt jeune & jolie. Cette obſervation eſt pourtant néceſſaire à mon récit. Car outre que toutes les Héroïnes d'Hiſtoires doivent être aimables, les Lutins de l'eſpèce de celui-ci s'attachent rarement aux laides & aux vieilles. Cette Fille n'eſt pas auſſi de ces caractères crédules à l'excès, & ne paroît pas d'une complexion aſſez amoureuſe, pour faire croire qu'elle voulût jouer ce rôle pour cacher une intrigue. Elle eſt vive, gaye, & a toujours tenu une conduite fort ſage. Elle a perdu ſa mère depuis un an, & elle tient la maiſon ſous les yeux de ſon père, qui lui laiſſe le ſoin de tout. Il y a toujours eu beaucoup de monde chez eux; mais comme il en partit il y a quelques jours deux familles entières, qui étoient venues ici des prémières, il n'y reſtoit plus que ſix perſonnes, ſavoir

deux Dames avec leur femme de chambre, deux Officiers Hollandois, & un Moine dont je ſupprime le nom & l'habit, pour ne pas flétrir ſon Ordre. Ces ſix perſonnes ſont autant de témoins de cette avanture.

Il y a cinq ou ſix jours que cette Fille ſe plaignit qu'elle avoit été ſi fort tourmentée pendant la nuit, qu'elle n'avoit pu dormir. Elle diſoit qu'elle avoit ſenti à diverſes repriſes qu'on tiroit ſes couvertures, & que quelque choſe de fort peſant s'étoit mis ſur ſon lit. Elle avoit cru d'abord que c'étoit le gros chien de la cuiſine qui s'étoit réfugié dans ſa chambre, qui en eſt aſſez proche. Dans cette idée elle l'avoit appellé comme pour le careſſer, ſans pouvoir le reconnoître ni le faire approcher. Fatiguée enfin de cette inquiétude, elle l'avoit menacé d'un ton de colère; & dans le tems qu'elle s'armoit d'un bâton qu'elle avoit auprès de ſon lit, & qu'elle ſe levoit pour le chaſſer, elle avoit vu ſa chambre remplie d'une ſi grande clarté, qu'elle s'étoit remiſe au lit toute tremblante, & qu'au cri qu'elle avoit fait le *Je ne ſai quoi* avoit diſparu. Tous ceux à qui elle fit ce conte, s'en moquèrent, & lui dirent que c'étoit un rêve ou le cochemar: d'autres lui dirent que c'étoit ſans-doute un chat, dont les yeux jettent pendant la nuit des étincelles fort brillantes. La jeune Fille ſoutint que, ſoit qu'elle eût

rêvé

rêvé ou non, l'objet de ſa frayeur étoit plus gros & plus peſant qu'un chat. On l'en railla beaucoup; & à force de badineries, on vint à bout de l'en faire rire elle-même, & de lui perſuader qu'elle avoit rêvé.

La nuit ſuivante la viſion revint, mais avec des circonſtances plus effrayantes. Elle ſe ſentit éveiller doucement, par un mouvement aſſez léger. Elle crut même ſentir une main dans ſon lit, & dans le moment qu'elle vouloit s'en ſaiſir pour en arrêter l'indiſcrétion, tout ſon lit fut éclairé d'une lumière ſubite, qui l'effraya au point que l'on peut imaginer. Elle fit auſſi-tôt maints ſignes de croix ſur elle, en fermant les yeux. La clarté diſparut, mais ils n'eurent pas la force de chaſſer le Lutin. La main inviſible recommença ſon manège, d'une façon auſſi preſſante que hardie. La Fille rouvrant alors les yeux, apperçut au pied de ſon lit une grande Croix de lumière qui paroiſſoit très ardente, entourée de caractères épouvantables, qu'elle prit pour une écriture magique. Le ſaiſiſſement que ce ſpectacle lui cauſa, lui ôta la force de parler: & quand elle l'auroit pu, elle n'auroit ôſé le faire, parce qu'au deſſous d'une Image de la Vierge qui étoit au pied de ſon lit, elle lut ces deux mots, *Tai-toi*, qui étoient écrits en caractères lumineux & très-diſtincts. Quand tout ceci ne ſe feroit

paſſé que dans l'imagination de cette Fille, on ne peut diſconvenir que ces circonſtances ne ſoient des plus effrayantes ; mais ce n'étoit encore que le prélude de ce qu'elle vit enſuite. Réduite à n'ôſer crier, la pauvre Fille récitoit en elle-même tout ce qu'elle ſavoit de Prières, & ſe vouoit à tous les Saints de ſa connoiſſance. Il n'y eut ſorte de Pélerinages qu'elle ne promît ; & oubliant dans ſon trouble qu'elle s'étoit cachée dans ſes draps, elle attribuoit à ſes vœux les ténèbres où elle n'étoit que parce qu'elle avoit fermé les yeux. Elle ne les eut pas plutôt ouverts, qu'elle penſa mourir de frayeur. Elle vit au bord de ſon lit un Spectre affreux, qui lui parut de la hauteur de la chambre. Cette figure avoit les bras étendus en croix, & la tête toute brillante de lumière. Ce qui pouvoit encore effrayer davantage, c'eſt qu'elle ſembloit avoir pluſieurs mains : l'une montroit du doigt la défenſe de crier, tandis que l'autre agitoit la couverture, ſans que ce Spectre ceſſât cependant de former une figure de Crucifix. Une Viſion ſi ſingulière parut à cette Fille une Apparition céleſte ; & croyant que ce fût un Ange de lumière, elle ramaſſa ſes forces pour ſe lever & ſe jetter à genoux. Dans l'inſtant elle ſe trouva ſi étroitement embraſſée par le Spectre, qu'elle ſe crut perdue. Les careſſes de cette figure, égale-

également pétulante & affreuſe, ne lui paroiſſant pas aſſez céleſtes, elle lutta longtems pour s'en débaraſſer; & ſe ſentant preſſée, elle appella du ſecours en criant de toute ſa force. Ses cris ayant réveillé les Dames qui étoient dans la chambre voiſine, elle firent lever leur femme de chambre pour voir ce que c'étoit. Cette femme ayant entrouvert la porte, apperçut un Spectre tout brillant de lumière, qui lui jetta du feu & de la fumée, en lui criant gravement, *Retire-toi, ou tu meurs.* Ici finit la ſeconde Viſion.

Vous vous imaginez bien, Meſdames, l'allarme & la frayeur que cette hiſtoire répandit dans la maiſon. Les Dames appellèrent du ſecours, mais perſonne ne vint. Le père dormoit dans un quartier reculé, & les deux Officiers étoient allés ſe promener à Verviers: c'eſt une petite Ville à quelques lieues de Spa. Dès-que le jour fut venu, la pauvre Fille ſauta du lit demi-morte, pour raconter ſon avanture à ſon père. Les Dames en deſcendant demandèrent leur compte, parce qu'elles vouloient quitter l'Auberge. Le père voyant le tort que ce Lutin alloit faire à ſa maiſon, voulut maltraiter ſa fille, & la traita de viſionnaire. Les Dames prirent le parti de cette malheureuſe, & ſur la foi de leur femme de chambre, qui avoit eu ſa part de l'avanture, jurèrent qu'il y avoit

un Lutin dans la maiſon, & un Lutin de la plus méchante eſpèce. Le Moine qui logeoit dans la même maiſon confirma la Viſion, & par ſon témoignage, & par des exemples qu'il cita fort à propos. Vous ſavez, Meſdames, que ces ſortes de gens ont toujours en poche cent hiſtoires de cette eſpèce, & qu'un Moine rarement combat les Apparitions. Ceux de ſon Ordre ſurtout y ont un panchant d'autant plus naturel, qu'ils ne doivent la fondation de leurs plus riches Monaſtères qu'aux Viſions de leur Inſtituteur. La queſtion fut d'expliquer ou de définir celle de cette Fille. Le Moine aſſura, comme s'il en avoit eu révélation, que ce Spectre lumineux étoit l'ame de la défunte mère de cette Fille, qui étant détenue en Purgatoire, venoit demander du ſoulagement; & qu'il étoit d'avis que l'on eût recours aux Meſſes & aux Prières, & il offrit les ſiennes & ſon miniſtère. On alla ſur le champ aux Capucins, qui dirent tous la Meſſe à cette intention.

Cependant, quoique l'Hôte pût faire, les Dames quitèrent la maiſon; mais ſur les inſtances qu'il leur fit, elles s'engagèrent à ne point s'expliquer ſur les raiſons qu'elles avoient, afin de ne point décrier ſon Auberge. La Fille de ſon côté ne pouvoit ſe réſoudre à retourner ſeule à ſon lit, & à force de promeſſes elle engagea une de ſes ſervantes à coucher

cher avec elle. Ce ne fut qu'après maintes prières, que le Moine y avoit récitées en préſence du père. La Croix lumineuſe reparut cependant. La ſervante en fut extrêmement effrayée, & quoique le Spectre ne vînt pas les inquiéter, elle jura qu'elle en avoit vu aſſez pour ne s'expoſer pas à en voir davantage, & menaça auſſi de quiter la maiſon ſi on l'y vouloit forcer. Le Moine s'applaudit de l'éloignement du Spectre, comme ſi c'étoit déjà l'effet de ſes prières. On fit recommencer des Meſſes: on a même écrit à Liège, pour en demander à pluſieurs Couvens. Le Moine de ſon côté réitéra ſes prières, & vers le ſoir alla jetter de l'Eau-Bénite dans tous les coins de la chambre.

Par malheur, ſes Exorciſmes ne firent aucune peur au Lutin. C'étoit un Lutin ſolitaire & fier, qui apparemment n'aimoit point la compagnie de la ſervante. La Fille étoit ſeule, & comme le Spectre n'en vouloit qu'à elle, il revint cette nuit la viſiter, avec un appareil encore plus terrible que les nuits précédentes. La chambre parut en feu de tous côtés, & ſemée de petites Croix lumineuſes, avec quantité d'écritures & de caractères, parmi leſquels l'importante défenſe de crier étoit pluſieurs fois répétée très-diſtinctement. Au milieu de cette illumination, la Fille vit le Spectre avec une chemiſe toute de feu, s'avancer gra-

vement juſqu'à elle. Quand il fut auprès de ſon lit, il l'appella par ſon nom, & lui ordonna de lui faire place. La pauvre Enfant, déja demi-morte de peur, ſentant que le Lutin s'approchoit d'elle, fit des cris qui éveillèrent toute la maiſon. Perſonne n'ôſa pourtant ſortir. Il n'y eut que ſon père, qui accourut avec quantité de Reliques qu'il avoit empruntées aux Capucins. Si le Spectre en eut peur, c'eſt ce que j'ignore; mais il étoit déjà diſparu lorsſque le bon homme entra, & il ne lui fut donné de voir que les Croix lumineuſes & l'écriture, qui paroiſſoient encore à travers une fumée légère qui rempliſſoit la chambre.

Le père vit ces merveilles, & en fut preſque auſſi effrayé que ſa fille, qui étoit à demi-morte & ſans connoiſſance dans ſon lit. Le bon-homme alors courut à la porte du Moine, & le pria de venir à ſon ſecours, pour conjurer le Lutin de s'expliquer. Ce dévot Père s'en excuſa, ſur ce que la bienſéance & ſa Règle ne lui permettoient pas d'entrer ſans l'habit de ſon Ordre, & fit beaucoup de difficultés d'approcher du lit d'une jeune fille. Il ouvrit enfin ſa porte, & parut très-effrayé de ces phénomènes. Il ſe proſterna à la vue des Croix lumineuſes, & après quelques prières auxquelles le bon homme répondoit de tout ſon cœur, il conjura l'Eſprit de paroître. Le Lutin n'eut garde. Le pieux Moine

Moine attribua ſa timidité à la vertu de ſon ſacré froc, qui a toujours été terrible au Diable; & il en conclut que cet Eſprit étoit un Ange de ténèbres transformé en Ange de lumière, du nombre apparemment de ces Génies ſi fameux chez les crédules Anciens ſous l'infame nom d'*Incubes* & de *Succubes*.

Pendant toutes ces cérémonies, la Fille étoit reſtée évanouïe. Son père courut à la cave pour chercher du vin, & le Moine lui ordonna d'apporter avec lui une chandelle bénite, pour obſerver toute les traces du Lutin. Dès-que la chandelle parut, les Croix lumineuſes & les écritures diſparurent. La Fille revint auſſi de ſon évanouïſſement, & raconta toutes les circonſtances de la Viſion, avec ce ſentiment de frayeur & de perſuaſion que la réalité ſeule de ces objets terribles peut donner. Le Moine, pour la conſoler, lui fit valoir la vertu de la chandelle bénite, il fit ſigne au père de la porter ſur l'eſcalier, & auſſitôt toutes les Croix reparurent. On lut même ſur la cheminée ces mots très-clairement écrits, *Loin d'ici, Profanes.* Le Moine fit aſſez comprendre que cela ne regardoit que le bon-homme, & peut-être ſe feroit-il éloigné, s'il n'eût remarqué auſſi quelques étincelles ſur l'habit du Moine, pendant que la chandelle étoit éloignée de la chambre. Il craignit qu'il n'arrivât mal au Saint Homme;

mais elles disparurent aussi-tôt que l'on y eut mis de l'eau-bénite. Le père de la Fille avoit trop d'obligation au Religieux, pour le laisser exposé à ces symptômes ardens ; & quelque confiance qu'il lui marquât avoir dans la vertu de son saint habit, il ne voulut pas le laisser seul. Ils passèrent le reste de la nuit ensemble, & le père de la Fille se familiarisant à ce spectacle, éloigna plusieurs fois la chandelle bénite, pour se donner la consolation d'en admirer la vertu toute-puissante. Le jour parut enfin, & l'illumination cessa. Le Moine sortit pour aller dire la Messe, & ne revint au logis qu'à l'heure du dîner.

Les Officiers Hollandois, qui étoient revenus la veille de Verviers assez fatigués de la route, qui est extrêmement rude, n'avoient presque rien entendu de tout ce vacarme. L'Hôte même le leur cachoit avec soin, de peur qu'ils ne voulussent aussi le quiter. Mais ils ne tardèrent pas à en être informés. Le desordre où ils trouvèrent au matin la pauvre Fille, après une si fâcheuse nuit, leur donna occasion de la questionner. Elle avoit l'esprit si plein de son avanture, qu'elle la leur raconta bonnement, malgré la défense de son père. Heureusement pour elle, le bon-homme la surprit dans son récit, & la présence des deux Officiers arrêta sa colère. Ces Messieurs le rassurèrent sur ses craintes, &

lui proteſtèrent que loin de vouloir quitter ſa maiſon, ils avoient réſolu d'en chaſſer le Lutin. Ils le prirent enſuite en particulier, pour lui faire ſur cet évènement toutes les queſtions que la bienſéance ne leur permettoit point de faire à ſa Fille. Ils crurent appercevoir quelque choſe de louche, à travers les merveilles que le bon-homme leur racontoit, & qu'il étoit prêt d'affirmer. Des Officiers, & des Officiers Proteſtans, ne ſont pas plus crédules que Milady ſur l'article. Ils ſe firent conduire à la chambre de la Fille, & ſe firent montrer les endroits où ces merveilles avoient paru. Ils y trouvèrent en effet des veſtiges de Croix & de caractères bizarres, qui avoient rouſſi les Images & la tapiſſere. C'étoit dequoi les convaincre de la réalité de la Viſion. Ces marques firent pourtant un effet tout contraire. Le bon-homme, après avoir traité ſa fille de viſionnaire, l'étoit devenu plus qu'elle après ce qu'il avoit vu, & s'offenſoit de l'incrédulité des Officiers. Leurs doutes ſe fortifièrent par les circonſtances qu'il ajouta de l'inſcription qu'il avoit lue ſur le devant de la cheminée, des étincelles qui avoient paru ſur l'habit du Moine, & de la diſparition des figures lumineuſes à l'approche de la chandelle bénite. Ces Meſſieurs feignant de ſe prêter à la crédulité du bon-homme, demandèrent à voir cette merveilleuſe chandelle. Il

alla la chercher; mais il fut bien honteux en s'appercevant que dans le trouble où les cris de sa fille l'avoient mis, il n'avoit pris qu'une chandelle ordinaire. Les Officiers rirent beaucoup de sa méprise, & en profitèrent pour lui expliquer leurs soupçons. Ils convinrent avec lui que l'émotion où sa fille étoit, la justifioit parfaitement d'avoir aucune part à ce jeu. Le bon-homme s'ébranla, & il convint que dans les principes mêmes de sa Religion, ces Visions ne pouvoient venir de l'ame de sa défunte femme, & qu'il y auroit de la folie à penser qu'une mère revînt de l'autre monde exprès pour tourmenter sa famille, ou qu'elle pût se porter aux impudences dont la fille se plaignoit. Ces réflexions le ramenèrent à sa prémière incrédulité, & il pria ces Messieurs de l'aider à pénétrer un mistère qu'il lui importoit tant d'éclaircir.

Nous touchons au dénoûment, Mesdames, dit le Conseiller, & j'ôserois bien parier que personne ne le devinera. En vérité, Monsieur, dit une Dame, je ne sai qu'en penser: toutes ces lumières m'effrayent, & je croirois presque qu'il y auroit de la Magie. L'autre fut du même avis. C'est donc de la Magie blanche, dit Milady; car à vous parler franchement, je soupçonne un peu votre Moine de n'être pas aussi dévot qu'il affecte de le paroître. Milady en

en veut toujours aux pauvres Moines, dit le Conſeiller en riant, & je voudrois bien que cette hiſtoire pût la rendre un peu plus charitable pour eux. J'en doute, dit-elle, mais voyons... Après cette petite pauſe, le Conſeiller continua ſon récit.

Les Officiers imaginèrent pluſieurs projets, dont le plus facile à leur gré fut choiſi, & il a réuſſi comme ils l'eſpéroient. Ce fut que le père affecteroit un air triſte jusqu'à parfait éclairciſſement, & qu'il laiſſeroit continuer les Meſſes comme à l'ordinaire; qu'il feroit coucher ſa fille dans la chambre que les Dames avoient laiſſée vacante; que l'un des Officiers iroit ſe mettre dans le lit où la fille avoit couché juſqu'ici, tandis que le ſecond Officier avec le bonhomme en attendroient l'évènement dans la cuiſine. Tout ceci fut tenu extrêmement ſecret entre eux trois: la fille même n'en fut avertie qu'hièr au ſoir, & préciſément à l'heure qu'elle devoit ſe retirer. Son rôle en fut plus naturel; car l'idée de ce qui la menaçoit, lui fit verſer des larmes pendant tout le ſoir, & l'on ne pouvoit la réſoudre à s'aller coucher. Elle paſſa cependant dans la chambre vacante, & les Officiers ſuivirent leur plan. Le père, pour mieux cacher ſa défiance, engagea le bon Moine à renouveller ſes prières à la porte de la chambre de ſa fille, & à y jetter de

l'eau-bénite. Chacun ſe retira enſuite, & l'on éteignit toutes les lumières.

Deux heures ſe paſſèrent dans un grand ſilence. L'Officier qui étoit dans le lit de la fille, attendoit impatiemment la Viſion. Il commençoit même à croire que le Lutin avoit plus de peur de lui que de l'eau-bénite, lorſqu'il entendit ouvrir doucement la porte de la chambre. Il affecta un ſommeil tranquile ; & après avoir entendu faire pluſieurs tours dans la chambre, il ſentit quelque choſe qui vouloit lever ſa couverture. Comme il s'en étoit étroitement enveloppé, il fit quelque réſiſtance, qui obligea le Lutin de s'éloigner. Dès-qu'il le ſentit un peu moins près de lui, il entrouvrit ſes couvertures, & apperçut toute la chambre en feu, des Croix de lumière, des Lettres de feu, & un Spectre horrible qui paroiſſoit vomir des flammes & de la fumée. Cet Officier m'a avoué, que tout accoutumé qu'il eſt au feu, & tout intrépide qu'il ſe crut, il en avoit été effrayé d'abord: & il eſt aiſé de le croire ; parce que la véritable Valeur ne conſiſte pas à éteindre les mouvemens naturels de frayeur, mais à les ſurmonter. Quoi qu'il en ſoit, le Spectre après avoir murmuré quelques paroles barbares autour de la chambre, ſe rapprocha du lit. L'Officier qui l'obſervoit, prenant alors ſon tems, lui jetta ſur le cou un nœud coulant

lant dont il avoit attaché le bout à l'un des pieds du lit, & tirant alors la corde de toute sa force, terrassa le Spectre, & se jetta impétueusement sur lui, en jurant que s'il ne parloit il alloit l'étrangler. Sa chute fut encore plus effrayante que sa figure: elle fut accompagnée d'éclairs, & d'un éclat pareil à celui d'un coup de pistolet, qui remplit toute la chambre de fumée. L'Officier sans se déconcerter demeura collé sur lui, & le tenoit à la gorge; car ce Spectre étoit de chair & d'os, comme les autres hommes. Il y a même apparence qu'il n'étoit pas aussi courageux qu'il étoit horrible; car il se demena longtems pour tâcher de se dérober de dessous l'Officier, qui crioit toujours, en jurant qu'il seroit plus fort que le Diable. Le bon-homme & l'autre Officier accoururent au bruit avec des flambeaux & des armes, & dégagèrent au plutôt le Spectre de dessous son vainqueur, dans l'impatience de le voir. Mais quelle fut leur surprise, quand ils reconnurent que ce Lutin si terrible & si opiniâtre n'étoit autre que le Moine, qui jouoit cette farce! Le motif n'en étoit plus obscur, & il fut aisé de comprendre, même avant son aveu, que toutes ses lutineries n'avoient pour but que d'effrayer la pauvre fille, & de profiter du trouble que ses Apparitions lui faisoient, pour satisfaire sa lubricité. Le bon-homme qui le com-

compris d'abord, entra dans une fureur que l'on eut peine à arrêter. C'eſt donc toi, miſérable, lui dit-il, qui décries ma maiſon & qui deshonores ma fille! Tu périras, malheureux.... Et ſe jettant auſſitôt ſur lui, il ſe ſeroit porté aux dernières extrémités, ſi les Officiers ne l'avoient retenu. Peu s'en falut qu'il ne lui fît éprouver le ſort d'Abailard. Il le méritoit; mais les Officiers, auſſi ſages que vaillans, l'empêchèrent de faire aucun éclat.

Ce miſérable Moine ſe relevant alors ſur ſes genoux, demanda pardon de ſa faute, & fit en pleurant toutes les baſſeſſes dont une ame auſſi corrompue eſt capable. Il confeſſa ſon crime, mais il avoua qu'il n'avoit été commis que dans ſon imagination, & qu'avec toutes ſes apparitions il avoit perdu ſa peine & ſon repos. Cette ſcène fut très-divertiſſante, parce que tout l'attirail qui le rendoit auparavant ſi épouvantable, dépouillé de la prévention de Lutinerie & vu de près, avoit quelque choſe de burleſque. Ce Moine, qui a la taille très-haute, s'étoit mis ſur la tête une ſorte de bonnet de papier pointu à la *Mandarine*, & avoit paſſé un bâton dans les manches de ſa robe, qui les tenoit étendues en forme de croix; il avoit une chemiſe par deſſus ſon froc; & par les ouvertures des poches qui ſont au-deſſous de ſes bras, il paſſoit ſes mains,

mains, dans chacune desquelles il tenoit deux phioles, dont l'une étoit de *Phosphore fulgurant*, & l'autre de *Phosphore fumant*, au moyen desquelles il remplissoit tout à son gré de feu & de fumée. Par malheur pour lui, la phiole de Phosphore fulgurant s'étoit brisée dans sa chute ; & comme l'agitation en rend le feu très-subtil, il lui a brûlé deux doigts de la main droite, dont il restera apparemment estropié.

Les Officiers voulurent que la Fille vît son Lutin dans cet équipage : c'étoit même une précaution nécessaire pour guérir le trouble de son imagination, & pour en prévenir les fâcheuses suites. Le Moine eut beau prier qu'on lui épargnât cette confusion, il fallut s'y soumettre. Le père alla chercher sa fille, elle vint toute tremblante ; mais sa frayeur se dissipant à la vue de l'état ridicule où étoit son Lutin, elle lui dit mille injures, & se donna le plaisir de le souffleter avec sa pantoufle. Le père y ajouta quelques gourmades, que les Officiers arrêtèrent enfin, pour le questionner sur la nature de ces merveilleux Phosphores, dont ils voulurent savoir la composition. Le Moine s'en défendit quelque tems ; mais sur les menaces qu'ils lui firent de le livrer à la Justice, comme perturbateur du repos des Familles, & comme profanateur des choses les plus saintes de la Religion, il leur en promit à chacun deux

phioles qui lui reſtoient dans ſa chambre, & leur donna la clé de ſon coffre pour aller chercher dans ſes papiers la manière de le compoſer.

Quand ils ſe virent nantis de ces pièces, ils lui ôtèrent la corde du cou, & l'aidèrent à ſe remettre en habit décent. Ils ont même eu la charité de panſer ſa bleſſure, & après lui avoir fait les reproches qu'il méritoit, ils lui ont conſeillé de ſortir au-plutôt des terres de Liège, de peur que cet éclat ne l'y fît arrêter. Il a ſuivi leur conſeil, & après avoir exactement payé ſa dépenſe, rembourſé l'Hôte des fraix qu'il avoit faits pour les Meſſes, & laiſſé quelques ducats de dédommagement, il eſt parti dès quatre heures du matin pour Stavélo, petite Ville à trois lieues d'ici, où il ſera d'autant plus en ſureté, que le Prince de cette Ville étant Moine, il lui accordera plus facilement la franchiſe pour conſerver l'honneur du ſaint habit. Quelque puniſſable que ſoit cette avanture, l'Hôte n'ôſe cependant la publier, parce que le Païs de Liège étant un Etat Eccléſiaſtique, il n'eſt jamais ſûr de ſe faire partie contre les Prêtres & les Moines, qui y ſont les maîtres. Par cette raiſon même il la tient ſecrète.

Eh bien, Monſieur, dit Milady, ne l'avois-je pas bien cru, que c'étoit le Moine, & qu'il y avoit quelque intrigue ſous jeu? Croyez-moi, qui approfondiroit

roit bien ces ſortes d'Apparitions de Lutins & de Revenans, trouveroit que la plupart n'ont pas d'autre fondement. Le Peuple eſt naturellement crédule, & porté à la ſuperſtition; vos Moines y trouvent leur compte, & entretiennent ces idées puériles; le moins qui leur en revient, c'eſt l'argent des Meſſes, comme vous venez vous-même de nous l'apprendre. Cependant, Madame, répondit le Conſeiller, cette erreur n'eſt pas auſſi générale que vous le penſez, même parmi les Moines; & nous avons parmi eux des gens très-éclairés, & revenus de ces puérilités. Il y en a ici qui ſont extrêmement mortifiés du ſcandale que ce Miſérable vient de donner; & pour ma part, je peux vous proteſter que ſi pareille affaire venoit à notre Cour, nous ne ferions aucune grace. Vous auriez raiſon, dit-elle, car toutes ces hiſtoires viennent toujours des Prêtres ou des Moines ignorans. Cela même eſt ſi vrai, que de cent contes que l'on fera ſur cet article, vous n'en trouverez pas deux arrivés dans les Païs Proteſtans. Il eſt ſi rare d'y entendre parler de Lutins, de Viſions, d'Eſprits ou de Poſſeſſions, que quand on a quelque hiſtoire pareille à raconter, on eſt obligé d'en expliquer tous les termes pour s'y faire entendre. Cela eſt vrai, dit Mr. Lake; & quoique j'aye parcouru nos trois Royaumes, & voyagé en Suiſſe & dans tou-

te l'Allemagne, je ne me ſouviens pas d'avoir ouï raconter rien de pareil, que dans les Païs Catholiques. Auſſi, continua-t-il, dès-que l'on a parlé de Croix lumineuſes, j'ai bien cru que toutes ces illuminations étoient l'effet du Phoſphore.

J'ai eu la même penſée que Monſieur, dit le Marquis, parce que lorsque je fus en Hollande, on me raconta une petite avanture dans le même goût, qui s'y étoit paſſée récemment par pure plaiſanterie. Roſelli, ſi fameux par ſes Avantures ſous le nom de *l'Infortuné Napolitain*, en fut l'auteur. Cet homme tenoit à la Haye le Caffé le plus célèbre de toute la Hollande. Tous les Etrangers s'y rendoient, & on croyoit n'avoir rien vu dans les ſept Provinces, ſi l'on n'avoit pas vu Roſelli. Il avoit l'eſprit vraiment Italien. Il étoit fin, grand Chymiſte, mais encore plus grand Charlatan. Il avoit trouvé, ou acheté mille jolis petits Secrets de Médecine & de Chymie, qu'il ſavoit revendre bien cher, quand il trouvoit des dupes, & il n'en manquoit jamais. Les Seigneurs les plus qualifiés ſe faiſoient un plaiſir de le connoître, & l'on ne parloit que de lui. Madame l'Ambaſſadrice de France, qui avoit lu ſon Hiſtoire, s'en étoit fait une haute idée. Elle ſe félicitoit en venant en Hollande d'y pouvoir connoître cet homme ſingulier, & elle avoit bien pro-

mis à ses amies de Paris de leur en envoyer des relations. Dès-qu'elle fut à la Haye, elle envoya un Page à Roselli, pour lui marquer l'envie qu'elle avoit de le voir. Roselli chargea le Page de demander à Son Excellence, comment elle souhaitoit de le voir, si c'étoit en homme ordinaire, ou en homme extraordinaire. L'Ambassadrice, qui ne le connoissoit que sous ce dernier titre, ne balança point à choisir. Le Page revint dire à Roselli, que Son Excellence l'attendoit à six heures du soir, (c'étoit en hiver), & qu'elle avoit une grande impatience de connoître un homme aussi extraordinaire.

Roselli ne manqua point au rendez-vous. Il prit son habit Italien, se couvrit la tête d'un chapeau à large bord, & monta dans un carosse. Il se fit annoncer. On le fit entrer dans la salle, & tandis que le Page étoit allé avertir Madame, Roselli éteignit toutes les bougies. La Dame, impatiente de le voir, vint au-devant de lui jusqu'à la porte de la salle. Roselli s'avançant gravement pour lui faire la révérence, agita deux phioles qu'il tenoit dans les mains, & remplit en un moment toute la salle de feu & d'éclairs. L'Ambassadrice, effrayée de ce spectacle, rentra dans son cabinet. Roselli l'y suivit avec son Phosphore fumant, & le remplit tout à coup d'une horrible fumée. La

pauvre Ambaſſadrice le prenant pour un Magicien, ſe ſauva de chambre en chambre, & s'alla cacher au grenier. Le Page, auſſi effrayé que ſa Maîtreſſe, étoit allé donner l'allarme à la cuiſine. Pas un des gens n'ôſa approcher. Il n'y eut que le Suiſſe, qui vint avec ſa hallebarde pour chaſſer le prétendu Magicien. Roſelli, offenſé du compliment qu'il lui fit, lui pouſſa ſes deux Phoſphores ſous le nez. Le pauvre Suiſſe ſe croyant perdu, ſe jetta tout tremblant à ſes pieds, & lui dit en ſon langage: *Eh! Monſieur le Diable, ne me brûlez pas encore, vous m'aurez aſſez tôt.* Après cette expédition, Roſelli remonta en caroſſe, & dès-qu'il fut de retour chez lui, il écrivit à l'Ambaſſadrice une Lettre très-polie, pour lui faire excuſe de ſon extravagance. Elle la lui pardonna, & perdit pour jamais l'envie de le revoir.

La compagnie rit beaucoup de cette avanture, & fut fâchée que l'heure du ſouper nous obligeât tous à nous ſéparer. Milady voyant tout le monde en bonne humeur, propoſa à la compagnie de venir prendre chez elle le petit ſouper des Buveurs d'eau. Elle avoit loué une maiſon entière, & un Cuiſinier qu'elle avoit amené, lui préparoit fort proprement tout ce qu'elle vouloit. On s'en excuſa d'abord par diſcrétion: mais ſur les aſſurances qu'elle nous donna qu'on ne l'incommoderoit pas, toute la com-

compagnie ſe rendit chez elle. Une demi-heure après nous nous mîmes à table, & nous trouvâmes un petit *Ambigu* ſervi très-proprement. La converſation fut extrêmement enjouée, & on la prolongea fort avant dans la nuit. Les Lutins revinrent ſur le tapis, & comme c'eſt une matière inépuiſable, chacun donna ſon hiſtoire. Cependant on en revenoit toujours à celle du Phoſphore, comme à la plus jolie. Eh! de grace, Meſſieurs, dit une Dame de la compagnie, apprenez-moi du-moins ce que c'eſt que ce Phoſpore qui fait tant de merveilles.

J'aurai l'honneur de vous le dire, Madame, dit Mr. Lake, qui étoit à ſon côté, j'en ai beaucoup vu. Il y en a de pluſieurs ſortes. Quelques-uns ſont naturels, & quelques-uns artificiels. Il y en a qui luiſent, d'autres qui brûlent, quelques-uns qui fument, & il y en a qui ont toutes ces qualités enſemble. Ceux que la Nature produit, ſe trouvent dans les Mines; & ceux que la Chymie a inventés, ſont compoſés de ſels, de nitre, & d'autres matières ſemblables, & convenables à l'effet qu'ils doivent produire. Le plus commun eſt celui que les Artiſtes nomment la *Pierre de Bologne*, qui ſe trouve au pied du Mont Paterno, diſtant d'environ une lieue de France de la Ville de Bologne en Italie. Ce ſont de petites pier-

res griſes, inégales, & brillantes. J'en ai vu une à Rome, chez Monſignor Cellio, qui pèſe cinq livres. Les plus petites cependant, & les plus luiſantes, ſont les meilleures. Ces pierres ne deviennent vrai Phoſphore, qu'après qu'on les a calcinées. Le ſecret en fut découvert par un pauvre Cordonnier de Bologne, qui cherchoit la Pierre Philoſophale, & qui crut que cette Pierre contenoit de l'argent, parce qu'elle a une couleur argentine & luiſante. Mais au lieu d'y trouver le métal qu'il cherchoit en la calcinant, il découvrit par un heureux hazard ce merveilleux phénomène. Quand je paſſai à Bologne j'en achetai pluſieurs, que j'ai encore dans mon cabinet à Londres. Mais le plus beau de tous, à mon avis, c'eſt le Phoſphore fulgurant, inventé par Jean-Daniel Kraft; & c'eſt, ſelon toutes les apparences, celui dont notre Moine ſe ſervoit. On le conſerve ordinairement dans une bouteille de verre, remplie d'eau commune, & bien bouchée. Dès-qu'on la ſecoue dans l'obſcurité, ce Phoſphore jette des éclairs; quand on le tire de la phiole, on le voit fumer; & ſi l'on s'en ſert pour écrire ſur le papier & ſur la main, les lettres jettent un grand éclat: elles ne ſe voient pas au jour, mais dans l'obſcurité elles brillent extraordinairement. Il faut cependant uſer de précaution, quand on s'en ſert: car ſi l'on ma-

nie

nie trop rudement ce Phoſphore, ou qu'on le frotte ſur quelque choſe trop violemment, il s'enflamme réellement, & s'écarte en pluſieurs pièces, qui portent un feu auſſi ſubtil & auſſi pénétrant que celui du Tonnerre. Il y a peu d'années qu'un des plus fameux Chymiſtes d'Oxford en fut dangereuſement bleſſé. Voilà précisément tous les effets de celui que le Moine employoit.

Mais ce qui vous étonnera, Mesdames, c'eſt que nous portons tous en nous les principes & la matière principale de cette merveilleuſe compoſition. Jean-Daniel Kraft ayant remarqué que pluſieurs perſonnes rendoient leur urine lumineuſe dans l'obſcurité, s'appliqua à en tirer cette partie éclatante dont il a formé ſon Phoſphore, après bien des peines & des épreuves : c'eſt une des plus puantes opérations qu'il y ait dans la Chymie. Il y a encore un Phoſphore liquide, qui fut inventé à Hambourg par un certain Brand, & qui eſt compoſé de ſel noir. Il produit les mêmes effets que le Poſphore fulgurant, & fume beaucoup davantage. Il eſt plus commode pour écrire, & pour tracer des figures.

Tout cela eſt merveilleux, Monſieur, dit la Dame, mais je ſerois charmée d'en voir les effets, & il faudroit prier Mr. le Conſeiller d'engager les deux Officiers à nous procurer ce plaiſir. De tout mon

cœur, Mesdames, dit le Conseiller; & si vous voulez, j'irai les en prier tout à l'heure. On le prit au mot, & il y alla.

Mr. Lake continna la conversation, & il me sembla qu'il étoit aussi bon Chymiste, qu'il nous avoit paru grand Botaniste dans notre promenade de Franchimont. Il nous dit cent choses, toutes plus curieuses les unes que les autres, sur la nature & la composition des Phosphores. Il nous rapporta quantité d'exemples de choses naturelles qui luisent la nuit, dont il nous expliqua succinctement les causes. Il nous rapporta entre autres, qu'il avoit vu en Allemagne un Moine, dont la tête paroissoit jetter des étincelles de feu dans l'obscurité toutes les fois qu'il y touchoit, & que le Vulgaire superstitieux le tenoit à cause de cela pour un Saint; sans réfléchir, disoit-il agréablement, que les Chats, la tête & les entrailles d'un Poisson fort connu en France sous le nom de *Merlan*, & quantité de Coquillages, font les mêmes miracles tous les jours. Aussi, ajoutoit-il, comme l'Ignorace est la Mère de la Superstition, il est peu de ces prodiges du moyen Age qui étonnent tant le Peuple, que l'on ne vienne à bout d'expliquer ou de contrefaire aujourd'hui par le secours d'une Physique éclairée; & si nos Anciens y eussent été aussi habiles que notre Moine, ils auroient

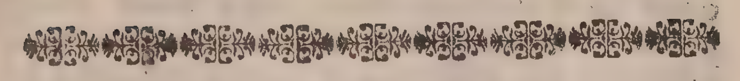
roient épargné bien des préſages & des prédictions à leurs Augures, ſur ces illuminations ſubites qui paroiſſoient quelquefois ſur la tête des Héros de leur ſiècle.

Cette converſation ſi curieuſe fut interrompue par l'arrivée des deux Officiers, que le Conſeiller amenoit. Ils firent leur compliment aux Dames, & après avoir reçu ceux de la compagnie, on les pria de s'aſſeoir. Les Dames leur portèrent pluſieurs ſantés badines, après quoi l'un d'eux ſe fit conduire dans la chambre voiſine pour y faire l'épreuve du Phoſphore. Il traça pluſieurs figures ſur la muraille, il écrivit ſur un papier pluſieurs galanteries, frotta légèrement de ce Phoſphore liquide deux têtes de Marmots qui ſoutenoient la cheminée, & il invita la compagnie d'en venir voir l'effet. Les Dames en furent étonnées, & Milady avoua que ſi elle n'avoit été prévenue, elle en ſeroit morte de peur. On s'amuſa longtems à s'écrire de petites folies ſur du papier, ſur la main, & ſur les habits, ſans qu'il arrivât d'accidens à perſonne. Un des Officiers fit préſent à Milady d'une de ces Phioles, & elle parut charmée de ſa galanterie.

Pendant cet amuſement, ils racontèrent divers petits traits fort divertiſſans de la lutinerie du Moine, que le Conſeiller avoit omis, & ramenèrent de nouveau la converſation ſur les Spectres.

Le

Le Conſeiller en prit occaſion de railler Milady, ſur ſon antipathie pour les Viſions. Tous préjugés de Religion à part, lui dit-il, ôſerois-je vous demander, Madame, ſur quoi vous fondez votre incrédulité ſur cet article? Je ne ſuis point Philoſophe, dit-elle; mais le bon ſens, la raiſon & l'expérience me révoltent contre tous ces contes. Je ne finirois pas, ſi je vous diſois combien j'en ai trouvé de ridicules. Mais quand j'aurois eu en cela la foibleſſe de vos plus petites Dévotes, j'en aurois été guérie par l'hiſtoire qu'un Seigneur François me racontoit il y a quelques années, dans un voyage que je fis à Paris avec mon fils. C'étoit à la table de Milord Comte de Stairs, qui étoit pour-lors Ambaſſadeur en France. Ce Seigneur en pouvoit parler ſavamment, car c'étoit à lui-même que l'hiſtoire étoit arrivée. Comme je ſuis la ſeule, continua-t-elle, qui n'ai encore rien raconté, je veux bien vous en faire part: elle eſt un peu longue, & elle me procurera le moyen de garder ici la compagnie plus longtems. Chacun marqua à Milady l'empreſſement que l'on avoit de l'entendre, & l'on repaſſa dans la ſalle à manger, où elle nous fit cette hiſtoire.



AVANTURE

DU COMTE DU B....

LE Gentilhomme à qui elle eſt arrivée, dit Milady, eſt un Seigneur fort connu à la Cour de France, ſous le nom de Comte du B.... Il eſt brave, intrépide même, & s'eſt diſtingué en toutes occaſions, ſurtout dans la dernière Guerre, où il ſervoit en qualité de Brigadier des Armées du Roi. Ce Seigneur ayant obtenu permiſſion de venir paſſer l'hiver ſur l'une de ſes Terres, partit, avec ſon équipage & ſes domeſtiques, vers le mois d'Octobre, qui étoit fort pluvieux cette année-là. Tant qu'il fut ſur les frontières, il voulut jouïr des privilèges que lui donnoient ſon rang & ſa qualité. Son fourrier partoit toujours quelques heures avant lui, pour marquer les logis, & pour y faire tenir tout prêt à l'arrivée de ſon Maître. Un jour que la pluye avoit tellement gâté les chemins, que la voiture & les équipages du Comte ne pouvoient atteindre la Ville où on avoit deſſein de coucher, le maréchal des logis s'arrêta dans un mauvais petit Village, ſitué au fond d'une Vallée preſque déſerte & toute pleine d'eau, & marqua le logis du Comte chez

chez le Curé du lieu, qui étoit fort pauvre. L'indigence de cette maiſon ne différoit de celles des autres habitans, qu'en ce qu'elle étoit un peu moins malpropre ; car l'on n'y étoit preſque point à l'abri du vent ni de la pluye.

Quand le Comte arriva, il fut reçu & complimenté par le bon Curé, qui déploya toute ſon éloquence pour le remercier de l'honneur qu'il lui faiſoit de venir loger dans ſa petite cabane, & lui fit à ſa façon bien des excuſes ſur ce que ſa chaumine étoit ſi mal pourvue des commodités néceſſaires à un ſi grand Seigneur. Le Comte, qui ignoroit la ſituation du lieu, le remercia de ſa harangue, & après l'avoir aſſuré qu'il ne l'incommoderoit point, ordonna à ſon poſtillon de pourſuivre. Le pauvre Curé, qui n'auroit peut-être pas demandé mieux, crut pourtant devoir faire quelques inſtances pour l'arrêter, en l'aſſurant que quelque pauvre que fût ſa maiſon, elle étoit encore la plus commode de tout le Village. Le maréchal des logis qui revint ſur ces entrefaites, joignit ſes inſtances à celles du Curé, en proteſtant au Comte qu'il venoit de viſiter toutes les maiſons, les unes après les autres, & qu'il n'avoit rien trouvé qui approchât de celle-ci. Fort bien, dit le Comte: mais pourquoi ne me loge-t-on pas dans ce Château que je vois là-bas à l'autre bout du Village ? Qui

que

que ce ſoit qui y demeure, je ne crois pas que l'on m'y refuſe une chambre : qu'on y aille de ma part, je vai deſcendre ici pour en attendre la réponſe. Monſeigneur, dit le Curé, ce Château n'eſt point habité. Cette Terre eſt en decret depuis pluſieurs années ; la plupart des chambres ſont ſans portes, & le peu qui reſtent ſans ſerrures : il y en a pourtant quelques-unes qui ſont aſſez propres, & où il y a encore quelques meubles antiques. Il ne m'en faut pas tant, dit le Comte; on y eſt apparemment à couvert, je veux qu'on y dreſſe mon lit. Je l'ai déjà voulu faire, Monſeigneur, dit le fourrier ; mais j'ai renoncé à cette idée, ſur ce que l'on m'a aſſuré que vous n'y ſeriez pas en ſureté, parce que ce Château eſt poſſédé par des Lutins & des Revenans, qui y font toutes les nuits un fracas horrible : dans le moment même on vient de me raconter, que les Sorciers y ont tenu leur dernier Sabbat, & que le Maître de la Terre qui eſt paſſé dans les Païs Etrangers, a cédé ſa maiſon au Diable, pour en tirer quelque argent. „ Avez- „ vous bu trop d'un coup, dit le Comte „ en colère ? Il y a de la folie à tout „ ce que vous me dites. . . . Finiſſons „ tous ces contes, je veux coucher au „ Château, qu'on y dreſſe inceſſamment „ mon lit. Je vai, en attendant qu'il „ ſoit prêt, ſouper chez Mr. le Curé. " Il falut obeïr.

Pen-

Pendant cet intervalle, le Comte pria le Curé de lui faire compagnie, & de lui expliquer ce qui donnoit lieu à ces ſots contes. Le Curé étoit un bon petit homme, ignorant au poſſible, & crédule à l'excès, comme le ſont la plupart des Prêtres de Village: il ſavoit par cœur juſqu'à la moindre hiſtoriette, & il n'y eut ſorte de contes de Viſions, d'Apparitions effrayantes, qu'il ne racontât à ce Seigneur, pour le détourner d'aller au Château. Le Comte, qui s'étoit diverti pendant quelque tems à l'écouter, s'ennuyant à la fin de ſes fornettes, fit appeller ſon valet de chambre, & lui ordonna de le ſuivre au Château. Ce valet fit auſſi inutilement ſes remontrances, elles ne furent point écoutées: il ſe jetta aux pieds de ſon Maître, pour le prier de ne point s'expoſer: mais plus on preſſoit le Comte, plus il s'opiniâtroit à vouloir aller au Château. Il en prit le chemin, & ſon valet de chambre éclairoit avec un flambeau. Ce pauvre garçon, qui étoit naturellement crédule, avoit la tête remplie des contes qu'il avoit entendus dans le Village; car chacun à l'envi lui avoit raconté ſon hiſtoire, & tout le Village ſe portoit pour témoin des faits, enſorte qu'il ſuivoit ſon Maître auſſi triſtement que s'il fût allé la mort. Ses frayeurs redoublèrent aux approches du Château. C'étoit un vieux bâtiment, en-

entouré de foſſés, orné de quantité de tours à demi ruïnées, qui faiſoient un lieu fort deſagréable en ſoi-même, & tout propre à inſpirer, par ſa ſituation, cette horreur ſecrète que l'on ſent preſque toujours à la vue des ruïnes des grands Edifices. Celui-là d'ailleurs, par la déſertion de ſes Maîtres, étoit devenu la retraite des Hiboux & des Chouettes du Canton. Les cris & les heurlemens de ces animaux nocturnes effrayèrent ſi fort le pauvre garçon, qu'il crut avoir déjà tous les Lutins après lui. Cependant le Comte le raſſurant par ſon exemple & ſes raiſons, ils arrivèrent à la chambre où l'on avoit dreſſé le lit. Quoiqu'elle fût la plus propre & la plus grande, la porte ne pouvoit ſe fermer en dedans. Le Comte ſe fit deshabiller; mais avant de ſe coucher, il attacha ſes piſtolets au ceinturon de ſon épée, & ſuſpendit ſes armes au chevet de ſon lit. Il fit allumer des chandelles dans la cheminée, & en garda deux auprès de lui. Après ces précautions, il ſe mit au lit, ſans être abſolument deshabillé; & le valet de chambre ſe coucha ſur un matelas, qu'il avoit fait apporter.

Le Comte, malgré ſon intrépidité, ne put s'endormir. Une certaine inquiétude qui ne détruit point la vraie valeur, le jetta malgré lui dans des réflexions chagrines, ſur le danger auquel il s'expoſoit peut-être ſans néceſſité. Il avoit

passé deux heures dans cette agitation, & il alloit s'endormir, lorsque vers le minuit il crut entendre dans la cour la plus reculée du Château, un bruit aigre & sourd, qu'il ne pouvoit assez démêler à cause de l'éloignement. Il s'apperçut que le bruit devoit être causé par quelque chose d'animé, parce qu'il lui sembloit, autant qu'il put le suivre de l'oreille, que ce bruit tournoit autour du Château. Il crut d'abord que c'étoit quelque Bête égarée, qui paissoit aux environs avec une sonnette au cou, comme l'on en voit plusieurs dans les campagnes. Il changea bientôt de sentiment. Le bruit s'éclaircit à mesure qu'il se rapprochoit du Château, & le Comte entendit distinctement les pas de quelqu'un qui marchoit gravement, & le cliquetis d'une chaîne, qui devoit être pesante, autant qu'on pouvoit en juger par le bruit qu'elle faisoit en traînant sur le pavé. Ce bruit effrayant s'insinuant dans les appartemens, paroissoit venir droit à la chambre du Comte. Il crut devoir alors se mettre en garde, & prenant promptement sa robe de chambre & ses pantoufles, il passa son ceinturon sur une de ses épaules en forme d'écharpe & de baudrier, & il se remit au lit, pour être prêt à tout évènement.

Cependant, le bruit redoublant sur l'escalier, éveilla le valet, qui pour charmer sa frayeur, s'étoit gorgé de vin en

ſoupant. Le Comte put à peine l'empêcher de crier ; car malgré ſon ivreſſe, il étoit encore ſenſible à la peur : mais ſur la menace que le Comte lui fit, de lui caſſer la tête de ſon piſtolet s'il crioit, il ſe tint tranquile. Le Lutin continuant ſon chemin parcourut les chambres contigues, & après en avoir fait le tour en gémiſſant d'une voix lamentable, il monta dans l'étage ſupérieur, où il fit un bruit affreux en traînant ſes chaînes. Ce bruit horrible, loin d'intimider le Comte, lui fit ſoupçonner quelque ſupercherie, car il n'étoit pas crédule. „ Si l'on en veut à „ ma vie, diſoit-il en lui-même, toutes „ ces cérémonies ſont inutiles. Il faut „ donc que l'on ne veuille que m'ef„ frayer ; car de croire que le Diable „ y vienne exprès faire ce jeu, ou qu'il „ ſoit cauſé par quelque Habitant de „ l'autre Monde, c'eſt ce que je ne „ croirai jamais. Voyons, diſoit-il, juſ„ qu'au bout, ce que cette Comédie „ deviendra.

Dans le moment qu'il faiſoit cette réflexion, l'Eſprit pouſſa violemment la porte, & entra dans la chambre. Sa figure étoit hideuſe, il paroiſſoit tout velu comme un Ours, & chargé de chaînes, dont il frappoit les murailles, en pouſſant des gémiſſemens horribles. Il s'avança d'un air grave vers le matelas, ſur lequel étoit le valet de chambre. Ce

garçon n'ôſant crier, de peur d'irriter ſon Maître, s'étoit enveloppé dans ſon manteau tout tremblant, croyant ſa mort inévitable, tant de la part de ſon Maître, que de la part du Spectre, qui relevant ſes chaînes, les fit ſonner à l'oreille de ce malheureux, qui s'évanouït de frayeur. Le Comte, qui obſervoit tranquilement ce manège à travers les rideaux de ſon lit, ayant entendu crier ſont valet, crut que le Spectre lui faiſoit violence. Il ſaute hors du lit le piſtolet au poing, & ſe ſaiſiſſant de la chandelle court ſur le Revenant, en criant de toute ſa force, *tue*, *tue*. L'Eſprit, ſans s'étonner, ſe retourne gravement pour regarder le Comte, & lui dit en ſecouant ſes chaînes, *Sui-moi*, *petit mortel*. Après avoir proféré ces mots, il reprit le chemin de la porte aſſez vite. L'intrépide Comte, également piqué du déſir d'approfondir cette ſcène, & de chagrin de la perte de ſon valet, qu'il croyoit mort, ſuit de près le Spectre, & deſcend l'eſcalier après lui, tenant toujours le piſtolet au poing, bien réſolu cependant de ne tirer qu'à l'extrémité. Le Spectre deſcend dans la cour, & la traverſe avec beaucoup de précipitation. Le Comte le ſuit toujours à travers les ténèbres & les horreurs d'une nuit fort ſombre. Ils arrivèrent enfin à l'entrée d'une eſpèce de gallerie voûtée, & fort étroite. Le Comte y

entra

entra encore : mais-là le Spectre disparut, & sembla s'abîmer dans les entrailles de la terre, en jettant un cri épouvantable. Un vent violent qui sortit de dessous la terre, éteignit la lumière du Comte, qui avoit résisté au grand air de la cour, & il resta au milieu des ténèbres dans cet endroit inconnu. Le Comte, emporté par son ardeur, lâcha son pistolet, en faisant quelques pas en avant, & se sentit abîmer lui-même & descendre tout vif dans la basse région des Lutins, pour punir son incrédulité.

Ah! de grace, Milady, dit alors une de nos Dames, tirez-moi d'inquiétude. Y resta-t-il, ce pauvre Comte, ou fut-il étouffé par l'Esprit? Oh que j'ai de peur pour lui, & que je suis fâchée qu'il ait été si téméraire! Hélas! que vous êtes pressante, ma chère Madame, dit Milady en riant; est-ce que le Comte seroit votre amant? Il me semble que vous prenez un rare intérêt à son sort. Quoi qu'il en soit, je vai vous satisfaire; mais permettez-moi, Messieurs, dit-elle en s'adressant à nous, de vous demander ce que vous auriez fait en sa place. J'ai trop bonne opinion de votre courage, pour ne pas croire que vous en eussiez fait autant : cependant seroit-ce vous offenser beaucoup, que de vous croire un peu moins téméraires? La question est délicate, dit le Marquis;

car le courage, ainſi que bien d'autres choſes, dépend beaucoup du ſuccès, qui le juſtifie ou le condamne ſelon l'évènement. En tout cas, le goût des Dames décide la thèſe, & la tendreſſe que la valeur du Comte inſpire à Madame, prouve aſſez que le courage le plus outré eſt toujours eſtimable, puiſqu'il ſait toucher un cœur comme le ſien. La déciſion eſt galante, reprit Milady; & puiſque vous ne voulez pas répondre autrement, il faut continuer mon hiſtoire, pour calmer les allarmes de Madame ſur le ſort de ſon cher Comte.

Sa chute fut des plus dangereuſes. Il ne ſe fit cependant aucun mal. L'abîme n'alloit pas juſqu'aux Enfers, & quoique la manière dont il y étoit deſcendu fût effrayante, il étoit moralement impoſſible qu'il ſe tuât. C'étoit une trape de planches poſées en *baſcule*, avec des contrepoids très-ingénieuſement placés, qui la faiſoient baiſſer & hauſſer au moindre mouvement, dès-que l'on poſoit le pied ſur l'une ou l'autre extrémité; enſorte que l'on gliſſoit rapidement ſur un tas de fougère & de foin, qui rendoit la chute plus douce. Dès-que le Comte fut tombé dans ce ſouterrain, il ſe vit environné d'une troupe d'Eſprits à figure humaine, que ſa chute avoit attirés autour de lui. Il jugea à leur phyſionomie qu'ils étoient tous très-vivans, & pour le moins auſſi étonnés de ſa viſite impré-

prévue, qu'il l'étoit lui-même de se trouver au milieu d'eux. On ne lui laissa le tems, ni de se reconnoître, ni de les envisager; on lui banda les yeux, on le desarma, & on le fit passer dans un caveau voisin, où on l'enferma. Le Comte ne perdit pas la tête dans cette conjoncture, & malgré son trouble il comprit d'abord que ces gens étoient, ou des Souffleurs qui travailloient au Grand Oeuvre dans l'espérance de trouver la Pierre Philosophale; ou de misérables Cyclopes, qui altéroient la monnoie. Peut-être exerçoient-ils l'un & l'autre métier dans ces ténébreux cachots. C'est cependant ce qu'il n'a jamais bien pu démêler. Mais les précautions qu'ils prirent pour lui cacher le mistère de leurs occupations, le voisinage de la frontière où ils étoient, & d'où ils pouvoient aisément sortir du Royaume à la moindre allarme, & le bruit effrayant qu'ils causoient toutes les nuits dans le Château pour en éloigner les curieux & les importuns, formèrent dans son esprit un corps de préjugés qui le convainquirent que ces gens s'occupoient à quelque Art dangereux. Cette réflexion fit comprendre au Comte toute l'horreur du péril auquel il s'étoit livré. Il ne tarda point à voir ce danger de plus près. Du caveau où il étoit enfermé, il entendit clairement que ces gens tenoient conseil sur ce qu'ils feroient de lui. Toutes

les voix alloient à la mort. Un ſeul cependant plus humain opinoit pour qu'on le renvoyât, après s'être informé de ſa qualité. Quoique le Comte crût ſa mort inévitable, il demanda à les entretenir avant qu'ils priſſent leur dernière réſolution. On le tira de ſon cachot, on l'amena dans le lieu de l'Aſſemblée, & on lui permit de parler.

„ Je comprens, Meſſieurs, leur dit-
„ il, toute la raiſon que vous avez de
„ vouloir vous défaire de moi. Mon
„ indiſcrétion mérite la mort, & je l'ac-
„ cepte. Mais permettez-moi de vous
„ repréſenter, que votre perte la ſuivra
„ infailliblement de près. Je crois de-
„ voir vous déclarer mon nom & ma
„ qualité. Je ſuis le Comte du B.....
„ Brigadier des Armées du Roi. Je re-
„ viens de l'Armée, & je m'en vai à
„ ma Terre. Le mauvais tems m'a re-
„ tenu dans ce Village, où j'ai tout mon
„ monde & mes équipages. Mon va-
„ let de chambre, qui couchoit au pied
„ de mon lit, ſe ſera ſurement ſauvé,
„ & avertira mes gens de mon avanture;
„ je doute qu'on la laiſſe ſans éclairciſſe-
„ ment. Comptez que ſi l'on ne me voit
„ pas reparoître, on renverſera plutôt
„ le Château, que d'ignorer longtems
„ ce que je ſuis devenu. Songez-y,
„ Meſſieurs, ce n'eſt pas une menace
„ que je vous fais: mais, quelque né-
„ ceſſaire que ma mort paroiſſe à votre

„ ſu-

„ fureté, j'ai cru devoir vous informer
„ qu'elle caufera certainement votre
„ ruïne. Si vous doutez de ma qualité,
„ les Lettres que j'ai fur moi, & qui
„ contiennent des ordres de la Cour,
„ vous en certifiéront mieux la vérité ".
Le Comte produifit ces Lettres, & pendant que ces noirs Cyclopes les examinoient, il ajouta: „ Je fuis Gentilhomme,
„ Meffieurs, & capable d'un fecret. Sans
„ vouloir pénétrer le vôtre, je vous
„ jure foi de Chevalier, que je fuis in-
„ capable de vous trahir." Cette harangue, qu'il leur fit avec cet air de dignité qui n'abandonne jamais les illuftres malheureux, les étonna tous. On le remit dans fon caveau pour délibérer encore.

On revint aux avis, qui furent plus favorables: il y en avoit cependant toujours qui opinoient à la mort, mais en plus petit nombre & plus foiblement qu'auparavant. Ces débats, que le Comte entendoit diftinctement, euffent allarmé un cœur moins grand que le fien. Car outre l'idée de la mort, qu'il avoit toujours préfente à l'efprit, chaque avis formoit un nouveau fupplice, & lui en faifoit fentir toutes les horreurs. La mort même a, felon moi, quelque chofe de préférable à cette cruelle alternative d'efpérance & de defefpoir. Le Comte cependant attendoit tranquilement l'arrêt qui devoit décider de fa vie.

Les voix se réunirent en sa faveur. On le ramena. Un de la troupe souterraine lui prononça l'arrêt de sa liberté, aux conditions qu'il jureroit un inviolable secret, & qu'il laisseroit le Village & ses domestiques dans l'idée des Apparitions dont ils étoient déjà persuadés; & que lorsqu'il seroit hors de la Province, il ne parleroit jamais de son avanture. Après ses sermens, on lui rendit ses armes & ses Lettres, à la réserve d'une seule, que l'on garda. On lui fit prendre quelques verres de vin, toute la troupe but à sa santé, & après lui avoir fait comprendre à quoi la Compagnie s'exposoit en lui laissant la vie, on rouvrit la trape, & on lui donna deux guides pour le remener à son appartement. Dès-qu'il fut sur l'escalier, les députés lui ôtèrent son bandeau, & retournèrent à leur caverne.

Le Comte rentra dans sa chambre, fort étonné de son avanture; mais il manqua d'y en trouver une plus terrible, de la part de son valet de chambre. Ce pauvre garçon, dont l'extrême frayeur avoit dissipé l'ivresse, étoit au desespoir de ne point voir le Comte dans sa chambre. Il s'étoit imaginé que les Revenans l'avoient étranglé, selon le plan des histoires qu'on lui avoit raconté la veille. Tout occupé de son cher Maître, il le méconnut quand il rentra, & le prenant pour le Spectre même, il lâcha son pistolet

tolet contre lui. Par un trait marqué de la Providence, le piſtolet manqua, & le Comte ſe fit reconnoître. Le pauvre valet penſa mourir de honte & d'horreur, du malheur qu'il venoit d'éviter, & en demanda pardon à ſon Maître. Le Comte, ſans s'arrêter à l'écouter, lui ordonna de le ſuivre, & crut que malgré les ſermens réciproques qui s'étoient faits dans la caverne, le plus ſûr étoit de ſortir du Château, de crainte de quelque réavis. Ils allèrent enſemble attendre l'aurore dans l'avenue qui menoit au Village, & le Comte raconta à ſon valet, qu'ayant voulu ſuivre le Lutin les armes à la main, ce Spectre après bien des détours s'étoit abîmé dans une eſpèce de puits, dans lequel il avoit été lui-même preſque entraîné, & qu'il avoit eu beaucoup de peine à retrouver ſon appartement. Dès-que le jour fut venu, il alla chez le Curé, à qui il fit le même conte, qui ſe répandit bientôt dans tout le Village; & après avoir fait apporter ſon lit & ſes habits, il repartit pour continuer ſa route.

Pluſieurs années s'étoient paſſées ſans que le Comte eût parlé de ſon avanture, & il auroit inviolablement gardé le ſecret, ſans la permiſſion expreſſe qu'il en reçut depuis. Un jour qu'il étoit à ſa campagne, on vint lui annoncer un homme qui demandoit à lui communiquer une affaire importante, qui ne lui

per-

permettoit ni d'attendre, ni d'entrer au Château. Le Comte étonné du message, fit dire au Courier d'entrer, & donna ordre à ses gens de s'informer de quelle part il venoit. Le Courier répondit encore, qu'il ne pouvoit ni entrer, ni attendre, ni nommer ses Maîtres; & quelques instances qu'on put lui faire, il s'opiniâtra à demeurer sur le pont-levis du Château. Le Comte qui étoit à table, communiqua ce message extraordinaire aux Gentilhommes qui mangeoient avec lui, & demanda leur avis. Quelques-uns trouvèrent des raisons de défiance dans cet air mistérieux, & furent d'avis que l'on devoit arrêter le Courier. Mais la plupart conseillèrent au Comte de le voir, & d'aller lui parler, de peur de manquer quelque avis important à ses affaires ou à sa sureté, & s'offrirent de l'accompagner. Cet avis fut suivi: le Comte se leva de table, & alla avec tous ces Gentilshommes jusqu'au pont où le Courier étoit resté. Dès que le Courier le vit, il lui cria: *Ne craignez rien, Monseigneur; & pour vous prouver l'innocence de ma commission, je vai décharger mes armes.* En disant cela, il tira ses pistolets en l'air & du côté de la campagne. Le Comte s'approchant alors, le Courier, sans descendre, lui présenta deux magnifiques Chevaux Espagnols qu'il tenoit en laisse, & lui dit en lui remettant un paquet

paquet de Lettres : *Ceci, Monſeigneur, vous en apprendra davantage. Quant à moi, j'ai fait ma commiſſion, & mes ordres portent que je m'éloigne.* En achevant ce compliment le Courier piqua ſon cheval, & partit à toute bride, ſans qu'on ait jamais pu découvrir ſes traces.

Le Comte, extrêmement ſurpris de cette commiſſion, n'étoit pas moins impatient d'en pénétrer le motif, & d'en connoître les auteurs. Il donna ſes chevaux à tenir, à celui des Gentilshommes qui étoit le plus près de lui, & ſe hâta d'ouvrir la Lettre. Il la trouva d'une écriture compoſée de divers caractères contrefaits & déguiſés, & après l'avoir bien étudiée, il la lut tout haut. Elle contenoit en ſubſtance, à peu près ce qui ſuit, autant que je peux m'en ſouvenir.

„ Nous vous remercions, Monſieur, „ du ſecret que vous nous avez gardé „ juſqu'ici ; & c'eſt pour vous en mar- „ quer notre reconnoiſſance, que nous „ vous envoyons ces deux chevaux. „ Nous y joignons une Lettre importan- „ te, que vous laiſſâtes un tel jour, „ une telle année, au Château de. . . . „ elle pourra vous rappeller l'étrange „ avanture que vous y eſſuyâtes. Nous „ avons bien fait nos affaires, & nous „ ſommes tous heureuſement retirés „ chez nous. Nous vous dégageons de vos

„ vos ſermens & de votre ſecret: nous
„ conterons nous-mêmes votre avantu-
„ re comme ſi nous l'avions appriſe de
„ vous, & nous vous laiſſons la liberté
„ de la publier. Adieu, généreux
„ Comte, c'eſt de la part des ſix Gen-
„ tilshommes qui vous firent tant de
„ peur dans les ſouterrains du Château
„ de. . . .

Le Comte, après la lecture de cette Lettre, balança encore ſur le ſecret qu'il avoit juré; mais ſur les inſtances des Gentilshommes qu'il avoit avec lui, il leur raconta l'avanture ſingulière qui y avoit donné lieu, & il ſe fait un plaiſir de la répéter en toutes occaſions. Jugez, Meſſieurs, dit alors Milady, ſi après une hiſtoire auſſi célèbre & auſſi autentique, on eſt fort blâmable de douter des contes que l'on entend tous les jours en fait d'Eſprits & de Revenans.

Je conviens de vos maximes, Madame, reprit le Conſeiller, & je crois comme vous que le parti le plus ſage eſt de mépriſer ces hiſtoriettes, quand on n'eſt pas à portée de les approfondir: & ſi j'en étois cru, il y auroit une Loi de Police pour défendre chez nous, comme dans une des Province des Etats-Généraux, de publier aucune Hiſtoire de Sorciers, Lutins, Eſprits, Revenans, ou autres Contes de cette nature, ſous pei-

peine d'une amende pécuniaire : la Société en deviendroit beaucoup plus tranquile. Nous trouvâmes tous cette idée fort juſte, mais nous ne l'étendîmes point, parce qu'il étoit déjà fort tard. On fit excuſe à Milady de l'avoir incommodée ſi longtems ; mais elle nous raſſura, en nous diſant qu'elle n'iroit pas à la Fontaine le lendemain. Cependant nous prîmes congé, & nous nous retirâmes à petit bruit. En effet l'heure étoit indue à Spa, & notre partie pouvoit paſſer pour très-ſcandaleuſe parmi les Buveurs d'eau.

Mon deſſein étoit auſſi de reſter au lit le lendemain, & de me repoſer ; mais à mon tour je trouvai un Lutin fort incommode. C'étoit ce jeune Etourdi dont j'ai déjà parlé, qui revint de Liège au point du jour. Pour le repos de Milady & le nôtre, cet Extravagant étoit tombé amoureux tout à la fois de deux très-aimables Liégeoiſes, qui étoient venu paſſer une quinzaine à Spa. Tant qu'elles y furent, il ne fut occupé que d'elles, & nous nous eſtimions heureux de ce que par charité pour le public, elles vouloient bien s'en charger. Ce bonheur dura peu malheureuſement. Quoiqu'il n'y eût rien que de très-innocent dans ce commerce, une vieille Liégeoiſe empoiſonna les aſſiduïtés que le Comte de L... marquoit pour ces Demoiſelles, & elles furent rappellées par leur

fa-

famille. Ce départ ſubit fit faire cent extravagances au Comte. Il voulut les remener, il leur offrit ſa voiture, qu'elles refuſèrent; mais quelque choſe qu'elles puſſent dire ou faire, elles ne purent l'empêcher de les eſcorter à cheval juſqu'aux portes de Liège, faiſant ſuivre ſa voiture à vuide, pour marquer au-moins que c'étoit malgré lui qu'elles en avoient pris une autre.

Il ne s'en ſeroit pas tenu-là ſans-doute, & il auroit été faire quelque incartade au père, s'il n'avoit été preſſé de revenir pour le Bal qu'il devoit donner à Milady. Comme pour s'y préparer le ſoin de ſa toilette demandoit ſans-doute plus de tems qu'il n'en eût falu à un autre, il étoit revenu toute la nuit, & ſon arrivée avoit mis tout en mouvement dans l'Auberge. Quelque fatigué qu'il dût être de cette équipée, il préféra au plaiſir de dormir, celui d'étaler toutes les confitures & les rubans qu'il avoit apportés de Liège pour le Bal. Un Confiturier, qu'il en avoit amené exprès, commença à ranger le deſſert dès le matin, & le ſot Comte y voulut préſider. Je ne pus réſiſter au bruit qu'il faiſoit. Ce fracas joint au murmute des Buveurs d'eau qui étoient à la Fontaine, m'obligea de me lever. J'allai trouver Mr. Lake & le Marquis, pour m'en conſoler; & dans l'humeur où nous étions, nous concertâmes tous enſemble de lui faire

faire une pièce qui jettât ſur lui un ſanglant ridicule. Le projet que nous imaginâmes, fut de mêler un peu d'opium en doſe ordinaire dans une taſſe de chocolat, & de la faire prendre à notre Etourdi, perſuadés que l'opium l'endormiroit vers l'heure du Bal. Pour mieux lier la partie, nous le fîmes prier de la part de Milady, de faire commencer le Bal de meilleure heure, ſous prétexte que s'étant couchée tard, elle ſeroit bien aiſe de ſe retirer plutôt. La commiſſion fut ponctuellemen faite, lorſque le Comte envoya le bouquet; & comme il étoit lui-même fatigué, il fut fort aiſe de cette attention, qu'il prit pour une politeſſe de la Reine du Bal.

Un Chanoine de Liège qui logeoit avec nous, & qui étoit également mécontent d'avoir mal dormi, entra dans notre projet, & par une petite vengeance nous raconta mille folies qu'il avoit vu faire au Comte, qu'il connoiſſoit de longue main. Je l'ai épargné juſqu'ici, nous dit-il; mais je vai le démaſquer, puiſqu'il ne ſe corrige pas. Ce Jeune Homme eſt marié, & je connois ſa femme. Elle demeure à Duſſeldorp... Nous fûmes d'autant plus étonnés de cette découverte, qu'il s'étoit donné juſques-là pour garçon libre, & qu'il affectoit de vouloir paſſer pour tel. Ce que je vous dis eſt vrai, dit le Chanoine: un de mes neveux a étudié avec lui

à l'Univerſité de Louvain, & m'a raconté toutes ſes extravagances. En voici, par exemple, un trait ſingulier, qui s'eſt paſſé ſous mes yeux, & que j'ai eu occaſion d'examiner juridiquement. Ce Jeune Homme étant venu il y a quelques années à Bruxelles pour y paſſer l'hiver au ſortir de l'Académie, s'y fit une affaire fort ſérieuſe avec deux Danſeurs de l'Opéra, qu'il deshonora par une hiſtoire aſſez mal concertée. Les Danſeurs, qui étoient honnêtes gens dans leur métier, voulant en avoir raiſon, le cherchèrent par-tout pour le faire expliquer, & débitèrent dans tous les Caffés, que s'il ne ſe retractoit publiquement, ils lui appliqueroient une volée de coups de bâton. Le Sire, qui eſt plus indiſcret que brave, crut qu'il étoit plus prudent pour lui de faire ſa paix avec les deux Acteurs, & eut la lâcheté de leur donner un Ecrit, par lequel il détruiſoit tout ce qu'il avoit avancé contre eux. Il leur donna même à ſouper, en ſigne de réconciliation; & pour mieux cimenter la paix qu'il venoit de faire, il leur déclara qu'il n'avoit jamais eu de plus forte paſſion que celle de monter ſur le Théatre, & leur demanda leur protection pour être admis dans leur Troupe, & jouer dans les petites Pièces qu'ils donnoient quelquefois après l'Opéra. Les Acteurs lui promirent d'en parler au Directeur & à leurs Confrè-

frères, & dès le lendemain on lui en expédia le brevet.

Le jeune L... qui dans ce tems-là n'avoit pas encore pensé à se *Comtifier*, voulut régaler ses nouveaux Confrères. Il les mena à *la Maison rouge*, où il leur donna un magnifique souper pour célébrer son entrée. On y cassa force verres, tables, chaises & miroirs; enfin on y fit un dégat étrange, le tout à ses dépens. Dans la chaleur du vin, il devint amoureux d'une Actrice qui avoit couru tous les Théatres de l'Allemagne. Comme c'étoit une maîtresse Coquette, elle lui fit faire bien du chemin en peu de tems. Elle fit la Lucrèce, l'accabla de rigueurs, & lui donna un jour un soufflet en plein Théatre, parce qu'il avoit ôsé badiner avec elle. Le pauvre Godelureau, desespéré de tant de cruautés, crut pouvoir fléchir son inhumaine en lui faisant une promesse de mariage. L'habile Actrice la prit, sans en devenir plus traitable. La Coquette avoit ses vues. Elle n'ignoroit pas que quoique ce Jeune Homme eût encore sa mère, le meilleur de son bien venoit du côté du père qui étoit mort. Elle lui insinua adroitement, qu'elle avoit tout à craindre de l'engagement qu'il vouloit prendre avec elle, parce que surement il seroit cause que sa mère le desheriteroit, & qu'elle risquoit de mener avec lui une vie infiniment triste & misérable. Le

jeune Sot donna dans le panneau, & alla ſur le champ chez un Notaire faire une donation totale de ſes biens à la Belle, en cas qu'il mourût avant de pouvoir ratifier ſon mariage avec elle. L'Actrice n'étoit point aſſez dupe pour ne pas ſentir l'invalidité de ces deux Pièces. Mais l'uſage qu'elle en fit eſt curieux. Dès-qu'elle les eut en main, elle en fit donner ſecrètement avis à la mère, bien ſure qu'on ne négligeroit rien pour les retirer, & qu'elle en attrapperoit pied ou aîle. Elle ne ſe trompa point dans ſon projet. La mère accourut auſſi-tôt à Bruxelles, & obtint un ordre du Gouvernement pour faire arrêter ſon fils. L'Actrice de ſon côté diſparut & vint à Liège, pour être en état de faire ſes conditions meilleures. Enfin elle rendit la promeſſe de mariage, à condition qu'on lui feroit un préſent de deux-mille francs bien comptés; & le Jeune Homme remis en liberté révoqua ſa donation par un Acte formel, après avoir payé tous les frais de ſa reception au Théatre. La mère craignant quelque nouvelle ſcène l'emmena avec elle, & ſe hâta de le marier avec une fort aimable femme, dans l'eſpérance que l'hymen pourroit le fixer. Mais elle n'a pu y réuſſir, & la jeune femme a été obligée de demander une ſéparation à laquelle il a conſenti, moyennant vingt-mille francs qu'elle lui a donné pour venir faire ici le Comte;

&

& de l'air dont il y va, je crois qu'ils ne lui dureront pas longtems.

Je crois, dit le Marquis, qu'il feroit bon que Mr. le Chanoine eût la bonté d'informer Milady de l'hiftoire de ce Jeune Homme, pour lui épargner le regret qu'elle aura d'avoir danfé avec lui fi elle vient à le connoître. Bon, bon, dit Mr. Lake, l'affaire eft trop engagée pour reculer. D'ailleurs, puifque la Ducheffe eft dans le cas, elle ne pourra point s'en moquer. Au furplus je m'en charge, & il me vient dans l'efprit un moyen de la venger: pour peu même que l'opium faffe fon effet, elle en fera délivrée. Puifque ce Drolle, continua-t-il, n'eft rien moins que ce qu'il affecte de paroître, & qu'il nous a caché fon mariage, il ne mérite pas qu'on le ménage: je veux lui en faire l'affront publiquement dès ce foir, de peur qu'il ne trompe ici quelque perfonne trop crédule. La chofe eft facile, & nous en aurons le plaifir fans nous commettre. Le grand point eft de trouver un valet qui lui foit inconnu. J'ai votre affaire, dit le Chanoine: j'en ai un qui m'arriva hièr au foir, de la part de mon neveu: je devois le renvoyer ce matin, mais je le retiendrai & je vous l'offre. Laiffez-moi donc faire, dit-il, & je vous promets la Comédie au lieu du Bal. Adieu, je vai trouver Milady pour l'inftruire de fon rôle.

La matinée s'étoit insensiblement écoulée dans ces projets, & nous nous séparâmes pour aller nous habiller. Le dîner nous rappella peu après. Le prétendu Comte n'y parut pas, sa toilette l'occupoit beaucoup plus sérieusement. Le dîner fut court, parce que l'on devoit se remettre à table à cinq heures pour pouvoir commencer le Bal. Nous allâmes voir Milady; mais comme elle se défioit de notre sérieux, elle nous envoya chez la Duchesse pour l'amener au Bal. Pendant ce tems-là le Comte de L.... étoit allé prendre Milady, & l'avoit amenée dans sa voiture au lieu de l'Assemblée. Nous y arrivâmes avec la Duchesse un moment après. Les Dames se placèrent à table, & l'on servit un souper délicat & somptueux. Il y avoit plus de trente Dames, & un pareil nombre de Cavaliers. Milady, qui avoit ses desseins, dit que quoique les Cavaliers eussent la politesse de rester debout, elle étoit sure que l'on ne trouveroit pas mauvais que le Roi du Bal s'assît, à cause de la fatigue de la nuit précédente. Nous appuyâmes cette attention, & le sot Comte prit place entre la Duchesse & Milady. On ne manqua point de le faire boire, & de couler encore un demi-grain d'opium dans un gobelet de gelée que Milady lui présenta. Dans le fort de la joie, on lui annonça un garçon de village qui demandoit avec

avec empreſſement à lui parler. Il voulut ſe lever, mais les Dames le prièrent de faire entrer ce valet, à qui il pourroit parler. Il en fit quelque difficulté, parce qu'un garçon de village ſans doute ne flatoit point aſſez ſa vanité. Le valet (c'étoit celui du Chanoine) fit ſon rôle à merveilles. Feignant de s'impatienter de ces délais, il entra bruſquement dans la chambre en criant: „ Ne bougez pas, „ mon Maître, je viens de la part de „ votre mère, vous dire que Madame „ votre femme eſt accouchée dimanche d'un beau garçon. La mère & „ l'enfant ſe portent bien, & le petit „ vous reſſemble comme deux goutes „ d'eau.... " Cette nouvelle fut un coup mortel pour notre Etourdi. Je crois même qu'il le ſentit vivement: mais outre que le coloris de ſon viſage cachoit ſon dépit, les divers complimens que toute la compagnie lui fit, lui donnèrent le tems de ſe remettre. Force lui fut d'accepter les félicitations qu'on lui faiſoit; & ſans lui donner le tems de reſpirer, on lui porta les ſantés de la mère & de l'enfant, que l'on but pluſieurs fois à grands verres. Il fut un peu plus embarraſſé, lorsque les Dames lui firent la guerre ſur ce qu'il avoit caché ſon mariage. Mais Mr. Lake le tira d'affaires, en propoſant de nouvelles ſantés. Le pauvre Comte n'en refuſa aucune, & l'on vit bientôt que le vin & l'opium

commençoient à agir. Ce fut-là le prémier Acte de la Comédie.

Le second ne tarda point, & la symphonie qui survint, nous fournit à propos l'Intermède, pendant lequel chacun rioit avec son voisin de la manière dont le mariage du Comte s'étoit découvert, malgré l'affectation qu'il avoit eue de le cacher. Ceux qui étoient dans la bonne foi, faisoient aussi-bien que nous des réflexions fort ignominieuses à ce tendre époux. Cependant les Dames demandèrent les violons, & l'on desservit pour débarasser la salle. Pendant cet arrangement, le Roi du Bal sentit quelque dérangement qui l'obligea de disparoître. On l'attendit quelque tems pour commencer, sans qu'il revînt. Chacun se demandoit où il étoit, & personnne ne pouvoit en dire de nouvelles. On mit en quête tous les valets & les gens de l'Auberge. Enfin on le trouva profondément endormi, dans un lieu pareil à celui sur lequel on dit que le fameux Arius périt. Cette découverte fit faire un éclat de rire à toute l'Assemblée, qui lâcha mille plaisanteries sur cette avanture. Plusieurs de nos Messieurs voulurent se donner le plaisir complet de le voir dans cette posture; & ils trouvèrent dequoi se divertir dans les grimaces qu'ils lui virent faire lorsqu'il s'éveilla. Ce ne fut pas pour longtems; car le sommeil le reprit si bien, qu'on fut obligé

de

de le porter ſur ſon lit, où il dormit juſqu'au lendemain. La Compagnie n'en fit pas de même; on ſe conſola aiſément de ſon abſence, & il fut conclu à la pluralité, que l'on continueroit le Bal puiſque les fraix en étoient faits. Milady donna la main au Marquis, & la Ducheſſe à un jeune Milord, & ils ouvrirent enſemble le Bal par un Menuet à quatre. On y danſa fort régulièrement. Le Marquis en fit les honneurs à merveilles, & l'on s'y divertit d'autant mieux, que de tems en tems on faiſoit quelques pauſes pour rire à gorge déployée de l'avanture de ce ridicule Roi de Bal. Enfin vers les onze heures les Dames ſe retirèrent.

Quand nous fûmes de retour à l'Auberge, je marquai à Mr. Lake quelque inquiétude ſur l'opium. Il m'aſſura qu'il en ſavoit la doſe, & qu'il n'y avoit rien à craindre. Cependant je l'engageai à monter à la chambre du Dormeur. Nous le trouvâmes enſeveli dans un profond ſommeil, dont nous eûmes quelque peine à l'éveiller. La fatigue de la nuit précédente, jointe au vin qu'il avoit pris juſqu'à l'ivreſſe, me faiſoit craindre que l'opium ne fît plus d'effet que nous ne voulions, & j'eus un véritable regret d'avoir eu quelque part à cette malice. Le Marquis avoit la même inquiétude que moi, & nous priâmes Mr. Lake, qui nous avoit paru bon Chymiſte, d'arrêter ou

de modérer l'effet de l'opium. Pour nous ſatisfaire, il envoya chercher des citrons dont il exprima le jus, & il en fit avaler quelques cueillerees au Dormeur, qui ſe réveilla auſſi tôt, & cauſa avec nous. Quelque tems après il ſe rendormit. Nous le quitâmes pour en aller faire autant, ſur la parole poſitive que Mr. Lake nous donna qu'il n'y avoit pas la moindre choſe à craindre.

Dès-que je fus levé, je m'informai de l'état où il étoit, & ce que j'en appris ſoulagea pleinement mon appréhenſion. Je deſcendis à la Fontaine, où je trouvai nos Meſſieurs avec la Ducheſſe & Milady, fort occupés à rire encore des folies de la nuit. Quoique cette Comédie nous eut extrêmement diverti, nous reprochâmes à Mr. Lake d'avoir pouſſé la raillerie un peu trop loin. Mais nous eûmes beau dire, il ſe mit en tête de nous prouver qu'il y avoit de la charité à le faire, & que rien n'étoit plus ſalutaire à de pareils Caractères, que de mettre leurs ſottiſes dans un ſi grand jour, qu'ils ne puiſſent plus ſe les diſſimuler. Le Chanoine appuya ce ſentiment, & nous convinmes qu'ils auroient eu raiſon tous deux, ſi le ſujet étoit corrigible; que peut être même ces pièces auroient pu le rendre plus ſage, ſi on les lui avoit faites dans ſa jeuneſſe; mais qu'il y avoit toute apparence qu'à l'âge où il étoit, il ne ceſſeroit d'être extravagant, que

que lorſqu'il auroit achevé de manger ſon bien ; & qu'alors tout le changement qui arriveroit en lui, c'eſt qu'il joindroit la miſère au ridicule. N'importe, dit Mr. Lake, je lui en garde encore une: mais quel qu'en ſoit l'effet, je vous jure que ce ſera la dernière. Si elle ne le corrige pas, ce ne ſera point ma faute: le pis aller, c'eſt qu'il reſtera comme il eſt, & il nous aura donné une Comédie complette. En deux mots, continua-t-il, j'ai réſolu de le faire créer *Roi des Bobelins*. C'eſt une vieille cérémonie que j'ai vu faire ici autrefois. Mr. le Chanoine en a vu des exemples auſſi, & notre Etourdi eſt l'homme qu'il nous faut. Je diſpoſerai tout pour cela, je n'ai beſoin ſeulement que de n'être pas contredit. La Ducheſſe & nos Dames promirent d'abord leurs ſuffrages, & l'affaire fut laiſſée à Mr. Lake & au Chanoine.

Comme nous étions occupés à badiner ſur ce projet, nous vîmes le Sr. Salpeteur revenir chez lui, avec le petit Médecin qui m'avoit abordé dès le prémier jour que j'étois à Spa. Ils nous parurent tous deux en conteſtation, & fort émus. Dès-qu'ils furent ſéparés, il nous prit envie de nous informer du Sr. Salpeteur quel étoit le ſujet de leur diſpute, bien perſuadés qu'elle avoit pour objet la ſanté de quelque Malade, ſur la cure duquel ils ne s'accordoient pas. Le préjugé étoit fondé en raiſon, car l'un ſe faiſoit

ſoit appeller Docteur, & Salpeteur n'étoit qu'Apoticaire. Suivant tous les Privilèges de la Faculté, Salpeteur devoit avoir tort; mais par malheur pour Mr. le Docteur, l'Apoticaire avoit une expérience de 40 ans qui lui donnoit ſouvent raiſon; & il l'avoit encore dans cette occaſion, ſuivant ce qu'il nous raconta. Une Dame de Namur étoit venue aux Eaux, chercher du ſoulagement à des obſtructions dont elle étoit fort incommodée, & par les avis du Docteur (que je ne nommerai pas) elle s'y étoit préparée par une légion de pillules qu'il lui avoit fait avaler. Malgré ces préparatifs, ſes Eaux ne paſſoient pas. Le Médecin appellé en augura bien. Tant mieux, diſoit-il, continuez, c'eſt que les Eaux opèrent. Elle en but le lendemain juſqu'à les vomir. Nouvelle conſultation. Tant mieux, dit le Docteur, la nature s'aide. Buvez, Madame, buvez encore; mais réitérez mes pillules. Les Eaux s'opiniâtrèrent à reſter, & la bonne Dame couroit grand riſque, ou de crever, ou de devenir hydropique. L'impitoyable Docteur la deſeſpéroit par ſes éternelles pillules, & par ſon *tant mieux*. Enfin la Dame ayant envoyé chercher Salpeteur, cet Apoticaire, tout Apoticaire qu'il étoit, avoit jetté les pillules au vent, & donné à la Dame un remède qui l'avoit tirée d'affaires. C'étoit

toit cette profanation de pillules qui faiſoit le ſujet de leur diſpute.

Quelque burleſque que fût cette conteſtation, elle nous donna occaſion de nous féliciter les uns les autres, de ce que nous n'avions pas beſoin des ſecours de la Faculté, dans un lieu où les Médecins ſont ſi rares & ſi peu inſtruits. Il s'y rencontre cependant très-fréquemment des cas capables d'embaraſſer les plus habiles; & il eſt triſte que des Malades, après avoir fait un long & pénible voyage, ſe voient réduits à la merci d'un Médecin de Village, qui n'a de reſſource que dans ſes pillules, dont les meilleures ſont toujours dangereuſes, ou pour le moins équivoques, dans la plus heureuſe pratique. Le plus ſûr pour ceux qui viennent à Spa prendre les Eaux à titre de remède, eſt de ſe munir, avant de partir, d'un mémoire fort circonſtancié d'un habile Médecin, pour ſe conduire ſagement en tel ou tel cas, ſelon les ſymptômes connus à la Médecine. C'eſt un avis que le Lecteur me permettra de lui donner, & je m'y crois autoriſé par tout ce que j'ai vu ſur les lieux. On n'y eſt pas plus heureux en Chirurgiens, & nous en vîmes auſſi la preuve. Un Avocat très-célèbre dans les Païs-Bas étant aux Eaux avec nous, y fit une chute terrible. Cet honnête-homme retournant un ſoir chez lui après avoir ſoupé à la *Roſe d'or*, ſe laiſſa tomber de deſſus le para-

parapet du petit pont qui eſt auprès de cette Auberge. On le porta à ſon logis, on appella le Chirurgien de Spa, qui prétendit que l'Avocat avoit un os caſſé dans le bras droit, & une fracture dans la jointure du poignet gauche. Il le panſa ſuivant ce plan, & lui fit ſouffrir mille maux. Le mérite de cet Avocat lui ayant attiré la compaſſion générale, chacun s'empreſſa à le consoler & à le ſoulager. Il y avoit parmi les Buveurs d'Eau un Chirugien-Major des Troupes Françoiſes. Cet homme ayant entretenu le Malade ſur les douleurs qu'il ſentoit, lui demanda la permiſſion de viſiter ſes bras Il leva les ligatures & les bandages, & fut fort étonné de trouver que tout le mal conſiſtoit dans une enflure cauſée par la foulure d'un nerf, & qu'il n'y avoit dans l'un ni dans l'autre bras aucune fracture ni luxation. En effet l'Avocat fut guéri en peu de jours, par le moyen de quelques fomentations.

Je conviens que cet inconvénient eſt irremédiable de la part de ceux qui viennent à Spa, parce que toutes les directions des plus habiles Médecins ne peuvent les garantir de l'ignorance d'un Chirurgien. Mais qu'il me ſoit permis de dire ici en paſſant, qu'il y a ſujet de s'étonner que le Gouvernement de Liège, ſi ſage d'ailleurs, n'y ait pas encore fait attention. Il eſt vrai que le voiſinage

de cette Ville fournit des ressources; mais dans les cas pressans, un Malade a tout le tems de souffrir ou de mourir. On auroit un secours plus prompt & plus assuré dans l'habileté du célèbre Mr. Chrouet, Médecin d'Olne à quatre lieues de Spa, si son grand âge lui permettoit encore de faire ce voyage. Il le faisoit autrefois, & il s'y est rendu aussi illustre par les cures qu'il y a faites, que par la vaste connoissance qu'il s'est acquise de la nature & des qualités de ces Eaux. L'analyse qu'il en a faite sur les lieux, l'emporte de beaucoup sur celles qui avoient été faites jusques-là, comme je l'ai déjà remarqué. On peut dire, qu'après avoir suivi la Nature pas à pas dans ses routes obscures, ce Docteur l'a prise enfin sur le fait. Il a employé un tems & des peines infinies dans cette recherche, & il est le prémier qui ait découvert & prouvé que les Eaux de Spa, & celles du Pouhon même, ne sont aucunenent impregnées de ce Vitriol de Mars volatil, dont leur goût & leurs effets les avoient fait soupçonner jusques-là; & il a démontré que cette qualité vitriolique n'est que l'effet de la fermentation & d'une certaine combinaison de minéraux, qu'il n'est pas de mon sujet d'expliquer plus au long. Il me suffira d'ajouter que le fameux Lister, Membre de la Société Royale de Londres, étoit du même sentiment.

Après

Après avoir raiſonné ſur ces différentes choſes, dont j'ai cru que le précis pourroit être de quelque utilité au Lecteur, nous nous amuſâmes à voir emplir des centaines de bouteilles pour les tranſporter dans les Provinces les plus éloignées. Il s'en fait un débit prodigieux, & il n'y a point d'année qu'il n'en ſorte plus de cent-mille de Spa, & ſouvent beaucoup plus. Ceux des habitans qui font ce commerce, ſont extrêmement attentifs à ne les remplir que dans les tems ſecs, parce qu'il eſt d'expérience que les Eaux ſont beaucoup moins fortes après quelques jours de pluie. La raiſon même en eſt ſenſible, parce qu'alors la pluie qui s'inſinue ſous terre, & dans les fentes des rochers, altère les veines d'eau minérale en ſe mêlant avec elles. La manière dont on les emplit a quelque choſe de curieux, parce que leur conſervation dépend des précautions qu'on y apporte. Ce ſont des Femmes nommées par le Magiſtrat de Spa, qui ont ce ſoin. Elles rincent d'abord fort exactement les bouteilles, & les rangent cinq à cinq ſur le parapet qui environne l'eſplanade de la Fontaine du Pouhon. Ce parapet, qui eſt de pierre de taille, eſt creuſé exprès en forme de goutière, pour pouvoir contenir les bouteilles; & il eſt environné d'une eſpèce de petit baluſtre de fer, contre lequel on les appuye pour les tenir debout.

bout. Alors une Femme préſente un entonnoir ſur chacune des bouteilles, & cette Femme eſt ſuivie d'une autre qui y verſe l'eau du Pouhon; & quoique cela ſe faſſe avec une rapidité étonnante, ces Femmes ſont ſi bien accoutumées à ce manège, qu'elles n'en mettent pas plus dans l'une que dans l'autre. Je m'apperçus qu'elles ne les rempliſſoient d'abord qu'à moitié, & qu'elles n'achevoient de les remplir, qu'après avoir parcouru toutes les bouteilles. Je leur en demandai la raiſon; & elles me dirent qu'elles étoient obligées d'uſer de cette précaution, pour donner à l'eau le tems & l'eſpace néceſſaire pour laiſſer agir la fermentation dans laquelle elle ſe trouve en ſortant de la Fontaine. Elles ajoutèrent que pour la même raiſon, elles étoient obligées de les laiſſer quelque tems ſans les boucher; parce que ſi on y appliquoit le bouchon auſſi-tôt qu'elles ſont remplies, les bouteilles crèveroient infailliblement. Nous voulûmes en faire l'épreuve, & moyennant quelques eſcalins, nous nous donnâmes le plaiſir de voir caſſer quelques bouteilles ſur l'heure même.

Ces remarques nous firent comprendre d'une manière ſenſible, la différence eſſentielle qui doit ſe trouver entre les Eaux bues à la Fontaine, & les Eaux tranſportées. Car outre la déperdition des eſprits qui s'en échappent pendant le

petillement dont on les voit agitées avant qu'on les bouche, il eſt impoſſible que les ſubſtances minérales qu'elles contiennent, ne ſe ſéparent les unes des autres, dans la fermentation qui dure encore après qu'elles ſont bouchées. Cette fermentation qui eſt produite par l'Eſprit acide qui anime, pour ainſi dire, cette Eau, n'a rien d'incompréhenſible, puisque l'on prétend qu'elle ſe fait ſentir dans la Fontaine, une fois chaque mois pendant la pleine Lune. Un Médecin du Païs, nommé *Francois* dit *Bazin*, aſſure que cette fermentation eſt ſi ſenſible, qu'elle ſe fait entendre pendant la nuit. Il faut qu'elle ſoit violente; & cela ſuppoſé, il eſt moins étonnant qu'elle ſe perpétue dans les bouteilles, à l'aide de l'agitation qu'elle reçoit lorsqu'on y verſe l'eau. Il eſt donc à conſeiller à ceux qui en font venir pour les boire chez eux de choiſir à Spa quelque Correſpondant fidèle, qui veille exactement à ne faire emplir les bouteilles qu'en tems ſec & ſerain, & à les faire boucher le plutôt qu'il ſera poſſible, en lui donnant un ſol ou un demi ſol de plus par chaque bouteille, pour le dédommager de celles qui pourroient ſe caſſer; & de payer quelque chose de plus à la Femme qui a le droit de les boucher & d'y appliquer le Sceau du Bourg, afin de l'engager à n'épargner point la cire & le cuir dont elle enveloppe chaque bouchon.

chon. La dernière précaution qui dépend des précédentes, eſt de ranger les bouteilles tant dans les paniers que dans la cuve, le bouchon tourné en bas. De cette manière les parties terreſtres s'attacheront au bouchon, & les parties ſulphureuſes & les plus ſubtiles, demeurant vers le fond de la bouteille, ne trouveront aucune iſſue pour s'échapper.

A ce ſujet je dois ajouter à l'honneur des Magiſtrats du Bourg de Spa, qu'ils ont des égards infinis pour les Etrangers qui viennent boire leurs Eaux ſur les lieux. Par une ſuite de ces égards, il n'eſt permis à perſonne de faire emplir des bouteilles que vers les dix heures du matin, parce que pour l'ordinaire tous les Buveurs ſont alors retirés chez eux. Il eſt également défendu d'y puiſer pendant la nuit, pour donner le tems à la Fontaine de ſe remplir, de peur qu'elle ne ſe trouvât vuide lorſque les Buveurs y reviendroient le lendemain, & on la ferme exactement toutes les nuits à la clé. Dès le matin, les Femmes qui ont cet office ont ſoin d'en nettoyer les avenues, & d'enlever une eſpèce de crême brillante, qui s'élève ſur la ſuperficie, & que bien des gens prennent pour de la rouille de fer. Ces petites attentions qui ont bien leur mérite, font eſpérer que quelque jour les Habitans travailleront plus efficacement à procurer des commodités plus conſidérables pour

les Etrangers, par la conſtruction de quelque Gallerie couverte, ſous laquelle ils pourront ſe promener à l'abri de la Pluye & du Soleil.

Pendant que nous nous occupions de toutes ces obſervations, nous fumes joints par le jeune Milord, qui nous apprit que le fameux Baron de P. . . . dont Mr. Lake nous avoit fait l'hiſtoire, étoit parti la nuit ſans prendre congé de ſes Hôtes, ni même de ſon valet, qu'il avoit laiſſé apparemment pour les gages. Outre le loyer de ſes chambres qu'il n'avoit pas payé, il devoit une ſomme conſidérable à l'Auberge où il mangeoit, & dans laquelle il avoit fait une groſſe dépenſe. Cet Avanturier, avant de partir, avoit acheté beaucoup de galanteries à crédit dans toutes les Boutiques de Spa, & les avoit emportées avec lui. Eh bien, Meſſieurs, s'écria Mr. Lake, avois-je bien tort de vous dire que ce Chevalier n'étoit pas homme à reſter en ſi beau chemin, & que ſurement il nous feroit ici quelque tour de ſon métier? Avouez, Meſſieurs, avouez, nous dit-il d'un ton gaillard, que malgré ce que je vous en ai raconté, il vous a tous mis à contribution. Le Marquis avoua que pour s'en défaire, il lui avoit donné deux louïs. Pour moi, il m'avoit excroqué quelques ducats, que je fus bien honteux de lui avoir donnés. Mr. Lake ſe moqua de no-

notre compassion, & nous en railla beaucoup : mais nous eûmes dequoi nous consoler dans l'aveu de tous ceux qui formoient notre Compagnie. Comment donc, dit le jeune Milord, qui n'étoit pas fort généreux, est-ce que Mr. Lake connoissoit cet Avanturier? Oui, lui dis-je, & il nous l'avoit parfaitement bien dépeint, & malgré cela il nous a excroqué notre argent. J'ai grand regret à mes guinées, dit le Milord, car il en a eu six des miennes tout en une fois, & j'en donnai encore deux dans la quête que la Duchesse fit l'autre jour pour lui. Consolons-nous-en, mon cher Milord, lui dit Milady, il a des miennes aussi : mais je trouve que quoiqu'il en coute, c'est toujours en être quite à bon marché, que d'être délivré d'un homme qui pouvoit faire pis. Milord ajouta, que ceux dont cet Avanturier avoit le plus tiré, étoient de riches Juifs Hollandois, qui étoient venus à Spa; & je n'en suis pas étonné, dit-il; car il sait peindre ses prétendus malheurs avec tant d'art, qu'il pourroit attendrir un Arabe même. J'ai vu des Lettres qu'il avoit écrites à la Duchesse & à deux jeunes Seigneurs d'Amsterdam, à qui il décrivoit sa situation de la façon du monde la plus touchante: il y marquoit tant de sentimens d'honneur, que je l'aurois cru honnête-homme. Ces jeunes Hollandois sont pourtant les seuls qu'il n'a

pu duper. Enfin, en combinant à vue d'œil l'argent que le Baron avoit excroqué, nous comprîmes qu'il devoit avoir touché beaucoup au delà de cent guinées, ſans y comprendre les dettes qu'il laiſſoit, & l'argent qu'il avoit gagné au Jeu

Nous demandâmes à Milord où il avoit appris cette nouvelle. Il nous dit que c'étoit à la Fontaine de Géronſtère, d'où il revenoit; & il nous aſſura que cette Fontaine étoit beaucoup plus fréquentée que celle du Pouhon, & que l'affluence des Buveurs qu'il y avoit trouvés, lui avoit fait comprendre qu'il y avoit à Spa beaucoup plus de monde qu'il n'avoit cru. Ce qu'il nous dit de la ſituation, des vues & des plaiſirs de cette Fontaine, nous donna envie d'y aller. Nous le propoſâmes à la Ducheſſe & à Milady, qui y conſentirent, & fixèrent la partie au lendemain. Les Dames appellèrent leurs valets pour aller retenir des voitures, & nous envoyâmes les nôtres pour nous louer des chevaux. La Ducheſſe nous invita tous à venir faire une partie chez elle, ſur les trois heures. Nous allâmes nous habiller, & après y avoir joué pendant une partie de l'après-midi, nous réſolûmes de terminer la journée par une promenade aux Capucins.

Nous ne pûmes la faire commodément. Il y avoit ce jour-là chez eux je ne ſai quelle

quelle Fête, fort ſolemnelle apparemment; car ils vinrent faire une grande Proceſſion tout autour du Jardin, en chantant pitoyablement, & ils étoient ſuivis de quantité de monde. Milady nous conſeilla de nous retirer à l'écart, pour ne pas nous expoſer au zèle indiſcret de quelque Dévot; & nous paſſâmes dans un cabinet de verdure, d'où nous vîmes tout ſans être vus. Milady avoit bien ſes raiſons, parce que peu auparavant une des prémières Dames de la Cour d'Angleterre penſa payer bien chèrement l'indiſcrétion qu'elle avoit eue de s'expoſer. C'étoit la Ducheſſe de New . . . . & elle l'avoit raconté elle-même à Milady, qu'elle avoit rencontrée à Bruxelles. Cette Dame étant un jour allée au Sermon aux Capucins, fut tentée d'aſſiſter au Salut qui ſe fait après. Elle ignoroit qu'on y expoſoit *le Vénérable*, & qu'on y donnoit la bénédiction. Elle ſe tint debout pendant la cérémonie, & même après le fatal coup de cloche. Un Liegeois plus inſolent que dévot, ſcandaliſé de la poſture de la Ducheſſe, lui porta un coup de ſa canne dans le dos, qui la fit tomber ſur un banc vis-à-vis. La Ducheſſe s'évanouït. Son accident fit murmurer les plus raiſonnables de tous les Catholiques, & les Anglois coururent aux armes pour en tirer raiſon. Les Pères Capucins, qui n'avoient aucune part à ce deſordre,

vinrent faire une excuſe, & prièrent la Ducheſſe d'aſſoupir cette affaire qui devenoit très-ſérieuſe, & l'on en demeura-là. Nous conclûmes que le plus ſûr étoit de ne pas s'expoſer, & nous nous échappâmes du Jardin pour retourner au logis.

Comme il étoit pourtant d'aſſez bonne heure, nous nous arrêtâmes à cauſer ſur le pavé du Bourg; & en gens desœuvrés nous allâmes le long de la rue, regarder les Armoiries qui ſont ſur les façades des grandes Auberges. Cet amuſement nous donna quelque plaiſir, en nous fourniſſant des ſujets de converſation ſur les perſonnes illuſtres dont nous voyions les noms & les armes, avec la date de leurs voyages en ce lieu. Nous trouvâmes celles de Henri III, Roi de France & de Pologne, que ſa ſanté y amena en 1585; & celles d'Alexandre Farnèſe Duc de Parme, qui y vint en 1592 pour la troiſième fois. Nous y vîmes auſſi les Blazons de Charles II. Roi d'Angleterre, qui vint y chercher quelque diſtraction aux ennuis de ſon exil; ceux du Roi de Danemarc, du Grand-Duc de Toſcane, des Princes & Princeſſes d'Orange, & de quantité de Seigneurs des Maiſons les plus diſtinguées de l'Europe.

Un peu plus loin nous apperçûmes celles de la fameuſe Marguérite de Valois Reine de Navarre, & prémière Femme

de Henri IV. qui vint prendre les Eaux de Spa en 1577. Oh! pour cette Reine, dit la Ducheſſe, on ne devroit pas voir ici ſon Ecuſſon. Elle ne vint apparemment à Spa que pour chercher la fécondité, & prévenir la diſſolution de ſon mariage. Le peu de fruit qu'elle en retira, ne fait point aſſez d'honneur à ces Fontaines. Je ne ſai, Madame, reprit Mr. Lake, ſi elle s'en trouva ſi mal. Car ſi l'on en croit l'Hiſtorien Dupleix, qui avoit été ſon Domeſtique, la bonne Dame devint auſſi féconde que galante. On lui connoit au-moins deux enfans d'avanture, ſans compter le petit malheur que le Roi ſon Frère lui avoit reproche ſi vivement. Dupleix n'en fait point miſtère, & dit clairement que la Reine Marguerite avoit eu un fils du beau Harlai Sire de Chanvallon, & que cet enfant fut depuis Capucin ſous le nom de *P.* Ange. Il parle d'un ſecond, qui fut le fruit de ſes amours avec le Sr. d'Aubiac, Gentilhomme Auvergnac, & Dupleix aſſure qu'il les a connus tous deux. Ainſi, Madame, vous voyez que les Eaux produiſirent de grands effets chez la bonne Reine, & que Mrs. de Spa n'ont pas tort de s'en faire honneur. Le trait eſt malin, dit le Marquis; mais permettez-moi de vous dire que Marguérite de Valois ne vint jamais à Spa, mais qu'elle en but les Eaux à Liège, où elle vint par politique ſeulement, pour ménager

les intérêts du Duc d'Alençon, qui vouloit se faire déclarer Souverain des Païs-Bas. L'amitié qu'elle avoit pour ce frère n'a point été exempte de soupçons violens. Aussi fit-elle tout pour lui. Elle fait dans ses Mémoires une ample relation de son voyage de Spa, & déclare qu'elle prit prétexte d'une éréspèle à laquelle elle étoit sujette, & dont elle fut guérie par l'usage de ces Eaux. Elle vint à Liège avec la Princesse de la Roche-sur-Yon, & décrit fort au long l'intrigue qu'elle avoit entamée en passant à Mons avec le Comte & la Comtesse de Lalain, & les honneurs que Gérard de Groosbeck Evêque de Liège lui avoit rendus dans sa Ville. Elle y remarque que ce Prélat, quoique Prince, n'étoit point traité d'*Altesse*, comme ses Successeurs l'exigent aujourd'hui; mais qu'en lui parlant, on disoit *Sa Grace*. On peut juger par ses Mémoires, qu'elle étoit fort contente de *Sa Grace*. Le Prélat lui avoit cédé son Palais, elle y tenoit une Cour fort brillante, & y régala en un jour toutes les Dames de qualité du Païs, & le lendemain tous les Prélats & Abbés de la Province. Rien n'y troubla ses plaisirs que la mort de Mademoiselle de Tournon, une de ses Filles-d'honneur qui y mourut d'amour. Elle en fait une longue histoire, qui serviroit de canevas à un fort joli Roman. Au reste, cet accident fut le prélude des desagrémens qu'elle eut à son

ſon retour. Elle fut inſultée en paſſant à Dinant & aux Château de Fleurines, & eut bien de la peine à regagner La Fere. Son voyage ne fit du bien qu'à ſon éréſipèle. Le Duc d'Alençon n'y gagna pas grand' choſe, parce qu'elle ne put revoir le Comte de Lalain. Voilà Monſieur, dit le Marquis, quel fut le motif ſecret du voyage de cette Reine; & je m'étonne que l'on ait mis ici ſes Armes, vu qu'elle n'y vint jamais, & qu'elle en faiſoit venir ſeulement des bouteilles qu'on lui apportoit toutes les nuits à Liège. Nous parcourûmes encore d'autres Armoiries, parmi lesquelles il y en a beaucoup que nous ne pûmes déchiffrer.

Eblouïs plus que fatigués de cet amuſement, nous allâmes nous aſſeoir ſur un banc à la porte du Sr. R. Le Loup, qui demeure au coin du Pouhon. Mais comme nous y étions en trop grand nombre, cet honnête-homme fit apporter des chaiſes pour la Ducheſſe & nos autres Dames. Nous avions la tête pleine de ces Armoiries, & nous lui demandâmes s'il n'y en avoit pas de plus anciennes dans l'Egliſe de la Paroiſſe. Il nous répondit que non, parce que leur Egliſe, qui n'étoit auparavant qu'une petite Chapelle où l'on venoit dire la Meſſe pour la commodité des habitans, n'avoit été érigée en Paroiſſe qu'en 1573. Avant ce tems, nous dit-il, nous étions dépendans de la Paroiſſe du Sart, à une pe-

tite

tite lieue d'ici; & ce n'eſt que depuis ce tems que l'on a formé à Spa une petite Magiſtrature, qui s'eſt élevée ſur les débris de celle du Sart. Mais comme nous ne faiſions alors qu'une même Communauté, les papiers qui regardent notre établiſſement ſont reſtés dans le Greffe de ce Village, où ils ont été conſumés dans un incendie. Mais aumoins, lui dit Mr. Lake, vous ſavez apparemment l'époque de la Fondation du Bourg? On dit, Monſieur, continua le Sr. Le Loup, que le Fondateur de ce Bourg étoit un Maître de Forges, qui en 1327 acheta de l'Evêque de Liège douze *Bonnières* de Bois à l'entour de la Fontaine du Pouhon, qui étoit pourlors au milieu d'une petite Prairie entourée de Bois. Cet homme fit défricher ce terrein, & y fit quelques habitations. Ma maiſon, ajouta-t-il, fut la prémière; & celles que l'on bâtit enſuite, formèrent cette enceinte qui eſt aujourd'hui le Marché de Spa, & qui s'eſt aggrandie peu à peu. Auparavant les Buveurs ſe logeoient dans ces mazures, nommées le *Vieux Spa*; & comme il n'y avoit point aſſez de place, on dreſſoit tous les Etés des tentes aux environs de la Sauvenière, pour les moins malades. Il y a quelque apparence, ajouta-t-il, que ce lieu fut autrefois une Seigneurie particulière; car on trouve une famille qui porte le nom de *Spa*, dont

dont les defcendans font établis à Liège & à Huy. Voilà, dit-il, tout ce que l'on fait de la Fondation de ce Bourg. Nous remerciâmes cet homme, de la complaifance avec laquelle il avoit répondu à nos queftions, & nous nous retirâmes à nos Auberges, avec parole de nous retrouver le lendemain au Pouhon.

L'idée des plaifirs que le jeune Milord nous avoit promis à Géronftère, nous fit devancer l'heure ordinaire, pour être en état de partir en compagnie. Nous nous trouvâmes tous au Pouhon au même inftant, comme fi un même génie nous eût tous éveillés. La Ducheffe & nos autres Dames ne furent pas moins ponctuelles au rendez-vous, enforte qu'à quatre heures & demie précifes nous avions déjà bu, felon la coutume, quelques verres du Pouhon. Les voitures fe trouvèrent prêtes en même tems. La Ducheffe monta dans une chaife avec deux Dames, & Milady entra dans l'autre avec fes deux Amies. Milord, Mr. Lake, le Marquis & moi, nous les efcortâmes à cheval. Nous avions heureufement le plus beau tems du monde, & il nous falloit ce dédommagement pour adoucir la longueur & l'ennui de cette cavalcade. Il n'y a cependant guères plus d'une demi-lieue de chemin du Bourg de Spa à la Fontaine de Géronftère. Mais c'eft un chemin fi rude,

de, que les voitures y emploient toujours près de cinq quarts d'heure. La route en elle-même eſt des plus deſagréables. A peine eſt-on ſorti de Spa, qu'on ne découvre plus le moindre veſtige d'habitation: on ſe croiroit tranſporté dans les Déſerts de la Thébaïde. De quelque côté que l'on regarde, tout reſſent la ſolitude. Par tout on ne voit que des arbres, de la bruyère, & du marbre. Les chemins ſont bordés, & ſerrés en quelques endroits, de roches, ou d'éclats de pierres d'une groſſeur énorme; enſorte que quelque preſſé que l'on ſoit, les voitures ne vont qu'au pas du cheval, qui ne doit pas aller vite, puiſque le cocher eſt toujours à pied, pour être à portée de guider le cheval dans les pas dangereux, & de lui faire éviter à propos les pierres qui feroient renverſer la chaiſe.

Ces voitures ſont faites exprès pour ces chemins rudes & étroits. Ce ſont des eſpèces de chaiſes légères. couvertes de cuir ou de toile cirée, avec des rideaux de même, ſans glaces ni portières. Ces machines ſont attachées ſur un brancard à deux roues, fort larges & bien ſolides. Elles ont ſur le doſſier une lunette, pour pouvoir veiller ſur les valiſes que l'on peut attacher derrière, car il eſt impoſſible d'y placer un valet. Il n'eſt pas aiſé de faire beaucoup de diligence avec ces voitures, parce qu'on ne peut y atteler deux

deux chevaux de front, & que quand on en prend deux pour les promenades un peu longues, on eſt obligé de les attacher l'un après l'autre. Quelque tems qu'il faſſe, ces animaux vont toujours le même pas, & ſavent ſi bien leur route, que j'ai remarqué qu'en certains endroits plus difficiles, ils poſent toujours leurs pieds dans les mêmes trous & ſur les mêmes pierres, enſorte que l'on eſt ſûr d'eſſuyer chaque fois les mêmes cahots & les mèmes ſecouſſes. Mais quelque lentes que ſoient ces voitures, elles ſont extrêmement ſures, & rarement on entend dire qu'il en ſoit arrivé des accidens. Elles ne ſont pas auſſi fort chères. Les cochers ne prennent que trois eſcalins pour mener aux Fontaines une chaiſe remplie de trois ou quatre perſonnes. Ceux qui ne peuvent ſe ſervir du cheval, les trouvent aſſez commodes: mais pour moi je les ai trouvé déteſtables, & je preférerois de faire le voyage à pied, comme l'a fait pluſieurs fois le Czar, en 1717. Nous ne tirâmes pas cependant grand avantage de nos chevaux. La politeſſe ne nous permettant pas de devancer les Dames, nous étions réduits à ſuivre leurs chaiſes pas à pas. Nous ne pouvions même profiter de leur converſation, parce qu'en certains endroits remplis de bois, les chemins ſont ſi reſſerrés qu'il n'y a de place que pour la voiture. Il falloit alors ſe contenter de

les

les ſuivre, en maudiſſant la route, & la négligence des habitans de Spa, qui pourroient, ce ſemble, prendre un peu plus de ſoin d'un chemin qui leur fait un ſi gros revenu. Mr. Lake pour nous conſoler nous dit qu'autrefois il étoit bien pire, & qu'il étoit preſque impraticable lorsqu'il vint la prémière fois à Spa. Tel qu'il eſt, dit-il, nous en avons l'obligation à Monſieur le Comte de Lynden-Aſpremont. Ce Seigneur, qui étoit Favori du Prince Clément de Bavière, & Gouverneur de ſon Marquiſat de Franchimont, d'où ces Fontaines dépendent, a pris des ſoins infinis pour racommoder tous les chemins qui y mènent, & y a fait de très-groſſes dépenſes. C'eſt dommage, ajouta-t il, que ſes ſucceſſeurs n'ayent pas eu le même zèle que lui pour le bien public. Peut-être, lui dis-je, eſt-ce par une raiſon d'intérêt qu'on néglige ces chemins. Et qui ſait ſi les habitans de Spa ne s'oppoſent point à leur réparation, pour faire valoir leurs chevaux & leurs voitures, en réduiſant par-là les Etrangers à la néceſſité de les prendre, pour ne pas riſquer les leurs? Cela pourroit être dit-il, mais en cela même ils n'entendroient pas leurs intérêts. Si les chemins étoient plus commodes, il viendroit infailliblement beaucoup plus d'Etrangers, qui reſtent chez eux, effrayés par le récit qu'on leur en fait. D'ailleurs

quan

quantité de Seigneurs y viendroient avec leurs équipages, dont la dépenſe excèderoit ſurement de beaucoup le petit profit que les Habitans peuvent retirer du loyer de leurs voitures.

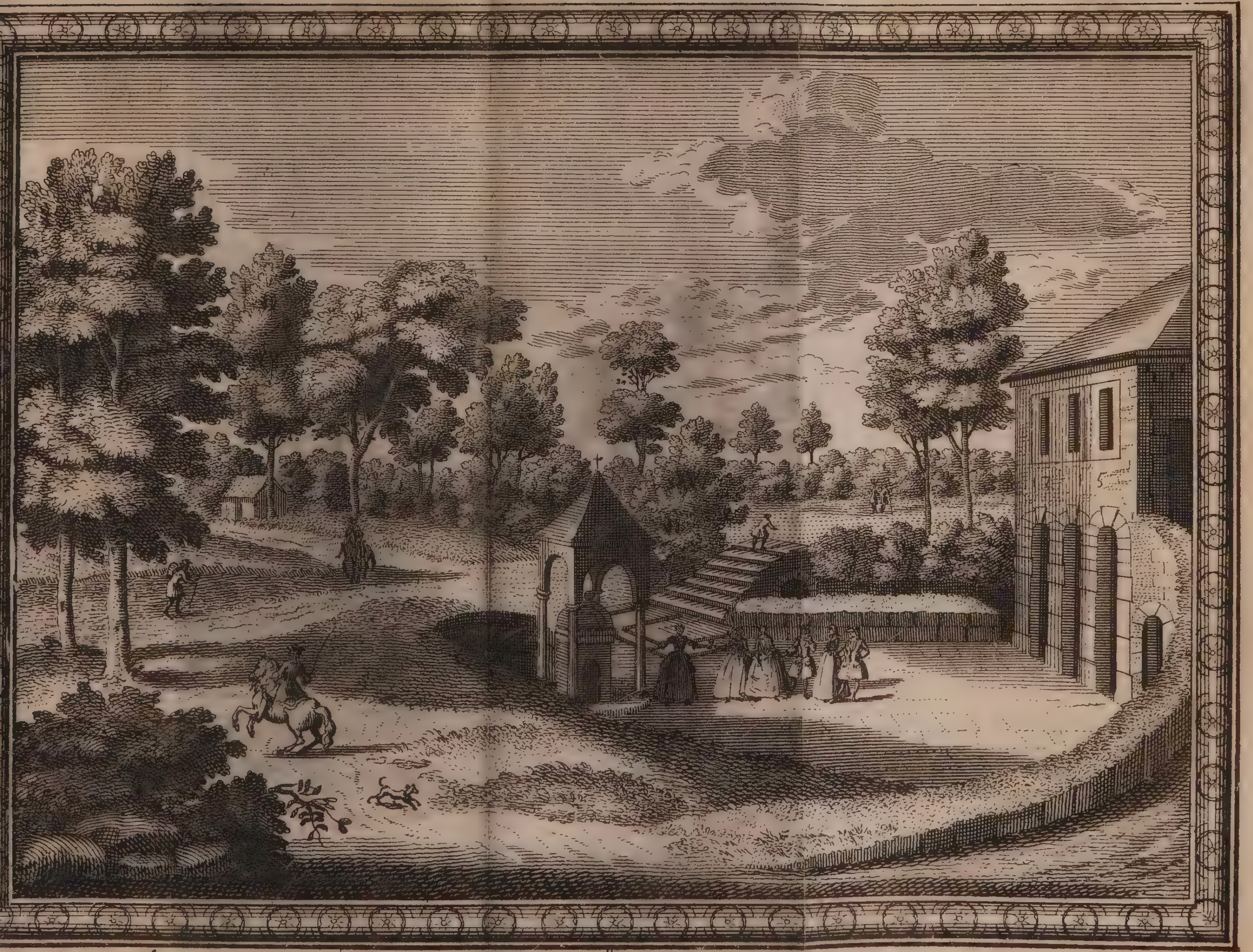
Cette petite converſation nous mena inſenſiblement juſqu'à Géronſtère. Nous mîmes pied à terre, & nous donnâmes nos chevaux à un Garçon, dont l'office eſt de les attacher au piquet, & de les garder. Nous approchâmes des voitures pour aider les Dames à deſcendre ſur une groſſe pierre, connue de tous les Buveurs d'Eau, contre laquelle toutes les chaiſes s'arrêtent, & nous courûmes avec empreſſement à la célèbre Fontaine de Géronſtère. Nous nous y trouvâmes les prémiers, parce que nous avions devancé toutes les voitures; mais nous n'y fûmes pas longtems ſeuls. Un moment après, nous vîmes arriver une trentaine de chaiſes, quelques voitures particulières, & environ une centaine de Cavaliers, ſans compter quantité de Prêtres, de Moines, & d'autres perſonnes qui font le voyage à pied, par des raiſons d'économie ou de ſanté.

Je demandai des verres pour nos Dames, & les Femmes qui ſont chargées du ſoin de cette Fontaine, nous en donnèrent avec un petit compliment Liegeois, que je n'entendis pas fort bien. J'en préſentai un à Milady, qui fut d'abord extrêmement rebutée du goût de

 cet-

cette Eau, qui eſt différente de celle du Pouhon. Elle ſent beaucoup plus le fer & le ſouphre. La répugnance de Milady me vengea bien des malices qu'elle m'avoit faites en pareil cas. Je pris ma ravenche, ſans vouloir lui faire aucun quartier. Le hazard voulut que je m'accommodaſſe du goût de cette Fontaine, & j'en pris occaſion d'agacer cruellement cette Dame, chaque fois qu'il falloit boire.

Après ces prémières libations faites à la Nymphe de Géronſtère, nous nous mîmes à examiner ſa ſituation, ſon palais, & ſes dépendances. Cette Eau ſi précieuſe ſort du creux d'un rocher aſſez élevé, par rapport à la ſituation de Spa. La Fontaine eſt dans une petite niche de marbre, couverte d'un dôme de pierre de taille, ſoutenu par quatre piliers de marbre rouge. Elle doit la conſtruction de ce joli petit Edifice à la libéralité du Comte Conrad de Bourgsdorff, Conſeiller Intime & d'Etat de l'Electeur de Brandebourg. Ce Seigneur y étant venu en l'an 1651, & y ayant trouvé un grand ſoulagement à ſes maux, crut qu'il étoit de ſa généroſité de loger ſa Bienfaitrice un peu plus commodément, & fit les fraix de ce petit Bâtiment. Il voulut même y laiſſer un monument public de ſa reconnoiſſance, dans l'Inſcription en Haut-Allemand qu'il fit placer au-deſſous de ſes armes, ſur une groſſe pier-



La Fontaine de Geronstere, près de Spa.	De Fontein van Geronstere by Spa. N.º 6.

The Fountain of Geronstere near Spa.

pierre, qui ſe voit encore dans la muraille voiſine. Le Marquis, qui ſavoit très-bien cette Langue, nous expliqua le contenu de l'Inſcription; & comme elle n'a rien de fort intéreſſant, je me contentai d'en extraire le fait que je viens de rapporter. Il y a quelque apparence, dit Milady, que ſi chaque Malade guéri faiſoit ſon offrande, ces Eaux deviendroient auſſi célèbres par leurs ornemens que par leur vertu. Pour moi, dit la Ducheſſe, je ne ſaurois pardonner au Czar Pierre, d'être parti de Spa ſans y laiſſer quelques marques plus dignes d'un ſi grand Empereur. Un Louïs XIV, ajouta-t-elle, tout économe qu'il étoit, ne ſe ſeroit pas contenté d'un marbre: il eût ſurement fait élever quelque Edifice public, qui eût fait boire les Etrangers à ſa ſanté, deux cens ans après ſa mort. Oh! Madame, dit Mr. Lake, le Czar n'y alloit pas ſi vite: s'il eût bâti par-tout où il a été, il n'auroit pas eu dequoi fonder St. Pétersbourg. Il étoit d'ailleurs ſi rempli de ſa grandeur, tout modeſte qu'il paroiſſoit, qu'il croyoit que ſon nom & ſes armes étoient d'un prix ſupérieur à tous les Edifices du Monde. Les bonnes gens de Spa en ſont eux-mêmes ſi infatués, qu'au lieu de ſolliciter la libéralité de ce Prince, ils ſe contentèrent de lui demander ſes armes, & un certificat de ſa guériſon, dont j'ai une copie autentique:

en-

encore ce certificat n'eſt-il expédié que par ſon Medécin. Le voici.

Je ſouſſigné, Conſeiller Privé & Prémier Médecin de Sa Majeſté l'Empereur de Ruſſie, atteſte que Sa Majeſte ayant une grande perte d'appétit par la relaxation des fibres de l'eſtomac, avec des enflures aux jambes, le viſage fort décoloré, & de tems en tems des coliques bilieuſes, s'eſt rendue à Spa pour y boire les Eaux Minérales. Je ſuis témoin des avantages qu'Elle en a retirés, ſe portant mieux de jour à autre: ayant pris la peine de ſe tranſporter Elle-même à la Source de Géronſtère, éloignée de trois quarts de lieue de la Ville, ſachant fort bien que ces Eaux profitent incomparablement plus que quand elles ſont tranſportées: & enfin, que quoique Sa Majeſté Impériale ait bu d'autres Eaux en différens endroits, Elle n'en a pas trouvé de meilleures, ni qui ayent eu un ſi grand effet pour ſa maladie que les Eaux de Spa. Donné à Spa, ce 24 Juillet 1717. *Signé* R. Areskin, *y joint ſon cachet en cire rouge. Certifié conformément par* G. Sthoreaux *Greffier de Spa, ſousſigné.*

Il me ſemble, Monſieur, dit le Marquis, que cet Areskin vous eſt inconnu. C'eſt cependant un homme de votre Païs. Il étoit Ecoſſois, ſon nom a fait aſſez de bruit à la Cour d'Angleterre, & je ſuis ſûr que Madame la Ducheſſe s'en ſouvien-

viendra bien. Parfaitement, dit la Duchesse, & je crois que c'est lui qui fut mêlé dans les intrigues du Comte de Marr, & dans l'affaire de Gortz & de Gyllemberg. On trouva de ses Lettres dans les papiers de Gyllemberg, lorsqu'il fut arrêté; & je me rappelle qu'on l'accusoit d'avoir mandé au Comte de Marr, que le Czar *connoissant la juste cause du Prétendant, souhaittoit une conjoncture pour le remettre sur le Trône.* Vraîment, ajouta-t-elle Mr. Wesselowski, Ambassadeur de Russie, fit grand bruit à Londres de ce que l'on avoit imprimé ces Lettres, que le Czar desavouoit. Il fit plus Madame, reprit le Marquis. Le Czar aimoit tant son Médecin, qu'il prit la peine de le justifier de cette imputation, par un ample Mémoire. Le Roi, comme vous savez, fit semblant de l'en croire, & parut mépriser la justification d'Areskin, qu'il regardoit comme un transfuge. Au reste, la considération & la confiance que le Czar lui témoigna depuis, ont donné lieu de croire que la qualité de *Conseiller Privé* qu'il avoit donnée à ce Médecin, n'étoit pas un titre purement honoraire. Il lui conserva sa bienveillance jusqu'au tombeau, & il le pleura, & lui fit faire des funerailles magnifiques. Mr. Areskin mourut aux Eaux d'Olonitz qu'il avoit mis en vogue; peut être en fut-il le martyr. Le Czar le fit rapporter à Pétersbourg, le baisa,

écouta l'Oraifon funèbre qu'un favant Miniftre prononça dans la maifon du défunt. Le corps fut porté par des Médecins, le Czar le fuivoit à pied un cierge à la main, & il étoit accompagné de quantité de Seigneurs qui portoient des torches. Au retour de l'enterrement, il fit diftribuer à tous ceux qui y avoient affifté, des bagues d'or, fur lesquelles il avoit fait graver le nom du défunt, & la date de fa mort. Ainfi, dit le Marquis, il ne faut pas confidérer Areskin comme un Médecin ordinaire. Je ne favois pas, reprit Mr. Lake, toutes les qualités de mon compatriote. Il faut furement qu'il fe foit mêlé d'autres chofes que de Médecine; car on n'honore ordinairement ces Meffieurs que pour la néceffité, & elle n'avoit plus lieu alors.

Quoi qu'il en foit, ajouta-t-il, le certificat d'Areskin a éternifé ici la mémoire du Czar; chacun le fait par cœur, & il n'eft point de père qui ne l'apprenne à fes enfans. Les bonnes gens font donc bien dupes, dit la Ducheffe: car enfin, à quoi fert ce marbre que le Czar a fait mettre au Pouhon? Cette Infcription, ce Certificat, nous difent qu'il a été malade & guéri; que nous importe? Il n'y a, ce me femble, dans cet évènement rien que de fort commun. Les Empereurs font, comme le refte des mortels, fujets à mille maux; & je trouve que cette Infcription n'eft qu'un mo-

nu-

nument de plus érigé à l'infirmité humaine, dont nous avions déjà un million de preuves indépendamment de ce marbre. Mais ce qui nous eût tous intéressé, & qui eût été bien digne de Sa Majesté Impériale, c'est qu'en même tems que ce Prince instruisoit les siècles à venir de sa maladie par cette Inscription, on eût pu lire en caractères plus durables dans la construction de quelque Gallerie commode, par exemple, ou de quelque autre Bâtiment public, que cet Empereur étoit aussi libéral & aussi magnifique dans sa reconnoissance, qu'il étoit grand d'ailleurs par ses autres qualités. Qu'en pensez-vous, nous dit-elle, Messieurs? Chacun approuva sa pensée, & avoua qu'il y auroit eu beaucoup de grandeur à ce Prince si riche & si puissant, de laisser un monument si glorieux pour lui, dans une Province extrêmement éloignée de ses Etats. Du moins, dit Milady, il se seroit épargné le petit reproche que nous faisons aujourd'hui à sa mémoire.

Il n'y eut que le jeune Milord qui ne fut pas de cet avis. Il aimoit l'argent, & haïssoit la dépense; & cette passion, si lâche dans une personne de son rang & de son âge, lui faisoit souvent faire des démarches bien ridicules, comme nous le verrons plus bas. Mais sans nous écarter de la circonstance du Czar, il voulut nous prouver que notre critique étoit in-

jurieuſe à ce Prince, & ſe fâcha tout de bon, en diſant groſſièrement aux Dames, qu'il y avoit de la folie à condamner un Prince à faire de la dépenſe dans un Païs étranger. Vous n'avez pas raiſon, mon cher petit Milord, de vous tant échauffer, lui dit la Ducheſſe. Le Czar auroit pu faire cela ſans qu'il vous en coutât rien. En vérité, vous n'êtes guères Anglois. Au ſurplus, ſachez qu'à Spa, comme à Londres, on a la liberté de parler des Têtes Couronnées; & ce que nous en diſons ici, ne peut offenſer perſonne.

Le Marquis voyant que la converſation s'animoit, & que Milord, piqué du reproche tacite d'avarice, pourroit perdre le reſpect aux Dames, détourna l'entretien, en propoſant d'aller boire un verre. Enſuite il nous fit arpenter l'Eſplanade au milieu de laquelle la Fontaine eſt ſituée. C'eſt une petite Place d'environ quarante pieds en quarré, que l'on a creuſée dans le Rocher, pour donner aux Buveurs un eſpace convenable. Au bout de cette Place, & à l'oppoſite de la Fontaine, on a élevé un grand Bâtiment en forme de Halle, au deſſus de laquelle il y a une eſpèce de chambre, que l'on pourroit rendre aſſez propre. Ces deux appartemens, qui ſervent de retraite aux Buveurs pendant la pluye, n'ont ni portes ni fenêtres, & l'on n'y a de jour que par des lucarnes. Ce Bâtiment

ment a tout au plus l'air d'un Corps de garde. La chambre ſupérieure eſt bâtie en ſaillie, & avance de dix pieds plus que l'autre; & cette avance, ſoutenue par quatre pilaſtres ruſtiques, forme un petit Périſtyle en forme de Gallerie, au devant de la Salle qui eſt au-deſſous. Cette Salle ſert de Chauffoir pour ceux à qui le froid des Eaux eſt trop ſenſible. Il y a un foyer auſſi mal-propre que tout le reſte: on y fait un feu terrible, où l'on jette des arbres tout entiers, & des branches vertes qui enfument toute la Compagnie. La néceſſité cependant le fait trouver commode: il y a des bancs tout autour, & l'on y voit pêle-mêle des Ducs, des Ducheſſes, des Bourgeois, des Moines, des Prêtres, des Religieuſes, des Princes même, qui oubliant leur rang & leur qualité, y cauſent avec autant de familiarité, que s'ils étoient tous de niveau. Nous allâmes auſſi nous y enfumer à notre tour, pour voir tous les Buveurs. Nous nous mêlâmes dans la foule, & nous liâmes tous converſation avec le prémier venu. Cependant la fumée nous chaſſant, nous tâchâmes de nous rallier, pour aller reſpirer ſur la Terraſſe. Nous trouvâmes la Ducheſſe & Milady fort occupées à cauſer avec une très-aimable Abbeſſe, qui leur avoit poliment fait place ſur le banc. Nos Dames l'invitèrent à venir faire un tour de promenade, & après avoir bu enco-

re un verre, nous allâmes à la Terraſſe, où nous trouvâmes des Violons & d'autres Inſtrumens, qui s'y rendent tous les matins pour égayer cette Solitude. On monte à cette Terraſſe par un eſcalier de pierre de 12 ou 15 marches, ſous leſquelles paſſe un petit Ruiſſeau, dont le murmure a bien ſes agrémens. Cette Terraſſe en a auſſi infiniment: c'eſt un terrein d'environ un arpent & demi, que l'on a défriché, & qui ſe trouve naturellement pavé par le roc que l'on a découvert & applani. Il eſt en pente, & forme par ſa ſituation une eſpèce d'Amphithéatre. Cette Promenade eſt toute bordée de gros arbres, dont le feuillage fournit ſuffiſamment de l'ombre pour s'y pouvoir promener commodément ; & dans le bois-tailli qui l'environne, on a pratiqué en divers endroits écartés de petites cellulles ruſtiques, où chacun peut en liberté *méditer ſur la garde-robe.* On a eu ſoin d'abbattre tous les arbres qui étoient au côté le plus bas de la Terraſſe, enſorte que l'on y jouït d'une vue charmante: on découvre même de fort loin, & l'on apperçoit à travers les montagnes, des Clochers extrêmement éloignés. Nous prîmes tant de plaiſir à cette promenade, que nous réſolûmes d'abandonner abſolument le Pouhon, malgré les incommodités de la route de Géronſtère.

L'atdeur du Soleil qui commençoit à ſe

ſe faire ſentir, nous obligea de reprendre le chemin du Bourg. Car il eſt très-important de boire les Eaux au frais; & autant qu'il eſt néceſſaire d'y joindre l'exercice pour les aider à paſſer plus facilement, autant faut-il être attentif à modérer cet exercice, pour éviter la ſueur qui eſt extrêmement nuiſible aux Buveurs; parce qu'alors l'Eau prend ſon iſſue par la tranſpiration, qui eſt toujours inſuffiſante pour évacuer la quantité d'Eau que l'on prend. Je preſſai Milady de boire encore un verre, avant que de partir: mais l'Abbeſſe prit ſon parti contre moi, & lui conſeilla de n'en rien faire; parce qu'il arrive ſouvent que l'Eau de Géronſtère enivre les prémiers jours qu'on en boit, & elle nous aſſura qu'elle en avoit fait l'épreuve, & qu'elle s'étoit réellement trouvée ivre pendant deux heures. Je cédai à ces raiſons, & nous retournâmes à Spa.

Le retour de Géronſtère eſt beaucoup plus gai, quoique l'on revienne par le même chemin par lequel on y étoit allé. La vue en eſt moins ſauvage, parce que la route va toujours en deſcendant, & que l'on a le plaiſir de promener les yeux ſur les vallons & les côteaux voiſins. D'ailleurs le chemin eſt peuplé de Voitures, de Cavaliers, & de Gens de pied, qui repartent tous vers la même heure. L'effet naturel des Eaux, dont l'écoulement eſt hâté, ſoit par la fatigue du chemin,

min, ſoit par l'ébranlement des voitures, ne cauſe pas peu d'embarras, aux Dames ſur-tout. Aucune ne veut deſcendre la prémière, elles ſe défèrent toutes l'honneur du pas, juſqu'à ce qu'enfin le plus preſſant beſoin décide. Mais dès-qu'on apperçoit qu'une chaiſe s'arrête, chacun fait alors ſa partie, & ſe range où il peut, ou à l'ombre d'un buiſſon. ou à l'abri de quelque groſſe pierre. On remonte enſuite, & l'on fait halte ordinairement trois ou quatre fois ſur le chemin; perſonne n'en eſt exempt. Comme on eſt alors en train de rire & de badiner, il arrive toujours quelque petit accident qui fournit matière à la bonne humeur. Je ne ſai ſi la ſituation de Géronſtère n'y contribue pas, mais il me parut que ſes Eaux égayent beaucoup plus que celles du Pouhon. Elles nous firent à tous le même effet; & au lieu d'aller nous habiller en arrivant au Bourg, nos Dames ſe firent deſcendre au Jardin des Capucins, pour y faire quelques tours d'allée. L'Abbeſſe qui y alloit à la Meſſe, vint nous retrouver un peu après; car il eſt enjoint à tout Prêtre & Capucin de Spa, d'être fort court dans ſes dévotions, pour ne point fatiguer celle des Buveurs d'Eau. Cette Dame plut ſi fort à Milady, qu'elle l'invita à la venir voir, & à paſſer l'après-midi chez elle avec la Ducheſſe & le reſte de la Compagnie; car à Spa il ne faut

faut point d'autres préliminaires pour faire une connoiſſance, & lier un commerce fort étroit.

Onze heures ſonnèrent, & nous ſortîmes du Jardin pour aller dîner. Comme nous étions à la porte des Capucins, nous vîmes venir en grande hâte un valet du Comte de L.... Son meſſage regardoit l'Abbeſſe, à qui il avoit ordre de demander de la part de ſon Maître, ſi elle n'auroit pas trouvé une tabatière d'agathe qu'il avoit perdue à l'Egliſe. L'Abbeſſe lui répondit que non; & du même pas le valet alla en demander autant à tous ceux qui avoient été à la Meſſe en même tems que le Comte, & obligea les bons Pères Capucins à fureter dans tous les coins de leur Egliſe. Je ſerois pourtant bien aiſe, dit l'Abbeſſe, que la tabatière ſe retrouvât. Cet extravagant s'adreſſe à moi d'une façon ſi marquée, qu'il ſembleroit me ſoupçonner de l'avoir filoutée. Elle ne ſe trompoit pas. Le Comte de L.... parut lui-même, & la pria très-ſérieuſement de lui rendre ſa tabatière; parce que c'étoit, diſoit-il, une galanterie de la Princeſſe de.... dont il ne pouvoit poliment ſe défaire; & pour l'obtenir, il la pria d'accepter une autre tabatière d'or en échange. L'Abbeſſe, fort étonnée du compliment, le traita d'inſolent, & le pria de s'adreſſer à d'autres. Nous ne ſavions que penſer nous-mêmes de cette avanture;

re ; car cette Dame nous avoit paru si réservée & si retirée, que tout nous disoit qu'elle n'étoit point capable de ce manège, & qu'elle ne méritoit pas ce compliment. Le Marquis qui en fut indigné, lui dit avec quelque émotion: Songez, Mr. le Comte, à ce que vous dites ici: je vous réponds de votre tabatière si elle est chez Madame l'Abbesse, mais vous me la payerez si on la trouve ailleurs. L'Abbesse qui craignoit l'éclat, & qui savoit que les meilleures causes des Dames perdent toujours à passer dans les mains des Hommes, remercia le Marquis de l'intérêt qu'il prenoit à l'insulte qu'on lui faisoit. Elle le pria de la laisser démêler cette querelle, & dit fort agréablement, qu'un Homme qui se farde ne doit faire aucune peur à une Femme qu'il attaque, & qu'il lui sembloit que la partie étoit assez égale. Voyons donc, mon petit Comte, dit-elle d'un air de mépris, si j'ai votre tabatière. Le Comte s'approchant pour regarder, s'écria en serrant la main de l'Abbesse, Ah Madame, j'aime mieux vous la laisser ! Mais l'Abbesse lui donnant un soufflet, lui dit, *Voilà votre tabatière*; & sans lui donner le tems de se reconnoître, elle lui en applique un second. Le pauvre Comte déconcerté lui fit une révérence, en disant qu'il ne s'attendoit pas à cette faveur, & se retira dans un coin de la rue pour réparer sa frisure, dont le dérangement pa-

parut l'occuper davantage que l'affront du ſoufflet. Cependant, comme nous craignîmes qu'il ne fît quelque inſulte à cette Dame, nous allâmes la remener chez elle.

Nous ne fûmes pas plutôt à table, que notre Etourdi y vint ; & un moment après ſon valet lui rapporta ſa tabatière, en lui diſant qu'il l'avoit trouvée ſur la table. Il avoua qu'il avoit pu l'y laiſſer : mais le Marquis lui dit, que ſi dans la journée il n'alloit pas faire excuſe à l'Abbeſſe, il ſauroit bien l'y forcer. Oh ! j'irai ſurement, dit le prudent Sire : mais j'ai cru de bonne foi que cette Dame, qui étoit auprès de moi à l'Egliſe, m'avoit fait cette petite malice. On convint que les choſes en demeureroient-là, pourvu qu'il fît à l'Abbeſſe la ſatisfaction qu'elle en exigeroit ; & Mr. Lake, qui ne cherchoit qu'à rire, calma la querelle, dans l'eſpérance d'en tirer parti pour l'exécution de ſon deſſein.

Cette avanture ayant un peu abrégé notre dîner, nous allâmes au Caffé faire une partie de Billard, en attendant l'heure d'aller chez Milady. Le hazard voulut que nous y trouvaſſions un de ces Colporteurs Allemands, qui courent toutes les Foires pour y vendre des Bijoux & des Colifichets. L'Allemand nous ouvrit ſa boite, & nous invita au moins d'y jetter les yeux, dans l'eſpérance qu'il nous tenteroit. Sa Boutique ne conſiſtoit preſque qu'en Tabatières de toutes gran-

grandeurs, d'une certaine pierre nommée communément *Cailloux de Mayence*, que ces Coureurs vendent pour de l'Agathe. Nous en regardâmes plusieurs, & nous lui en demandâmes le prix. Il ne les tenoit pas fort chères; car il ne nous demanda qu'une guinée de la plus belle de toutes, & nous jura qu'il avoit vendu le même matin la pareille à Mr. le Comte de L.... pour trois ducats. Cet éclairciſſement nous dévoila le miſtère de la prétendue galanterie de la Princeſſe de . . . & nous comprîmes que c'étoit encore un faux air de notre Impertinent, que dès-lors nous jugeâmes incorrigible, après tout ce qui s'étoit paſſé.

Nous eûmes grand ſoin de nous faire répéter le nom du Comte, & de nous faire peindre ſa figure, pour éviter l'équivoque; & après nous être bien aſſurés que l'Acheteur n'étoit autre que notre Extravagant, nous courûmes faire part à l'Abbeſſe de notre découverte. Elle en rit beaucoup, & nous pria de l'accompagner chez Milady où la Ducheſſe ſe trouva, & nous les divertîmes de cette hiſtoriette. Pendant ce tems-là, Mr. Lake qui étoit reſté à l'Auberge, avoit diſpoſé le Comte à accepter le titre & les honneurs de *Roi des Bobelins*, que chacun, diſoit-il, vouloit lui déférer, par reconnoiſſance pour les plaiſirs qu'il avoit procurés aux Dames. Le ſot Comte avoit donné dans le panneau, &

regar-

regardant ce titre ridicule comme quelque chofe de fort diftingué, l'avoit prié de le fervir à l'obtenir. Mr. Lake le lui avoit promis, à condition qu'il garderoit un entier fecret fur cette affaire, de peur qu'il ne prît envie à quelqu'un de vouloir être fon concurrent, & que l'Abbeffe pour fe venger ne cabalât contre lui. Mr. Lake vint auffi-tôt rendre compte de cette expédition à nos Dames, & inftruifit l'Abbeffe du rôle qu'elle devoit jouer lorfque le Comre viendroit lui faire excufe ; & fur le champ il dreffa l'Acte d'Election, auquel nous mîmes chacun notre mot. Il étoit fi burlefque, que j'ai cru devoir le rapporter ici pour l'amufement du Lecteur.

„ Nous les *Bobelins* fains & malades, „ affemblés à Spa pour la guérifon ref„ pective de nos maux préfens & à ve„ nir, & furtout pour l'évacuation de „ nos humeurs fombres, bilieufes & „ mélancoliques, à tous ceux qui ver„ ront, liront ou entendront ces pré„ fentes, & furtout à tous les Hypo„ condriaques nos Confrères, amés & „ féaux, actuellement ici réfidens dans „ le même deffein, falut, honneur, „ joie, appétit, & libre écoulement des „ Eaux. Savoir faifons, que fuivant la „ louable & antique coutume de nos „ Devanciers, nous aurions fait atten„ tion que la Difcipline établie entre „ les Buveurs pourroit fouffrir quelque

 „ al-

„ altération, faute de quelque Chef ca-
„ pable de veiller à la conſervation des
„ Privilèges à eux accordés de tems
„ immémorial. Et comme le plus no-
„ ble & le plus beau de ces Privilèges
„ nous met en droit de nous choiſir
„ nous-mêmes un Roi, dont l'Election
„ ſe fait ordinairement dans notre Ca-
„ pitale de Spa, ſelon les Loix & Con-
„ ſtitutions *Bobelines* : Nous aurions
„ ſongé ſérieuſement, & auſſi ſérieuſe-
„ ment qu'à nous eſt poſſible, à rem-
„ plir le Trône vacant par la retraite de
„ *Milord Colifichet*, notre dernier Roi,
„ de joyeuſe mémoire. Ayant à cet ef-
„ fet cherché dans toute l'étendue de
„ notre Empire un Sujet digne d'être é-
„ levé à cette Dignité, nous avons jet-
„ té les yeux ſur le noble & très-illuſtre
„ Seigneur, Monſeigneur N. N... ſoi-
„ diſant Comte de L.... &c. &c. dans
„ la vue d'ajouter par ce choix un nou-
„ veau luſtre à ſes éminentes qualités,
„ & de faire éclater aux yeux de l'Uni-
„ vers ſes grands mérites, tant perſon-
„ nels qu'accidentels : Vu pareillement
„ les hautes alliances dudit Seigneur
„ Comte avec tous les Seigneurs &
„ Princes du Monde, même avec *le*
„ *Prête Jean, le Roi de Congo, & les*
„ *Yncas du Pérou*, dont l'amitié doit
„ être très-précieuſe à notre Républi-
„ que : Nous les *Bobelins* ſusmention-
„ nés repréſentant tout le Corps, en

„ ver-

„ vertu des pleins-pouvoirs dont nous
„ ſommes revétus, déclarons à tous à
„ qui il appartiendra, que nous avons
„ choiſi, élu, créé & conſtitué, ainſi que
„ nous choiſiſſons, éliſons, créons &
„ conſtituons par la préſente, le très-
„ Noble, très-Illuſtre & très Excellent
„ Seigneur Comte de L..... *Roi des*
„ *Bobelins & des Fontaines de Spa*, avec
„ tous les honneurs, droits, privilèges,
„ prérogatives, immunités &c. atta-
„ chées à cette haute Dignité. Vou-
„ lons & ordonnons qu'il ſoit reconnu
„ pour tel dans tous les Quartiers de la
„ Jurisdiction *Bobeline*, & par tous nos
„ Officiers & Suppôts. Enjoignons à
„ tous *Bobelins*, de quelque âge, qua-
„ lité, ſexe, ordre, & condition qu'ils
„ ſoient, de le reconnoître en cette
„ qualité; avec défenſes expreſſes à eux
„ d'ôſer boire les prémiers, & de mar-
„ quer du ſérieux ou de la triſteſſe en
„ ſa préſence, ſous peine de correction
„ arbitraire, outre une double doſe d'Eau
„ qu'ils feront obligés de boire ſuivant
„ l'exigence du cas.

„ Voulant auſſi pourvoir à ce que le-
„ dit Seigneur Roi puiſſe ſoutenir digne-
„ ment & noblement ſon Caractère,
„ nous lui aſſignons tous les revenus &
„ domaines des Rois ſes Prédéceſ-
„ ſeurs; & pour marque de notre eſtime
„ ſingulière pour ſa perſonne, nous y
„ ajoutons toutes les exhalaiſons ferru-

„ gineuſes, nitreuſes, alumineuſes &
„ vitrioliques des Fontaines du *Poubon*,
„ *Sauvenière*, *Groesbeck*, *Wattroz*, *Tonnelet*, *Bariſart* & *Nivezé*, pour les fraix
„ de ſa Toilette, comme fards, mouches, rubans &c. Item les vapeurs
„ ſulphureuſes de *Gèronſtère*, pour ſervir à ſes menus-plaiſirs, particulièrement à l'achat d'un bon nombre d'Etuis & de Tabatières. Enfin lui aſſignons tous les débris de verres &
„ bouteilles caſſées, pour ſervir de fonds
„ aux Bals qu'il continuéra de donner
„ aux Dames *Bobelines*, pendant le
„ cours de ſon joyeux Règne. Ordonnons en outre au Sr. *Salpeteur* notre
„ Chancelier, de lui délivrer inceſſamment les Titres & Chartres dont la
„ conſervation lui eſt dévolue, & d'exhiber les Règlemens antiques pour en
„ faire jurer l'obſervation, & procurer
„ la prompte inſtallation dudit Seigneur
„ Roi. Au reſte, nous voulons que les
„ préſentes ſoient exécutées dans toute
„ l'étendue du Royaume des *Bobelins*,
„ car telle eſt notre volonté. Donné
„ en notre Capitale de *Spa*, près la vénérable Fontaine du *Poubon*, le prémier jour & an du nouveau Roi, par
„ tous les *Bobelins* ſouſſignés.

Après l'expédition de cet Acte ridicule, dont la lecture nous valut une Comédie, Mr. Lake alla le propoſer aux perſonnes les plus diſtinguées qui ſe trouvoient

voient aux Eaux, & en fit confidence à quelques Liegeois de bonne humeur, qui se chargèrent tous de contribuer de leur part à ce qui pourroit rendre cette cérémonie plus burlesque, & elle fut fixée au lendemain après midi. De-là Mr. Lake alla retrouver le futur Roi, & après lui avoir suggéré ce qu'il devoit faire, il l'amena chez Milady pour faire son excuse à l'Abbesse. Cette Dame, après quelques petits reproches lui promit d'oublier son incivilité, & l'assura qu'il verroit bientôt qu'elle seroit autant de ses amies que pas une. Milady alors lui communiqua d'un air sérieux les intentions de la Compagnie, & lui montra l'Acte de son Election, qu'elle se flattoit, disoit-elle, de faire signer solemnellement le lendemain aux Fontaines. Le sot Comte prit tous ces complimens à la lettre, & dit qu'il vouloit être couronné de la main de la Duchesse. On lui conseilla cependant de tenir ce projet fort secret, & de ne se montrer que lorsqu'on l'avertiroit; parce que l'on tâcheroit de le faire élire tout d'un coup par voie d'acclamation, & il trouva cette idée plus glorieuse. Ces précautions paroissoient d'autant plus nécessaires, que l'on craignoit que quelqu'un ne lui dessillât les yeux sur cette extravagance. Il promit tout ce que l'on voulut, & se retira au comble de la joie. Je ne dissimulerai pas qu'il me fit com-

passion, & que je crus que la pièce étoit un peu trop sanglante. Le Marquis, tout piqué qu'il étoit, appuya mes réflexions; mais nous n'y gagnâmes rien, & nous nous laissâmes emporter au torrent.

L'après-midi se passa en plaisanteries sur cette scène, dont nous laissâmes tout le soin à Mr. Lake, qui s'associa Mr. Gratiani pour en concerter l'exécution. La Musique n'y manqua pas, un Anglois & un Italien connoissent peu de plaisirs sans elle. Ils retinrent dès le soir, au nom du Comte & par ses ordres, tout ce qu'il y avoit d'Instrumens à Spa, Hautbois, Cors de chasse, Violons, Basses de viole, Luths, Harpes, Flutes, Cornemuses, & jusqu'au moindre Chalumeau. Pour nous, nous allâmes nous promener dans le Bourg, & nous nous reposâmes chez Salpeteur, à qui la Duchesse demanda un verre d'Eau minérale. Ce bon-homme voulant badiner avec nous, feignit de nous refuser sa porte, parce que nous étions des Déserteurs du Pouhon. Voilà pourtant, disoit-il, comme il ne faut jamais dire, *Fontaine, je ne boirai point de ton eau.* Le bon-homme étoit riche en vieux proverbes, & il en assaisonnoit toujours ses histoires. Un Ecossois, grand partisan du Pouhon, qui se trouvoit à sa boutique, nous fit aussi de grands reproches sur notre inconstance. Il avoit ses raisons; mais com-

comme nous n'avions pas ſes maux, elles ne purent nous perſuader de renoncer à la Géronſtère. Il eſt vrai que le rétabliſſement de ce jeune-homme eſt un des plus grands miracles qu'ayent jamais opéré les Eaux de Spa. L'hiſtoire qu'il nous en fit eſt ſingulière.

A l'âge de dix-huit ans, dit il, je fus attaqué d'une colique néphrétique, qui me cauſa d'horribles douleurs, & qui fit croire que je n'y réſiſterois pas. Comme j'étois pour-lors à l'Univerſité d'Oxford, je conſultai ſur mon mal les plus habiles Médecins, & je fus ſoulagé pendant quelque tems. Au bout de quelques mois, la colique me reprit, & ſes accès revenoient auſſi régulièrement qu'une fièvre-quarte. Ces fréquentes douleurs me rendant la vie inſupportable, je pris cent fois la réſolution de la finir *à l'Angloiſe.* La Religion, la Raiſon & le Conſeil de mes Amis, m'obligèrent à me remettre entre les mains des Médecins. Je les conſultai tous alternativement; & je crois que pendant l'eſpace d'un an, ces Meſſieurs me firent avaler toutes les drogues de la Faculté. Ces remèdes, qui faiſoient ſurement la partie la plus eſſentielle de ma maladie, m'épuiſèrent ſi fort, que dans les intervalles de mes accès je ne pouvois me ſoutenir. L'un d'eux me conſeilla les Eaux de Bath. J'y allai, & je les pris ſans aucun ſoulagement. Il y a pourtant quelque apparence qu'el-

les fixèrent mon mal. La colique se passa, mais une douleur de reins insupportable lui succéda. J'étois continuellement accablé d'une lassitude affreuse par tout le corps. Je ne pouvois dormir, j'avois un dégoût général pour toutes choses, & j'éprouvois quelquefois des douleurs très-vives dans les intestins. Tous ces symptômes me firent soupçonner d'un mal, (d'héritage apparemment) que je n'avois certainement pas eu le tems de mériter, & l'on me condamna aux célèbres pillules du fameux Docteur Misaubin, dont chacun sait l'usage. Il les vendoit une guinée. J'en envoyai chercher quelques-unes, que je pris avec beaucoup de répugnance. Soit manque de foi, soit erreur de maladie, elles me firent un effet très-contraire. Graces cependant à la force de mon tempérament, le *qui pro quo* ne me tua point. Je renonçai aux pillules, & je pris le parti d'attendre la mort en paix. Le hazard voulut qu'un de mes Amis m'amena un Médecin François, qui prétendoit pouvoir me guérir. Je l'écoutai encore : il visita mes urines, & crut y lire que mes douleurs venoient d'un abscès dans les reins, dont la guérison n'étoit pas desespérée, si je voulois aller à Spa. Ce voyage m'étant impossible dans l'état de foiblesse où j'étois, & surtout dans la contraction générale de mes nerfs, qui rendoit ma figure assez semblable à celle

de

de feu Scaron, je regardai ce conseil comme une pure Charlatanerie. Cependant par complaisance pour mon Ami, je bus quelques bouteilles d'Eau de Spa telles que nous les avons à Londres, & je m'apperçus qu'elles me faisoient du bien. Elles me rendirent en moins de six semaines, le sommeil, l'appétit, & un peu plus de souplesse dans les nerfs. Ce bon effet m'encourageant à les continuer, je me vis après quatre ans de maladie en état de tenter le voyage. Enfin je vins ici. J'essayai de toutes les Fontaines. Celle de Géronstère pensa me tuer, la Sauvenière me fit moins de mal, & l'expérience m'apprit que je devois m'en tenir au Pouhon. Je m'y attachai effectivement. Je louai ici un quartier, je choisis une pension, résolu de guérir, ou de mourir en la peine. Je n'eus pas pris ces Eaux pendant trois mois, que je vis clairement que le Médecin François avoit seul connu l'état de ma maladie. Cet abscès des reins se déclara, & prit son issue par la voie des urines. Le cours de cette putrefaction a duré plus d'un an, pendant lequel je devins d'une maigreur étonnante. Je ne me rebutai point. J'allois régulièrement à la Fontaine tous les jours, Hiver & Eté; & quelque froid qu'il fît, je buvois chaque jour la dose ordinaire. Je payois une Femme pour me tracer un chemin dans la neige jusqu'à la Fontaine, & pour

m'allumer du feu dans la ſalle, pendant les plus grands froids. Mais, Monſieur, lui dit l'Abbeſſe, eſt-ce que ces Fontaines ne gèlent point en Hiver? Voilà, Mesdames, répondit-il, le quatrième que j'y paſſe ſans qu'elles ayent gelé On m'a même aſſuré que pendant le terrible Hiver de 1709 elles ne gelèrent pas, mais qu'au contraire elles fumoient comme ſi elles euſſent bouilli; & que le froid reſpecta non ſeulement le Pouhon qui eſt couvert, mais les Fontaines qui ſont expoſées à la campagne. Quoi qu'il en ſoit, Mesdames, je commençai l'année dernière à marcher plus librement; mon corps, juſques-là contrefait & courbé, ſe redreſſa peu à peu, & je me vis en état de danſer au Bal. Je ne crus pas cependant devoir précipiter mon retour: il m'a paru plus raiſonnable d'affermir mon rétabliſſement, par un nombre d'années égal à celui de mes maux. J'emploie celle-ci, qui eſt la quatrième de mon ſéjour à Spa, au recouvrement de mes forces & de mon embonpoint; & vous voyez, Meſdames, que je n'y réuſſis point mal. Je compte même, continua-t-il, partir au mois de Septembre prochain pour l'Italie.

Salpeteur, qui étoit préſent à ce récit, le confirma dans tous ſes points, & ajouta que pendant ces quatre années le Jeune Homme n'avoit pris d'autres médecines qu'un peu de ſyrop de pêches, &

que lorſqu'il avoit eu beſoin de ſe purger, il étoit allé prendre les Eaux de Chaud-Fontaine & quelques Bains; & cela pendant quelques jours ſeulement, & deux fois par an. Je vous félicite, Monſieur, lui dit la Ducheſſe, & de votre guériſon & de votre perſévérance; & je comprends que vos maux ont dû être extrêmes, pour avoir pu vous réſoudre à vous enſevelir ici pendant quatre années.

Mais, Monſieur, dit Milady, je m'imagine que l'Hiver eſt plus affreux ici qu'en aucun lieu du monde; ces Montagnes, ces Fontaines, ces Ruiſſeaux doivent avoir quelque choſe de bien triſte, dans un lieu où il n'y a ni compagnie ni amuſemens. Il eſt vrai, Meſdames, repliqua l'Ecoſſois, que ce lieu eſt extrêmement triſte en Hiver; mais il eſt encore plus triſte de vivre dans la douleur, quelque part que l'on ſoit. Pour moi, le ſoin de ma ſanté, l'étude, la lecture, & quelques petis exercices ont fait ici mon occupation ordinaire. Je vai aux Capucins quand je veux, les bons Pères me reviennent voir; & j'ai trouvé de tems en tems parmi eux des gens de mérite, dont la converſation m'amuſoit agréablement. A cela près, je conviens que ce lieu n'eſt habitable que pendant la belle Saiſon.

Vraiment, dit l'Abbeſſe, vous voilà bien étonnées, Meſdames, de voir que Mon-

Monſieur ait pu reſter ici quatre ans, avec la liberté d'aller, de venir, boire, manger, dormir & cauſer quand il lui plaîſoit. Cela vous paroît merveilleux. Que direz-vous donc de ces milliers de Filles & de Femmes renfermées dans des Couvens qui ne ſont pas mieux ſitués que Spa, & où elles ſont éternellement gênées, contredites, ſouvent malades, condamnées au ſilence qui pis eſt, & à ne jamais ſortir? Je dirai, Madame, répondit Milady, que puisqu'elles ont choiſi cet état, elles ont apparemment du goût pour ce genre de vie. Ah! Madame, repliqua l'Abbeſſe, qu'il y en a peu qui conſervent longtems ce goût! Elle accompagna ces mots d'un ſoupir qui nous fit croire à tous, qu'elle-même pourroit être de ce nombre; la ſuite nous prouva bien le contraire. Mais nos valets étant venus nous avertir que l'on ſoupoit, nous n'eûmes ni le tems ni l'occaſion de la prier de nous expliquer ce ſouper.

Quelques Lettres que j'avois à écrire m'obligèrent de me retirer de très-bonne heure: d'ailleurs, je n'étois pas curieux de faire un perſonnage trop marqué dans la Fête de Mr. Lake. Je me couchai fort tard, & quand je deſcendis le lendemain au Pouhon, je trouvai toute la Compagnie partie. Je montai cependant à cheval, & j'arrivai à Géronſtère une demi-heure après Milady. Elle me railla beaucoup

coup ſur ma pareſſe, & m'obligea de boire dans un moment, autant de verres qu'elles en avoient déjà pris, pour nous mettre de niveau. Un Médecin des environs de Liège qui ſe trouvoit-là, me conſeilla d'y aller un peu doucement, par les mêmes raiſons que l'Abbeſſe nous avoit dites la veille, & qu'il nous expliqua fort clairement. Comme il nous parut fort habile dans la pratique de ces Eaux, & parfaitement dans le ſyſtême de Mr. Chrouet, nous le priâmes de nous inſtruire ſur le régime que l'on y doit obſerver. Il le fit très-poliment, & nous donna quelques règles fort ſages, dont la communication ne peut être que fort utile au Lecteur.

J'ai remarqué, dit-il, que le plus ſûr avant de boire, eſt de ſe promener un quart-d'heure ſans ſe fatiguer, pour préparer le corps par ce léger exercice, à l'évacuation des Eaux que l'on va prendre.

Il faut commencer par un verre de dix onces d'eau environ, & prendre par-deſſus une pincée de graines d'Anis, de Fenouil ou de Carvi, ou bien quelques zeſtes d'écorce d'Oranges confites, ou de Gingembre des Indes, pour corriger la crudité de l'Eau. Il en faut boire la quantité preſcrite dans l'eſpace d'une heure & demie au plus, ſe promenant toujours un peu entre chaque verre, & prenant par-deſſus l'Anis &c. Il faut continuer

la

la promenade après avoir bu, mais éviter ſoigneuſement la ſueur.

La quantité n'eſt pas uniforme, & c'eſt un abus meurtrier de condamner tous les Buveurs à la même doſe, qui doit être prudemment règlée ſur la force de chaque eſtomac. On doit même commencer par une moindre quantité, que l'on augmente, ſelon ſes effets, juſqu'à la doſe preſcrite; & il eſt également ſage de ne les quiter auſſi que par degrés. La doſe commune eſt de ſeize verres, qui font deux bouteilles; mais comme tout le monde ne peut pas ſupporter cette doſe, & que j'ai connu des gens qui pouvoient en boire juſqu'à trois & quatre bouteilles, la quantité doit être accommodée au tempérament d'un chacun.

Le terme de ce régime ne peut être non plus déterminé. Trois ſemaines ſuffiſent dans les maladies ſimples & ordinaires; mais dans les maux chroniques & invétérés, comme la Gravelle, les Maladies de la Rate, ou le Scorbut, il faut un terme beaucoup plus long.

De grace, Monſieur, dit Milady, apprenez-moi ſi ceux qui boivent les Eaux, ou par plaiſir ou par précaution, ſont obligés de s'aſtreindre aux alimens preſcrits à ceux qui les boivent pour leur ſanté? Oui, Madame, dit le Médecin; & la règle la plus ſure eſt prémièrement de ne manger qu'après les avoir rendues. Les viandes les plus propres ſont le

Bœuf,

Bouf, le Mouton, & les Volailles rôties. Le Veau convient moins. Il faut s'abstenir de Ragoûts forts & d'Epiceries, & ne manger que modérément du Gibier. Entre les Poissons, les Truites, les Brochets, les Perches & les Ecrevisses de Rivière sont les moins dangereux aux Buveurs d'Eau. Une Soupe bien trempée est aussi fort saine au dîner. Mais le soir on doit se contenter de peu de chose, si ce n'est de quelques Biscuits, ou de quelques Compottes de fruits cuits au sucre & à la canelle. Sur-tout, point de Laitages ni de Salades, ni de Fruits crus, & peu ou point de Légumes. Il faut se garder de la Bière: les Vins de Rhin ou de Moselle sont les plus sains, parce qu'ils facilitent le passage des Eaux. Voilà, Madame, le régime que je crois que l'on doit observer, pour n'avoir rien à craindre ni à se reprocher dans l'usage de nos Eaux. L'expérience que l'on a fait des maux causés par le peu de choix des Alimens, a fait de ceux que j'ai l'honneur de vous marquer, une espèce de règle sur toutes les tables de Spa. C'est une étiquette générale dans les Auberges de ce lieu. On y sert tous les jours à peu près la même chose. Vous y voyez même si rarement des Fruits, quoique c'en soit la saison, que l'on n'est pas exposé à la tentation d'en goûter. Oh Monsieur, lui dit-on, vous êtes trop sévère. L'Esculape Hollandois, le célèbre Mr.

Mr. Boerhave, permet les Fruits à ceux qu'il envoie à Spa, & les ordonne même à quelques-uns. Je n'en disconviens pas, reprit le Médecin, mais je ne voudrois point garantir l'effet des Eaux avec ce régime; & d'ailleurs, il peut y avoir des cas particuliers. Je peux pourtant vous assurer en général, que quiconque ôse manger des Pêches, ou des Fruits rouges, pendant l'usage des Eaux acides, ne le fait jamais impunément, & presque toujours il en est puni par quelque Colique. Mais, Monsieur, reprit la Duchesse, ce régime doit-il s'étendre sur toutes les Eaux de Spa? Oui, Mesdames, répondit le Médecin, & le choix des Fontaines n'est pas aussi indifférent qu'on le croit: on pourroit se mécompter beaucoup, & s'exposer à des accidens très-fâcheux, en prenant l'une pour l'autre. La Géronstère, par exemple, si spécifique & si renommée pour donner la fécondité aux Dames, & ranimer la vigueur des vieux Maris & des Epoux indolens, seroit extrêmement nuisible à ceux qui seroient sujets à la Gravelle, aux Ardeurs d'urine, & aux Hémorrhoïdes. Autant encore elle est souveraine pour guérir dans les jeunes personnes les maladies du Sexe, autant elle seroit meurtrière dans les Grossesses avancées. Elle n'est pas moins dangereuse à ceux qui sont sujets aux Vapeurs violentes, Vertiges, & autres maladies du

du Cerveau : ſouvent elle les jette dans des états affreux, qui obligent de recourir inceſſamment aux Bains & à la Saignée. Chacun ſait ce qui arriva il y a deux ans au jeune Milord Dou... que l'on avoit envoyé ici pour calmer les vapeurs périodiques auxquelles il étoit ſujet. On le mena imprudemment à la Géronſtère : il n'en eut pas pris les Eaux pendant huit jours, qu'il tomba dans une phrénéſie réelle. On fut obligé de le garder à vue, de le ſaigner du pied, & de l'affoiblir par tous les moyens imaginables. Perſonne n'ôſoit en approcher ; il n'y eut que Mr. le Docteur Coquelet, Médecin de ce lieu, qui ſut ſe conſerver ſur cet eſprit échauffé, tout l'empire dont il avoit beſoin pour le guérir ; & il en vint glorieuſement à bout, en le réduiſant à l'eau du Pouhon. Il eſt reparti fort tranquile, & l'on m'a aſſuré qu'il ne s'eſt pas reſſenti de ces accidens depuis. En un mot, Meſdames, de toutes nos Fontaines celle-ci demande le plus de précautions ; parce que ſes effets ſont plus violens, à raiſon qu'elle eſt eſſentiellement impregnée d'un ſouphre très-volatil & très-ſpiritualiſé, comme on s'en apperçoit même en la goûtant. Mais en récompenſe, elle eſt un ſpécifique merveilleux contre les maux auxquels elle eſt propre ; & l'on peut dire qu'une bouteille de cette Eau bue à la Fontaine, eſt une vraie potion médicinale,

 com-

composée de l'essence de divers Minéraux, si sagement tempérés, que la Nature s'y montre infiniment supérieure à l'Art.

Cependant, dit la Duchesse, on nous a assurés que cette Fontaine avoit beaucoup perdu de ses qualités au Tremblement de terre. Oui, Madame, répondit le Médecin, & tout le monde convient que l'on y trouvoit auparavant le goût & l'odeur de souphre d'une façon plus sensible qu'aujourd'hui: on remarque même qu'elle cause moins de nausées, au-lieu qu'alors elle excitoit de fréquens vomissemens. Mais cet accident, en la dépouillant d'un souphre plus grossier, lui en a laissé tout le volatil, & elle en est devenue beaucoup plus spiritueuse; en sorte que, quoi qu'en disent nos Médecins de Liège dans leurs Certificats publics, elle ne peut être transportée: la moindre chaleur, un orage, un coup de tonnerre, la peuvent faire fermenter si vivement, que de cent bouteilles la moitié crèvera sur la route, & que celles qui résistent ne demeurent entières que parce qu'elles auront été moins exactement bouchées. Pour moi, dit-il, je ne la conseillerai jamais, à moins qu'on ne la vienne boire sur les lieux.

Mr. Lake, qui savoit tout son Spa par cœur, demanda à ce Médecin, ce que c'étoit qu'un vieux Trou que l'on montre à quarante pas de-là sous le nom de la *Vieil-*

le

le Géronstère. C'est, dit-il, la place d'une Fontaine qui fut autrefois fort à la mode. Comme elle avoit les mêmes qualités que celle-ci, il est probable qu'elle en étoit sœur, & qu'elle partoit de la même source. On peut dire même qu'étant la plus ancienne, elle a joui longtems des droits d'aînesse. Il arrivoit souvent que le grand nombre de ses Cliens épuisoit ses faveurs, sans qu'elle pût les rassasier. On s'avisa de faire creuser autour, pour aggrandir son bassin. On ébranla apparemment quelques pierres du Rocher, sous lequel elle s'échappa, sans avoir jamais pu revenir dans son bassin. Le Marquis invita les Dames à l'aller voir. Mr. Lake nous y mena, & nous vîmes encore les débris de sa niche & de la muraille qui l'environnoit : mais son bassin ne contenoit plus qu'un peu d'eau bourbeuse & rousse, dont on ne pouvoit faire aucun usage. La pauvre Fontaine! dit l'Abbesse : elle a donc été sacrifiée aussi à sa cadette! . . . Je n'aurois pas cru trouver ici un emblême qui exprimât si bien mon sort. . . . La Duchesse alloit lui demander l'explication de cette énigme ; mais quelques larmes que nous vîmes couler des yeux de l'Abbesse, suspendirent notre curiosité. D'ailleurs Mr. Lake, qui n'étoit occupé que de la farce qu'il méditoit, pressa la Compagnie de repartir. On remercia le Médecin de sa politesse, & nous reprîmes la route de Spa.

A l'heure du dîner, le Comte, par le conseil du Signor Gratiani, envoya ſon valet dans preſque toutes les Auberges, inviter les Buveurs d'Eau à ſe trouver ſur les trois heures à la Fontaine du Pouhon, pour aſſiſter à une fête qu'il vouloit y donner. Cette nouvelle courut bientôt de maiſon en maiſon, & dans tous les coins de Spa. Perſonne n'y manqua, dans l'impatience de voir comment il ſe tireroit de cette nouvelle extravagance. Car chacun le connoiſſoit ſur ce pied-là, & il s'étoit acquis cette réputation par tant de traits impertinens, qu'on ne pouvoit s'attendre à autre choſe. Les Cors de chaſſe placés dans une maiſon voiſine, annonçoient la fête au loin. La Salle du Pouhon étoit remplie d'Inſtrumens, qui y formoient un concert barbare à-la-vérité, mais pourtant agréable. Cette Muſique bruyante mit tout le monde en bonne humeur, & confirma la diſpoſition où l'on étoit déjà de déférer au Comte un titre qui convenoit ſi bien à ſon ridicule, que perſonne ne s'aviſa de le lui conteſter. Outre la Muſique, il y avoit dans cette Salle une table chargée de tout ce qu'il avoit pu ramaſſer de confitures, de biſcuits, de fruits & de pâtiſſeries pour les Dames, avec des liqueurs & du vin pour les Hommes. La Fontaine avoit auſſi ſa part de la fête, on l'avoit ornée de feuillages & de guirlandes; & le ſot Comte s'é-

s'étoit fait faire une couronne de fleurs d'Italie, qui lui coutoit deux guinées. Pour rendre la ſcène encore plus burleſque, Mr. Gratiani avoit à ſon inſu fait habiller un jeune Garçon fort alerte, dans le même goût que le Comte. On avoit mis de la baleine dans les plis de ſon habit, pour imiter la forme de ſes paniers, qui étoient infiniment plus étendus qu'on ne les porte ordinairement. Il avoit fait mettre des cartons ſous les manches de ſa chemiſe, pour en relever auſſi les plis; car c'étoit encore une des marottes du Comte, de porter des manches de chemiſe auſſi amples que les canons des Cent Suiſſes de Verſailles Ce Garçon s'étoit mis un ruban au cou, de la couleur de ſon habit. Pour imiter en tout le rouge & le fard du Comte, il s'étoit barbouillé les joues avec du jus de Mûres ſauvages; & afin que la copie fût en tout ſemblable à l'original, il s'étoit appliqué une trentaine de mouches ſur le viſage. Enfin il s'étoit fait bichonner ſi parfaitement dans le goût du Comte, que l'on ne pouvoit s'y méprendre. Ce Garçon ainſi équipé devoit faire l'office de Héraut-d'armes dans cette cérémonie, & précéder le Comte dans ſa marche Royale. Nous le vîmes, & nous ne pûmes nous empêcher de rire.

Cependant, cet appareil comique qui m'avoit diverti dans l'éloignement, réveilla ma compaſſion. Je ſentis renaître

ma répugnance pour un jeu qui alloit marquer ce jeune Fou d'un ridicule éternel, je me fis un ſcrupule d'y être entré pour quelque choſe. Je crus devoir réitérer mes tentatives pour rompre la partie. J'en parlai au Marquis, que je trouvai dans les mêmes ſentimens. Nous les communiquâmes à l'Abbeſſe, qui ſe rangea de notre parti. La Ducheſſe, à qui elle s'en expliqua, convint que nous avions raiſon, & avoua qu'elle craignoit que cette farce ne dégenérât en tragédie, ſi cet Etourdi ouvroit enfin les yeux ſur cette pièce inſultante. Nous nous retirâmes tous à l'écart pour tâcher de gagner Milady, qui eut bien de la peine à renoncer ſi-tôt à une comédie qui étoit ſi fort de ſon goût. Mais comme elle eſt auſſi bonne qu'elle eſt vive & enjouée, elle conſentit enfin à en demeurer-là, & ſe chargea de faire entendre raiſon à Mr. Lake. Elle le fit prier de venir ſur le champ. Elle employa toute ſa rhétorique à le diſſuader: nous nous en mêlâmes auſſi; car un Anglois ne ſe prive pas ſi aiſément d'un plaiſir qu'il a imaginé. Il céda cependant à nos avis, moitié par raiſon, moitié par complaiſance. Mr. Gratiani ſe rendit d'abord. Mais l'affaire étoit d'ôter ce projet de la tête du plus intéreſſé. Perſonne ne vouloit lui montrer le deſſous des cartes. Il n'y avoit qu'une Dame qui pût décemment le faire, & Milady s'en chargea encore.

Dans

Dans le fort de cet arrangement, le ſot Comte, impatient de la Royauté, parut ſur la rue plus ajuſté que jamais. Il n'avoit épargné ni fard, ni mouches, ni friſures ; ſes valets auſſi enluminés que lui le ſuivoient gravement, & le groteſque Héraut-d'armes le précédoit en copiant ſes airs & ſa démarche. Ce ridicule cortège fit faire à tout le monde un éclat de rire; & avec toute notre bonté, nous ne pûmes nous en défendre. Le Comte perçant la foule vint droit à la Ducheſſe, comptant recevoir le Couronne de ſes mains. Mais cette Dame le tirant dans un coin, lui dit avec ſon air froid. ,, En vérité, Monſieur, il faut ,, être bien enrhumé, pour ne pas ſentir ,, que l'on ſe moque de vous . . . De ,, moi, Madame? dit-il. Oui de vous, ,, Monſieur, & de vos airs ridicules, lui ,, dit Milady; & tout ce que nous vous ,, avons dit hièr, avec ces Meſſieurs, ,, n'a été que pour vous en corriger. ,, Votre extravagance mériteroit que ,, nous vous laiſſaſſions ici le jouet de ,, cette troupe. Qu'ai-je donc fait, dit-,, il, Madame? Eh quoi, lui répondit-,, elle, n'êtes-vous pas honteux à l'âge ,, où vous êtes, de vous ajuſter, de vous ,, farder, de mettre des mouches, & de ,, faire cent impertinences qui ne con-,, viennent point à un homme marié, ni ,, à toute autre perſonne? Du fard, & ,, des mouches! eh fi, Monſieur, c'eſt

 ,, un

„ un excès que vous portez à un point
„ qui ne feroit pas même tolérable dans
„ la plus grande Coquette. Votre va-
„ nité vous aveugle, & vous ne voyez
„ pas que vos Fêtes & vos Bals vous
„ rendent ridicule. Pour moi j'y allois
„ comme à la Comédie. Vous feriez
„ bien mieux de ménager vos revenus,
„ pour vivre felon votre état. En véri-
„ té, il vous fied bien de vouloir vous
„ mefurer avec des Ducheffes. Sachez
„ que chacun vous méprife, & que je
„ doute même qu'on veuille encore vous
„ recevoir. C'eft la dernière fois que
„ je vous parle, profitez des avis que
„ ma compaffion vous donne; & fi vous
„ doutez de votre ridicule, regardez
„ votre portrait dans ce Garçon que l'on
„ a équipé fur votre modèle." Le pauvre Comte voulut alléguer fa qualité.... „ Mais, alte-là, lui dit la Du-
„ cheffe; on fait qui vous êtes, & que
„ votre Comté n'exifte que dans votre
„ cervelle. Toute autre que moi vous
„ feroit traiter comme vous le méritez,
„ pour avoir ôfé vous dire mon parent,
„ & pour l'impertinence que vous fîtes
„ hièr à Madame l'Abbeffe. Tenez,
„ voilà votre Couronne: croyez-moi,
„ prenez votre parti, & renoncez à
„ cette folie. Si vous êtes fage, vous
„ changerez la fcène fous quelque pré-
„ texte, & vous offrirez plutôt le Bal
„ aux Dames.

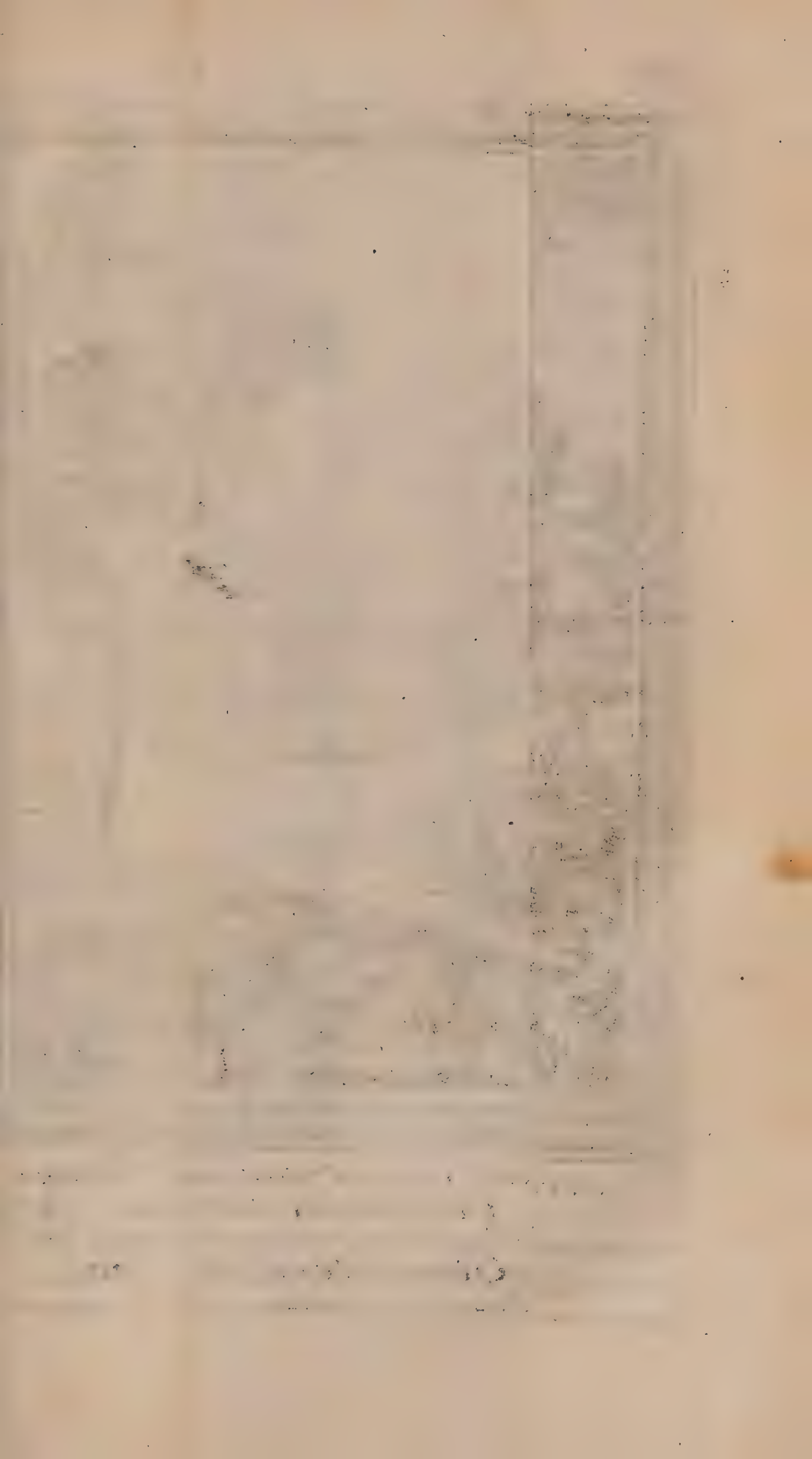
Le Comte, interdit de cette harangue pathétique, ne ſut que répondre; mais ſe tournant avec un regard affligé vers Mr. Lake, il lui fit ſigne d'entrer dans la Salle. Il voulut dire beaucoup de choſes; mais l'Anglois ſans s'arrêter à ſes plaintes, fit crier par un valet, que ſi les Dames ſouhaittoient aller à la Prairie, Mr. le Comte y feroit porter les Inſtrumens. On fut quelque tems à décider; mais la Ducheſſe entraîna la meilleure partie des Dames, les autres s'arrêtèrent encore quelque tems à profiter des rafraichiſſemens. La ſymphonie cependant rappella tout le monde à la Prairie. On y fit ſur l'herbe pluſieurs danſes rondes, la plupart aux chanſons; & ce Bal champêtre plut beaucoup à tout le monde, parce que chacun y danſoit ſuivant ſon goût, & ſe lioit à la compagnie qu'il aimoit le mieux.

Là finit cette Comédie, qui auroit été beaucoup plus étendue, ſi l'on eût ſuivi le plan de Mr. Lake, & le goût public. Les Rieurs furent très-fâchés de la voir interrompue; car, ſelon ce qui s'étoit autrefois pratiqué à Spa, il y avoit encore bien des cérémonies. Le Roi devoit être aſſis auprès du Pouhon dans un ſiège de verdure; il devoit avoir ſes Officiers; tous les *Bobelins* devoient venir jurer à ſes genoux, & la main ſur la Fontaine, qu'ils obſerveroient tous les Statuts de l'Ordre. On nous montra même

 quel-

quelques exemplaires imprimés de ces burleſques Règlemens, que l'on trouve encore chez Salpeteur. Le Roi, à ce que l'on nous dit, devoit être porté en pompe & ſuivi de tous les *Bobelins*, au bruit des Inſtrumens, tout autour du Bourg. Il devoit répéter la même cérémonie à toutes les Fontaines, où perſonne ne pouvoit boire qu'après lui, lorſqu'il s'y trouvoit; & cette farce finiſſoit ordinairement par un Bal public qu'il devoit donner. Perſonne, ſans-contredit, n'étoit plus digne de ce rôle que notre Etourdi. Cependant les gens de bon ſens nous approuvèrent de l'avoir épargné, & je me ſus bon gré d'y avoir contribué. J'ignore l'effet que nos corrections auront fait ſur ſa cervelle, parce qu'il partit le lendemain, après avoir payé toutes ſes folies aſſez chèrement. Heureux, ſi elles ont ſervi à le corriger! mais plus heureux les jeunes gens qui apprendront à ſes dépens, à reſter dans le naturel, & à ſe tenir modeſtement dans les bornes de leur état! Quelque faux que ſoit le monde, on y fait pourtant cas de la ſimplicité, & on la préfère toujours à des airs empruntés, dont on ſe moque tôt ou tard. Il eſt même d'expérience, que comme le ridicule ſuit de près l'affectation, le mépris & la miſère ſont toujours les fruits de la ſotte vanité.

Il étoit près de huit heures, quand on quita la Prairie pour aller ſouper. La Ducheſ-





Seconde Vue de la Fontaine de Geronstere, a Spa.

Tweede Gezigt van de Fontein Geronstere, tot Spa. N.°

Second View of the Fountain Geronstere, to Spa.

cheſſe, l'Abbeſſe & Milady ſe retirèrent chez elles, & nous donnèrent rendez-vous pour le lendemain à la Géronſtère. Nous ne manquâmes pas de nous y rendre de bonne heure; car c'eſt aux Fontaines ordinairement, que l'on paſſe les heures les plus agréables. Nous y bûmes d'abord quelques verres, & nous allâmes nous promener à notre ordinaire. Le tems étoit clair, & j'en profitai pour lever le Plan de Géronſtère. J'en fis deux Eſquiſſes différentes, que la Compagnie trouva fort juſtes; & après les avoir examinées, nous entrâmes dans le Chauffoir, parce qu'il faiſoit un peu de vent. Nous y vîmes quantité de perſonnes qui faiſoient chauffer des linges, pour ſe les appliquer ſur l'eſtomac. Notre Médecin, à qui nous en demandâmes la raiſon, nous dit que cette pratique eſt très-ſalutaire pour garantir les inteſtins du froid actuel de ces Eaux, qui ſans cette précaution pourroient aiſément donner la colique. Il nous dit auſſi que par cette raiſon, il y a des perſonnes qui ſont obligées de reſter au lit pour prendre les Eaux. Inſenſiblement notre converſation reprit un air ſavant & médicinal: & comme on ſe prête ordinairement au goût de ceux que l'on fréquente, ſurtout quand ils ont de l'eſprit & de la politeſſe, nous profitâmes de la bonne volonté du Médecin, pour en tirer divers éclairciſſemens ſur la nature & les effets des

Eaux

Eaux minérales. La Ducheſſe lui demanda s'il étoit vrai que les Fontaines de Géronſtère & de la Sauvenière préſageoient la pluye pluſieurs jours auparavant, comme le prétendoient les Femmes qui diſtribuent l'eau à ces Fontaines. Pour moi, ajouta-t-elle, je regarde ces prédictions comme un conte fait à plaiſir. Pardonnez-moi, Madame, répondit le Médecin; non ſeulement ce phénomène eſt vrai, mais il eſt aiſé à comprendre, pour peu que l'on faſſe attention à la manière dont ſe forme la pluye. Ces Dames n'ignorent pas, dit-il, que la matière prémière de la pluye ſont les vapeurs que le Soleil attire dans la moyenne région de l'air, où elles forment ces nuages que peu après les rayons du Soleil font réſoudre & diſtiller en pluye. Ces vapeurs ſont toujours infiniment plus abondantes aux environs des Fontaines minérales que par-tout ailleurs; parce que les Eaux minérales étant extrêmement ſpiritueuſes, ſont plus ſujettes à ſe raréfier; & comme il eſt d'expérience que les Eaux de Spa ſont infiniment plus légères qu'aucune Eau douce ou commune, leurs particules ſubtiles ſont plus faciles à ſe détacher, & à s'élever pour s'unir à ces nuages que les rayons du Soleil attirent. De-là vient que lorſque la terre exhale une plus grande quantité de vapeurs, les Fontaines minérales contribuent conſidérablement

ment à la matière prochaine de la pluye. Mais comme il ne peut y avoir de vuide dans la Nature, à meſure que cette Eau minérale ſe dépouille de ces particules ſpiritueuſes, un air ſubtil en prend la place, & c'eſt cet air comprimé qui produit ce murmure & ce ſifflement, que les Femmes qui empliſſent les bouteilles regardent comme un préſage certain de la pluye, qui doit venir deux ou trois jours après. Ce petit ſifflement étant plus ſenſible à proportion des vapeurs échappées, eſt un Baromètre naturel pour les habitans de Spa qui conſultent ces Femmes. Toujours elles prédiſent la durée du beau tems par le ſilencee de ces Fontaines, ou la venue de la pluye par ce ſifflement; enſorte qu'elles vous diront avec confiance, *Il pleuvra dans deux ou trois jours, car la Fontaiae a chanté*, c'eſt leur proverbe. Une longue expérience, fondée ſur leurs obſervations continuelles, leur rend l'effet familier, ſans qu'elles en connoiſſent la cauſe. Rien n'eſt cependant plus naturel; car dès-que l'on voit que le Soleil attire beaucoup plus de vapeurs qu'à l'ordinaire, on peut aiſément conclure qu'en peu de tems elles ſe réſoudront en pluye, à moins que quelque vent violent ne diſſipe les nuages. Et voilà en quoi conſiſte toute la ſience de ces Femmes, qui cependant ſe trompent rarement.

Dans le tems que notre Médecin nous expli-

expliquoit ce phénomène curieux, quelqu'un avertit Mr. Lake que ſon valet le cherchoit dans la foule des Buveurs. Il ſortit du Chauffoir pour le trouver, & le rencontra ſous la Gallerie. Ce valet lui remit une Lettre aſſez groſſe, que des perſonnes arrivées d'Aix-la-Chapelle, la veille, s'étoient chargées de lui remettre. Il ouvrit le paquet, & ſe mit à le lire près des piliers de la Gallerie. Milady ayant obſervé que Mr. Lake rioit en liſant ſa Lettre, invita la Ducheſſe à lui demander part de ces nouvelles réjouïſſantes, & nous allâmes tous à lui. Il n'eſt pas juſte, lui dit Milady, que vous riyez tout ſeul, il faut nous en faire part, ou du moins nous dire de quoi il s'agit; car nous nous ſentons toutes une merveilleuſe diſpoſition à vous ſeconder. Non, non, dit Mr. Lake, allez parler Phyſique avec Mr. le Médecin: ma Lettre ne contient que des folies, qui ne réjouïroient pas des perſonnes auſſi graves que vous. On badina quelque tems de part & d'autre: mais la Ducheſſe revenant à la charge preſſa tant Mr. Lake, qu'il promit de communiquer ſa Lettre. Il ne demandoit pas mieux, & toutes ſes petites façons n'étoient que pour agacer davantage la curioſité des Dames. Il y auroit de l'injuſtice, leur dit-il, à vous refuſer une choſe qui n'eſt écrite que pour une Dame, par un Homme fort enjoué. Cette

te Lettre eſt du Chevalier John H... que j'ai vu à Aix avant de venir ici. Le pauvre Garçon y eſt reſté malade dans l'intervalle des deux Saiſons: & comme il n'y a perſonne, & qu'il s'y ennuye cruellement, il s'eſt diverti à l'écrire, pour ſatisfaire la curioſité d'une de nos Dames de Londres. Il me mande qu'ayant eu occaſion de parler ſouvent des Capucins d'Aix dans les Lettres qu'il écrivoit à Milady B... que vous connoiſſez peut-être, cette Dame, qui n'eſt jamais ſortie de Londres, n'a pu s'imaginer qu'il y eût au monde une Société de gens faits comme l'on dépeint cet Ordre de Moines. Elle l'a prié ſérieuſement de lui apprendre ce qu'elle en devoit croire. Il a fait deſſiner pluſieurs figures de Capucins, & lui en a envoyé les Eſtampes. Mais la bizarrerie de leur habit l'a rejettée dans de nouveaux ſcrupules ſur l'exiſtence de cette Société. Elle a fait à Monſieur H... ſon Correſpondant, mille queſtions ſur leur habit, & ſur leurs manières de vivre. Le Chevalier, qui ne connoit les Capucins d'Aix que comme nous connoiſſons ceux de Spa, en s'allant promener dans leur Jardin, qui eſt auſſi public, a prié un Moine Cordelier de lui donner des anecdotes ſur ce qui regarde ces bons Pères, & il en a formé une Lettre très-badine. Ce qu'il y a de curieux, c'eſt que les Cordeliers, quoiqu'enfans d'un même père,

qui

qui eſt le bon St François d'Aſſiſe ; ont une antipathie invincible contre les Capucins. Notre Ami a conſulté auſſi tout ce qu'il a trouvé de gens qui n'aiment pas les Moines, & a fabriqué la relation la plus groteſque que j'aye jamais vue. Il me l'envoie tout ouverte pour me réjouïr, & me prie de la mettre dans mon paquet poür Londres, en cas que je la trouve amuſante. Vous m'aiderez à en juger; & puiſque nous avons tous les jours des Capucins ſous les yeux, il eſt raiſonnable que nous les connoiſſions. Sans-doute, répondit Milady; car la prémière choſe que l'on demandera à Londres, c'eſt ſi nous avons connu les Capucins de Spa. Oui, mais tout ce que je crains, ajouta Mr. Lake, c'eſt que cette raillerie ne déplaîſe à Madame l'Abbeſſe. Point du tout, Monſieur, repliqua l'Abbeſſe; je ſerai la prémière à en rire, pourvu que le ridicule n'aille pas à l'impiété. Mais ſi vous m'en croyez, dit-elle, nous monterons ſur la terraſſe, & nous nous mettrons un peu à l'écart, de peur d'être écoutés : car il ne feroit pas bon de médire publiquement des bons Pères, qui font ici les maîtres. Nous montâmes ſur la terraſſe, & Mr. Lake s'étant mis au milieu de nous, tira ſa Lettre & la lut. Elle nous parut ſi plaiſante, que je le priai de me permettre d'en prendre copie. Il le voulut bien, & la voici mot pour mot.

LET-

LETTRE

Sur l'Origine, l'Habit, le Génie & la Manière de vivre des Pères Capucins, écrite d'Aix-la-Chapelle, pour ſatisfaire la curioſité de Milady B....

„ VOtre incrédulité, Madame, eſt é-
„ trange, & vos queſtions ſont très-
„ embaraſſantes. J'avois cru guérir l'u-
„ ne & prévenir les autres, en vous en-
„ voyant les Eſtampes qui repréſentent
„ au naturel les bons Pères Capucins.
„ Vous les trouvez ſi ridicules, que vous
„ les regardez comme une fiction inven-
„ tée exprès pour vous réjouïr; & vous
„ me ſommez de vous apprendre tout ce
„ qui regarde leur origine, leurs habits
„ & leurs mœurs. La tâche eſt un peu
„ forte, vous me demandez ce que j'i-
„ gnore. J'ai eu beſoin de tems pour
„ m'en informer; car de tous les Moines
„ qui ſont ici, ce ſont ceux que je con-
„ nois le moins. Mais comme vous êtes
„ inexorable, Madame, & que vous
„ voulez être obéïe, je m'en ſuis fait
„ une étude; & graces aux anecdotes
„ qu'un gros Cordelier m'a fournies, je
„ me crois en état de lever ou d'éclair-
„ cir tous vos doutes. Mes recherches
„ ſont d'autant plus curieuſes, que les

„ Cordeliers ſont auſſi de la famille de *St.* „ *François*, que les Capucins regardent „ comme leur prémier Père. Je ne „ voudrois pourtant pas le garantir ab- „ ſolument, parce que ces deux eſpè- „ ces de Moines, quoique Frères, ſe „ haïſſent mortellement. C'eſt un plai- „ ſir de les entendre ſe déchirer réci- „ proquement, & je vous avoue que „ malgré l'ennui que ce détail de *Moi-* „ *neries* m'a cauſé, mon Cordelier m'a „ ſouvent diverti par les traits qu'il prê- „ toit à ſes Frères les Capucins. Com- „ me ce Moine prend ici les Bains avec „ moi, je le vois tous les jours, & à l'ai- „ de de quelques bouteilles de vin que je „ lui ai verſé, j'en ai tiré tout ce qui va „ faire la matière de cette longue Let- „ tre. Le détail vous prouvera ce qu'il „ en a dû couter à ma patience, pour „ me mettre au fait de tant de choſes, „ qui ſont ſi peu du reſſort d'un Cava- „ lier Anglois. Mais que ne fait-on pas „ pour obliger une belle Dame?

„ Je ne m'engage pourtant pas à vous „ donner une définition exacte du Ca- „ pucin. Cet Etre bizarre eſt modifié „ en tant de façons également ſingulié- „ res en leur eſpèce, qu'il ſemble réu- „ nir en ſoi le ridicule de tous les au- „ tres Moines que nous avons ici. Voi- „ ci, à peu près, comme je pourrois „ vous le décrire. Le Capucin eſt un „ Animal à forme preſque humaine, &

„ de

„ de la taille ordinaire des Hommes:
„ mais c'eſt un Animal barbu, puant,
„ affamé, ſuperbe: il eſt toujours ſan-
„ glé, & va nuds-pieds. Ces traits, qui
„ aſſurément le dépeignent d'après natu-
„ re, caractériſent également ſon cœur,
„ ſon corps & ſon eſprit. Ce portrait
„ cependant, Madame, va vous révol-
„ ter encore, & n'offrira peut-être à
„ votre imagination qu'un Monſtre bi-
„ zarre dans la Nature & dans la Reli-
„ gion, & vous crierez à la chimère.
„ Appellez-le comme il vous plaîra,
„ c'eſt un Etre réel. Auſſi, ce n'eſt que
„ dans les Etats Proteſtans que l'on
„ peut être expoſé à en prouver l'exiſ-
„ tence; parce que le prémier Capucin
„ qui s'y fit connoître, n'en avoit plus
„ la figure ni le génie. Il y a quelque
„ apparence même, qu'il ne les avoit
„ empruntés pendant quelques années,
„ que pour mieux ſervir la Réformation
„ Chrétienne qu'il avoit embraſſée, &
„ la prêcher avec plus de ſuccès à l'om-
„ bre de ce groteſque habit, qui eſt
„ dans l'Egliſe Romaine la ſauvegarde la
„ plus aſſurée. Né dans cette Egliſe,
„ dans le ſein même de l'Italie, & élevé
„ dans l'Ordre du bon St. François, il
„ eſſaya vainement d'en réformer les a-
„ bus par de ſérieuſes & éloquentes pré-
„ dications. Mais deſeſpérant d'en ve-
„ nir à bout, il s'aviſa avant de quiter
„ cette Egliſe, d'y ajouter un nouveau

„ ridicule, par l'Inſtitution de la *Gent*
„ *Capucinique*, dont il fut l'Auteur & le
„ prémier Officier-Généra l. Ce Monar-
„ que barbu dreſſa les Loix de ce nou-
„ veau Peuple, règla la nourriture de
„ ſes Sujets, preſcrivit la forme de leurs
„ bâtimens, la grandeur de leurs cham-
„ bres, la largeur de leurs fenêtres, la
„ forme de leurs habits, leur exté-
„ rieur, leur démarche, leurs façons de
„ parler, & même leur ton de voix. Il
„ leur aſſigna d'amples revenus ſur tout
„ le Genre Humain, qu'il rendit tributai-
„ re de ſa Colonie. Selon la politique
„ de Romulus, il y invita le rebut des
„ Nations voiſines: Capitaines ruïnés,
„ Officiers caſſés, Cadets de famille,
„ Laquais hors de condition, Moines
„ mécontens, Viſionaires, Coureurs,
„ Ignorans & Fainéans, tout lui fut
„ bon. Il n'exigea d'eux que trois qua-
„ lités, grand appétit, bonnes jambes,
„ & larges épaules. La dernière condi-
„ tion ſurtout lui parut indiſpenſable;
„ parce que les épaules devoient être le
„ ſiège naturel de la ſainte Beſace, qui
„ devoit renfermer les Archives de ſa
„ Monarchie, & ſes Droits ſur les Do-
„ maines publics & particuliers. La ma-
„ xime fondamentale de ſon Etat étoit,
„ que l'on y renonceroit à tout, même
„ à la propriété des biens qui ſe conſu-
„ ment par l'uſage. Il dédommagea ſes
„ Sujets de la ſévérité de cette Loi, par
„ la

„ la liberté de mendier impunément
„ chaque jour, & ils ufent encore au-
„ jourd'hui très-rigoureufement de ce
„ privilège infigne. Vous n'avez, Ma-
„ dame, qu'à en demander des nouvel-
„ les à ceux de vos Amis qui ont été à
„ Spa, à Forges ou à Aix-la-Chapelle,
„ & dans tous les Lieux Catholiques cé-
„ lèbres par quelque concours. Le
„ fuccès de ce nouvel Etabliffement juf-
„ tifia l'habileté du Légiflateur. Cette
„ Colonie ne tarda point à s'accroître
„ & à fe répandre. La Cour de Rome
„ y reconnut l'efprit des Apôtres. Je
„ crois en effet que les Capucins leur
„ reffembloient bien autant que les Car-
„ dinaux & les Prélats Romains. Cha-
„ cun les admira, les feuls Barbiers peut-
„ être reclamèrent contre cet Inftitut:
„ mais malgré leurs oppofitions, le Peu-
„ ple barbu s'accrut dans l'un & l'autre
„ Monde, au point que l'on en compte
„ aujourd'hui près de cent-mille dans
„ l'Univers, & qu'un Capucin d'Aix m'a
„ affuré qu'il s'en trouve aujourd'hui
„ plus de vingt-mille en France feule-
„ ment.

„ Ce n'eft donc plus une chimère,
„ dont vous voulez, Madame, que je
„ vous entretienne; c'eft un Monftre
„ réel, dans la Police & dans la Reli-
„ gion.

„ *Bernardin Ochin* ou *Okin*, qui en
„ étoit l'Auteur, s'effrayant lui-même

„ de ſa production, ſe hâta de l'abandonner, & de chercher un aſyle dans les Païs Proteſtans, d'où il pût contempler en ſureté les progrès de ſa monſtrueuſe Famille. La retraite du Patriarche la mit à deux doigts de ſa ruïne ; mais elle trouva dans la ſuite des reſſources inépuiſables à la Cour du Pape, en ſe vouant pour jamais à ſon ſervice, en qualité de Valets-de-pied des Jéſuites, à qui ils ſervent encore aujourd'hui d'Eſpions & de Meſſagers. Le tranquille *Ochin* eut, avant de mourir, la conſolation de voir réuſſir ſon projet. La Cour Romaine, en adoptant ces nouveaux Moines, donna de nouvelles priſes à ſes adverſaires. Les Diviſions, les Guerres de Religion, les Ligues, les Cabales recommencèrent ; & la Haine Eccléſiaſtique ſurtout, ce fléau ſi terrible, pullula de tous côtés par le zèle de ces nouveaux Frocards. Les Indulgences ſe multiplièrent à l'excès, au-delà même des ſiècles des ſiècles. Enfin, Madame, il n'y eut intrigues de Guerre, ou d'Amour, dont un Capucin ne fût le Mars ou le Mercure ; témoin le Père *Ange de Joyeuſe*, ſi fameux au tems de la Ligue de France ; & le Pere *Joſeph*, ſi connu par ſes relations avec le Cardinal de Richelieu & ſa chère Nièce. Leur pouvoir devint ſi grand, qu'à l'aide de la ſainte Beſace & du Cordon de *St.*

„ *Fran-*

„ *François*, ils ſurent s'aſſujettir Monar-
„ ques, Princes, Papes, Evêques, Car-
„ dinaux, Hommes, Femmes & Filles
„ ſurtout. Ces Enfans dénaturés mé-
„ connurent pourtant leur Père, & con-
„ teſtent encore aujourd'hui à *Bernardin*
„ *Ochin* la gloire de les avoir enfantés.
„ La douleur qu'il en eut lui fit tourner
„ la tête; & ſoit que le meilleur Moine
„ ne puiſſe jamais faire qu'un Proteſtant
„ très-équivoque, ſoit qu'en quitant le
„ Froc il en eût conſervé l'eſprit, il ſe
„ vit abandonné, comme il méritoit de
„ l'être, de tous ceux qui connurent ſes
„ égaremens; & au regret d'avoir en-
„ fanté un Ordre auſſi à charge au Pu-
„ blic, il ajouta la honte d'une double
„ apoſtaſie. Voilà, Madame, dequoi
„ juſtifier leur exiſtence, leur généalo-
„ gie eſt prouvée. Voyons maintenant
„ leurs habits.

„ Capuce, Manteau, Robe, Corde
„ & Sandales, voilà ce qui compoſe l'Ha-
„ bit du Capucin. La matière eſt ſans-
„ doute intéreſſante, parce que c'eſt du
„ ſacré *Capuce* que leur eſt venu le nom
„ de *Capucin*. Apparemment que la for-
„ me extraordinaire de leur habillement
„ bizarre, frappant d'abord les yeux de
„ ceux qui les virent, devint le caractè-
„ re ſpécifique de cette eſpèce d'hom-
„ mes hétéroclites, que nous autres Pro-
„ teſtans regardons comme des Comé-
„ diens ſpirituels. Mais pour vous faire

„ mieux comprendre toute l'œconomie „ de cet habillement comique, ſouffrez, „ Madame, que je vous introduiſe à la „ toilette d'un de ces Pères. Permet- „ tez ſeulement qu'il prenne ſa Robe, „ parce que ſans elle un Capucin ſeroit „ à vos yeux un ſpectacle peu modeſte. „ Pour des raiſons à eux connues, les „ bons Pères ne portent jamais ni che- „ miſe, ni culotte. En cela ſans-doute „ ils ſont Diſciples peu fidèles du Séra- „ phique *François*, qui ſurement en por- „ toit une, dont la mémoire eſt immor- „ taliſée dans l'hiſtoire de ſa vie. Cet „ onctueux article ſè lit publiquement, „ & avec édification ſans-doute, le jour „ de ſa Fête, dans l'Egliſe Romaine. Je „ l'ai lu moi-même dans le Bréviaire „ des Capucins, étant un jour à leur „ Egliſe. Il y eſt marqué que *St. Fran-* „ *çois*, après la merveilleuſe impreſſion „ des *Stigmates*, ſouffroit ſouvent par „ ſympathie pour le *Chriſt*, des dou- „ leurs ſi vives, que le ſang ſortoit de „ ſes plaies, & qu'il *couloit quelquefois ſi* „ *abondamment de la cicatrice de ſon côté*, „ *que pluſieurs fois ſon caleçon* (pour par- „ ler plus proprement) *ſe trouva baigné* „ *de ſon ſacré ſang*. Ce ſont, Madame, „ les propres termes de la Légende La- „ tine; & mon Cordelier, à qui j'en par- „ lai, fonda ſur ce paſſage le reproche „ que ceux de ſon Ordre font aux Ca- „ pucins, d'avoir ôſé altérer en ce point „ l'ha-

„ l'habit de leur Père. Mais pour en „ revenir à leur Robe, c'eſt une eſpèce „ de Tunique de groſſe étoffe, qu'ils „ mettent immédiatement ſur la peau. „ Elle deſcend juſqu'aux talons, fermée „ de toutes parts, ſerrée vers le cou, „ fendue ſur la poitrine pour y pou- „ voir commodément paſſer la main, „ & faire de tems en tems un exercice „ qui n'eſt connu que des Gueux les plus „ ſales & les plus miſérables. La Robe „ a des manches rondes, aſſez larges „ pour laiſſer appercevoir la blancheur „ du bras. Enfin elle eſt ſurmontée du „ ſacré Capuce, qui eſt une eſpèce de „ bonnet à la *Dragonne*, d'une aune de „ long, qui ſuivant le goût des Particu- „ liers prend diverſes formes. Les „ Vénérables le mettent ordinairement „ ſur la tête en pain de ſucre, quand ils „ ſont en méditation, ou qu'ils font la „ méridienne. Tous communément le „ portent rabattu ſur le dos, à peu près „ comme une chauſſe à filtrer des li- „ queurs : mais les Petits-Maîtres Capu- „ cins lui donnent un petit air de bon- „ net de *Huſſards*, au moyen d'un plomb „ qu'ils attachent vers la pointe, pour „ lui donner un petit mouvement ba- „ din & galant. Cette Robe eſt ceinte „ d'une groſſe Corde blanche & bien „ treſſée, avec des nœuds proprement „ rangés de diſtance en diſtance, dont „ les bouts deſcendent jusqu'aux pieds.

„ A ce Cordon pend un grand Chapelet
„ de bois, avec des Têtes de morts,
„ des Croix, des Médailles, & autres
„ semblables béatilles, aussi propres à
„ inspirer la Dévotion, que leur Corde
„ l'est à marquer la Pénitence. Sur la
„ Robe immédiatement se place le Man-
„ teau, qui s'attache sous le menton a-
„ vec une petite agraffe de buis ou d'i-
„ voire, artistement travaillée. Ce Man-
„ teau, qui ne vient qu'aux genoux,
„ est ouvert par devant, & ne se porte
„ que dans les visites de cérémonie,
„ & dans les voyages. Leurs bas sont
„ de même étoffe que leurs chemises,
„ c'est-à-dire qu'ils vont jambes nues,
„ & n'ont pour chaussure que de grosses
„ semelles de cuir, attachées sous la plan-
„ te des pieds, avec quelques courroies
„ mises en croix. Tous ont la tête ra-
„ sée, à l'exception d'un petit tour de
„ cheveux en forme de couronne; mais
„ ils ne se rasent pas le menton, & le
„ mérite chez eux se mesure sur l'épais-
„ seur & la longueur de la barbe. Les
„ jeunes, ou ceux qui font les galands,
„ la portent ronde à *l'Arménienne*; mais
„ les Cordons-Bleus de l'Ordre la laissent
„ tomber en pointe, & affectent de la
„ rendre fourchue, pour se donner un
„ air plus vénérable. J'en ai vu un qui
„ prenoit ici les Eaux avec nous, dont
„ le maintien favori étoit d'empoigner
„ les deux côtés de sa barbe de chacu-

„ ne

„ ne de ſes mains, toutes les fois qu'il
„ parloit avec vivacité. Ce geſte ridi-
„ cule me divertiſſoit beaucoup : mais
„ ce qui me réjouïſſoit plus , c'eſt que
„ je voyois des Moines du même Ordre
„ qui s'en moquoient auſſi. Car la Fa-
„ mille du bon-homme *St. François* eſt
„ diviſée en pluſieurs Branches, qui ont
„ toutes leur ridicule à part. Voici com-
„ me on les diſtingue :

Barbe & Pièces. . . Les Capucins.
Barbe ſans Pièces. . Les Pénitens ou Picpuſſes.
Pièces ſans Barbe . . Les Recollets.
Ni Pièces ni Barbe . . Les Cordeliers.

„ Vous voilà, Madame, très-ſavante
„ déjà, & beaucoup plus, ſurement,
„ que je ne l'étois il y a quelques
„ jours.

„ J'entre maintenant dans le détail de
„ l'Habit *Capucinal*, & je m'aſſure que
„ vous ſerez ſurpriſe de trouver ſous cet
„ air de ſimplicité outrée, plus de fa-
„ çons & de reſſources que ſous vos an-
„ ciens Vertugadins. Je commence par
„ l'étoffe dont ils ſe ſervent. Elle eſt de
„ groſſe Bure plus épaiſſe que le Buffle
„ le plus fort, de couleur rouſſe ou de
„ brun tanné, impénétrable aux ardeurs
„ du Soleil, capable de rejetter la pluye,
„ & cependant aſſez mollette pour im-
„ biber la ſueur *Capucinale*, & la con-
„ ſer-

„ ſerver des années entières. Le Capu-
„ ce & le Manteau ſont de même étof-
„ fe, & de même couleur. Les bons
„ Pères n'ont jamais qu'un ſeul habit à
„ la fois, encore n'en changent-ils que
„ quand il les quite le prémier. C'eſt
„ toujours avec douleur, parce que le
„ fumet qu'il a contracté leur paroît ſi
„ doux, que pour en parfumer le nou-
„ veau, ils attachent, contre le Conſeil
„ Evangélique, une pièce du vieil habit
„ à la robe neuve. Ce vieux lambeau
„ ſert merveilleuſement à reproduire
„ dans le nouvel habit, le germe d'un
„ parfum éternel & ſpécifique à leur Or-
„ dre. Par ce moyen le nez du Vo-
„ yageur eſt toujours averti de loin
„ qu'il va rencontrer un *Capucin*, ou
„ qu'il y a une *Capucinerie* à demi-lieue
„ de-là. Mon Cordelier, qui ne leur paſ-
„ ſe rien, m'a voulu faire croire que cet-
„ te pièce a encore d'autres uſages. Il
„ m'a dit que chaque Capucin eſt obligé
„ de la placer de façon qu'elle déſigne
„ ſon défaut favori, pour tâcher de le
„ corriger: de ſorte que celui qui aime
„ à boire ou à parler, eſt obligé de met-
„ tre ſa pièce à l'endroit du Capuce qui
„ eſt le plus près de la bouche; celui
„ qui a les yeux fripons, la met au cô-
„ té de la tête; un autre qui ſeroit gour-
„ mand, devroit la placer ſur l'eſtomac,
„ ainſi du reſte; enſorte qu'avec un peu
„ d'attention, un Connoiſſeur peut de-

„ vi-

„ viner les défauts d'un Capucin dès-
„ qu'il le voit. Ce Moine me fit faire
„ ſur cela des obſervations très-plaiſan-
„ tes, que vous me permettrez de ſup-
„ primer. Mais ce qu'il eſt important
„ que vous ſachiez, Madame, c'eſt que
„ les bons Pères ne peuvent ſe ſervir
„ d'aucunes voitures dans les voyages.
„ Auſſi la Règle qui les oblige d'aller à
„ pied, leur défend expreſſément de
„ faire plus de quatre lieues par jour.
„ Ils n'y portent point d'argent, n'en
„ peuvent même toucher, & ne payent
„ jamais où ils vont. Ils ont leurs éta-
„ pes marquées ſur leur route, toujours
„ dans les meilleures maiſons, & per-
„ ſonne n'ôſe les refuſer. Ils ont droit
„ d'entrer dans les Auberges, de s'aſſeoir
„ avec les Etrangers qui ſont à table,
„ d'y boire & d'y manger autant que
„ les autres, & leur écot ſe met ſur la
„ dépenſe commune des Voyageurs, qu'ils
„ payent d'une humble révérence. Ce
„ droit eſt ſi bien établi, qu'ils vont ſans
„ façon demander un lit chez les Sei-
„ gneurs qui vivent à la campagne, & y
„ reſtent autant qu'ils veulent, riant &
„ cauſant avec les Dames, qui ont le
„ goût aſſez dépravé pour aimer quel-
„ quefois un homme ſous un habit auſſi
„ ſale & auſſi extraordinaire.

„ Ce vêtement, tout bizarre, tout
„ groteſque qu'il vous paroît, ſemble
„ cependant dirigé par une ſolide ſageſ-
„ ſe.

„ ſe. Cet Habit eſt un petit Monde: „ c'eſt au-moins une eſpèce de Château „ fort, & de Palais: il a ſes Habitans, „ ſes Gardes, ſes Redoutes, ſes Galle- „ ries, ſes Caves, ſes Lieux de plaiſir, „ de proviſion, de commodité, d'étu- „ de, & de galanterie: en un mot, il „ renferme en ſoi tout ce que la Mé- „ chanique peut imaginer de commode „ ou d'utile. Un Capucin, vétu ſelon les „ Règles inviolables de ſon Ordre, peut „ dire avec plus de raiſon que Bias mê- „ me, ce Sage tant vanté, *qu'il porte* „ *tout avec ſoi.* Sans badinerie, un Equi- „ page à ſix chevaux n'a pas plus de reſ- „ ſources pour le voyage, que l'Habit „ d'un Capucin. Le croirez-vous, Mada- „ me? ils ont ſeize poches autour d'eux, „ toutes ſéparées les unes des autres, „ ſans cependant qu'on les apperçoive; „ & chaque poche a ſon nom.

„ 1. La prémière s'appelle *la Gallerie.* „ C'eſt une grande pièce d'étoffe cou- „ ſue en dedans & tout autour du Man- „ teau, avec une ouverture de chaque „ côté. Ils y mettent le Bréviaire, le „ petit Livre de Prières, les Sermons „ pour l'Avent, le Carême, & pour tous „ les Dimanches de l'année, avec qua- „ tre Panégyriques de Saints, dont les „ noms ſont en blanc, le tout au nom- „ bre de vingt-deux Diſcours.

„ 2. La ſeconde, nommée *Tapecul*, „ eſt un petit ſac de groſſe toile, atta-

„ ché

„ ché au Manteau au-dessous de l'épau-
„ le droite. Elle est destinée à met-
„ tre une couple de bouteilles, qu'ils
„ ont soin de faire remplir dans toutes
„ les bonnes maisons où ils passent,
„ pour prévenir les besoins des mauvais
„ gîtes.

„ 3. La troisième se place sous l'é-
„ paule gauche: elle est plus large par le
„ bas que par le haut, & descend jus-
„ qu'au bas de celle qu'ils appellent *Gal-*
„ *lerie*: ils la nomment *l'Abîme*. Elle
„ sert à ranger commodément les gros-
„ ses provisions, comme Jambons, E-
„ clanches, Dindons, pour les routes
„ un peu longues, & destituées de bon-
„ nes Auberges.

„ 4. La quatrième, qu'ils nomment *la*
„ *Cuisinière*, est un petit sachet de cuir,
„ placé sous le *Tapecul*. Ils y mettent
„ les Epiceries pour faire les petits ra-
„ goûts mignons dans les Auberges, où
„ ils trouvent des compagnies qui les
„ défrayent.

„ 5. La cinquième appellée *la Fripon-*
„ *ne*, est placée sur un des bords du
„ Manteau en dedans. C'est la retraite
„ des biscuits, massepains, & autres pe-
„ tites friandises, qu'ils y fourrent modes-
„ tement quand ils se trouvent à quel-
„ que table abondamment servie. Quel-
„ ques-uns même y placent un petit fla-
„ con de liqueur ou d'essence, pour les
„ voyages.

6. En

„ 6. En même diſtance, mais du cô-
„ té gauche, eſt placée une poche de
„ même largeur, qui contient la Toi-
„ lette de voyage. Elle renferme l'é-
„ tui à barbe, ou bourſe dans laquelle
„ ils la ſerrent pendant la nuit, le petit
„ peigne, les ciſeaux, le raſoir pour la
„ lèvre ſupérieure, la ſavonette pour
„ les bras & les jambes, le muſc & au-
„ tres parfums convenables pour entre-
„ tenir la bonne odeur de l'Ordre. Cet-
„ te poche, qui n'eſt d'uſage que par-
„ mi les Capucins coquets, s'appelle *la*
„ *Précieuſe*.

„ 7. Un peu au-deſſus ils en portent
„ une autre, qu'ils nomment *la Néceſſai-*
„ *re*. Ils y mettent en effet de l'on-
„ guent contre les *polypodes*, un peu de
„ mercure, quelques bouts de chandel-
„ les contre les écorchures, des pom-
„ mades & autres drogues ſecrètes, con-
„ formes à leurs beſoins.

„ 8. Vis-à-vis & de l'autre côté, pour
„ obſerver la ſymétrie & le contre-poids,
„ ils portent un petit ſachet qu'ils nom-
„ ment *la Ménagère*. Il ne ſert que dans
„ les voyages de long cours: c'eſt pour
„ y mettre quelques morceaux de cuir,
„ une alène, du fil, des aiguilles, &
„ quelques lambeaux d'étoffe pour rape-
„ taſſer la robe ou les ſandales.

„ 9. Vers le bas du Manteau au côté
„ droit, préciſément au bout de la *Gal-*
„ *lerie*, ils ont encore une poche ap-
„ pel-

„ pellée *l'Arménienne*, où ils mettent le
„ caffé, le petit moulin, la petite boëte
„ de thé, le ſucre &c. pour régaler les
„ Sœurs du Tiers-Ordre. Celle-ci n'eſt
„ permiſe qu'aux Pères Confeſſeurs.

„ 10. A l'autre bout de la *Gallerie*, il
„ y a une poche toute ſemblable, nom-
„ mée *l'Indienne*. Elle ſert à porter l'é-
„ tui à pipe, la rape, le tabac en car-
„ rotte & à fumer. Voilà, Madame,
„ la liſte des poches qui ſont ſous le
„ Manteau: celles qui ſuivent ſont ſur la
„ Robe même.

„ 11. *La Galante*, eſt le nom d'une
„ petite poche pratiquée ſous la manche
„ droite de la Robe, au-deſſous de l'aiſ-
„ ſelle. A cauſe de ſa ſituation, elle
„ eſt faite de toile cirée. Ils y mettent
„ la tabatière au tabac d'Eſpagne, les
„ billets-doux de leurs Dévotes, la liſte
„ des morts & mariages des perſonnes
„ qualifiées, pour pouvoir entretenir
„ décemment les gens de condition qu'ils
„ viſitent.

„ 12. Ils appellent *la Proprette*, un au-
„ tre petit réduit placé dans le pli du
„ coude. C'eſt où ils gardent le mou-
„ choir blanc, deſtiné à s'eſſuyer le
„ viſage dans les belles compagnies ſeu-
„ lement.

„ 13. Le repli de la manche gauche
„ forme naturellement une treizième
„ poche, qu'ils appellent *la Bourgeoiſe*,
„ où ils mettent le mouchoir à tabac,

„ & la tabatière commune.

„ 14. La quatorzième, qu'ils nom-
„ ment *la Dévote*, & qui est beaucoup
„ plus propre que les autres, est prati-
„ quée sous les plis de la Robe & sur
„ la poitrine. C'est-là qu'il mettent les
„ petits Reliquaires, les *Agnus Dei*,
„ pour les Dames ; les Chapelets, les
„ Grains-bénits, pour les Valets & les
„ Servantes ; les noms de Jésus, & les
„ petites Croix musquées, pour les gens
„ de campagne ; avec un petit Porte-
„ feuille, contenant les lieux d'Etapes
„ sur la route, de petites Oraisons im-
„ primées, & des Relations de quelque
„ Capucin trouvé mort dans les neiges,
„ pour édifier les Ames dévotes, & ra-
„ nimer la charité des personnes bienfai-
„ santes envers leur Ordre.

„ 15. La quinzième enfin, qui n'est
„ qu'à l'usage des gros Bonnets, s'ap-
„ pelle *la Discrète*. Elle sert à rappor-
„ ter au Couvent l'Argent des Messes,
„ les Restitutions, les Dépôts & les Tes-
„ tamens. Cette poche est placée au
„ fond du sacré Capuce, que pour-lors
„ ils portent rabbattu sur le dos en forme
„ de Hotte. Elle est interdite, sous
„ peine d'Excommunication, à ceux qui
„ n'ont pas qualité pour la porter.

„ 16. Outre ce nombre de poches,
„ Madame, il y en a encore une im-
„ proprement dite, & nommée pour
„ cela *la Libertine*. Elle est placée entre
„ deux

„ deux cuirs dans l'épaiſſeur des ſandales, & ſert à cacher l'argent que les Capucins relâchés reçoivent en ſecret de leurs familles. Auſſi eſt-elle de contrebande parmi eux, & ceux qui s'en ſervent ne le font qu'en ſecret. Ils prétendent pourtant ne pas violer la ſévère défenſe de porter de l'argent; ils croient ſeulement l'éluder, en diſant que loin de le porter, ils le foulent aux pieds, en s'aſſurant ainſi de la Providence, ſur laquelle ils font ſemblant de ſe repoſer uniquement. Ces différentes Poches ſont, comme vous voyez, Madame, à l'uſage de chaque Particulier. Mais les Frères deſtinés à faire la quête dans les Villes & les Campagnes, ſont obligés d'en porter une qu'ils appellent par excellence la *Sainte Beſace.* Elle eſt de groſſe toile blanche, & fort ample; ils la portent ſur l'épaule gauche, & y mettent le pain, la viande, le beurre, & les chandelles qu'il ramaſſent pour leur Couvent.

„ Avouez, Madame, que l'Habit d'un Capucin eſt un vrai labyrinthe, dont on auroit peine à ſe tirer ſans un auſſi bon guide que celui que j'ai conſulté. Notre *Gulliver* s'y perdroit aſſurément, & s'y trouveroit pour le moins auſſi embarraſſé que ſur le rivage de *Lilliput.* Il faut à préſent vous dire quelque choſe de leur manière de vivre. Ces

„ Moines boivent & mangent bien, mais
„ à la manière des Soldats, c'eſt-à-dire
„ qu'après quelques mauvais repas, ils
„ ſe dédommagent ſur la prémière bon-
„ ne table qu'ils trouvent. Chacun a
„ ſon département & ſes connoiſſances
„ pour y aller dîner, quand l'ordinaire
„ du Couvent eſt moins abondant. Les
„ plus malheureux ſont ceux que le dé-
„ faut de talens retient à la maiſon; car
„ pour peu qu'ils puiſſent parler en pu-
„ blic, ils courent les Villages pour dé-
„ biter une douzaine de Sermons qu'ils
„ retournent en tout ſens, & à l'abri deſ-
„ quels ils vont impunément manger le
„ Curé & le Païſan, pendant des ſemai-
„ nes entières. Leurs Diſcours ſont dans
„ un goût ſingulier; ils ont un ſtile à
„ part, & toujours guindé; il leur eſt
„ même enjoint de parler du nez; &
„ l'on a une ſi mince idée de leur ſavoir
„ parmi les Catholiques-Romains, que
„ quand ils veulent parler d'un mauvais
„ Sermon, ils diſent communément,
„ *C'eſt une Capucinade.* Jugez-en, Ma-
„ dame, par l'échantillon qui ſuit. C'eſt
„ un lambeau de l'Exorde d'un Diſcours
„ qu'un de ces Pères prononça, il y a
„ quelques mois, dans un Couvent de
„ Religieuſes près de Liège, à ce que
„ m'a dit mon Cordelier, qui prétend
„ l'avoir entendu.

„ *Tant & tant de fois vous m'avez de-*
„ *mandé, c'eſt-à-dire ſupplié, illuſtres A-*

„ *ma-*

„ *mazones, que je vinsse dans votre benin*
„ *Couvent, tout flanqué de bastions & de*
„ *guérites de toutes parts, comme une Cita-*
„ *delle inexpugnable aux atteintes des Sa-*
„ *trapes du Père frauduleux du Mensonge;*
„ *que ruminant à part moi la validité de*
„ *votre requête, comme un autre César, je*
„ *suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Oui,*
„ *j'ai vaincu la bassesse de mon stile Théo-*
„ *logique, qui m'empêchoit de surgir sans*
„ *naufrage au port de vos approbations, &*
„ *je me suis hazardé de comparoître devant*
„ *le Parlement voilé de vos Révérences*
„ *Cloîtrées.*

„ Après ce pompeux début, le Moine
„ entre en matière sur le Panégyrique
„ de la *Madelaine* qu'il alloit faire. Il
„ faut, dit-il, la considérer dans ses
„ deux états, de desordre, & de re-
„ pentance: *Madelaine pècheresse vivoit*
„ *en vraie Madelon. Tant pis. Madelaine*
„ *convertie, fut un modèle de pénitence.*
„ *Tant mieux. En deux mots*, ajouta-t-il,
„ *Tant pis, Tant mieux, feront le parta-*
„ *ge de mon discours.* Jugez, Mada-
„ me, du reste de la Pièce, par ce
„ fragment.

„ Ce goût pour le faux merveilleux
„ est tellement propre à ces Pères, que
„ tous prétendent être gens de condi-
„ tion, ou distingués par des services
„ militaires. Il sortent toujours deux à
„ deux, & la prémière fois qu'ils pa-
„ roissent dans un lieu, le plus jeune des

 „ deux

„ deux a grand ſoin de dire à l'oreille
„ des gens de la maiſon, que le R. P.
„ un tel eſt proche parent du Comte
„ ou du Marquis de . . . ou qu'il a été
„ Capitaine de Cavalerie. Cette idée
„ de grandeur paſſée leur attire, à ce
„ qu'ils croient, de plus grands reſpects.
„ Au lieu de leurs noms de famille, ils
„ prennent des noms de leurs Saints;
„ mais ils choiſiſſent toujours les plus
„ longs & ceux qui ronflent le mieux, com-
„ me *Nicéphore*, *Théodore*, *Emmanuel*, *Aga-*
„ *thange*, *Séraphin*, *Chérubin*, auxquels
„ ils ajoutent le nom de leur Ville. Il
„ y en a eu même, qui, pour enchérir
„ ſur leurs Confrères, ont pris le nom
„ de R. Père *Ely Lammaſabacthany de*
„ *Sabaot*.

" A cela près, Madame, ils vivent
" d'une façon aſſez règlée; on parle
" beaucoup plus de leur ridicule, que
" de leurs deſordres; & les Cordeliers
" ſont beaucoup plus décriés qu'eux.
" On ne ſe borneroit pas au ridicule,
" ſurement, ſi l'on avoit à les peindre
" tels qu'ils ſont. J'en ai fait plus d'une
" fois la menace à celui qui m'a appris
" toutes ces particularités, en lui repro-
" chant les railleries ſanglantes qu'il fai-
" ſoit le verre à la main contre les Ca-
" pucins, qui ſont comme lui Enfans
" de *St. François*, & qui, tout ridicules
" qu'ils ſont, donnent certainement
" moins de priſe ſur leur conduite en
" " gé-

„ général, que ceux de ſon Ordre, dont „ la réputation eſt ſi bien établie, que „ pour dire un *homme gaillard*, on nom„ me un *Cordelier*.

" Souffrez, Madame, que je borne „ ici mes réponſes à vos queſtions: voi„ là tout ce que j'ai pu découvrir ſur la „ *Gent Capucinique*. S'il vous ſurvient „ encore quelques difficultés ſur ce que „ j'ai l'honneur de vous en mander, je „ tâcherai d'y ſatisfaire pendant le tems „ que je reſterai ici. Il ne m'en coutera „ que quelques bouteilles de vin, pour „ faire jaſer le Cordelier que je conſul„ te. Je me flatte cependant, Madame, „ que ſi vous y trouvez quelque choſe „ d'outré, vous n'en accuſerez que ce „ Moine, & que vous voudrez bien me „ tenir quelque compte de l'envie que „ j'ai eu de vous plaîre, en me prêtant „ à une auſſi pitoyable converſation. En „ vérité, c'en eſt trop à la fois, que mes „ maux me retiennent ſi loin de vous, „ & que vos ordres me condamnent à „ une auſſi méchante compagnie. J'y „ ſouſcris cependant, pourvu qu'à ce prix „ je puiſſe vous perſuader de la reſpec„ tueuſe eſtime avec laquelle je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obeïſſant Serviteur
Le Chev. JOHN H...

A Aix-la-Chapelle,
ce 6. Août 172....

Eh bien, Mesdames, qu'en dites-vous, dit Mr. Lake? puis-je envoyer cette Lettre, & croyez-vous qu'elle puisse réjouïr Milady B...? Assurément, dit la Duchesse: jugez-en par l'impression qu'elle nous a faite; car quoique nous n'ayons pas éclaté pour ne pas vous interrompre, nous en avons ri de tout notre cœur. Oh pour moi, dit Milady, je vous avoue qu'il me sera impossible de voir à présent un Capucin sans rire, & je vous jure que pour la guinée que je leur destine, il faudra que je me donne le plaisir d'examiner un jour leurs poches. Cela est plaisant, dit le Comte: j'ai vu plusieurs fois des Capucins, & je n'ai jamais fait attention à ce détail. Vraiment, ajouta le Marquis, il y auroit encore bien des choses à dire, si l'on entroit dans le particulier. J'ai vu cela de près, parce que l'Aumônier de mon Régiment étoit de cet Ordre. Il me semble qu'en voilà bien assez, répondit l'Abbesse, & les pauvres Capucins sont assez bien accommodés. Mais pourtant, Madame, dit la Duchesse, vous voyez qne le Chevalier ne dit point de mal d'eux, & je lui en sai bon gré; car si tous les Capucins du monde sont comme ceux de Spa, on leur doit plus de compassion que de mépris. Les bonnes gens sont à plaindre, de se livrer à un état aussi humiliant par une dévotion aveugle. L'Evangile ne prescrit rien de pareil,

reil, & il me ſemble que l'on doit reſpecter ceux qui demeurent de bonne foi dans les bornes de leur état. Soit, dit Milady, je reſpecterai la vertu, même l'aveuglement de ces bonnes gens: mais permettez-moi de rire de leur ajuſtement, & de cette légion de poches que l'on vient de nommer. Croyez, Mesdames, dit le Comte, qu'il y a un peu d'hyperbole dans cette Relation, le Chevalier s'eſt égayé ſur le Froc. Cependant, Monſieur, dit l'Abbeſſe, c'eſt à mon avis l'endroit le plus vrai de ſa Lettre. Je n'en dis pas autant ſur ce qu'il raconte de leur Fondateur, & de leur Inſtitut; mais aux railleries près, je trouve ſa Relation aſſez juſte. Je connois même pluſieurs de ces poches. Je vous dirai quelque choſe de plus, moi, dit Mr. Lake: c'eſt qu'étant à Aix avec le Chevalier, il y a deux mois, deux Capucins vinrent au Bain, dans la maiſon où nous étions. Ils quitèrent leurs manteaux, ſelon la coutume, dans la petite chambre où l'on ſe deshabille, & paſſèrent dans le Bain avec leur robe. Ils avoient ſans-doute été ſaluer en paſſant quelqu'une de leurs Dévotes, qui leur avoit donné une éclanche de mouton pour le dîner du bon Père, & il l'avoit miſe dans la poche qu'ils appellent *l'Abîme*. Un Chien, qui par hazard s'étoit coulé dans le Sallon, attiré par l'odeur, jugea à propos de viſiter le manteau, & y trouvant

 ſon

ſon déjeûner tout prêt, caſſa la fenêtre & s'enfuit avec ſa proie. Les Pères en ſortant du Bain, furent fort étonnés de ne trouver qu'un de leurs manteaux. Ils crièrent au ſacrilège, ils en firent grand bruit, parce qu'ils crurent que c'étoit une pièce que les Valets du Bain leur avoient faite. La perte de l'éclanche les affligea ſurtout; mais ils ſe plaignirent ſeulement de la profanation du ſaint Habit, menaçant toute la maiſon des foudres du Vatican, & jurant par *St. François* qu'ils en auroient raiſon. On chercha par-tout, & l'on découvrit enfin près des Ecuries, des lambeaux de ce précieux habit. A l'aide de ces indices, on trouva le Chien aſſis ſur les reſtes du manteau, occupé à ronger les os de l'éclanche. Les bons Pères coururent ſur le ſacrilège animal, bien réſolus de l'immoler à leur vengeance. Le Chien bien aviſé s'enfuit, il en fut quite pour quelques malédictions, & demeura chargé de l'anathême. Nous étions préſens à cette ſcène, & nous en rîmes beaucoup. Mais ce qui nous parut extrêmement plaiſant, fut de voir ces deux Pères occupés à ramaſſer les débris de leur toilette dans les poches du manteau, qui nous parurent infinies, & dès-lors nous prîmes une idée du Labyrinthe Capucinal. C'eſt cette Avanture qui a donné occaſion à la Lettre que je viens de vous lire, parce que le Chevalier écrivit ſur

le

le champ cette Hiſtoriette à Milady B.... Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, dit le Marquis, la Lettre du Chevalier eſt fort curieuſe, & il badine joliment ſur les Moines. J'aimerois à en voir autant de ſa plume ſur toutes les eſpèces de Religieux. J'eſpère au-moins, Mr. le Marquis, ajouta l'Abbeſſe, que vous voudriez qu'il m'épargnât un peu... Le Marquis, honteux de ſon indiſcrétion, fit mille excuſes à l'Abbeſſe, & lui proteſta qu'il ne l'avoit pas eu en vue dans cette ſaillie. L'Abbeſſe, qui en étoit bien perſuadée, le lui pardonna; ils ſe firent à cette occaſion mille politeſſes, & nous revinmes au Bourg.

J'employai le reſte de la matinée à tranſcrire la Lettre du Chevalier John H... qu'on devoit envoyer le lendemain. Nos Dames écrivoient auſſi en Angleterre, & par cette raiſon elles s'enfermèrent juſqu'au ſoir. Comme nous étions libres, Mr. Lake nous propoſa de nous aller baigner. Sa propoſition nous ſurprit, parce que nous ne connoiſſions à Spa aucun endroit propre au Bain. Le Ruiſſeau n'eſt point aſſez profond, & j'ignorois qu'il y eût des Bains publics. Suivez-moi, nous dit-il, & je vous en ferai voir. Il nous mena en effet dans le Moulin, & nous fit deſcendre dans un caveau obſcur & voûté, au fond duquel on a pratiqué un Bain d'eau froide de ſix pieds de profondeur, ſur quinze de lar

geur

geur en quarré, & il nous invita d'y descendre. Le Comte, l'Italien & le Marquis n'en eurent pas plus d'envie que moi. L'Italien allégua un rhumatisme pour excuse. C'est justement pour cela, dit Mr. Lake, que vous y devez entrer, & c'est la raison qui m'y amène. Le remède lui parut trop Anglois pour en essayer, & Mr. Lake se mit en fraix de nous en prouver l'utilité. Il nous dit que rien n'étoit plus commun en Angleterre, & que les Bains froids y guérissoient quantité de maladies invétérées. Il nous dit même que par le conseil d'un célèbre Médecin, il s'étoit baigné lui même dans un Bain glacé, pour se délivrer d'un rhumatisme qui l'avoit harcelé pendant trois ans, & qu'il attribuoit aux chaleurs immodérées qu'il avoit essuyées dans son voyage d'Italie. Il nous assura enfin, qu'il en avoit été parfaitement guéri. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Anglois en général font grand cas de l'Eau douce & commune dans la Médecine, & qu'ils s'en servent avec succès pour les maladies intérieures & extérieures du corps, depuis surtout qu'un de leurs Docteurs lui a donné la vogue par son Traité de l'Eau. Aussi tous les Lieux du Monde où il y a des Eaux minérales, sont beaucoup plus fréquentés par les Anglois que par les autres Nations. Ils se sont même en quelque façon approprié celles de Spa, où

les

les Compagnies Angloiſes donnent toujours le ton aux autres Sociétés. C'eſt même en leur faveur que l'on y pratique le Bain d'eau froide, & il n'y a point de jour que quelque Anglois n'aille s'y plonger vers le ſoir, quoique cette eau ſoit par elle-même d'un froid à glacer. Mr. Lake nous dit que ce qui les y rendoit moins ſenſibles, c'eſt que la plupart des Milords Anglois font élever leurs Enfans dans les principes du célèbre Philoſophe Mr. Locke, qui veut qu'on les accoutume dès l'enfance à aller tête nue en tout tems, légèrement vétus, même en hiver, & qu'on leur apprenne de bonne heure à marcher dans l'eau. Il nous aſſura qu'il avoit lui-même été élevé de cette façon, & qu'il étoit peu ſenſible aux injures de l'air. Quelque choſe qu'il nous pût dire, il ne put nous engager à le ſuivre, & il remonta avec nous. Nous le priâmes de ne pas ſe contraindre, & de ſuivre ſon régime; mais il remit la partie à un autre jour. Avant de ſortir du Moulin, il nous fit voir encore un Bain d'eau que l'on fait chauffer pour la commodité des perſonnes qui ont beſoin de ce remède. Ce n'eſt à proprement parler qu'une grande *Baignoire* on Cuve de bois, ſuſpendue au-deſſus du Caveau d'eau froide. Quand on l'a vu par-deſſous, on perd l'envie d'en eſſayer; parce que, quelque ſolide qu'il ſoit, l'imagination ne peut ſe guérir de la peur de

de le voir enfoncer ; & en ce cas-là, on ſe noyeroit dans le Bain froid qui eſt au-deſſous. Ce Bain cependant eſt fort commode pour les perſonnes qui aiment cet exercice: on peut s'y baigner deux à la fois, on y prend l'eau au degré de chaleur que l'on veut, on y fait mettre des herbes aromatiques, du petit-lait, de la pâte d'amandes, enfin tout ce que l'on veut ſelon ſes beſoins ou ſon plaiſir, & il en coute peu de choſe. Il eſt vrai que l'appartement n'eſt pas fort propre, mais nous y vîmes des linges fort nets.

De-là Mr. Lake nous mena à une maiſon qui eſt à l'autre bout du Bourg, ſur le chemin de la Prairie *de quatre heures*. Il y a auſſi un petit Bain qui appartient à une vieille Femme, qui fait chauffer l'eau, & qui paſſe pour la meilleure Baigneuſe. La Cuve eſt plus petite que celle du Moulin, mais on y eſt proprement. La vieille édentée nous offrit ſes ſervices, & pour nous y encourager, elle nous fit la liſte des Princes & Seigneurs qui avoient paſſé par ſes mains. Je les ai frottés, nous dit-elle en s'applaudiſſant, & j'ai tenu en mes mains la tête du Czar même. Ces grands exemples ne nous tentèrent pas, & après avoir un peu badiné chez elle, nous allâmes nous promener ſur la Place, où Mr. Lake nous fit la guerre ſur notre délicateſſe, en nous vantant toujours les effets de l'Eau,

l'Eau, appliquée même extérieurement.

Vous ne sauriez, lui dit le Marquis, m'en dire plus que je n'en sai sur cet article. Un Gentilhomme de ma connoissance en a fait une épreuve merveilleuse, & lui-même me l'a raconté. Un an avant de sortir de France, j'étois allé en Normandie avec le Chevalier de Fontenay, qui avoit voulu me mener à la magnifique terre du Marquis son frère. Nous y passâmes quelques jours, & nous nous arrêtâmes à Bayeux, où il avoit une partie de sa famille. Nous y fûmes invités à dîner chez un Commandeur de l'Ordre de St. Lazare, nommé, je crois, Mr. de Ménilville, qui donnoit une fête à ses Amis, sur une espèce de Résurrection dont il nous fit l'histoire. Uu Chanoine de ses Amis étoit mort peu auparavant, & il avoit été prié d'assister à son enterrement, qui se faisoit aux flambeaux. Le Commandeur ayant été retenu chez lui par quelques visites, ne put se joindre au Convoi funèbre. Etant cependant obligé d'y paroître par bienséance, il attendit que l'Office fût presque fini à l'Eglise, & y entra seul, à dessein de se mêler au cortège sans se faire remarquer. Toute l'Assemblée étoit dans le Chœur, & toute l'Eglise qui étoit tendue de noir, étoit fort obscure. Le Commandeur, marchant doucement sans prendre garde à ses pieds, tomba tout à coup dans la fosse destinée au Cha-

Chanoine défunt, qui étoit au milieu de la Nef, & sentit sous lui quelqu'un qui crioit de toute sa force. C'étoit le Fossoyeur, qui y étoit descendu pour la mesurer sur les dimensions qu'il avoit prises sur le cercueil. L'Ouvrier, effrayé du poids de celui qui tomboit sur lui, secoua le pauvre Commandeur pour s'en débarrasser, en criant à l'aide. On accourut avec des flambeaux, & l'on fut fort étonné de trouver le Commandeur évanouï de frayeur & de douleur au fond de la fosse. On l'en retira, on l'emporta chez lui. On appelle les Chirurgiens, on le deshabille, & on lui trouve une large blessure sur la jambe. Les Chirurgiens y mettent l'appareil ordinaire, il revient enfin, souffrant de grandes douleurs. Chacun accourut pour le plaindre, & parmi ses Amis, un certain Prêtre nommé Maloysel, homme simple, mais entêté du mérite de l'Eau, vint le voir, & blâma la famille d'avoir appellé les Chirurgiens, prétendant qu'il l'auroit pu guérir avec l'Eau seule. Comme ce Prêtre a beaucoup de crédit dans la maison, & que l'on y avoit déjà éprouvé son remède, on lui en marqua du regret. On convint enfin qu'après que le prémier appareil seroit levé, on le laisseroit le maître de panser la blessure comme il voudroit. On ne pouvoit lui marquer une confiance plus entière. L'effet justifia qu'il la méritoit. Dès-que les Chirurgiens

giens eurent visité la plaie, qu'ils trouvèrent très-enflamée, le Prêtre Maloysel ôta tous les bandages, & la lava avec de l'eau froide & commune : il y apliqua ensuite des compresses imbibées de la même eau, qu'il renouvella jour & nuit à toutes les heures, pendant le prémier & le second jour. Il ne les changea que de deux en deux heures pendant les jours suivans, & le septième Mr. de Ménilville fut en état de sortir, sa plaie étant reprise, & la peau revenue. Voilà, dit le Marquis, ce qu'il nous a conté lui-même en pleine compagnie; & quoiqu'un Gentilhomme aussi connu que lui n'ait pas besoin de témoins pour se faire croire, il nous permit de nous en informer par toute la Ville, qui avoit été témoin de sa chute & de sa guérison. Il nous fit boire à sa résurrection. C'en étoit véritablement une, & sa chute avoit quelque chose de si comique, que malgré l'indécence qu'il y avoit d'en rire en sa présence, nous ne pûmes nous en empêcher quand il nous la raconta. Il nous dit vingt autres traits pareils de la sience du Prêtre, qui nous donnèrent envie de le connoître. Le Chevalier pria le Commandeur de le faire venir, & le Sr. Maloysel parut un moment après. Nous fûmes fort étonnés de voir un bon Prêtre, fort simple dans sa figure & son extérieur. Sa conversation n'en disoit pas plus que sa physionomie: il causoit peu,

& paroissoit penser encore moins. Sa sience nous parut un entêtement soutenu par quelques expériences heureuses, plus que par des raisonnemens. Il avoit lu le Traité du Docteur Anglois, mais il me sembla qu'il l'entendoit peu. Il avoit cependant une excellente qualité, bien rare dans ces Empyriques ignorans : c'est qu'il parloit fort modestement des cures qu'il avoit faites. On nous en raconta beaucoup en sa présence, & l'on nous parla de quantité de personnes qui venoient à lui des campagnes voisines, sur le bruit de son régime. Car avec cette eau qu'il faisoit boire pour toutes sortes de maladies, comme nous faisons ici celles de Spa, il n'ordonnoit que des bouillies & des gruaux pour toute nourriture. Toute sorte d'eau ne lui étoit pas bonne : il y en avoit une, qu'il nous nomma comme sa favorite. Mais comme il n'a pas le talent persuasif, il ne put faire de prosélytes parmi nous. J'appris même le soir, que son régime n'avoit pas toujours été heureux, & qu'il étoit mort beaucoup de monde entre ses mains.

Comme le Marquis achevoit cette histoire, un des Messieurs qui mangeoient avec nous, nous invita d'entrer dans le Caffé, pour y être témoins d'une partie de Piquet très-célèbre qui s'y jouoit. Les Tenans étoient deux Joueurs de profession, l'un Anglois, & l'autre Allemand,

mand, qui ſe faiſoit appeller Baron. Nous y entrâmes, & nous y vîmes un coup des plus hardis & des plus équivoques. Le Lecteur jugera comme on doit le qualifier: car les ſentimens furent partagés, & il étoit dangereux de décider. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'un honnête-homme s'en feroit une peine, quoique bien des gens vouluſſent l'excuſer en faveur du trait d'eſprit qui y brille. Le voici.

Le Baron & l'Anglois jouoient depuis le matin, & s'étoient piqués au jeu dans les différentes alternatives de perte & de gain. Leur réputation leur avoit attiré quantité de ſpectateurs, dont la préſence animoit encore le Démon du Jeu qui les poſſédoit. Ils en étoient ſi furieuſement pouſſés, qu'ils avoient oublié d'aller dîner, & qu'ils s'étoient contentés d'une taſſe de chocolat, & de quelques verres de liqueurs qu'ils avoient pris à la hâte ſans quiter les cartes, dont ils étoient uniquement occupés. Il y avoit huit heures qu'ils jouoient au Piquet, & quand on nous appella, ils étoient à la partie que l'on nomme la partie d'honneur. Elle étoit de 300 guinées, & par conſéquent intéreſſante. Auſſi les combattans y étoient ſi fort appliqués, qu'ils ne levoient pas les yeux. On eût dit à les voir, qu'ils tenoient en leurs mains le ſort de l'Univers. La joie, la fureur, la crainte, paroiſſoient alternativement

ſur leurs viſages, & ils cachoient leur trouble dans un ſilence profond. Le Baron, qui juſques-là avoit été aſſez heureux, étoit le dernier en cartes. Il ne jouoit alors que pour un point, & il en falloit à l'Anglois environ quarante. Celui-ci portoit en main trois Rois, & avoit le quatrième dans ſon écart. Il accuſe ſon Jeu tel qu'il étoit, & nomme ſes trois Rois, conformément aux cartes qu'il portoit. Mais voyant qu'il avoit perdu s'il ne faiſoit ſon adverſaire *Capot*, il feignit au milieu du coup, d'avoir oublié combien il avoit compté. Il reprend ſes cartes, récapitule ſon jeu, & dans ſa récapitulation nomme d'un air aſſuré, quatorze de Rois. Le Baron, ſurpris, l'arrête dans ſon calcul & ſe recrie ſur l'erreur, en diſant qu'il n'avoit compté d'abord que trois Rois. L'Anglois ſoutient ſon ſecond calcul, auſſi vivement que l'Allemand le nioit. La diſpute s'échauffe, & le Baron s'en rapporte à la compagnie. L'Anglois faiſant mine de s'emporter, propoſa cinquante guinées de gagure pour piquer davantage ſon Adverſaire, & l'amener dans le panneau qu'il lui dreſſoit. L'autre les accepta, & tous deux s'en rapportèrent au jugement de la compagnie. Les Spectateurs s'en défendirent, pluſieurs même ſe firent une peine de donner leur avis, parce qu'ils voyoient à plein le jeu de l'Anglois, & qu'il n'avoit réellement que les

les trois Rois qu'il avoit comptés d'abord. Cependant comme il ne s'agiſſoit pas tant du fait, que de l'accuſation qui avoit été faite, les Spectateurs requis condamnèrent l'Anglois ſimplement, ſans oſer s'expliquer ſur le miſtère du pari dont ils voyoient bien la fineſſe, & il perdit les cinquante guinées. Le Baron, ébloui & trompé par la gagure, crut fermement que ſon Adverſaire avoit les quatre Rois: il devoit naturellement penſer que l'Anglois n'auroit pas ſans cela riſqué cinquante guinées. Il joua conformément au jugement qu'il portoit, ſe fiant ſur un As qu'il avoit, & qui lui ſuffiſoit pour faire le point qu'il lui falloit; & il comptoit déjà de joindre les 300 guinées de la partie, aux 50 de la gagure qu'il avoit gagnée. Le coup s'acheva, & le pauvre Baron à la dernière carte ſe voyant honteuſement *Capot*, demanda à l'Anglois où étoit donc le quatrième Roi? On vous a dit, lui répondit l'autre, que je n'en avois accuſé que trois, & il m'en coute 50 guinées pour vous faire croire que j'en avois quatre. Voudriez-vous donc, ajouta-t-il, gagner la gagure & la partie? oh, ma foi, ce ſeroit trop! Le pauvre Baron ne ſachant que dire, jura, tempêta: l'Anglois pouſſa le ſiège, ſe leva, & ſe retira triomphant & fort ſatisfait d'une ſupercherie, que tout le monde n'approuva point également. Pour nous, elle nous parut une

 vraie

vraie filouterie, & nous sortîmes du Caffé tout indignés, dans la crainte d'en faire paroître quelque chose qui nous eût attiré une affaire personnelle avec un homme si méprisable. En effet, on ne peut estimer un homme capable d'une pareille tromperie: car de quelque côté que l'on regarde le Jeu, la face la plus innocente sous laquelle on peut l'envisager, c'est sous celle d'amusement ou de commerce; & est il certain que l'une & l'autre doivent en bannir ces *tricheries*, si odieuses aux honnêtes-gens. Ce fut la réflexion du Marquis, qui nous fit remarquer en passant, que ce qui pouvoit excuser celle de l'Anglois, c'est que le Baron Allemand n'étoit pas plus honnête-homme, & que quoique la supercherie soit toujours condamnable par-tout où elle se trouve, elle paroît communément moins odieuse entre deux filoux qui se dupent, parce que le crime de l'un fait la punition de l'autre. Mais c'est-là le sort de tous ceux qui se livrent au Jeu avec fureur, rarement ils y demeurent honnêtes-gens. Le Marquis nous cita à cette occasion l'élégante peinture qu'une Plume délicate a faite en deux mots des dangers du Jeu. *On commence par y être dupe, & l'on finit par être fripon.*

Cela est sûr, dit Mr. Lake; car pour peu qu'un homme ait la passion & les talens du Jeu, la facilité de gagner beaucoup en mettant sa finesse à profit, est une

une tentation bien délicate & preſque invincible, de la façon dont les hommes ſont faits. Il n'y a cependant point à mon avis, dit-il, de circonſtances où la bonne-foi ſoit plus néceſſaire qu'au Jeu: ſans elle c'eſt un brigandage, & nous voyons quantité de nos Milords s'y ruïner entièrefnent. Permettez, dit Mr. Gratiani, que je vous diſe, que je crois que leur ruïne vient moins des tricheries qu'on leur fait, que de ce qu'ils ſe piquent mal à propos, & qu'ils riſquent des ſommes immenſes. Nos Italiens, pourſuivit-il, ſont beaucoup plus modérés, & ils ont fait du Jeu une ſience, plus qu'une paſſion: auſſi en connoiſſent-ils toutes les ruſes mieux qu'aucune Nation du monde; mais ils ſavent à merveilles ſe retenir à propos, ils ne laſſent jamais la Fortune, & ne la tentent point quand elle leur paroît contraire. Je le ſai, dit Mr. Lake, & les Italiens en général me paroîtroient les meilleurs Joueurs du monde, s'ils étoient un peu plus ſcrupuleux ſur les petites fineſſes. Mais j'ai vu un de vos Prélats à Rome, qui ſe vantoit de pouvoir mettre quatre As ou quatre Rois dans le talon, en jouant au Piquet quand il étoit dernier en cartes; & qui diſoit pour ſon excuſe, qu'il n'étoit pas plus défendu de bien mêler les cartes que de les bien jouer. C'eſt-à-dire, ajouta le Marquis en riant, que ſi notre Anglois alloit à confeſſe à ce

Cardinal, il auroit l'abſolution de ſa gagure. Nous ne ſerions pas de même avis. Mais c'eſt aſſez moraliſé, dit-il, allons voir nos Dames; & ſi elles écrivent encore, elles ſeront peut-être bien-aiſes de ſavoir ce tour de cartes pour en réjouïr leurs Amies d'Angleterre, car il eſt original.

Nous y allâmes en effet, & nous les trouvâmes déjà en chemin pour aller aux Capucins. Elles nous dirent qu'elles alloient tâcher de dévaliſer quelque bon Père, pour examiner ſes poches. L'Abeſſe leur conſeilla pourtant de différer cette viſite, de peur que Milady, qui avoit encore l'imagination pleine de la Lettre du Chevalier H... ne pouſſât trop loin la plaiſanterie, & que les bons Pères ne la priſſent pour une inſulte. Sur ſa repréſentation, on tourna vers la Prairie *de ſept heures*. En chemin faiſant les Dames nous demandèrent compte de notre journée, & à quoi nous l'avions paſſée. Nous leur racontâmes la partie de Piquet dont nous avions été témoins au Caffé, & nous leur demandâmes leur ſentiment ſur la fineſſe du Joueur Anglois. Elles décidèrent comme nous, & trouverent que le trait étoit d'un vrai Filou. Nous fîmes enſemble quantité de réflexions ſérieuſes ſur la paſſion du Jeu, qui toutes ſe rapportoient à celles que nous avions déjà faites auparavant entre nous. Quand nous fûmes ſur la Prairie,

Mi-

Milady nous demanda ſi nous avions été tout le jour au Caffé. Vraiment non, dit Mr. Gratiani; car Mr. Lake nous a mené voir les Bains de Spa, & nous a voulu faire baigner avec lui dans une eau plus froide que glace. Vous ne l'avez pas fait, ſans-doute? Non, non, dit Mr. Lake, ces Meſſieurs ſont trop délicats, ils craignent d'attraper des rhumatiſmes. Mais Monſieur, dit-elle, vous deviez leur raconter qu'on les guérit chez nous par les Bains froids. Je vous dirai plus même : c'eſt que mon fils étant fort mal d'une dyſſenterie opiniâtre, qui lui duroit depuis plus de ſix mois ſans que rien pût l'arrêter, on ne vint à bout de le guérir qu'en le faiſant plonger dans un Bain glacé. La révolution que cette eau fit dans ſon ſang, arrêta dès le ſecond jour ſon dévoyement, & il fut parfaitement guéri. Sa cure fit beaucoup d'honneur au Médecin qui m'avoit conſeillé ce remède, & on l'a réitéré depuis pluſieurs fois à diverſes perſonnes pour différentes maladies, avec un égal ſuccès. Pour moi, dit-elle, je ne balancerois pas à m'en ſervir ſi je me trouvois dans le cas; car après tout, ſans vouloir rien rabattre des vertus des Eaux Minérales, je ſuis perſuadée que l'Eau commune feroit dans la plupart les mêmes effets, ſi l'on étoit moins prévenu contre elle. Surement, dit la Ducheſſe; & je crois que, généralement parlant, ce

n'eſt pas tant par des qualités particulières que les Eaux de Spa font tant de miracles, que par la joie, le plaiſir & la liberté dont les Infirmes y jouïſſent. Cependant, Meſdames, dit le Signor Gratiani, les Eaux de Spa produiſent des effets que l'Eau commune ne cauſe pas. Je crois, par exemple, qu'un mari languiſſant & débile n'y trouveroit pas la vigueur que l'Eau de Géronſtère lui rend. C'eſt ce que j'ignore, dit Mr. Lake: car j'ai lu par hazard à Rome, que quelques vieux Pères des anciens Déſerts ne permettoient à leurs Moines qu'une certaine meſure d'eau par jour, & qu'ils leur défendoient abſolument d'en boire le ſoir, parce qu'ils avoient obſervé que ſon uſage immodéré les rendoit moins propres au Célibat qu'ils gardoient. Quoi qu'il en ſoit, reprit le Signor, je doute que l'Eau commune ſoit auſſi pénétrante que celles de Spa, qui s'inſinuent par tout le corps, & le purgent ſi fort, quoiqu'inſenſiblement, que chacun ſe plaint ici de ſa maigreur. Pour moi, j'en fus ſurpris extraordinairement, en prenant par hazard mon ceinturon, il y a quelques jours. Je ne me reconnoiſſois pas moi-même. Je crus qu'on l'avoit changé, & je fus obligé pour m'en ſervir, de reculer la boucle de trois doigts. L'Abeſſe dit qu'elle avoit fait la même obſervation ſur elle-même, & chacun avoua la même choſe. Nous convînmes tous, que

que la vie que l'on mène à Spa, y doit contribuer autant que le minéral des Eaux. En effet, dit la Ducheſſe, on ſe lève ici de grand matin, on y mange tard, on fait beaucoup d'exercice, on eſt continuellement ſur pied, on change d'air & de nourriture, & tout cela à la ſuite d'un voyage ſouvent long & pénible; il eſt impoſſible que l'on n'y maigriſſe pas. On eſt même ſi accoutumé de s'y voir diminuer au bout de quelques jours, que l'on ſe fait à Spa les uns aux autres des complimens réciproques ſur ſa maigreur, comme l'on s'en fait ailleurs ſur l'embonpoint, parce qu'on y regarde la maigreur comme un ſigne que les Eaux profitent. Généralement parlant, dit Mr. Lake, l'Eau étant le plus puiſſant diſſolvant qu'il y ait dans la Nature, il eſt difficile que ſon uſage engraiſſe, ſurtout quand on y joint des exercices fatigans, qui cauſent dans le ſang une révolution utile à la ſanté. Une vie fatigante & un peu dure engraiſſe rarement, mais elle eſt infiniment plus ſaine. On eſt ſi perſuadé en Angleterre du pouvoir des exercices violens pour la conſervation de la ſanté, qu'un de nos plus célèbres Médecins compte entre les préſervatifs de notre Pays, le pavé de Londres qui eſt ſi rude, & regarde la fatigue qu'il cauſe, comme un ſpécifique contre nos maladies. La Reine même n'en a pas trouvé de meilleur, que de ſe promener ſouvent en caroſſe

dans

dans les rues les plus mal pavées de Londres. Le fameux Boerhave de Leyden conſeille auſſi l'exercice du cheval dans les maladies les plus opiniâtres, & l'ordonne aux Dames comme aux Hommes. Tous ceux que j'ai connus, qui s'étoient dès leur jeuneſſe accoutumés à ce régime dur, étoient gens fort ſains à-la-vérité & robuſtes, mais peu chargés d'embonpoint. J'avoue que ceux qui joignent l'uſage continuel de l'Eau aux exercices violens, ſont encore plus ſujets à maigrir, mais ils n'en vivent pas moins longtems. Je ne ſai pourtant ſi l'Eau ne fait pas mieux au corps qu'à l'eſprit. A en juger par les ſingularités de ceux qui en boivent uniquement & toujours, on croiroit qu'elle laiſſeroit dans leur génie une impreſſion mélancolique à tout le moins. Nous avons à Londres le Sr. W.... que ces Dames connoiſſent, ajouta-t-il. Rien n'eſt plus ſingulier que lui. L'uſage unique de l'Eau n'eſt encore que la moindre de ſes ſingularités. Il eſt riche, il eſt d'une Maiſon conſidérable, & prête à s'éteindre; il ne veut pas ſe marier. Il a des habits magnifiques dans ſa garderobe, & il eſt toujours vétu ſimplement. Au plus fort de l'Hiver même, il ne porte qu'un petit habit de camelot doublé de ſoie, tels que ceux que nous portons à préſent. Sa chemiſe eſt toujours ouverte, & il ne boutonne jamais ſes habits.

Avec

Avec un bon équipage, il eſt preſque toujours à pied, & ſe fait ſuivre par ſon caroſſe dans les rues de Londres. Il tient bonne table, fait grand' chère à ſes Amis, & il ne vit que de légumes, de racines, de fruits & de ſalades. Enfin il les fait boire largement de toutes ſortes de vins, & il ne boit que de l'eau. Avouez, Meſſieurs, dit Mr. Lake, que voilà un caractère bien extraordinaire; & j'ai remarqué que preſque tous ceux qui pouſſent ſi loin l'uſage de l'Eau, ſont ſujets à quelques fantaiſies. Oh Monſieur, dit la Ducheſſe, vous oubliez bien le meilleur. Mr. W.... qui pourroit voyager très-commodément, va faire de tems en tems une petite promenade de Londres à Rome; & devinez comment? ... à pied. Il emmène avec lui un valet fort & robuſte, qu'il a ſtilé à ſon manège, & qui porte dans un petit ſac leur commune toilette. Mr. W... prend dans ſon porte-feuille de bonnes Lettres de crédit pour les principales Villes de la route, & ſans s'embarraſſer de la pluye, du vent, du chaud, du froid, de la pouſſière ou du ſoleil, il va de ſon pied de Calais à Rome. Il n'y a qu'un an qu'il en revint pour la troiſième fois de la même façon, & il ſe porte à merveilles. Il ne fait point cela par épargne; car s'il s'arrête dans quelque Ville, il y prend un équipage & des valets, & y fait une dépenſe très-noble;

mais

mais il aime à voyager à pied. Assurément, Madame, dit l'Abesse, voilà un goût tout particulier. C'est dommage que cet homme rare ne soit pas né parmi nous ; il auroit remis en vogue les anciens Pelerinages.

Pendant que nous raisonnions sur toutes ces singularités Angloises, dont je ne rapporte que quelques traits, nous fûmes invités à nous mêler à une Compagnie de Dames Flamandes qui dansoient aux chansons sur l'herbe, & nous y fîmes un cercle fort étendu. Il y en avoit deux qui avoient la voix belle, & nous prîmes plaisir à les entendre. Après avoir dansé quelque tems d'une façon grotesque, & fait plusieurs folies badines prescrites par ces chansons de Village, nous priâmes les Chanteuses de nous donner quelques Airs; elles le firent de très-bonne grace. Nous nous assîmes sur l'herbe, & lorsqu'elles eurent chanté, quelqu'un proposa de jouer à de petits Jeux fort en usage dans les soirées de Spa, comme le *Gage Touché*, *la Vérité*, & autres amusemens de cette espèce, qui ont leurs agrémens quand ils se jouent entre des personnes spirituelles & enjouées; & nous passâmes tout le soir dans ces plaisirs innocens. Nous oubliâmes même l'heure du souper, & quand nous revinmes au Bourg il étoit près de neuf heures. Cette petite débauche, & les Lettres que nos Dames avoient écrites

tout

tout l'après-midi, les avoient fatiguées. Elles proposèrent de faire le lendemain une partie de dormir, pour varier un peu nos exercices, & mettre quelque intervalle à notre dissipation. Nous les remenâmes au logis, & nous revînmes à notre Auberge.

Chacun y avoit soupé, & nous nous fîmes servir une petite table pour nous. Comme nous commencions à manger, on nous demanda une place pour un Gentilhomme Allemand qui venoit d'arriver. Il venoit du côté de Trèves, & paroissoit très-fatigué. Il nous parut homme de mérite dans la conversation, & un Brave à toute épreuve. Le trait qu'il nous raconta, comme lui étant nouvellement arrivé sur la route, est assurément d'une intrépidité rare.

En passant, nous dit-il, par un coin des Ardennes qu'il nous nomma, mon valet fut jetté à bas de son cheval, & se cassa la jambe. Je me trouvai fort embarrassé, parce que je ne voyois de maisons qu'à près d'une demi-lieue de-là. Après l'avoir placé dans la posture la plus commode que je pus imaginer, & l'avoir encouragé à souffrir, je pris son cheval en lesse, & j'allai en toute diligence chercher du secours au plus prochain Village. Dès-que j'y fus arrivé, je fis atteler une charette de Paysan, j'y fis mettre de la paille, un lit de plumes, & je la fis mener promptement au lieu

où j'avois laiſſé mon malheureux valet. Je trouvai ce pauvre garçon accablé de douleurs: nous lui en fîmes encore ſouffrir beaucoup pour le mettre ſur la voiture, & nous l'amenâmes enfin à l'Auberge la plus prochaine. Je le fis panſer par le Chirurgien du Village, qui m'aſſura que ſa jambe ſeroit bien raccommodée, & qu'il n'en ſeroit pas eſtropié. Je le payai graſſement pour l'encourager à continuer ſes ſoins; & après avoir mis une ſomme d'argent entre les mains du Curé, pour ſubvenir à tous les beſoins du bleſſé, je partis ſeul pour continuer ma route.

Comme j'étois prêt à monter à cheval, deux hommes qui avoient couché dans la même Auberge, & dont la mine n'avoit rien de ſiniſtre, m'avertirent qu'à deux lieues de-là il y avoit un fort mauvais pas, & un chemin très-difficile, parce qu'il étoit fourchu. L'Hôte m'aſſura la même choſe; & comme ces deux hommes me dirent qu'ils alloient le même chemin, & qu'ils me ſerviroient volontiers de guides ſi je n'allois qu'au pas, j'acceptai imprudemment leur offre. Je ne crus pas qu'étant auſſi bien monté que je l'étois, je duſſe craindre quelque choſe de deux hommes à pied. J'étois d'ailleurs fort bien armé; car outre mes piſtolets de ſelle, j'en avois deux en poche, bien chargés, ſur la foi desquels j'aurois traverſé ſans crainte toutes les

Ar-

Ardennes. Je marchois au petit pas, pour ne point laſſer mes compagnons ; je cauſois tranquilement avec eux, & je leur trouvois une converſation aſſez raiſonnable. A une lieue environ de l'endroit d'où j'étois parti, nous trouvâmes un petit Bois aſſez ſombre, à l'entrée d'une vallée bordée de rochers de tous côtés, qui rendent cet endroit fort triſte à la vue. Quoique j'euſſe paſſé pluſieurs fois par des endroits plus affreux encore, dont nos routes d'Allemagne ſont pleines, je ſentis un frémiſſement involontaire, que j'eus grand ſoin de cacher à mes deux compagnons de voyage. La converſation qu'ils me tinrent dans cet endroit, commença à me faire regreter l'imprudence avec laquelle je m'étois livré à ces deux Inconnus. Je balançai même ſi je ne piquerois pas mon cheval pour me défaire d'eux, ou ſi je ne les attaquerois pas le prémier ; car tout me diſoit dans le cœur, que ces deux miſérables conſpiroient contre ma vie. L'un me racontoit des hiſtoires funèbres, comme pour m'intimider. L'autre me montroit la place où l'on avoit aſſaſſiné un Comte avec ſon épouſe. C'eſt ici, me diſoit-il, que l'on a égorgé le Baron de.... Un peu plus loin, ajoutoit l'autre, on a poignardé un Capitaine Allemand avec ſon valet de chambre. Ces hiſtoires étoient autant de préliminaires du coup qu'ils méditoient ; & ſelon les

apparences ils ne me faisoient ces contes, que pour matter peu à peu mon courage, & jetter la confusion dans mon imagination. Ils n'y réussirent pas mal, & je vous avouérai, Messieurs, dit l'Allemand, que plus j'avançois avec eux, plus je sentois le danger. Car enfin, si j'avois des pistolets de poche, ils pouvoient en avoir aussi, & je ne l'éprouvai que trop. Pendant que pour leur dérober mon trouble, j'affectois de regarder d'un œil assuré les endroits qu'ils me montroient, l'un d'eux m'aproche le pistolet à l'oreille, & me demande la bourse. Je porte aussi-tôt la main à mes armes pour lui répondre; mais l'autre me saisissant la main & la bride de mon cheval, me présente aussi le pistolet de s'autre côté, m'ordonne en jurant de descendre, & me desarçonne. Il pleuvoit, j'étois enveloppé dans mon manteau, & par conséquent hors d'état de défense. Ils me tiraillèrent tant, que je fus contraint de mettre pied à terre pour conserver quelques momens de vie. L'un d'eux prit mon cheval par la bride, & marchoit devant, toujours le pistolet au poing. Le second marchoit après moi dans la même posture; & j'étois au milieu d'eux enveloppé dans mon manteau, entre la mort & la vie, & beaucoup plus sûr de l'une que de l'autre. Ils trainèrent mon cheval dans le fort du Bois, & me firent marcher après lui à travers

des

des pierres & des brouſſailles très-rudes. Au moindre faux pas que je faiſois, ils tournoient tous deux leurs armes contre moi, comme s'ils craignoient que je ne m'échappaſſe. Je compris alors que ma mort étoit inévitable, & qu'ils ne me faiſoient avancer dans l'épaiſſeur du Bois que pour m'y égorger, & dérober aux paſſans les veſtiges de mon aſſaſſinat. Je voulois capituler avec eux. Je leur offris ma bourſe & tout ce que j'avois, pour obtenir la vie; mais ils ne m'écoutèrent ni ne me répondirent. Ce ſilence m'en dit aſſez, & le prenant pour l'arêt de ma mort, je réſolus au-moins de leur vendre chèrement ma vie. C'en eſt donc fait, dis-je en moi-même, & ma mort eſt certaine. Eh bien, mourons en brave, ou tâchons de nous tirer des mains de ces Coquins. Ma réflexion fut courte, ~~dit l'Allemand~~; car dans ces occaſions critiques on penſe par ſentiment, & ſouvent l'action & la penſée ſe confondent. En effet, ramaſſant auſſitôt toute ma force, & ma préſence d'eſprit, je coulai mes mains dans mes poches, & bandai doucement un de mes piſtolets. Sans réfléchir que ce coup alloit être le dernier de ma vie ſi je manquois, & ſans ſonger que celui qui me ſuivoit ne me manqueroit pas, je lâchai mon piſtolet à travers mon manteau, & je renverſai celui qui marchoit devant moi. A peine le coup fut-il par-

ti, que tournant ſur celui qui me ſuivoit, avec mon manteau que je dépliai je l'aveuglai, l'enveloppai, le ſaiſis, le renverſai, & tombant avec lui je lui brulai la cervelle. Comme je me relevois pour reſpirer après cette horrible expédition, le prémier que je croyois mort, mais qui n'étoit que bleſſé, ſe ranimant en voyant le ſort de ſon camarade, me lâche un coup de piſtolet, qui heureuſement ne porta que contre un vieux tronc d'arbre qui étoit auprès de moi. Je crus que ce trait de la Providence qui veilloit ſur mes jours, m'avertiſſoit de m'aſſurer de la mort de ces deux miſérables : je retournai ſur celui qui m'avoit manqué, & je le mis hors d'état d'attenter à ma vie. Je ne l'eus pas plutôt achevé, que je me diſpoſai à continuer ma route. Mais je me trouvai dans un nouvel embarras : mon cheval, qui s'étoit effrayé de nos cris & des coups de piſtolet, s'étoit ſauvé dans le Bois, & j'eus une peine infinie à le retrouver. Il me fallut courir à travers les roches & les arbres, pour tâcher d'en découvrir quelques veſtiges. Pendant cette recherche, j'avois plus d'une inquiétude : je craignois également d'être ſurpris dans ce deſordre, & d'être ſoupçonné d'un meurtre qui n'avoit rien que de légitime ; ou de m'égarer dans ce Bois, & d'y reſter juſqu'à la nuit. Seroit-il poſſible, diſois-je en moi-même, que le

Ciel

Ciel, qui a veillé d'une façon ſi particulière à ma conſervation, ne m'eût arraché à une mort ſi funeſte, que pour m'expoſer à des dangers encore plus terribles? Non, diſois-je, je trouverai quelque iſſue à ce labyrinthe. En effet, j'apperçus mon cheval qui paſſoit tranquilement au pied d'un arbre: je courus à lui, & après avoir erré encore plus d'une heure dans le Bois, je me trouvai au bord d'un chemin qui me parut être le même que celui où j'avois paſſé le matin. Je remontai à cheval, & je continuai ma route juſqu'à l'Abaïe de Pruym, où j'ai quelques parens; & après m'y être repoſé quelques jours, j'en ſuis parti pour venir ici.

Ma foi Monſieur, lui dit quelqu'un de la compagnie, le coup eſt des plus hardis, & il faut être auſſi brave que vous l'êtes, pour oſer l'entreprendre en de pareilles circonſtances, où les horreurs de la mort ôtent ſouvent toute la préſence d'eſprit. Cependant, après avoir donné à ſa valeur tous les éloges qu'elle méritoit, on ne put s'empêcher de lui marquer quelque étonnement ſur la témérité avec laquelle il s'étoit engagé à faire route tout ſeul dans un Pays auſſi dangereux que les Ardennes, ſur la bonne foi de deux Inconnus. L'Allemand en convint, & avoua ſon imprudence. Mais le Marquis, qui ſe connoiſſoit en malheurs, lui demanda s'il ne craignoit pas que ce

meurtre, tout juste, tout nécessaire qu'il étoit, ne lui fît quelque affaire dans le Pays s'il y repassoit, sur-tout si l'on venoit à découvrir ces deux cadavres. Point du tout, répondit l'Allemand. Prémièrement, c'est qu'il n'y a aucun crime de ma part: & en second lieu, l'endroit où cette action s'est passée, est une extension du territoire de l'Abaïe de Pruym, où j'ai plusieurs parens; & j'ai eu soin, en arrivant, d'y faire ma déposition. Comme Mr. l'Electeur de Trèves est Administrateur perpétuel de cette Abaïe, & que j'ai l'honneur d'être connu de S. A. E. je ne crains pas que l'on ose former le moindre soupçon desavantageux sur mon avanture. On envoya dès le lendemain sur les lieux enlever les cadavres, pour les porter au gibet de l'Abaïe. Cette Maison étant une Abaïe Libre & Impériale, dont la jurisdiction est Souveraine, je n'ai, dit-il, aucune poursuite à craindre que de la part des Moines, qui étant presque tous mes parens ou mes amis, ont pris une part singulière à la conservation presque miraculeuse de ma vie dans cette rencontre. D'ailleurs, comme ils font tous preuve de Noblesse pour entrer dans cette Maison, ils ont quelques égards pour un Gentilhomme quel qu'il soit, qu'ils ne pourroient raisonnablement soupçonner sans preuves d'une pareille lâcheté, sans déroger eux-mêmes à la noblesse de

leurs ſentimens. Nous félicitâmes l'Allemand ſur ſon bonheur, & nous le célébrâmes par pluſieurs razades qu'il fallut boire ſans quartier. Nous lui ſignifiâmes cependant, que notre qualité de *Bobelins* ne nous permettant pas de le ſuivre à cauſe du régime des Eaux, nous étions obligés de lui demander grace. Il ne nous en fit aucune, il fallut boire encore au bon ſuccès des Eaux; & je crois qu'il nous auroit tous rendus auſſi Allemands que lui ſur l'article, s'il étoit reſté à Spa. Heureuſement pour notre ſanté, il partit dès le lendemain pour Aix-la-Chapelle, où il alloit joindre un Comte de ſes amis qui y étoit reſté. Nous reſtâmes fort longtems à table, parce qu'il avoit la converſation des plus ſéduiſantes. Nous prîmes enfin congé de lui, nous lui ſouhaittâmes un voyage plus heureux, & nous ne le revîmes plus.

Dès-qu'il fut retiré, nous fîmes quelques réflexions ſur ſon avanture, qui nous avoit paru ſingulière. Mais Mr. Lake nous interrompit, pour nous avertir qu'il croyoit qu'il ſeroit bon de ne faire aucune mention de cette hiſtoire devant nos Dames, qui pourroient en prendre l'allarme par rapport à leur retour. Nous nous promîmes tous de ne leur en rien dire. La précaution ſans-doute étoit ſage, ſur-tout par rapport à l'Abeſſe, qui nous avoit dit un jour, qu'elle croyoit s'en retourner par le Luxem-

xembourg, & traverſer par conſéquent u-ne partie des Ardennes. Nous nous ſéparâmes enſuite, fort ſatisfaits de notre journée, qui avoit été une des plus remplies d'amuſemens qu'aucune autre encore, depuis que nous étions à Spa. Quoiqu'elle n'eût pas été mêlée de ces plaiſirs bruyans que nous avions goûtés d'autres fois, nous n'eûmes aucun regret de l'avoir prolongée ſi avant dans la nuit. C'eſt une preuve ſans-doute, qu'une converſation bien ſoutenue entre des perſonnes raiſonnables, peut faire le charme le plus doux de la Société. C'eſt une réflexion que nous fîmes en nous ſouhaitant le bon ſoir. Minuit ſonna, nous nous quitâmes. Chacun ſe retira enfin à ſon quartier, & nous nous dîmes adieu juſqu'au lendemain à midi, ſelon la partie que nous avions faite de dormir.

Fin du Prémier Volume.





